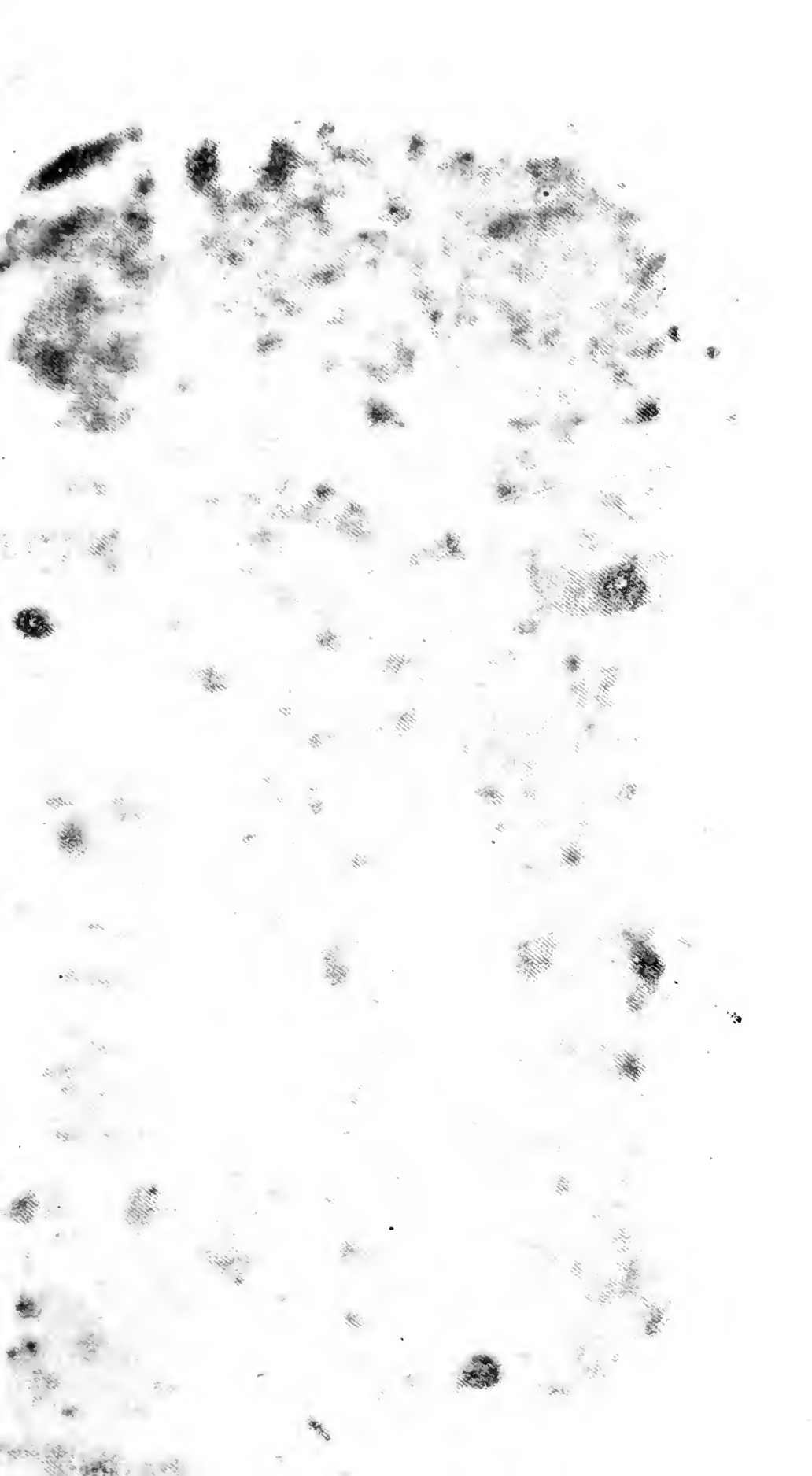


Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/tudeslittrai00raci

PQ
1887
.L32
1856
.SMRS

ÉTUDES

LITTÉRAIRES ET MORALES

DE RACINE

DE RACINE

ÉTUDES

LITTÉRAIRES ET MORALES

DE RACINE

PUBLIÉES PAR

LE MARQUIS DE LA ROCHEFOUCAULD-LIANCOURT.

DEUXIÈME ÉDITION.

PARIS

IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ,

RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.

1856

ÉTUDES DE RACINE

SUR L'ILIADE D'HOMÈRE.

Racine a rappelé d'abord le jugement de Boileau sur Homère. Il a fait ensuite l'analyse de l'Iliade en la suivant chant par chant. On lira sans doute avec un touchant intérêt les nombreuses remarques de ce grand poëte sur le poëme le plus sublime de l'antiquité.

JUGEMENT D'HOMÈRE

PAR BOILEAU.

La fable offre à l'esprit mille agréments divers.
Là, tous les noms heureux semblent nés pour les vers :
Ulysse, Agamemnon, Oreste, Idoménée,
Andromaque, Pâris, Hélène, Hector, Énée.
Voulez-vous longtemps plaire et ne jamais lasser?
Faites choix d'un héros propre à m'intéresser,
En valeur éclatant, en vertus magnifique;
Qu'en lui, jusqu'aux défauts, tout se montre héroïque :
Achille déplairait moins bouillant et moins prompt.
J'aime à lui voir verser des pleurs pour un affront.
Donnez à votre ouvrage une juste étendue.
Sur de trop vains objets n'arrêtez point la vue.
N'offrez point un sujet d'incidents trop chargé;
Le seul courroux d'Achille avec art ménagé,
Remplit abondamment une Iliade entière.
Souvent trop d'abondance appauvrit la matière.
Soyez vif et pressé dans vos narrations;
Soyez riche et pompeux dans vos descriptions.

On dirait que pour plaire instruit par la nature,
Homère ait à Vénus dérobé sa ceinture.
Son livre est d'agréments un fertile trésor;
Tout ce qu'il a touché se convertit en or.
Tout reçoit dans ses mains une nouvelle grâce;
Partout il divertit et jamais il ne lasse.
Une heureuse chaleur anime ses discours;
Il ne s'égare point en de trop longs détours;
Sans garder dans ses vers un ordre méthodique,
Son sujet de soi-même et s'arrange et s'explique.
Tout, sans faire d'apprêts, s'y prépare aisément;
Chaque vers, chaque mot court à l'événement.
Aimez donc ses écrits, mais d'un amour sincère;
C'est avoir profité que de savoir s'y plaire.

ANALYSE DE L'ILIADE.

La durée est de quarante-sept jours (1), dont il n'y a que cinq de combats, neuf de peste, onze pendant lesquels les dieux sont en Ethiopie, et pendant ce temps les Grecs se guérissent, onze accordés pour les funérailles de Patrocle, onze pour les funérailles d'Hector.

Des cinq même de combats, un jour de trêve pour enterrer les morts.

Virgile en Italie deux mois et demi (2).

L'Iliade est pour les actions publiques, comme l'Odyssée pour les affaires domestiques (3).

(1) Ces notes de Racine ont été jetées par lui sur le papier dans le cours de ses lectures. Elles sont simples, précises, sans aucune prétention ; on voit qu'il n'a pas eu la pensée de les publier. Mais il est intéressant de le suivre ainsi dans ses études.

(2) L'action de l'Énéide dure environ un an, mais il paraît que Racine ne compte que depuis l'arrivée d'Énée en Italie.

(3) Ce jugement de Racine caractérise exactement les deux poëmes. Homère a peint la gloire dans l'Iliade ; il y a montré les grands hommes aux prises avec la fortune dans les événements publics. Il a peint la vertu dans l'Odyssée, il y a montré les grands hommes aux prises avec la fortune dans les relations privées. On peut dire avec Charron : « L'homme est un sujet merveilleusement divers et ondoyant. »

LIVRE PREMIER.

Il se passe douze jours dans le premier livre depuis l'assemblée des Grecs, c'est-à-dire depuis la querelle d'Achille et d'Agamemnon, qui est proprement le commencement de l'Iliade, car la peste est en dehors, et l'outrage fait à Chrysès est récité aussi comme une chose qui s'est passée avant l'action.

La querelle d'Achille et d'Agamemnon et leur réconciliation est une idée (1) des querelles des grands, comme celle d'Ulysse et d'Euryale dans l'Odyssée est une idée de celles des particuliers, qui sont bien plus faciles à terminer.

Horace nous recommande de peindre Achille farouche, inexorable, violent, tel qu'il était :

Homereum si fortè reponis Achillem, impiger, iracundus, inexorabilis, acer.

C'est l'Impatient Achille (2).

Après qu'Achille a parlé contre Agamemnon, il jette son sceptre à terre, au lieu de le rendre au héraut. C'était une marque de colère, et c'était

(1) Idée signifie ici peinture. C'est une expression qui était alors très-usitée.

(2) Racine a imité tous les discours de ce premier livre dans Iphigénie.

aussi comme une marque qu'on ne voulait pas parler davantage.

LIVRE DEUXIÈME.

Agamemnon se lève pour parler, ayant un sceptre à la main, et il parle de la dignité de ce sceptre, disant que Vulcain l'avait fait pour Jupiter, lequel l'avait donné à Mercure, et Mercure aux ancêtres d'Agamemnon.

Homère appelle les princes rois portant sceptre.

Agamemnon veut tenter l'armée. Il fait un mensonge (1), et le poëte a fait que ce mensonge ne réussit point.

La raison de cette feinte d'Agamemnon, c'est que, comme c'était pour lui et pour son frère Ménélas que les Grecs avaient déjà tant souffert, il n'ose leur proposer de son chef de s'aller encore exposer à un assaut, et il aime mieux que ce conseil leur soit donné par d'autres. Il fait donc semblant de leur proposer de s'enfuir; mais il le fait en

(1) Racine a reproduit cette scène dans Iphigénie :

Il faut, princes, il faut que chacun se retire.
Ah! d'un crédule espoir trop longtemps abusés,
Nous attendons les vents qui nous sont refusés;
Le ciel protége Troie, et par trop de présages,
Son courroux nous défend d'en chercher les passages.

termes si artificieux qu'il leur représente en même temps cette fuite comme la chose du monde la plus honteuse, espérant que d'eux-mêmes ils aimeront mieux s'exposer à tous les périls plutôt que de consentir à cette infamie, ou au moins que les princes de l'armée prendront la parole et exhorteront le peuple à combattre, ce qui fera plus d'effet venant de bouches qui ne sont intéressées qu'à l'honneur général de la patrie; que si cette feinte ne réussit point d'abord et si Agamemnon est pris au mot, c'est que le succès ne répond pas toujours à nos intentions; et peut-être le poëte a voulu marquer qu'il vaut mieux aller rondement sans tant de finesse.

Thersite, médisant et grand parleur, toujours envieux des honnêtes gens, et cherchant à faire rire le peuple, loue Achille pour blâmer Agamemnon.

Agamemnon sert un bœuf aux chefs de l'armée. Il semble qu'Homère fait toujours couvrir ses tables de viandes grossières. Achille sert un mouton aux principaux d'entre ceux qui le vont voir au neuvième livre, et de même à Priam. On ne voit guère dans l'Iliade d'autres viandes que des bœufs, des moutons, des chèvres, des porcs et des agneaux.

Vient le dénombrement.

Triptolème commande les Rhodiens.

Triptolème avait tué le frère de sa mère. L'oracle lui ordonna de quitter son pays et de venir à Rhodes, où il régna heureusement.

Ajax conduisait les Locriens de Cycnus, d'Opunte et autres cités.

Opunte, ville ancienne, qui venait d'une fille de Protogenée, femme de Locrus. Jupiter lui fit l'amour, de peur que Locrus ne mourût sans enfants. Cette charité de Jupiter est fort plaisante. Son mari croyant que c'était son enfant, l'appela du nom d'Opuns, son grand-père. Il habita la ville d'Opunte et force étrangers se rangèrent auprès de lui. Il honora surtout Ménœtius, père de Patrocle, qui était citoyen d'Opunte.

Viennent ensuite les soldats des îles Echines, îles entourées de tous côtés de la mer d'Elide.

Virgile a dit :

> Et penitus toto divisos orbe britannos.
> . . . . . Étrangers, à nos lois opposés,
> Du reste des humains ils semblent divisés (1).

LIVRE TROISIÈME.

Les Grecs marchent en silence comme un brouillard épais.

Description du beau Pâris.

(1) Cette traduction de Racine est plus latine que française. Séparés est le vrai mot, mais on peut dire avec plus de force :

> Eux qui, de tous côtés, environnés de l'onde,
> Semblent par les dieux même exilés loin du monde.
>
> VIRG. EGL. 1. *Traduction Larochefoucauld.*

Ménélas le voit comme un lion affamé qui trouve un grand cerf.

Pâris se retire comme un homme qui rencontre un serpent (1).

Hector lui reproche de déshonorer sa beauté par ses actions, et il lui dit peu après : « Les Grecs croient que tu es un homme de conséquence (2). »

Hector offre aux Grecs le duel de Pâris. Ménélas veut que Priam vienne, parce que les jeunes gens sont sans foi et gâtent tout.

Iris va faire venir Hélène aux blanches épaules, Hélène aux belles tresses de cheveux, Hélène qui brodait dans un voile les combats des Grecs et des Troyens.

Homère a trouvé moyen de mettre Priam et les vieillards sur le rempart, afin que par les questions qu'ils font à Hélène, le lecteur apprenne agréablement qui sont les principaux des Grecs.

Grande louange de la beauté d'Hélène par les vieillards troyens, mais tout bas à l'oreille, parce qu'ils étaient honteux d'être touchés à leur âge de la beauté d'Hélène et aussi pour rendre la louange qu'ils lui donnent moins suspecte, n'étant pas donnée en face.

Priam fait asseoir Hélène auprès de lui. « Ce n'est pas vous, » lui dit-il, « qui êtes cause de nos malheurs. »

(1) Virgile a imité cette comparaison, et on a remarqué la différence. Homère a fait surtout la peinture du berger effrayé, et Virgile la peinture du serpent furieux.

(2) Racine a répété la même expression dans ses notes morales.

Hélène se confesse coupable de tout comme étant amoureuse de Pâris, mais elle ne nomme point son mari devant Priam, parce que Pâris est son fils.

Homère fait Hélène respectueuse et craintive : respectueuse parce qu'elle se sait coupable, et craintive parce qu'elle se sait haïe. C'est cette pudeur et cette réserve qui la sauvent de la vengeance des Troyens.

Homère, dans cette description des Grecs, diversifie les figures. Tantôt Priam parle, tantôt Anténor; puis Hélène interrogée, et Hélène sans qu'on l'interroge.

Anténor éloquent loue l'éloquence d'Ulysse, comme Priam guerrier loue Agamemnon sur la guerre.

Anténor dit en parlant d'Ulysse lorsqu'il vint à Troie en ambassade avec Ménélas : « Il avait les yeux fichés en terre et tenait son sceptre sans le remuer ni devant ni derrière, comme ferait un ignorant. »

Le héraut nomme la Grèce belliqueuse.

Les gens qui souffrent un long siége louent volontiers la bravoure de leurs ennemis, comme pour s'excuser de ce qu'ils ne leur font pas lever le siége.

Prières des Grecs et des Troyens.

Il n'y a pas dans Homère une seule prière juste qui ne soit exaucée.

Combat de Pâris et de Ménélas.

Ménélas traîne Pâris par son casque. Vénus en rompt la courroie, puis l'enlève et l'emmène. Mais

Pâris se plaint : les malheureux sont toujours prêts à s'emporter contre les Dieux.

Vénus le rend si beau que vous diriez qu'il revient du bal. Elle le prépare ainsi pour Hélène et va la trouver. Mais Hélène reconnaît Vénus. Elle lui refuse d'aller retrouver Pâris : « Demeurez vous-même avec lui, » lui dit-elle, « et renoncez au ciel. » Cette résistance d'Hélène la justifie un peu et fait croire que Vénus est coupable de toutes ses fautes (1).

Vénus lui donne un siége vis-à-vis de Pâris. Mais Hélène lui parle en détournant les yeux ailleurs, parce qu'elle le veut quereller, et qu'elle sait bien qu'elle sera amoureuse si elle le regarde.

« Vous voilà donc revenu de la guerre? » lui dit-elle. Elle a beaucoup d'amour pour lui et peu d'opinion de sa valeur. Mais lui redouble d'amour pour réparer son peu de valeur (2). Son feu se renflamme parce qu'il s'y mêle de la jalousie et qu'il craint qu'on ne rende Hélène à Ménélas victorieux.

Puis il alla le premier vers le lit et son épouse le suivit.

LIVRE QUATRIÈME.

Jupiter qui aime Troie sur toutes les villes du

(1) Fénelon a dit : « Personne ne voudrait avoir un père aussi vicieux que Jupiter, ni une femme aussi insupportable que Junon, encore moins aussi infâme que Vénus. »

(2) Comme dit Antoine dans la tragédie de Cléopâtre :

Je n'ai pas fui César, j'ai suivi Cléopâtre.

monde, reproche à Junon sa colère contre les Troyens : « Vous les voudriez manger tout vifs, » lui dit-il.

Junon lui répond : « Cédons-nous l'un à l'autre; » et elle lui abandonne telle ville qu'il voudra.

Tous les dieux sont divisés en deux partis.

Blessure de Ménélas.

Plainte d'Agamemnon.

« Si vous mourez, les Grecs se ressouviendront bientôt de leur patrie, les Troyens insulteront à votre tombeau. »

Agamemnon va exciter toute l'armée au combat. « Les parjures, » dit-il, « seront punis. »

Discours d'Agamemnon à ceux qu'il trouve lents. « Vous êtes toujours les premiers que j'invite à souper, et vous êtes ici les derniers ! »

Éloge d'Idoménée : « Vous êtes brave à la table et à la bataille. »

Éloge de Nestor : « Plût aux dieux qu'un autre eût vos années ! »

Reproche d'Agamemnon à Diomède. Il lui étale les louanges de son père pour le piquer d'émulation. « Voilà, » dit-il, « quel était Tydée. Son fils est moins brave et plus beau parleur. » Diomède se tait parce qu'il est jeune et parce qu'on l'appelle parleur. Il ne se défend point parce qu'il se sent brave quoique ses actions ne parlent pas encore pour lui, mais il le prend bien d'un plus haut ton au neuvième livre et fait ressouvenir Agamemnon du reproche qu'il lui avait fait.

Sténélus, fils de Capanée, plus impatient, répond à Agamemnon : « Nous valons mieux que nos pères (1). »

Les Grecs vont au combat en silence, comme des troupes bien réglées et aguerries. Les Troyens marchent avec de grands cris comme un troupeau de brebis qui font entendre de continuels bêlements pendant qu'on les trait ou comme des torrents qui tombent de plusieurs endroits dans une vallée où descendent d'autres eaux.

Lorsque les deux armées se rencontrent, l'un meurt jeune comme un peuplier qu'on a coupé sur le bord d'un pré, l'autre meurt en tendant les mains à ses amis.

Tous faisaient bien leur devoir. Un homme qui aurait pu être spectateur du combat et que Minerve aurait mené partout, n'aurait rien trouvé à reprocher aux uns et aux autres (2).

(1) Plutarque observe qu'Agamemnon, qui dans une autre occasion, se hâte d'adoucir Ulysse qui était piqué d'un reproche qu'il lui avait fait, ne daigne pas ici répondre à Sténélus.

(2) Ajoutons ici quelques mots de Fénelon : « Homère, dit-il, ne peint pas un jeune homme qui va périr dans les combats sans lui donner des grâces touchantes. Il le représente plein de courage et de vertu. Il vous intéresse pour lui, il vous le fait aimer, il vous engage à craindre pour sa vie. Il vous montre son père accablé de vieillesse et alarmé des périls de ce cher enfant. Il vous fait voir la nouvelle épouse de ce jeune homme qui tremble pour lui. Vous tremblez pour elle C'est une espèce de trahison. Le poëte ne vous le peint avec tant de grâce et de douceur que pour vous mener au moment fatal où vous voyez tout à coup celui que vous aimez, qui nage dans son sang et dont les yeux sont fermés pour l'éternelle vie. »

LIVRE CINQUIÈME.

Pallas fait acquérir de la gloire à Diomède. La flamme sortait de son casque et de son bouclier. Homère le peint impétueux comme un fleuve (1).

Homère se plaît à exciter la compassion pour les enfants de Priam, Echémon et Chromis qui combattaient ensemble.

Blessure de Vénus. Homère dit qu'il n'en coula pas du sang, mais une certaine liqueur pareille au nectar.

LIVRE SIXIÈME.

Homère introduit Glaucus avec Diane et prolonge leur entretien pour donner à Hector le temps de rentrer dans la ville et pour empêcher le lecteur de trouver mauvais qu'Hector laisse les Troyens dans un si grand danger.

Homère peint cette entrée d'Hector dans la ville

(1) Pareil à ces torrents qui ne durent qu'un jour.
Plus leur cours est borné, plus ils font de ravage ;
Et d'horribles dégâts signalent leur passage.

et tout ce qui s'y passe, pour délasser son lecteur de tant de carnage et de tant de récits de guerre.

Foule de femmes qui environnent Hector quand il rentre dans la ville; elles demandent à Hector des nouvelles de leurs parents et de leurs amis, et lui leur dit pour toute réponse de prier les Dieux.

Hector n'ose pas prier Jupiter avec les mains sanglantes (1).

Me bello et tanto digressum et cœdé recenti, attrectare nefas.

Hector est en colère contre Pâris qu'il ne voit pas. Mais quand il l'aperçoit, il lui parle sans aigreur, ce qui marque bien le caractère d'un brave homme, d'épargner ceux qui sont au-dessous de lui.

Vœu des femmes :

« Il est fort beau, » disent-elles, « que Diomède meure, couché sur le ventre, » c'est-à-dire en fuyant, frappé par derrière, afin qu'il n'ait pas même l'honneur de mourir en combattant.

Hector trouve Pâris qui nettoie ses armes. Il lui parle doucement; il feint même d'attribuer sa retraite à sa mauvaise humeur contre les Troyens.

Hélène se condamne la première et condamne aussi Pâris pour montrer que ce n'est pas elle qui le retient.

Pâris a eu soin de justifier Hélène devant Hector. Puis, il lui dit : « Attends que j'aie revêtu mes ar-

(1) Il fallait se purifier même pour les meurtres involontaires.

mes, ou pars, et je te suis. » Mais cela sent bien son homme qui demeure le plus qu'il peut auprès de sa maîtresse.

On remarque la différence qu'il y a entre l'amour de Pâris et d'Hélène et l'amour d'Hector et d'Andromaque. Pâris est ici auprès d'Hélène qui est contrainte de lui prêcher son devoir, au lieu qu'Andromaque fait tout ce qu'elle peut pour arrêter Hector et l'empêcher de se perdre.

Andromaque était possédée par Hector, à la différence d'Hélène dont Pâris dépend.

Hector ne trouve pas Andromaque au logis. Cela se fait pour réveiller l'attention du spectateur qui se fâche qu'Hector trouve Hélène qu'il ne cherchait pas, et ne trouve point Andromaque qui le cherche.

Leur conversation même en devient plus tragique et plus noble. Elle se passe à la porte de la ville par où Hector va sortir pour n'y plus rentrer.

Entretien divin (1) d'Hector et d'Andromaque.

Ce démon par lequel il commence est fort tendre. C'est son génie protecteur.

« Tous les Grecs ensemble vont tomber sur toi, » dit-elle; car elle croit qu'il ne faut pas moins que cela pour venir à bout de son mari.

Elle lui ramène devant les yeux tous les malheurs de sa maison pour le toucher davantage (2).

(1) Cette épithète marque bien l'enthousiasme de Racine.

(2) Figure-toi cet Achille, etc.
Le discours d'Andromaque est traduit presque mot à mot dans Iphigénie.

Andromaque veut lui donner un conseil : « Arrête-toi près du figuier où l'on peut aisément escalader les murs. »

Cela convient bien à une femme inquiète, et qui a l'esprit tout plein (1) de la guerre, à cause du péril de son mari.

Le discours d'Hector est grave et passionné. Hector a soin de louer son père, il rend la pareille à Andromaque, et, comme elle n'aime que lui, il ne craint pour personne tant que pour elle.

Hector prévoit que Troie sera prise quelque jour. « Mais je crains moins, » dit-il, « pour le sort des Troyens que pour le tien. » Cela inspire plus de compassion que s'il était sûr de la victoire. Néanmoins, comme ce malheur lui paraît encore fort éloigné, cela ne décourage point le lecteur (2).

Prière d'Hector pour son fils : « Jupiter, que mon fils soit illustre ! qu'il règne dans Ilion ! qu'on dise : il est plus vaillant que son père ! et que sa mère se réjouisse à ce discours (3) ! »

Hector modeste avait nommé son fils du nom du fleuve Scamandre, mais les Troyens l'appelèrent

(1) Vaugelas disait alors : « Tout plein est fort bon, puisqu'on le dit à la cour. »

(2) Pope dit fort bien qu'Hector avait, non une révélation certaine, mais seulement des pressentiments de la destruction de Troie.

(3) O Dieux ! c'est pour mon fils que ma voix vous implore,
Qu'il puisse triompher ! que tout soldat l'honore !
Qu'il soit illustre et brave entre tous les Troyens !
Qu'au temple ses lauriers s'élèvent près des miens !
Qu'on dise : il est encor plus vaillant que son père.
Dieux ! et que son amour console au moins sa mère !

Achille à Troye, ch. VII, p. 110.

Astyanax, parce que son père défendait leur ville.

Sourire d'Hector, larmes d'Andromaque, image admirable!

Et Andromaque regardant encore derrière elle pour voir Hector. Artifice admirable d'Homère d'avoir mêlé le rire, les larmes, la gravité, la tendresse, le courage, la crainte et tout ce qui peut toucher (1).

Pâris va au combat comme un cheval qui a rompu son lien et qui échappe de l'écurie (2).

Paroles honnêtes d'Hector à Paris. « Vous êtes brave, lui dit-il, mais vous êtes négligent. »

Homère a soin de ne pas rendre Pâris trop odieux. Il en fait un homme vaillant, mais trop abandonné aux plaisirs.

LIVRE SEPTIÈME.

Hector et Pâris paraissent aux Troyens comme un vent favorable à des matelots lassés de ramer (3).

Hector fait asseoir tous les chefs des Troyens. Apollon et Pallas étaient sur un arbre (4).

(1) On voit combien Racine admirait Homère.

(2) Cette comparaison, que Virgile et le Tasse ont imitée, ne pouvait échapper à Racine.

(3) Racine note presque toutes les comparaisons qu'il rencontre.

(4) Racine note ce qui le choque autant que ce qui lui plaît.

Image des troupes *quæ armis horrebant*, qui ont une sombre horreur des combats.

Comparaison des flots que soulève doucement le zéphyr.

Hector défie les Grecs.

« Si je triomphe, » dit-il, « je garde les armes du vaincu, mais je rends son corps (1) ; les Grecs l'ensevelliront, et quelqu'un passant un jour le long du bord de l'Hellespont, dira : « Voilà le tombeau d'un brave qui fut tué par Hector. »

Discours pathétique de Nestor. « Oh ! que Pelée gémira bien lorsqu'il saura la honte des Grecs ! »

Nestor raconte un combat qu'il avait fait en sa jeunesse. « Un homme de grande taille renversé par terre (2). »

Voici le quatorzième jour de l'Iliade, car il ne s'est passé qu'un jour depuis le réveil d'Agamemnon, qui est au commencement du second livre, jusqu'au combat d'Hector et d'Ajax qui sont séparés par la nuit.

Puis voilà la quinzième journée, c'est-à-dire le point du jour.

Ensuite la nuit du quinzième jour.

(1) Il est évident que Racine a remarqué ici combien Homère prépare de loin son dénoûment. Hector dit qu'il rendrait le corps du vaincu et on ne voudra pas rendre le sien! Homère est toujours dramatique.

(2) La grande taille représentait la force et assurait la victoire, parce que l'on se battait corps à corps.

LIVRE HUITIÈME.

Ce chant contient un jour : c'est la seizième journée.

Discours de Jupiter.

Homère croyait que la terre est le centre du monde, et que le ciel et l'enfer sont aux extrémités.

Cette chaîne d'or qui entoure le monde est prise allégoriquement ou pour l'assemblage des éléments liés ensemble, ou pour le soleil dont tout descend et où tout revient, ou pour la suite et l'enchaînement des planètes depuis Saturne jusqu'à la lune(1).

D'autres la prennent pour les exhalaisons de la mer et de la terre. D'autres enfin l'entendent de la monarchie.

Jupiter était en colère contre Minerve, mais elle dit à Junon : « J'espère encore l'entendre me nommer sa chère fille aux yeux clairs, » et elle témoigne elle-même que ce terme-là est pour elle un nom mémorable.

Les deux armées se mêlent...

Ces six vers sont déjà dans le quatrième chant,

(1) Cet enchaînement était adopté aussi dans l'ancienne Égypte.

mais Homère ne craint point de redire la même chose quand il ne la saurait pas mieux dire.

Hélène semble aussi nommée là inutilement, mais Homère aime à se souvenir d'elle.

La frayeur saisit les Grecs.

Nestor seul demeurait à cause que son cheval est blessé.

On remarque qu'Homère s'est servi de l'imparfait pour exprimer la faiblesse du vieux Nestor. Mais le poëte a voulu dire que la prudence était jointe à la valeur lorsque Nestor est avec Diomède.

Nuit du seizième jour. Nuit claire et sereine, au sommet des montagnes.

LIVRE NEUVIÈME.

Tout ce chant qui contient la négociation d'Ulysse dans la tente d'Achille, et le dixième qui contient la mort de Dolon et de Rhésus, se passent en une nuit, qui est la nuit du seizième jour de l'Iliade

Diomède parle ici plus fièrement à Agamemnon qu'au quatrième chant, parce qu'il a fait de grandes actions qui lui élèvent le cœur (1).

(1) Racine a imité lui-même les paroles de Diomède, qu'il a mises dans la bouche d'Achille :

> C'est à Troie, et j'y cours, et quoi qu'on me prédise,
> Je ne demande aux dieux qu'un vent qui m'y conduise,
> Et quand moi seul enfin, il faudrait l'assiéger,
> *Sténèle* et moi, seigneur, nous irons vous venger.
>
> *Iphigénie*, acte 1, sc. 2.

C'est dans son neuvième livre, c'est-à-dire près de dix ans depuis l'arrivée des Grecs devant Troie, qu'Agamemnon fait offrir en mariage à Achille sa fille Iphigénie qu'il a, dit-il, laissée à Mycènes dans sa maison.

Homère n'a donc pas prétendu qu'Iphigénie eût été ou sacrifiée en Aulide ou transportée dans la Scythie.

Homère représente agréablement Achille qui jouait du luth lorsque les principaux des Grecs le vinrent voir dans sa tente. Cela convient fort bien à Achille pour le divertir durant tout le temps qu'il demeurait seul dans son vaisseau.

Et lorsqu'il vit entrer Ulysse et les autres chefs de l'armée, il se leva.

C'était la preuve du plus obligeant accueil du monde. On peut en juger par ce vers :

Utque viro Phœbi chorus assurexerit omnis.

Toute la cour d'Apollon se leva devant lui. Ulysse était bien digne des honneurs que Virgile rend à Gallus (1).

Achille leur sert un mouton.

(1) Racine, qui a si bien étudié et si glorieusement imité les anciens, savait combien ils tenaient à cette marque de respect. Les dieux se levaient à l'entrée de Jupiter et de Junon. On attribua le meurtre de César au mécontentement des sénateurs, parce qu'il ne s'était pas levé pour recevoir le sénat. Les Romains se levaient quand l'empereur entrait au théâtre. On rendit le même hommage à Virgile et Auguste se leva.

Conférence.

Phœnix dit : « Quelque grand que tu sois, tu le dois à mes leçons. » Cependant c'est Chiron qui maria Thétis à Pélée et qui nourrit leur enfant. Il éleva Achille dans son antre et encore Jason et Esculape (1).

Achille enfant faisait de grandes choses en jouant, et c'était avec un petit dard propre à un enfant qu'il tuait les lions et les rapportait tout palpitants à Chiron (2).

LIVRE DIXIÈME.

Ce chant ne contient que la mort de Dolon et de Rhésus.

C'est encore la nuit du seizième jour de l'Iliade.

Virgile (3).

(1) Il semble que Racine cite ici Chiron pour démentir Phœnix sur l'éducation d'Achille.

(2) Racine a grandement élevé ce récit en appliquant à la guerre ce qu'Homère a dit des exploits contre les lions :

> Mais qui peut dans sa course arrêter ce torrent ?
> Achille va combattre et triomphe en courant.
> La Thessalie entière, ou vaincue ou calmée,
> Lesbos même conquise en attendant l'armée,
> De toute autre valeur éternels monuments,
> Ne sont d'Achille oisif que les amusements.
>
> *Iphigénie*, acte I, sc. 2.

(3) Racine, en citant ici le nom de Virgile, semble dire qu'il a imité cet épisode dans celui de Nisus et Euryale. Aussi a-t-on dit que Virgile est le meilleur ouvrage d'Homère.

Inspergo, flos farinæ, répandre sur la terre un flot de neige.

In ore gladii, dans la bouche du glaive.

Cicero pro Archiâ :

« Urbem ex totius belli ore et faucibus ereptam. »

Cicéron dit dans son plaidoyer pour Archias :

« La ville tirée de la bouche et du gosier de cette grande guerre (1). »

Hélène semble encore rappelée là inutilement. Mais Homère aime toujours à se souvenir d'elle.

LIVRE ONZIÈME.

Achille surprit Esus et Antiphe.

Il les lia avec des branches d'osier.

Ligo, lier.

Ramus tenellus, un rameau flexible.

Virga, une jeune branche.

Il nomme Pâris un archer superbe ne visant qu'à des femmes : raillerie généreuse de Diomède (2).

Il parle de la crinière de l'archer, ou à cause que les arcs étaient faits de crins, ou à cause que Pâris avait de beaux cheveux. Le mot grec signifie sou-

(1) Racine notait très-souvent de souvenir des expressions de divers auteurs.

(2) Racine ne veut pas dire que Diomède soit généreux envers Pâris, mais seulement que cette raillerie lui est inspirée par un sentiment généreux.

vent le crin des animaux et quelquefois la chevelure d'un homme (1).

Chacun à son tour, dit Nestor.

Quod loco ejus ereptum erat custoditur.

Il y a dans le grec servio, custodio. « Je conservais, » dit Nestor, « ce que je lui avais arraché. »

Belle comparaison de l'âne.

Ces mots d'âne, de vaches et de porcher ne sont point choquants dans le grec, comme ils le sont dans notre langue, qui ne veut presque rien souffrir. Mais ces délicatesses sont de véritables faiblesses (2).

LIVRE DOUZIÈME.

Jupiter horridus austris.

Le poëte peint ici la neige dans un jour d'hiver. C'est alors que sont les grandes neiges, et il dit que les vents dorment parce que les vents disperseraient la neige.

Quoique la neige soit légère de sa nature, Homère marque qu'elle tombe épaisse et qu'elle pèse en quelque façon également partout.

C'est dire qu'elle porte sur les terres en friche

(1) C'est la première acception qui a été adoptée par les traducteurs.

(2) Racine a bien raison; et il est vrai que Mme Dacier, Bitaubé, Chabanon, aucun n'a osé se servir du mot d'âne. Mais Buffon a vivement blâmé aussi cette délicatesse.

et sur les terres labourées et qu'elles en sont entièrement couvertes.

Mais c'est Jupiter lui-même qui l'étend ; c'est dire que ce n'est point une neige passagère et de hasard.

Quantus ab occasu veniens pluvialibus hædis
Verberat imber humum ; quàm multâ grandine nimbi
In vada precipitant, cùm Jupiter horridus austris
Torquet aquosam hyemem, et cœlo cava nubila rumpit (1).

LIVRE TREIZIÈME.

Neptune fait trois pas et il est au bout de la terre.

Achille va combattre et triomphe en courant (2).

Comparaison des Troyens aux lynx ou aux panthères et à toutes sortes de bêtes farouches, cherchant escæ, viaticum, leurs nourritures.

Les Troyens fuient.

Le lâche ne peut rester debout, les jambes lui tremblent (3).

(1) Je ne sais pourquoi Racine n'a remarqué dans ce livre que la neige, et s'étend si longtemps sur cette image.

(2) Longin a cité ce mot d'Homère comme modèle du sublime. Voltaire le dit aussi. Le vers de Racine me semble l'égaler.

(3) On remarque que cette traduction de Racine est la plus exacte et la plus énergique.

LIVRE QUATORZIÈME.

Ici le grec signifie : suavi (1), fibula, agrafes (2). Franges (3), in aures (4), bien travaillés.

Junon, ayant besoin du dieu du sommeil, lui promet un siége avec un marchepied, parce que c'est un siége honorable, et c'est afin qu'il endorme Jupiter.

« Je te donnerai, » lui dit-elle, « un beau siége d'or qui sera incorruptible et fait des mains de Vulcain. »

Mais comme si ce n'était pas assez, elle ajoute :

Ce siége aura un marchepied, afin que vous y mettiez vos pieds tout à votre aise (5).

LIVRE QUINZIÈME.

Hector, que le divin Achille doit immoler à son tour.

(1) Ceci se rapporte à l'essence que Junon répand sur son corps. Le fard sur le visage était connu du temps d'Homère, puisque Minerve en met à Pénélope dans l'Odyssée.

(2) Ce sont les agrafes d'or dont Junon attache le tissu qui couvre son sein.

(3) Ce sont les franges de sa ceinture.

(4) Elle suspend à ses oreilles des boucles à trois pendants d'un travail achevé et qui sont éclatants.

(5) Les traducteurs n'ont dit ni siége ni marchepied ; ils ont dit un trône et une marche élevée pour y monter.

Critique de cette prédiction.

Les uns la tiennent d'Homère ; les autres non.

Ils disent que cela ressemble à un prologue d'Euripide.

Ils disent qu'il y a là une épithète qui n'est donnée à Achille qu'en ce seul endroit.

C'est Minerve qui arrête Mars et le désarme.

Belle allégorie de la sagesse qui arrête la fureur du glaive (1).

LIVRE SEIZIÈME.

Longi, extensi (2).

Dard propre à tuer les chevreuils.

La fureur l'animait (3).

(1) Racine s'est servi de cette expression dans Athalie :

Qu'à la fureur du glaive on le livre avec elle.

(2) Ces deux mots se rapportent sans doute à la phrase : « Le long espace que parcourt un javelot. »

(3) On a rappelé au livre précédent le vers de Racine. Homère a diverses fois personnifié les armes.

Ainsi, lorsque Diomède tire sur un Troyen :

Et sa flèche *en furie*, *avide* de son sang,
Part, vole à lui, l'atteint et lui perce le flanc.

De même, lorsqu'Ajax est entouré de traits sans être atteint :

Et sur la terre épars de leur rage frustrés,
Ils demandent le sang dont ils sont *altérés*.

Louis Racine a imité son père. Il a été heureux surtout dans cette phrase : Dieu dit :

De leur sang criminel *j'enivrerai* mes traits.
Ils m'ont trop offensé ; vengeur de leurs forfaits,
Mon glaive, n'épargnant ni le sexe ni l'âge,
Sera *rassasié* de meurtre et de carnage.

Vertigine circum acti sunt.
Un vertige couvre les yeux du guerrier (1).

LIVRE DIX-SEPTIÈME.

Le souvenir d'un mort est touchant (2).
Une nue de guerriers. Pindare le dit aussi.
Aigle qui découvre un lièvre.
Virgile : sæpe exiguus mus...
Ajax (3).

Homère parle de jeunes gens riches. Il veut dire seulement des jeunes gens qui trouvent facilement à se marier, parce qu'anciennement la richesse consistait en troupeaux et les présents de noces étaient des bœufs.

(1) Il s'agit d'Amphiclus, tué par Patrocle.

(2) Racine a noté cette pensée parce qu'il a bien senti qu'elle est la base de tout le dix-septième chant de l'Iliade.

(3) Racine note Ajax dont le cri est si connu. Mais, il faut le dire, Ajax était religieux ; il a dit littéralement :

O puissant Jupiter, rends le jour à nos yeux,
Et frappe-nous du moins à la clarté des cieux.

Boileau, en le traduisant mal, a été irréligieux. Il a dit :

Grand Dieu, chasse la nuit qui nous couvre les yeux,
Et combats contre nous à la clarté des cieux.

Racine, en l'imitant, a été plus loin, il a été impie. Croyez, a-t-il dit :

Croyez que tant que je respire,
Les dieux auront en vain ordonné son trépas.

LIVRE DIX-HUITIÈME.

Iris, la messagère, a dit à Achille qu'Hector exposera la tête de Patrocle.

Homère excuse ainsi par avance la fureur d'Achille contre Hector (1).

Appareil terrible dont il accompagne Achille.

« Sur son front brille une flamme éclatante. »

Comparaison :

Per diem in columna nubis, et per noctem in columna ignis. Exode.

Pendant le jour en colonne ou nuage de fumée, et pendant la nuit en colonne de feu.

Nuit du dix-septième jour.

La dix-septième journée contient sept chants et la moitié d'un, c'est-à-dire, depuis le commencement du onzième livre jusqu'au milieu du dix-huitième.

LIVRE DIX-NEUVIÈME.

C'est la dix-huitième journée.

(1) Mais il se sert d'un mensonge qui ne convient pas à Iris, la messagère des dieux, dont toutes les paroles devraient être vraies.

Ardeur d'Achille en voyant les armes de Vulcain. Les autres en tremblent et n'osent les regarder.

Tout le monde court à l'assemblée parce que Achille y va.

Achille voudrait que Briséïs fût morte plutôt que d'avoir causé cette querelle.

Agamemnon rejette tout sur les dieux, mais vaguement. Il ne veut pas redire ce que lui disaient les Grecs pour ne pas se donner trop de tort.

Agamemnon parle assis, ou parce qu'il a honte des paroles trop humbles qu'il va tenir à Achille, ou à cause de la fable qu'il va raconter, et qu'on ne doit point conter debout (1), ou à cause de ce qu'il est blessé.

On dit qu'il faut lire dans le grec le mot tranquillement, ou sans tumulte, parce que les partisans ou même la plupart des Grecs faisaient trop de bruit, et empêchaient Agamemnon de parler.

Achille veut combattre sans rien attendre. Ulysse ne veut pas que les Grecs combattent à jeun.

Dans le huitième livre de l'Odyssée, le musicien chante cette dispute d'Ulysse et d'Achille.

En même temps, Agamemnon se réjouissait, à cause que l'oracle avait dit que la ruine de Troie serait prochaine.

Ulysse dit à Agamemnon : « Il est juste qu'un roi apaise celui qu'il a offensé le premier. »

(1) Racine aurait dû expliquer pourquoi on ne doit pas raconter debout cette fable.

Il dit à Achille : « Vous êtes plus beau que moi, mais j'ai plus d'expérience que vous. »

Il ajoute : Il ne faut point pleurer à jeun, mais il faut enterrer le mort, le pleurer un jour, et du reste, se mettre en état de combattre. Les gens de guerre ne doivent pas trop s'attendrir pour les morts.

LIVRE VINGTIÈME.

Les dieux contre les dieux.

Tout l'univers est ébranlé et s'intéresse, maintenant qu'Achille revient au combat (1).

On a remarqué que si les Troyens ne sont pas assez forts pour soutenir Achille (2), ils ne le seront pas davantage avec le secours des dieux, puisque les dieux des Grecs l'emportent de beaucoup sur ceux des Troyens.

Et ainsi les choses demeurent dans l'état où elles étaient.

(1) Boileau a dit :

Pluton sort de son trône, il pâlit, il s'écrie :
Il a peur que le dieu, dans cet affreux séjour,
D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour,
Et, par le centre ouvert de la terre ébranlée,
Ne fasse voir du Styx la rive désolée,
Ne découvre aux vivants cet empire odieux,
Abhorré des mortels et craint même des dieux.

(2) On dirait aujourd'hui pour se soutenir contre Achille.

Achille ne cherche qu'Hector, il ne daigne pas presque frapper Enée. Ce n'est pas là l'ennemi qu'il cherche. Il veut même le faire retirer. Ainsi il l'interroge et lui laisse tout le temps de parler.

Eustathius dit qu'Achille aurait pu commencer par quelque chose de plus terrible que par un combat où il n'y a que des paroles et où il n'y a point de sang répandu, mais qu'Homère aime à surprendre le lecteur, et qu'il fait les plus grandes choses lorsqu'on s'y attend le moins.

Mais il me semble qu'il est bien qu'Achille, cherchant principalement Hector, comme Homère le vient de dire, dédaigne de s'échauffer contre d'autres que lui et il faut qu'il s'irrite peu à peu (1).

De là vient la comparaison du lion.

Enée dit à Achille : « On dit que vous êtes fils de Thétis, et moi je suis fils de Vénus. »

« Cependant Jupiter enflamme ou trouble à son gré le courage des guerriers. »

C'est pour l'excuser de ce qu'il a fui auparavant. Mais vient à présent Neptune qui sauve Enée.

Prédiction des successeurs d'Enée.

Hic domus Æneæ cunctis dominabitur oris,
Et nati natorum et qui nascentur ab illis.

Eustathius dit qu'Homère avait pu lire cette prédiction dans les livres de la Sibylle, mais il l'a faite de son chef comme poëte (2).

(1) C'est une juste critique du commentaire.

(2) Il faut remarquer que Virgile a dit qu'Enée et ses descendants régneraient sur tout l'univers, et qu'Homère a dit seulement qu'ils

Hector dit : « Je combattrais de paroles contre les dieux, mais je ne les combattrai pas avec ma lance, parce qu'on ne peut pas les vaincre. »

Cela sent l'homme qui tâche à s'encourager lui-même.

Hippodamus rend l'âme en mugissant, semblable à un taureau traîné vers Hélice à l'autel de Neptune que charment ses beuglements.

C'est à Hélice dans l'Achaïe; quand le taureau se taisait, c'était signe que Neptune était irrité. Quand la victime mugissait, c'était signe qu'il acceptait le sacrifice.

Homère veut encore exciter la compassion pour les enfants de Priam, ici pour Polydore et dans le chant suivant pour Lycaon.

Euripide et Virgile mettent ce Polydore dans la Thrace et le font survivre à Priam.

Joie d'Achille en voyant Hector.

Hector confesse qu'il cède à Achille (1). « Je reconnais, » dit-il, « ta force et ton audace ; cependant le succès est entre les mains des dieux. »

Polydore se fiait à sa légèreté.

Tros se jette aux pieds d'Achille.

Le char d'Achille est tout sanglant.

régneraient sur les Troyens. Il faut remarquer aussi qu'Homère connaissait ce qui se passait depuis la guerre, puisqu'il est né près de 300 ans après la prise de Troie.

(1) Cet aveu n'était pas honteux, parce que la force naturelle l'emportait nécessairement dans les combats, qui n'étaient alors que des luttes corps à corps.

LIVRE VINGT-UNIÈME.

Achille répond à Lycaon :

« Meurs : Patrocle, mon ami, est bien mort, qui valait mieux que toi. »

Il dit : « Les enfants des malheureux s'offrent à mon épée. »

Il dit à Astéropée :

« Fusses-tu le fils de l'Océan d'où toutes les eaux prennent leurs sources, les enfants des fleuves cèdent aux enfants de Jupiter. »

Le Xanthe est en colère. Achille alors s'élance dans les flots, il est poursuivi par le fleuve. Le Xanthe appelle le Simoïs à son secours. Junon envoie Vulcain contre le fleuve. Vulcain allume un grand feu. L'eau du fleuve bouillonne. Le fleuve implore Junon.

Combats des autres dieux. Mars est étendu, Vénus veut le relever. Pallas la renverse auprès de lui. Apollon ne veut pas se battre contre Neptune. Junon frotte Diane blessée. Mercure ne veut point avoir de querelles avec les maîtresses de Jupiter (1).

Diane s'enfuit dans les genoux de Jupiter. Vénus

(1) Racine note sans observations tous ces faits mythologiques.

ne vient point en pleurant quand elle a été blessée, mais Diane, qui est une fille, pleure.

Homère représente en Diane l'ingénuité d'une honnête fille.

Les dieux s'en retournent au ciel.

Les hommes sont comme les feuilles.

Toute chair se fane comme l'herbe ; et les hommes passent comme les feuilles qui croissent au printemps sur les arbres verts, et qui meurent après l'été. Les unes naissent quand les autres tombent (1).

Agenor dit qu'Achille est mortel. Achille, selon la plupart des poëtes, ne peut être blessé qu'au talon. Ils le disent quoique Homère le fasse blesser au bras. Homère ne le croit invulnérable en aucune partie de son corps.

Épouvante des Troyens qui rentrent dans la ville.

LIVRE VINGT-DEUXIÈME.

Priam prévoit ses malheurs : il annonce sa chute et que sa ville sera mise au pillage.

Il a tout le temps de dire à Hector tout ce qu'il lui dit, car Achille est encore loin.

(1) C'est ici une citation de la Bible.

Hécube prie Hector de rentrer : « Mon sein t'apaisait dans ton enfance. »

Hector consulte en lui-même. Il craint les reproches de Polydamas. Il doute s'il traitera d'un accord avec Achille.

Il se décide : « Il n'est plus temps, » dit-il, « de raisonner avec lui comme un jeune homme avec une jeune fille. »

Abord terrible d'Achille.

Hector fuit jusqu'aux sources du Scamandre, là où les Troyennes viennent laver leurs robes.

Balances de Jupiter.

Apollon quitte Hector et Minerve aborde Achille.

Minerve trompe Hector sous la figure de Déïphobe (1).

Hector veut composer avec Achille pour le corps de celui qui sera tué, parce qu'Hector était pieux, la sépulture étant consacrée par la religion.

Achille n'entend à aucune composition; il lui répond qu'il voudrait même pouvoir le manger. « Souviens-toi, » lui dit-il, « souviens-toi maintenant d'être brave (2). »

LIVRE VINGT-TROISIÈME.

Nuit du dix-huitième jour.

(1) Il faut convenir que c'est une feinte bien peu digne, et de plus elle était inutile.

(2) Reproche injurieux, mais les deux caractères sont bien soutenus, et Racine l'indique par ces deux notes.

Ensuite la dix-neuvième journée, puis la vingtième journée (1).

On célèbre les jeux autour de la tombe de Patrocle.

Ajax est toujours malheureux.

Il paraît bien qu'Homère n'a point supposé que Ajax ne peut être blessé que par le côté, puisque les Grecs ont peur que Diomède ne le blesse au cou.

Priam felicem non censet Aristoteles sicque in fortuna beatitudinem collocare videtur, sed paulo post longè aliter loquitur (2).

LIVRE VINGT-QUATRIÈME.

Nuit du vingtième jour.

Vingt-unième jour.

Il se passe ici onze jours sans action.

Puis vient le trente-deuxième jour.

(1) On a prétendu que les deux derniers chants de l'Iliade étaient en dehors du sujet. Mais on est convenu que le sujet de l'Iliade est la colère d'Achille. Ainsi, c'est toujours le sujet tant que cette colère dure. Peu importe qu'elle s'exerce sur Hector mort ou sur Hector vivant, ou contre Priam ou encore contre Troie. Le poëme ne doit finir qu'après l'entrevue d'Achille et de Priam, parce que ce n'est qu'alors que la colère d'Achille est calmée.

(2) Racine n'a pas traduit cette citation qu'il a faite de l'opinion d'Aristote, mais il a placé, dans une autre de ses feuilles, une seconde citation du même Aristote, et l'a traduite. Voyez notes morales, Ch. 7, n. 1.

Achille traîne autour du tombeau de Patrocle le corps d'Hector attaché à son char (1).

État déplorable de Priam.

Il était enveloppé de telle sorte dans son manteau qu'on voyait toute la figure de son corps. Ses habits étaient attachés à son corps parce qu'il avait passé plusieurs nuits sans se coucher.

Priam veut aller trouver Achille.

Discours d'Hécube. Elle est timide comme sont les femmes.

Priam est inébranlable.

« Quand j'y devrais mourir, » dit-il, « je mourrais en embrassant mon fils et le pleurant tout mon saoul. »

Priam chasse les Troyens d'auprès de lui. « N'avez-vous point à pleurer chez vous, vous qui me venez consoler? »

Il querelle ses enfants et leur dit : « Plût aux dieux que vous fussiez tous morts au lieu d'Hector! »

Mercure vient sous figure du roi.

Mercure se déguise aussi dans l'Odyssée sous les traits d'un jeune homme à qui le poil ne fait que de naître (2).

(1) Puis-je oublier Hector privé de funérailles,
Et traîné sans honneur autour de nos murailles?

Toutefois, le corps d'Hector n'a pas été traîné autour des murs de Troie, mais seulement autour du tombeau de Patrocle. Racine a placé, dans une autre de ses feuilles, une observation morale à ce sujet. Voir notes morales, Art. 3, n. 10 et 11.

(2) Racine a dit aussi, dans un de ses autres manuscrits inédits : « Quand on vient de nous faire le poil, nous nous regardons dans un miroir. Quand on sort d'un sermon, il faut s'examiner de même. »

Mercure refuse d'aller avec Priam vers Achille.

« Les dieux ne se communiquent point si aisément aux hommes (1). »

Ceci se passe durant la nuit du trente-deuxième jour.

Achille venait de souper. Il était encore à table. Priam baise les mains d'Achille (2).

Priam et Achille pleurent.

Priam et Achille s'admirent l'un et l'autre.

Trente-troisième jour.

Cassandre aperçoit Priam.

Troie tout entière sort au-devant du corps d'Hector!

Paroles divines d'Andromaque sur le corps d'Hector.

Aner est un mari qu'on aime et dont on est aimée. C'est un nom amoureux. *Posis*, au contraire, est un nom froid, car c'est encore un mari, quand même il serait séparé de sa femme.

Sophocle fait dire à Déjanire jalouse, dans les Trachiniennes, le mot d'*Aner*, et quand elle cite l'enfance de son fils, c'est pour marquer bien la

(1) Il y en a pourtant de bien nombreux exemples dans les poëmes d'Homère.

(2) Fénelon a dit : « Que peut-on voir de plus simple et de plus touchant dans un poëme que le roi Priam réduit dans sa vieillesse à baiser les mains meurtrières d'Achille qui ont arraché la vie à ses enfants? Il lui demande pour unique adoucissement de ses maux le corps du grand Hector. Il aurait gâté tout, s'il eût donné le moindre ornement à ses paroles. Aussi, n'expriment-elles que la douleur. Il le conjure, par son père accablé de vieillesse, d'avoir pitié du plus infortuné de tous les pères. »

jeunesse de l'un et de l'autre époux, parce que la séparation en est plus douloureuse.

Il se passe encore onze jours aux funérailles d'Hector.

Ainsi toute l'action de l'Iliade se passe en quarante-quatre jours dont il y en a trente-quatre dont le détail n'est point raconté, savoir : douze depuis la querelle d'Achille et d'Agamemnon, jusqu'à ce que Thétis monte dans le ciel ; onze durant lesquels Achille outrage le corps d'Hector, et onze qui se passent aux funérailles d'Hector.

ÉTUDES DE RACINE

SUR LES TRAGIQUES GRECS

ESCHYLE, SOPHOCLE ET EURIPIDE.

I

ESCHYLE.

LES COËPHORES.

1^er^ vers. Oreste commence et vient au tombeau de son père.

Il parle d'abord des bannis qui retournent dans leur pays. Les anciens avaient deux manières de se couper les cheveux; la première fois, ils les consacraient au fleuve de leur pays. Enfin, ils les coupaient sur les tombeaux de leurs proches.

Chœur de femmes habillées de noir. Électra est à leur tête.

Oreste fait entendre pourquoi il vient.

Il prie Juppiter (1) de lui aider à venger son père.

(1) Racine écrit toujours Juppiter ainsi; mais je n'ai suivi nulle part son orthographe.

Pylade est avec Oreste.

Antistrophes.

Le chœur est des femmes qui sont au service de Clytemnestre.

Le chœur dit qu'il a été envoyé par Clytemnestre au tombeau d'Agamemnon avec des présents pour l'apaiser.

Joues déchirées.

Mon cœur se nourrit de gémissements.

« Ces voiles en lambeaux sur nos seins découverts. » Cela veut dire qu'elles se déchiraient leurs robes.

Un songe est venu troubler Clytemnestre, et les devins disaient que les manes d'Agamemnon étaient en colère.

C'est la crainte qui fait dresser les cheveux et produit un songe terrible.

(Ensuite Racine a souligné plusieurs vers.)

Électra dit pourquoi Clytemnestre les a envoyées à ce tombeau.

(*Deux vers soulignés.*) Cette femme impie! Le chœur dit tout bas cette parole.

Quel prix peut valoir le sang qu'elle a versé?

Au lieu du respect qui retenait les peuples du temps d'Agamemnon, c'est maintenant la frayeur qui les retient.

(*Encore deux vers soulignés.*) Être heureux, c'est être Dieu, et quelque chose de plus parmi les hommes.

Les crimes des mortels sont punis tôt ou tard.

Le sang que la terre a bu est un vengeur qui ne s'écoule point.

(*Deux vers soulignés.*) Un crime remplit l'âme du coupable d'un mal qui ne lui laisse point de repos (1).

Le chœur dit qu'il est contraint de louer le plus fort et de cacher son aversion, mais qu'il pleure dans l'âme.

(*Un vers souligné.*) Je pleure sous cappe, dit-il.

Le chœur est toujours avec Électra.

Cette scène est très-belle (2).

Électra demande conseil au chœur sur ce qu'elle doit dire en répandant les libations que sa mère envoie à son père.

(*Trois vers réunis par un crochet.*) Le prierai-je, selon la coutume, d'envoyer des biens à ma mère pour les maux qu'elle lui a faits?

(*Quatre vers soulignés.*) Ou plutôt jetterai-je ce vase par terre en détournant mes yeux ailleurs, comme ceux qui jettent des ordures (3)?

Conseillez-moi, car nous avons une haine commune.

(1) On doit reconnaître que Racine, en mettant en marge des vers grecs ces phrases sans ordre, n'a pas prétendu traduire le texte.

(2) Témoignage bien glorieux pour Eschyle. (Cette note-ci a été écrite à la suite de la note de Racine, par Lefranc de Pompignan.)

Il est probable que Racine désigne comme très-belle la note dans laquelle Électra trouve des cheveux d'Oreste sur le tombeau d'Agamemnon.

(3) Il y a dans ces notes de Racine des expressions peu nobles et qu'on ne reproduit que parce qu'elles sont de lui. On n'est pas illustre impunément.

Prières d'Électra en faisant des libations sur le tombeau de son père.

(*Trois vers soulignés.*) Elle parle de la terre qui produit et qui nourrit tout, et le reprend ensuite.

Écoutez-moi, mon père, donnez-moi d'être plus chaste que ma mère, et d'avoir les mains plus saintes que les siennes.

Imprécation à la suite de la prière.

(*Trois vers liés par un crochet.*) Elle fait les effusions et exhorte le chœur à les accompagner de gémissements.

Vers 323. Sicut devorat stipulam lingua ignis.

Isaie, ch. v, v. 24.

II

SOPHOCLE.

Sophocle (1), plus jeune de dix-sept ans qu'Eschyle, plus âgé qu'Euripide de vingt-quatre ans (2), fut le premier qui ne joua pas lui-même ses tragédies à cause de sa vue trop faible.

Il était de mœurs douces et se faisait aimer de tout le monde.

(1) Né l'an 495 avant Jésus-Christ.

(2) Quoique mort dix ans après lui, l'an 406 avant Jésus-Christ.

Il ne voulut jamais quitter Athènes quoique appelé par plusieurs rois. Il était dévot.

Il fit le chœur de quinze au lieu qu'il n'était que de douze (1).

Sa mort arriva ou d'un grain de raisin qu'un comédien lui avait envoyé, ou d'une période d'Antigone qu'il voulut dire tout d'une haleine, ou de joie d'avoir été déclaré vainqueur.

C'est une pitié et même c'est une honte de voir combien est vile l'origine du plus superbe des animaux, vu que l'odeur seule d'une lampe éteinte fait avorter.

De même vous pouvez périr encore à moins, par la morsure d'un petit serpent, ou, comme le poëte Anacréon, d'un grain de raisin sec, ou, comme le sénateur Fabius, d'un poil avalé avec du lait (2).

Sophocle est admirable dans les caractères. C'est le seul imitateur d'Homère. Il peint quelquefois par un demi-vers. Les qualités de ses tragédies sont le parler à propos, l'élégance, la hardiesse et la diversité (3).

(1) Sa plus grande gloire dramatique est d'avoir créé la division en cinq actes.

(2) On sent que nous n'approuvons pas tout ce qui est échappé à la plume de Racine. Mais nous n'avons voulu rien retrancher ni rien ajouter.

(3) Il est intéressant de voir comment Racine a jugé Sophocle.

I. TRAGÉDIE D'AJAX.

Le poëte établit d'abord le lieu de la scène. C'est auprès des tentes d'Ajax, qui sont les dernières du camp des Grecs.

PROLOGUE.

Le poëte introduit Minerve qui éclaircit le sujet parce qu'il n'y a qu'elle qui puisse savoir et redire l'intention d'Ajax, qui est sorti tout seul la nuit et qui allait tuer Agamemnon, si Minerve elle-même ne lui eût troublé l'esprit.

ACTE PREMIER.

Scène première.

Pallas empêche Ajax de reconnaître Ulysse. Le poëte représente Ulysse. Il le fait peut-être un peu trop timide, mais c'est pour relever Ajax en le rendant plus terrible.

« Il est doux de rire aux dépens de ses ennemis (1). »

Scène deuxième.

Minerve loue Ajax afin de prévenir le spectateur en sa faveur.

(1) Ce n'est pas Racine qui dit cela. Il cite une phrase de

Elle ajoute : « Mais, hélas! vous voyez, Ulysse, ce que c'est que l'homme quand il plaît aux dieux. »

Sentiment honnête d'Ulysse qui a compassion d'Ajax : « Tout mon ennemi qu'il est, je plains son malheur. »

Ce caractère d'Ulysse est soutenu jusqu'à la fin, car c'est lui qui fait accorder la sépulture à Ajax, quoiqu'il fût celui qu'Ajax haïssait le plus.

Scène troisième.

Le chœur se plaint des bruits qu'Ulysse fait courir contre Ajax.

Le chœur est de vieillards de Salamyne et de soldats d'Ajax.

« Nous ne sommes que des ombres, » disent-ils.

« La médisance ne s'attache qu'aux grands hommes. »

ACTE DEUXIÈME.

Scène première.

Techmesse sort et conte tout ce qui se passe et tout ce qui s'est passé.

Techmesse est fille du troyen Teleusante; elle est captive et femme d'Ajax (1).

Sophocle qu'il a remarquée parce qu'il trouve sans doute cette maxime étrange dans la bouche de Minerve.

(1) Je ne sais si Racine a voulu faire remarquer les qualités d'épouse et captive.

Scène deuxième.

Ajax déplore sa folie. Sa douleur est de se voir cause de ses propres malheurs. Le malheur le rend plus sévère.

Puis, il songe à la joie de ses ennemis. « Ah! qu'Ulysse se réjouit bien à l'heure qu'il est! que plût aux dieux que je pusse le voir, tout malheureux que je suis! O Jupiter, auteur de ma race, que ne puis-je exterminer ce méchant fourbe que je hais! que ne puis-je percer le cœur de deux injustes rois et me tuer moi-même après eux! »

Il s'adresse à tout dans sa passion, à Jupiter, aux enfers et aux campagnes de Troie.

« On pleure, on rit, » dit-il, « quand il plaît aux dieux. »

Scène troisième.

Tendre discours de Techmesse pour le fléchir.

« Maintenant je suis esclave, « dit-elle, « puisqu'il a plu aux dieux et à votre valeur. »

Tout ceci est imité des paroles d'Andromaque dans Homère, Iliade, livre 6.

Ajax ne daigne point caresser ni approuver Techmesse dans la douleur où il est.

Il demande son fils.

AJAX.

Apportez-moi mon fils? que je le voie.

TECHMESSE.

Je l'ai caché, dans la frayeur où j'étais.

AJAX.

Que craignez-vous? que voulez-vous dire?

TECHMESSE.

J'ai craint que le pauvre enfant ne tombât et ne mourût entre vos mains.

AJAX.

Cela était digne du malheur qui me poursuit.

On apporte son fils sur la scène.

AJAX.

Apportez-le, apportez-le ici. Tout ce sang, tout ce carnage ne l'effrayera point, s'il est véritablement mon fils :

Du reste, avec honneur il peut me ressembler.

Disce, puer, virtutem ex me.

Il se confie à Teucer. Voyez dans l'Iliade, chapitre 15, l'amitié d'Ajax pour Teucer.

Il prie les soldats de sa suite de dire ses dernières volontés à Teucer :

Pour qu'il montre à son fils l'exemple de son père.

Il laisse son bouclier à son fils et ne veut point que ses armes soient disputées comme on a fait de celles d'Achille.

Il fait retirer Techmesse.

« Ce n'est pas au médecin à écouter la plainte quand la plaie demande le fer. »

TECHMESSE.

Au nom des dieux, ne nous abandonnez point.

AJAX.

Ne savez-vous pas que je n'ai point d'obligations aux dieux (1)?

Scène quatrième.

Le chœur déplore la malheureuse fortune d'Ajax et le malheur de sa mère quand elle apprendra la nouvelle de sa mort.

ACTE TROISIÈME.

Scène première.

Ajax revient sur la scène ; mais alors, pour tromper le chœur et pour consoler Techmesse, il feint de s'être rendu à ses prières et de vouloir vivre.

« Il n'est rien de si dur que le temps n'amollisse. »

Il feint d'aller se purifier sur le bord de la mer et d'aller enterrer l'épée d'Hector. Il dit que cette épée lui porte malheur. Mais il dit tout cela à dessein de se tuer. C'est, de la part du poëte, pour prétexter sa sortie avec une épée. Apparemment que les anciens ne marchaient point, sans quelque besoin, l'épée au côté.

C'est ainsi qu'Achille, dans l'Iphigénie d'Euripide, lui dit qu'il va cacher son épée sous l'autel,

(1) Il me semble qu'ici Racine s'est gravement trompé. Il a été induit en erreur par l'opinion générale qu'Ajax était impie. Mais, au contraire, Sophocle a fait dire ici à Ajax : « Ne savez-vous pas que les dieux n'ont plus rien à attendre de moi? » Cela signifie qu'il va mourir bientôt, et ces paroles expriment même un regret de ne plus pouvoir servir les dieux.

et c'est là aussi, afin que si elle ne veut point mourir, il ait des armes pour la défendre.

Ajax dit qu'il apprendra à respecter les Atrides. Le poëte lui donne ainsi des paroles forcées (1), pour marquer même la violence qu'il se fait en dissimulant.

« Il faut aimer comme si l'on devait haïr un jour, » dit-il, « il faut haïr comme si l'on devait aimer bientôt (2). »

Ajax fait rentrer Techmesse et donne ordre au chœur de dire ses dernières volontés à Teucer. Toutefois ce sont des paroles équivoques qu'il tient au chœur.

Scène deuxième.

Le chœur, étant seul, danse et exprime sa joie sur le changement d'Ajax.

Il appelle Pan qui dresse les danses des dieux, et le prie de lui en inspirer une sur-le-champ.

Le chœur danse. Le poëte fait tout ce qu'il peut pour excuser la danse d'un chœur de soldats qui ne doivent point avoir appris à danser (3).

(1) Cette expression est à remarquer. Elle n'est pas souvent employée dans ce sens, mais elle est précise et se comprend bien.

(2) Cicéron prétend que c'est à tort que l'on a attribué cette maxime à Bias. Aristote et Cicéron la désapprouvent également. Mais il faut faire la division. Il n'est rien de plus moral et de plus noble que de penser et de dire qu'il faut traiter ses ennemis comme si l'on devait les aimer bientôt.

(3) On peut dire que la remarque de Racine est singulière.

Scène troisième.

Teucer envoie un homme pour empêcher Ajax de sortir.

Voici un messager qui vient troubler la joie du chœur et qui leur apprend que Calchas a dit à Teucer qu'on prenne bien garde à Ajax qui est menacé de périr ce jour-là.

Teucer ne vient point lui-même parce qu'il ne saurait se défaire des Grecs qui l'environnent et qui se veulent prendre à lui de la fureur d'Ajax.

Le messager demande où est Ajax.

LE MESSAGER.

Ah! que je crains qu'on ne m'ait envoyé trop tard!

LE CHOEUR.

Pourquoi?

LE MESSAGER.

Teucer recommandait qu'on ne laissât point sortir Ajax jusqu'à son retour.

LE CHOEUR.

Ajax est allé apaiser les dieux.

LE MESSAGER.

Ces paroles-là sont bien suspectes; si Calchas dit vrai, Pallas le poursuit aujourd'hui sans miséricorde.

Les raisons de la colère des dieux sont son orgueil, sa confiance en lui seul, et le mépris de leur secours.

Le messager rappelle les paroles d'Ajax à son père qui lui disait de se confier aux dieux, et les pa-

roles d'Ajax à Pallas : « Allez secourir les autres et ne vous mettez point en peine de moi. »

Scène quatrième.

TECHMESSE, LE MESSAGER ET LE CHOEUR.

Le chœur appelle Techmesse et lui apprend la nouvelle que le messager lui a apportée.

Techmesse exhorte le chœur à aller chercher Ajax, les uns à droite, les autres à gauche.

« Je vois bien, » dit-elle, « qu'il ne se confie plus à moi et que j'ai perdu ses bonnes grâces. »

Elle sort et tout le monde sort avec elle.

Le chœur se sépare en deux bandes pour aller chercher Ajax, et ainsi le théâtre demeure vide, afin qu'Ajax se puisse tuer aux yeux des spectateurs et sans que personne l'en puisse empêcher.

Il n'y a point de changement de scène, je veux dire du lieu de la scène (1).

Mais voilà le seul endroit des tragédies grecques où le chœur sort de la scène depuis qu'il y est entré.

C'est un bel artifice du poëte, parce que les dernières paroles d'Ajax sont trop considérables pour les cacher aux spectateurs.

Scène cinquième.

Ajax est seul; il commence ses invocations par Jupiter : « Je ne te demande pas une grande grâce.

(1) On prétend, au contraire, que le lieu de la scène changeait pour montrer un lieu désert choisi par Ajax pour se donner la mort. Racine ne le croyait donc pas.

Fais si bien que la nouvelle de ma mort soit bientôt portée à Teucer. »

Il prie Mercure de lui accorder une mort prompte et sans beaucoup languir.

Il prie les Furies de venger sa mort sur les Atrides. « Et comme je meurs par mes propres mains, qu'ils meurent par les mains qui leur seront les plus chères. »

Il s'adresse au soleil et le prie d'annoncer sa mort à son père et à sa mère. « Ah ! que cette malheureuse mère, » dit-il, « poussera de gémissements, lorsqu'elle apprendra cette nouvelle ! »

Il s'adresse à la Mort, il s'adresse à tout et prend congé de tout. « Voilà, » dit-il, « ce qu'Ajax vous dit pour la dernière fois (1). » Il ajoute : « Le reste, je te le dirai là-bas. »

Son épée est appuyée contre terre ; il se tue.

Scène sixième.

LE CHOEUR (2).

Le chœur, partagé en deux bandes, revient de deux côtés différents, et ils se racontent qu'ils n'ont point trouvé Ajax.

(1) C'est de ce passage-ci que Racine a pris l'invocation au soleil :

Noble et brillant auteur d'une triste famille,
Toi dont ma mère osait se vanter d'être fille,
Qui peut-être rougis du trouble où tu me vois,
Soleil, je te viens voir pour la dernière fois.

(2) Racine a cru que c'était là la sixième scène du troisième acte. Je crois que c'est là la scène première du quatrième acte.

ACTE QUATRIÈME.

Scène première.

TECHMESSE, LE CHOEUR.

Techmesse découvre Ajax.

Le chœur entend Techmesse qui s'écrie. Elle leur montre Ajax qui s'est tué.

Techmesse le couvre d'un manteau, parce qu'il n'y aurait personne qui aurait le cœur de le voir en cet état.

C'est un artifice pour cacher le sang aux spectateurs.

Elle souhaite le retour de Teucer pour défendre Ajax après sa mort.

« Mais peut-être le pleureront-ils mort après l'avoir haï vivant. On regrette un grand homme après sa mort. Mais comment se moqueraient-ils de lui? il a ce qu'il souhaitait : il est mort. »

Scène deuxième.

TECHMESSE, TEUCER, LE CHOEUR.

Teucer envoie quérir le fils d'Ajax de peur qu'on ne l'enlève, comme le faon d'une lionne. Voyez l'Iliade, livre 14.

Pourquoi Teucer n'est-il pas arrivé plus tôt? c'est parce qu'il a cherché partout Ajax. Mais le bruit de sa mort a couru bien vite.

Teucer déplore sa malheureuse condition :

« Que dira ton père et le mien? Il croira que je

t'ai abandonné, et que je t'ai peut-être trahi pour m'emparer de tes biens? Tu sais ce qu'est un vieillard colère. Irai-je à Troie, où je trouverai beaucoup d'ennemis et pas d'amis. »

Ainsi c'est l'épée d'Hector dont Ajax s'est tué. C'est le baudrier d'Ajax dont Hector a été traîné. Les Furies ont forgé cette épée et les enfers ont préparé ce baudrier.

Scène troisième.

TEUCER, MÉNÉLAS, LE CHOEUR.

Le chœur est affligé de voir venir Ménélas.

Ménélas commande à Teucer de ne point ensevelir Ajax.

« Si nous n'avons pas pu venir à bout d'Ajax vivant, » dit-il, « nous voulons en être les maîtres après sa mort. »

« Il faut rendre obéissance aux chefs et aux magistrats. La ville où règne la licence est bientôt abîmée. »

« Il était insolent, et moi je prétends lui insulter maintenant (1). »

Voyez la harangue d'Alcibiade dans Thucydide.

Réponse généreuse de Teucer :

« Commandez dans Sparte à vos sujets. Ajax commandait aux siens et ne dépendait point de

(1) Cette citation prouve bien que Racine remarque ce qui est mauvais, et le note pour se souvenir de ce qui est à éviter.

vous. Je l'ensevelirai malgré vous et malgré votre frère. »

Scène quatrième.

TEUCER, TECHMESSE, EURYSACÈS ET LE CHOEUR.

Techmesse et son fils arrivent.

Teucer met le fils d'Ajax auprès de son père. Il met dans les mains de cet enfant les cheveux de son père et ceux de Techmesse et ceux de l'enfant lui-même.

Belles imprécations qu'il fait en se coupant les cheveux.

Tout ceci est fort tendre et fort noble.

Teucer recommande au chœur de bien défendre le corps d'Ajax tandis qu'il va chercher ce qu'il faut pour l'enterrer.

Scène cinquième.

LE CHOEUR.

Le chœur déteste celui qui le premier a inventé les armes parmi les Grecs.

Le commentaire dit que Sophocle se jette ici dans ce qui est le plus de son génie, c'est-à-dire, dans l'agréable. En effet, il peint les plaisirs dont on est privé par la guerre. Il ajoute : « Maintenant qu'Ajax est mort, quelle consolation me reste ici? Plût aux dieux que je revoie bientôt Athènes! »

ACTE CINQUIÈME.

Scène première.

AGAMEMNON, TEUCER, LE CHOEUR.

Discours superbe d'Agamemnon. Il reproche à Ajax qu'il est le fils d'une captive.

« Qu'a fait Ajax que je n'aie fait autant que lui? Les gens à larges épaules ne sont pas les plus nécessaires, ce sont les gens sensés. »

« Ne m'amènerez-vous pas ici quelqu'un qui parle pour vous, car je n'entends point la langue des barbares (1). »

Teucer répond courageusement, mais avec un peu plus de respect qu'à Ménélas.

« Ah! qu'on oublie aisément, » dit-il, « les bienfaits d'un homme après sa mort! »

Il lui remet devant les yeux ce qu'Ajax a fait pour les Grecs.

Quand il fallut se battre contre Hector, Ajax mit son nom pour être tiré au sort, et ne chercha point à tromper le sort (2), comme on l'a trompé lors-

(1) Hésione, mère de Teucer, était Phrygienne, par conséquent étrangère à la Grèce proprement dite, et c'était ce que les Grecs nommaient barbare.

(2) Sophocle explique mieux sa pensée. Il dit qu'Ajax ne mit pas dans le casque une boule humide, mais une qui était propre par sa légèreté à sortir la première.

En effet, les guerriers grecs gravaient leurs noms sur des boules de terre, et celles qui étaient humides, tombant au fond, n'étaient pas les premières prises par celui qui tirait au sort.

qu'on a donné les voix dans le jugement des armes d'Achille (1).

Teucer ajoute : « Vous me reprochez que je suis fils d'une barbare. Et quel était Pélops, votre aïeul? n'était-il point Phrygien? Et qu'y a-t-il de plus barbare que votre père Atrée qui a fait manger à son frère ses propres enfants?

» Votre mère n'était-elle pas de Crète? votre père la surprit avec un adultère et la fit jeter dans la mer. Et vous me reprochez la honte de ma naissance? à moi, qui suis fils de Télamon, le plus vaillant des Grecs, et d'une mère, princesse, fille de Laomédon, qu'Hercule lui-même donna à mon père, pour le récompenser de sa valeur.

» Si vous faites jeter Ajax, faites votre compte qu'il faudra que vous nous jetiez tous les trois avec lui. Car j'aime bien mieux mourir pour lui que pour votre femme et pour votre frère. Mais prenez garde qu'en voulant nous outrager, vous ne vous repentiez de votre entreprise (2). »

Le commentaire dit que ces trois dont on parle ici, sont Teucer, Agamemnon et Ménélas; mais je crois que c'est Teucer, Eurysacès et Techmesse (3).

(1) C'est Racine qui ajoute cette circonstance que Sophocle n'a pas dite. Racine a voulu exprimer ainsi la secrète pensée de Teucer.

(2) On voit que Racine s'étend longuement sur le discours de Teucer pour en garder le souvenir, aussi en a-t-il imité une partie dans Iphigénie.

(3) Racine rectifie justement une erreur des commentateurs.

Scène deuxième.

AGAMEMNON, ULYSSE, TEUCER, LE CHOEUR.

Arrivée d'Ulysse. Le chœur le prie en faveur de Teucer.

Ulysse vient faire l'action d'un honnête homme. Il détourne Agamemnon de l'outrage qu'il veut faire à la mémoire d'Ajax. Il lui dit qu'il faut que leur haine meure avec lui.

« Mon inimitié ne m'empêchera pas de dire qu'Ajax était le plus vaillant des Grecs après Achille. »

« Je l'ai haï tant que j'ai pu le haïr avec honneur (1). »

Agamemnon s'en va, cédant à Ulysse, mais se déclarant toujours ennemi d'Ajax.

Scène troisième.

ULYSSE, TEUCER, LE CHOEUR.

Le chœur loue Ulysse de sa sagesse.

Ulysse s'offre à Teucer de lui aider à enterrer Ajax.

Teucer loue Ulysse de sa générosité.

Il fait des imprécations contre les Atrides. Mais il répond : « Je n'ose, ô Ulysse, consentir que vous touchiez le corps d'Ajax de peur que ce ne soit trop odieux à ses mânes. Mais, du reste, vous et vos

(1) On voit que Racine note avec soin toutes les belles pensées.

amis, vous pouvez faire toutes choses pour honorer sa sépulture. »

Ulysse s'en va.

Scène quatrième.

TEUCER, LE CHOEUR.

Teucer donne des ordres pour la fosse d'Ajax, et pour le bain nécessaire pour le laver.

Il lave le corps d'Ajax pour le transporter et se fait aider par le fils.

Ainsi tout le sujet de cette tragédie n'est autre chose qu'Ajax qui se tue de regret à cause de la fureur où il était tombé pour n'avoir pas obtenu les armes d'Achille (1).

(1) Racine remarque avec raison que le sujet est simple, on peut même dire aride et stérile, et cependant tous les commentateurs ont pensé que les développements ont été si bien conçus, l'action si bien suivie et les récits si bien placés et si pathétiques, que cette tragédie est la plus belle, non-seulement de celles de Sophocle, mais aussi de tout le théâtre des anciens.

II. TRAGÉDIE D'ÉLECTRE.

ACTE PREMIER.

Scène première.

Le pédagogue explique dès les quatre premiers vers, le nom du principal personnage, le lieu de la scène, le temps et le sujet même.

« Voilà, » dit-il, « ô fils d'Agamemnon, ces mêmes lieux que vous avez tant désiré de voir. »

Sophocle a un art merveilleux d'établir d'abord le lieu de la scène. Il se sert ici pour cela d'un artifice très-agréable, en introduisant un vieillard qui montre les environs du palais d'Argos à Oreste qui en avait été enlevé tout jeune.

Le Philoctète commence à peu près de même. C'est Ulysse qui montre à Pyrrhus tout jeune l'île de Lemnos où ils sont et par où l'armée avait passé.

L'OEdipe Colonéen s'ouvre aussi par OEdipe aveugle qui se fait décrire par Antigone le lieu où il est.

Ces trois ouvertures, quoique un peu semblables, ne laissent point d'avoir une très-agréable diversité et des couleurs merveilleuses (1).

Ici, la scène est devant la porte du palais d'Agamemnon. Pylade est présent.

(1) On voit combien Racine étudiait avec soin toutes les parties de l'art dramatique.

On remarque le lever du soleil et l'expression (1) du vieux cheval qui a du courage.

Oreste explique tout le sujet qui le fait venir. Il rapporte le commandement de l'oracle : « Vengez-vous, » me dit-il, « mais sans bruit; que l'adresse et le secret vous tiennent lieu d'armes et de troupes. »

Il dit cela pour préparer le spectateur à n'avoir pas tant d'horreur de tout ce qu'il vient faire.

Scène deuxième.

Électre entre seule, et les autres, Oreste et Pylade, s'en vont pour n'être pas vus.

Sophocle introduit dans Électre une femme affligée, et constante dans son affliction, qui n'aspire qu'à la vengeance.

Elle aime son frère Oreste, et elle est intrépide. Elle se résout de venger elle-même la mort de son père, quand elle croit que son frère est mort.

Scène troisième.

Chœur des filles qui viennent pour la consoler.

Le chœur est des filles d'Argos qui approuvent la douleur d'Électre, et qui détestent comme elle le crime de sa mère, mais qui sont plus timides qu'elle et qui n'osent parler librement.

(1) Expression signifie encore ici peinture.

« Les larmes ne font pas revivre les morts. »

Le chœur l'avertit de dissimuler sa douleur. Le poëte dit : « Arrêtez les ailes de vos soupirs. »

Elle répond : « Adieu la piété filiale, si Agamemnon n'est pas vengé. »

Belle image de l'état où est la maison d'Agamemnon. « Le mal porte au mal (1). »

Le chœur demande si Égisthe est absent.

« Les grandes choses exigent du temps. »

Scène quatrième.

Chrysothémis est la sœur d'Électre, mais plus faible qu'elle. Elle s'accommode au temps et garde des mesures avec sa mère, vivant pourtant honnêtement (2) avec elle.

Électre lui dit : « Vous ne dites rien de vous-même; vos paroles sont de votre mère. »

Électre reproche à sa sœur qu'elle est dans l'abondance, et qu'au lieu d'être la fille de son père, elle veut l'être de sa mère.

« Une parole fait bien du mal ou fait bien du bien. »

Songe de Clytemnestre. Il vient bien au sujet pour envoyer Chrysothémis au tombeau d'Agamemnon, où elle trouve des cheveux d'Oreste qui y a été aussi, ce qui fait un fort bel incident.

(1) Racine note tous les mots qui le frappent et surtout les pensées morales.

(2) Honnêtement veut dire ici poliment.

Scène cinquième.

LE CHOEUR, *seul.*

Il semble pourtant qu'il adresse la parole à Électre.

On croit qu'Électre ne rentre point à la maison durant toute la pièce, et il y a apparence qu'elle se promène devant la porte sans s'en éloigner, comme on peut le voir par le premier vers de Clytemnestre.

ACTE DEUXIÈME.

Scène première.

Clytemnestre vient, et aussi Électre.

L'absence d'Égysthe est ce qui donne à Électre la liberté de venir se plaindre dans la place qui est devant le palais.

Clytemnestre est une femme qui, dans sa bonne fortune, craint toujours dans le cœur et qui n'est jamais en repos.

On souffre avec chagrin les plaintes d'Électre; on ne souffre point les plaintes de Clytemnestre coupable; elle cherche de mauvaises raisons pour s'excuser à elle-même.

Elle cite le sacrifice d'Iphigénie :

CLYTEMNESTRE.

« La mort demandait-elle mes enfants plutôt que ceux d'Hélène? »

ÉLECTRE.

« Si vous avez dû tuer mon père, on doit vous tuer. »

Et plus loin :

« Vous êtes moins ma mère que ma maîtresse. »

Et encore :

« Si je suis méchante, je ne dégénère point de vous (1). »

Cependant le caractère honnête d'Électre se montre au milieu de son emportement. Elle s'en excuse sur son malheur. Elle dit qu'elle en a honte elle-même, et qu'elle y est forcée; et elle l'explique en disant à Clytemnestre :

« Ce sont vos actions qui parlent en moi. »

Scène deuxième.

LE PÉDAGOGUE.

Le gouverneur d'Oreste vient faire un faux récit de sa mort pour surprendre Égysthe et Clytemnestre et les troupes par une fausse sécurité. Il veut aussi découvrir ce qui se passe; il fait un long récit, et entre dans les détails pour mieux persuader.

Clytemnestre doute si elle doit s'affliger ou se réjouir.

Électre boit le plus pur de son sang, c'est-à-dire qu'elle la désespère (2).

(1) Racine seul a traduit littéralement cette phrase.

(2) Singulière expression. Racine, plein de tous les souvenirs de latinité, ne l'a-t-il pas imitée de Plaute, qui a dit d'une maîtresse qui désespérait son amant.

Hæc mihi infelici amanti ebibit sanguinem.

Scène troisième.

Électre demeure avec le chœur. Elle s'écrie : « Où est le tonnerre si ces crimes ne sont pas punis? »

ACTE TROISIÈME.

Scène première.

Au milieu de la douleur d'Électre et des regrets qu'elle fait sur la mort d'Oreste, Chrysothémis vient lui dire qu'il est venu.

Cela fait un fort bel effet; car les regrets d'Électre sont interrompus, et sa douleur en devient moins violente.

Ainsi la pitié va toujours en s'augmentant.

CHRYSOTHÉMIS.

« La fortune n'afflige pas toujours les mêmes. »

Électre lui propose de l'aider à tuer Égysthe.

« Tout le monde vous admirera. »

Chrysothémis l'en veut détourner. « Nous sommes des femmes, » dit-elle. Électre déclare qu'elle l'entreprendra elle seule.

Dispute des deux sœurs.

Leur caractère paraît bien ici. L'une est intrépide et fière, l'autre timide, honnête; elle ne veut pas perdre le respect.

« Eh bien, » dit Électre à Chrysothémis, « allez tout redire à votre mère. »

Scène deuxième.

Le chœur déplore le désordre de la maison de ses rois, la dissension des deux sœurs. Il admire Électre.

Il y a apparence qu'Électre est dans un coin du théâtre, ne prenant point de part à ce que dit le chœur.

ACTE QUATRIÈME.

Scène première.

Oreste vient lui-même apportant le vase où il dit que sa cendre est enfermée.

Il s'adresse à Électre.

C'est le dernier période de la douleur et où le poëte s'est épuisé pour faire pitié.

Il n'y a rien de plus beau sur le théâtre que de voir Électre pleurant son frère mort, en sa présence, et qui, étant lui-même attendri, sera obligé de se découvrir.

Belles plaintes d'Électre. Elle raconte devant Oreste tout ce qu'elle a fait autrefois pour lui.

Et maintenant elle veut mourir pour lui, c'est-à-dire pour le rejoindre, puisqu'elle le croit mort.

« Les morts, » dit-elle, « ne sont point malheureux. »

Le chœur nomme Électre pour la faire connaître.

Oreste est attendri. Il plaint sa malheureuse sœur.

Beaux mouvements.

Électre dit à Oreste : « Vous êtes le premier qui m'ayez plainte. »

Reconnaissance d'Oreste.

Il montre à Électre l'anneau de son père.

Cette reconnaissance est merveilleusement pathétique et bien amenée de parole en parole, en se répondant tous deux naturellement et tendrement.

Joie d'Électre. Elle s'écrie : « O voix de mon frère! » C'est sa voix qui la frappe parce qu'elle lui retentit au cœur.

Sophocle représente dans Électre une joie aussi immodérée que sa douleur était excessive.

Elle ne craint personne. Elle s'abandonne à ses transports avec la même intrépidité qu'elle s'abandonnait à son affliction.

Un peu plus loin, je crois qu'elle veut dire qu'on ne lui permettait pas de crier en apprenant la mort de son frère et qu'elle en était au désespoir, mais que maintenant elle est libre. « J'ai recouvré, » dit-elle, « la liberté de ma langue. » Mais quand le chœur veut la retenir : « Ne craignez point, dit-elle, que ma mère me voie joyeuse; je la hais trop pour l'être auprès d'elle, et d'ailleurs, je pleurerai encore de joie (1). »

Scène deuxième.

Le gouverneur d'Oreste leur reproche leur im-

(1) Comme Racine s'est étendu sur cette scène! et, en effet, on peut répéter ce qu'il a dit : « Il n'y a rien de plus beau sur le théâtre. »

prudence et leur dit qu'on les aurait surpris sans lui.

Sophocle a voulu marquer l'imprudence des jeunes gens qui ne peuvent se contenir dans leurs passions, et afin que le spectateur ne trouve point étrange qu'on ne les ait point entendus de la maison, il dit que ce vieillard plus sage qu'eux a fait sentinelle à la porte. Ainsi il sauve les apparences.

Oreste fait reconnaître son gouverneur à Électre.

Elle lui dit : « Vous êtes l'homme que j'ai le plus haï et le plus aimé en un même jour. »

Elle parle des furies (1). « Elles couvent, » dit-elle, « derrière les crimes (2). »

ACTE CINQUIÈME.

Scène première.

Électre dit ce que l'on a fait au dedans.

Puis elle sort pour n'être pas présente à la mort de sa mère.

Mais le poëte donne raison pourquoi Clytemnestre est dans sa maison. Elle prépare les funérailles d'Oreste.

Le poëte rend compte avec le même soin pourquoi Électre sort. C'est pour empêcher qu'Egysthe ne les surprenne.

(1) C'est une erreur ; ce n'est pas Électre, c'est le chœur qui parle des furies.

(2) On les a nommées les compagnes inévitables du crime.

Cris de Clytemnestre qu'on tue. Le poëte fait entendre les cris de Clytemnestre afin que sans voir cette mort, le spectateur ne laisse point d'y être comme présent, et c'est aussi pour épargner un récit.

Le chœur frémit de l'entendre tuer.

Mains sanglantes.

« Frappez, redoublez, s'il est possible, » dit Électre.

Ce vers est un peu cruel pour une fille; mais c'est une fille depuis longtemps enragée contre sa mère.

Il paraît que ce mot était historique; mais Eschyle, le trouvant trop barbare pour Électre, l'a fait prononcer par le chœur (1).

Scène deuxième.

Oreste et les autres reviennent.

Oreste se justifie, en rejetant tout sur Apollon, comme Agamemnon au dix-neuvième livre de l'Iliade rejette tout sur les dieux (2).

Le chœur aperçoit de loin Égysthe.

(1) Mais il faut se souvenir qu'Eschyle est antérieur à Sophocle. C'est donc Eschyle qui de lui-même a affaibli cette pensée trop cruelle dans la bouche d'une fille, et c'est Sophocle qui a cru devoir la rétablir pour rendre à Électre toute l'énergie de son caractère historique.

(2) Gaillard, dans son ouvrage sur les Électres, publié en 1750, traduit le dialogue d'Euripide. Oreste dit : « Qu'avons-nous fait, ô ciel! où sommes-nous? qu'allons-nous devenir? Il n'est point d'asile ouvert à des parricides. » Puis, s'adressant à Électre : « C'est

Électre les fait cacher derrière la porte, c'est-à-dire fait cacher Oreste et ses amis.

Le poëte fait qu'Oreste n'achève point son discours pour marquer la diligence et presser l'action.

Électre veut tromper Égysthe en lui parlant plus doucement que de coutume.

C'est le chœur qui le lui conseille.

Scène troisième.

Égysthe revient, ayant su l'arrivée de ces étrangers qui ont annoncé la mort d'Oreste. Il s'adresse à Électre comme elle y ayant le plus d'intérêt.

Électre parle à double sens. Égysthe reconnaît qu'elle lui parle plus doucement qu'à l'ordinaire (1).

toi qui l'as voulu, chère et cruelle sœur ; toi seule as poussé mon bras irrésolu ; je n'aurais point achevé sans toi. »

ÉLECTRE.

« Oui, mon frère, Électre est la plus coupable. Électre est un monstre d'horreur. Pour toi, tu as senti la nature ; ton cœur s'est ému aux cris douloureux d'une mère. »

ORESTE.

« Ne l'as-tu pas vue, cette mère déplorable? comme elle tenait mon visage étroitement serré entre ses bras! Elle me découvrait son sein, ce sein dans lequel nous avons été formés. « O mon fils! » s'écriait-elle, « mon fils! n'achève pas, reconnais une mère, prends pitié de celle qui t'a donné la vie. » Hélas! ces cris, cette vue, tout me désarmait ; je n'ai pu frapper qu'après m'être voilé les yeux. »

ÉLECTRE.

« Et moi, furieuse, je t'ai exhorté, je t'ai déterminé à ce crime horrible. J'ai guidé tes coups et ma rage les a secondés. J'ai enfoncé dans le flanc de ma mère ce glaive qui échappait à ta main plus tendre et moins dénaturée. »

(1) Il y a dans le texte, qu'elle lui parle de choses plus agréables pour lui. Mais Racine a bien saisi la pensée dramatique, car Électre veut seulement lui paraître plus douce pour qu'il ne craigne rien.

Il commande qu'on ouvre les portes.

Le commandement d'Égysthe marque un homme insolent qui ne craint plus rien et qui veut que tout lui obéisse, et en même temps cela prépare au spectateur le plaisir de la surprise d'Égysthe qui va, au lieu du corps d'Oreste, découvrir le corps de sa femme.

Les portes s'ouvrent et on voit le corps enveloppé.

Oreste veut qu'il le découvre lui-même pour se jeter en même temps sur lui. Égysthe se voit perdu. Oreste se fait connaître à lui. Égysthe veut encore parler, pour mourir le plus tard qu'il se pourra.

On lui répond : « Que gagne un homme qui doit mourir à retarder sa mort d'un moment? »

Il parle et dispute le plus qu'il peut pour tirer en longueur.

Toutes ces disputes d'Égysthe marquent le caractère d'un poltron qui veut toujours différer sa mort.

Oreste le fait rentrer pour ne point le tuer sur la scène, mais le poëte en rend raison (1). Il fait dire par Oreste qu'il est résolu de le tuer là où il a tué son père.

(1) On voit partout, dans ces notes, Racine examiner ce qui concerne la vraisemblance.

III. TRAGÉDIE D'OEDIPE ROI.

ACTE PREMIER.

Scène première.

Tout le peuple entoure le temple de Pallas.

Cette ouverture de la scène est magnifique. Tous ces prêtres suppliants, qui viennent implorer le secours d'OEdipe, font une belle image de l'état funeste de la ville.

En louant OEdipe, ils le font connaître. Ils le supplient tendrement de les sauver encore une fois.

Ainsi le poëte représente en OEdipe un prince qui est aimé de ses peuples et un prince qui aime ses peuples, afin qu'il fasse plus de pitié.

« Et le cri de son peuple est monté jusqu'à lui. »

Scène deuxième.

L'oracle a commandé que la mort de Laïus fût expiée.

« Les rois se vengent eux-mêmes en vengeant les rois. »

ACTE DEUXIÈME.

Scène première.

Imprécations d'OEdipe contre le meurtrier de Laïus.

C'est un bel artifice du poëte qui fait qu'OEdipe s'engage lui-même dans ces effroyables supplications.

Le chœur lui conseille de consulter Tirésie.

OEdipe dit qu'il l'a demandé par le conseil de Créon. Il prépare les soupçons qu'il doit avoir contre Créon.

Scène deuxième.

OEdipe prie Tirésie avec beaucoup d'humilité de sauver la ville en déclarant quel est le meurtrier de Laïus.

Tirésie le prie de le renvoyer.

« Dieux! » dit-il, « qu'il est dangereux de trop savoir! Pourquoi suis-je venu ici? »

OEdipe s'irrite peu à peu du refus de Tirésie.

Ainsi OEdipe, en querellant Tirésie, l'engage à lui dire des vérités; mais il les prend bientôt pour des calomnies.

C'est un bel artifice d'instruire le spectateur sans éclairer l'acteur

Dispute violente d'OEdipe et de Tirésie, et néanmoins elle est toujours pleine de majesté.

« Ah! vous ne savez pas, » lui dit-il, « ce que vous exigez de moi; laissez-moi mon secret. »

OEdipe lui reproche son aveuglement : « Vous serez plus aveugle que moi. »

« Un Dieu! Comment un Dieu? »

Il faut bien qu'il se prononce.

Mais lorsqu'il a parlé, OEdipe ne le croit pas. Il s'irrite encore.

« C'est vous, » lui répond Tirésie, « vous, qui m'avez contraint de rompre le silence.

» Où étais-tu, » lui dit OEdipe, « quand je sauvai la ville du sphinx? »

« Tout roi que vous êtes, » dit Tirésie, « je prétends vous pouvoir répondre. C'est là le privilége de la prêtrise; car j'appartiens aux dieux et non pas à vous. »

Mais il arrive alors que la jalousie prend à OEdipe contre Créon. Il croit que c'est lui qui fait parler Tirésie pour se faire roi après l'avoir fait chasser.

Cette mauvaise humeur d'OEdipe ne le rend point odieux, parce que l'intérêt public le fait parler. Mais elle le rend digne de compassion, parce qu'il veut forcer un homme à lui dire des choses qui doivent retomber sur lui-même.

ACTE CINQUIÈME.

Sophocle fait mourir Jocaste aussitôt après la reconnaissance d'OEdipe, tout au contraire d'Euripide, qui la fait vivre jusqu'au combat et la mort de ses deux fils.

C'est à propos de quelques contrariétés de cette nature qu'un ancien commentateur de Sophocle

remarque bien justement qu'il ne faut pas s'amuser à chicaner les poëtes pour quelques changements qu'ils ont pu faire dans la fable, mais qu'il faut s'attacher à considérer l'excellent usage qu'ils ont fait de ces changements, et la manière ingénieuse dont ils ont su accommoder la fable à leur sujet (1).

Cet OEdipe, tout plein de reconnaissances, est moins chargé de matières que la plus simple tragédie de nos jours.

(1) Encore d'excellents principes sur la composition dramatique.

OBSERVATIONS SUR OEDIPE.

Deux grands écrivains, Fénelon et madame de Staël, ont fait deux observations importantes.

Voici ce que Fénelon a dit :

« M. Racine, qui avait fort étudié les grands modèles de l'antiquité, avait formé le plan d'une tragédie française d'OEdipe, suivant le goût de Sophocle, sans y mêler aucune intrigue postiche d'amour, et en gardant la simplicité grecque.

» Un tel spectacle pourrait être très-curieux, très-vif, très-rapide, très-intéressant. Il pourrait n'être pas applaudi, mais il saisirait, il ferait répandre des larmes; il ne laisserait point respirer. Il inspirerait l'amour des vertus et l'horreur des crimes. Il entrerait fort utilement dans le dessein des meilleures lois, la religion, même la plus pure, n'en serait point alarmée. »

Une autre observation ingénieuse et vraie, a été faite au sujet de l'intervention des dieux dans les tragédies. Celle d'OEdipe est fondée tout entière sur un oracle, et madame de Staël a dit :

« Racine, en imitant les Grecs dans quelques-unes de ses pièces, explique par des raisons tirées des passions humaines, les forfaits commandés par les dieux. Il place un développement moral à côté de la puissance du fatalisme. »

C'est un bel éloge de Racine.

Elle ajoute : « Combien on voit dans le même sujet la différence des siècles et des mœurs!

» Euripide aurait pu faire dire à Phèdre :

» Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée,
» C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.

» Mais jamais un Grec n'aurait trouvé ce vers :

» Ils ne se verront plus; — ils s'aimeront toujours.

» Les tragédies grecques sont donc, je le crois, » très-inférieures à nos tragédies modernes, parce » que le talent dramatique ne se compose pas seu- » lement de l'art de la poésie, mais consiste aussi » dans la profonde connaissance des passions; et » sous ce rapport, la tragédie a dû suivre les pro- » grès de l'esprit humain. »

Je crois que ceci peut être contesté, aujourd'hui surtout que les tragédies ont succombé et que celles de Corneille, de Racine et de Voltaire ont toutes également disparu du théâtre.

Mais est-ce là un progrès de l'esprit humain? C'est ce que l'avenir décidera.

IV. TRAGÉDIE D'HERCULE MOURANT (1).

Déjanire explique le sujet par un monologue.

Il semble pourtant que l'esclave qui lui parle ensuite a été présente à son discours.

Achéloüs demandait Déjanire en mariage. Le poëte se sert d'un artifice pour ne lui point faire perdre le temps à décrire le combat d'Hercule et d'Achéloüs.

Déjanire dit qu'elle n'en sait rien, parce que tous ses sens étaient saisis par l'effroi qu'elle éprouvait.

Ensuite elle a vécu dans une crainte continuelle. « Hercule, » dit-elle, « ne voyait jamais ses enfants, comme un laboureur qui a un champ éloigné, qu'il ne voit qu'au temps qu'il le sème et qu'il le moissonne. »

Après avoir parlé des travaux d'Hercule (2), le poëte donne raison pourquoi la scène est à Trachine, parce qu'Hercule, dit-il, ayant tué Iphitus, avait été obligé de se retirer.

Il y a quinze mois qu'Hercule est absent (3). On

(1) On n'est pas étonné que Racine ait étudié longuement cette tragédie d'Hercule mourant, quoiqu'elle ne soit pas une des meilleures de Sophocle, lorsqu'on reconnaît toutes les imitations qu'il en a faites dans Phèdre.

(2) Thésée aussi allait, comme Hercule, combattre les monstres et se livrait comme lui à des amours pendant de longues absences. Voilà pourquoi Racine a imité, en parlant de Thésée, ce que Sophocle a dit d'Hercule.

(3) Depuis plus de six mois éloigné de mon père,
J'ignore le destin d'une tête si chère.

ignore où il est, Déjanire se désole, et sa servante lui dit : « Je vous vois pleurer à toute heure. Si une esclave ose se mêler de donner des conseils, comment n'envoyez-vous point Hyllus pour chercher son père? »

« Mais le voici qui vient à propos. »

Scène deuxième.

HYLLUS, DÉJANIRE, L'ESCLAVE.

Déjanire dit à Hyllus qu'il doit commencer à reconnaître qu'il y a quelque honte à lui de ne se point mettre en peine de son père (1).

« Une esclave lui en a donné le conseil ; une esclave peut quelquefois parler à propos. »

Hyllus dit qu'il croit savoir où est son père. Il a servi l'année passée sous une Lydienne, et maintenant il assiége ou il a pris déjà la ville d'OEchalie en Eubée.

Hercule avait eu un oracle qui lui prédisait que s'il survivait à cette expédition, il vivrait heureux tout le reste de sa vie.

Ces oracles sont presque tous semblables dans les tragédies anciennes (2).

Déjanire excite son fils à aller chercher Hercule dans une nécessité si importante.

(1) Dans le doute mortel dont je suis agité,
Je commence à rougir de mon oisiveté.

(2) Racine en a employé un dans Iphigénie.

HYLLUS.

« Si j'avais su cet oracle, il y a longtemps que je serais parti; mais la fortune ordinaire de mon père me défendait de craindre pour lui. »

DÉJANIRE.

« Il vaut mieux tard que jamais. »

Scène troisième.

DÉJANIRE, LE CHOEUR.

Le chœur est de jeunes filles trachiniennes.

Elles s'adressent au soleil :

« O toi que la nuit enfante et éteint, » pour lui demander où est Hercule.

Le poëte donne raison pourquoi le chœur vient (1). Ces filles ont appris l'affliction de Déjanire. Elles veulent la consoler. Elles plaignent l'inquiétude continuelle de Déjanire, qui pleure toujours.

« La vie d'Hercule, » lui disent-elles, « est dans une perpétuelle agitation, mais toujours quelqu'un des dieux l'arrache à la mort (2). C'est pourquoi, ô Déjanire, je condamne votre crainte et je vous conseille d'espérer. »

« Rien n'est stable au monde. Il n'y a personne

(1) Racine remarque toujours ce qui se rapporte à la conduite du sujet.

(2) Neptune le protége, et ce Dieu tutélaire
Ne sera pas en vain imploré par mon père.

exempt de douleur. La vie roule sur la joie et l'affliction comme le char de l'Ourse roule toujours sur les cieux. »

« Qui croira que Jupiter n'ait point de soin de ses enfants (1)? »

Déjanire dit aussi dans cette scène aux jeunes Trachiniennes :

« Vous arriverez quelque jour au moment qui vous attachera au sort d'un époux ou d'un enfant chéri (2). »

ACTE DEUXIÈME.

Scène première.

DÉJANIRE, LE CHOEUR.

Beatus antè mortem nemo.

« Personne, dit Déjanire, ne peut se dire heureux avant sa mort (3). »

Mais le bonheur des jeunes filles est bien exprimé. « La jeunesse ne se soucie point des affaires des autres, et ne songe qu'à elle-même. » Pascitur in suis campis.

(1) C'est encore l'idée reproduite souvent par Racine :

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin?

(2) Racine a noté cette phrase et il s'en est servi :

Vous saurez quelque jour,
Madame, pour un fils jusqu'où va notre amour.

(3) Racine a dit ailleurs :

Nemo beatorum infelix erit unquam.

Et l'a traduit ainsi :

Il n'est aucun homme heureux qui ne puisse devenir malheureux.

Mais une nuit change tout.

Déjanire dit qu'Hercule lui a laissé dans ses tablettes ses dernières volontés et qu'il a fait un testament, ce qu'il n'avait jamais fait en partant pour tous ses autres travaux. Il lui a dit que s'il ne revenait pas dans quinze mois, il ne fallait plus l'attendre; mais que s'il revenait, il vivrait heureux le reste de ses jours. « Voilà, » dit-elle, « le terme qu'il a prescrit arrivé; cet oracle m'a été donné par des colombes de l'antique forêt de Dodone. »

Voir dans Hérodote, livre II, les deux colombes de Dodone. Il dit que c'étaient deux Égyptiennes.

Scène deuxième.

Un messager annonce à Déjanire qu'Hercule est vivant, victorieux et de retour (1).

Il dit qu'il l'a appris de Lichas, et qu'il a couru devant pour gagner les bonnes grâces de Déjanire par cette bonne nouvelle. Il dit qu'Hercule est arrêté par le peuple, qui est ravi de le voir (2).

Déjanire exhorte tout le chœur à chanter des actions de grâces. Elle demeure pourtant sur la scène.

Scène troisième.

DÉJANIRE, LE CHOEUR, LICHAS, IOLE.

Lichas, héraut d'Hercule, amène les captives,

(1) Le roi qu'on a cru mort va paraître à vos yeux;
Thésée est arrivé, Thésée est en ces lieux.

(2) Le peuple, pour le voir, court et se précipite.

et entre autres Iole, dont Hercule est amoureux.

Lichas trompe Déjanire par un faux récit, et lui cache les amours d'Hercule.

Le poëte peint bien l'amour de Déjanire et son impatience.

« Hercule vit et se porte bien (1) ! »

Elle demande quelles sont ces captives, leurs noms, leurs pères, leur pays.

Faux récit de Lichas.

Il y a dans Électre un récit qui est faux tout entier, et qui, néanmoins, est raconté avec beaucoup de soin et plus au long que celui-ci.

Je ne sais si ces narrations si longues sont assez dignes de la tragédie quand elles ne sont pas sincères (2).

Déjanire s'adresse à Iole et la plaint beaucoup plus que toutes les autres, sans savoir qu'elle est sa rivale.

« O Jupiter, que je ne voie jamais mes enfants en cet état ! »

Déjanire interroge encore Iole, mais Lichas lui dit qu'elle ne veut point parler et qu'elle ne fait que pleurer depuis que sa patrie est ruinée.

(1) Racine a dit de même et bien mieux :

Mon époux est vivant, OEnone, c'est assez.

Mais la situation, dans Phèdre, est beaucoup plus tragique, puisque c'est une épouse coupable qui apprend tout à coup le retour de son époux qu'elle croyait mort, et au moment où elle vient de déclarer sa passion au fils même de son époux.

(2) Racine a bien suivi le principe qu'il émet ici quand il a évité de faire faire sur la scène le faux récit d'OEnone.

Lichas, par cette interruption, empêche Iole d'instruire Déjanire de la vérité.

Déjanire les fait entrer et est arrêtée par le premier messager.

Scène quatrième.

DÉJANIRE, LE MESSAGER, LE CHOEUR.

Le messager, qui était demeuré sur la scène, découvre à Déjanire tout le mystère qu'il avait appris de Lichas lui-même en présence de plusieurs personnes.

Récit véritable de l'amour d'Hercule pour Iole (1). Hercule ruina OEchalie parce que Euryte, père d'Iole, ne voulut pas lui permettre cet amour.

Cette injustice d'Hercule et son infidélité envers Déjanire sont cause de sa perte et l'en rendent digne.

Jalousie de Déjanire.

Scène cinquième.

DÉJANIRE, LE MESSAGER, LICHAS, LE CHOEUR.

Lichas sort et veut s'en retourner vers son maître. Déjanire le retient et dissimule son inquiétude.

Ce sang-froid qu'elle affecte et ses interrogations sont très-belles (2).

(1) Voilà la première pensée du récit véritable de l'amour d'Hippolyte et d'Aricie. Mais comme la situation est plus tragique dans Phèdre!

(2) Racine loue Sophocle avec raison; mais il le fait bien mieux lorsque Phèdre interroge aussi :

Ils s'aiment! Par quel charme ont-ils trompé mes yeux?

Lichas continue à déguiser la vérité.

DÉJANIRE.

« Ami, regardez-moi un peu; à qui pensez-vous parler?

LICHAS.

» Je parle à Déjanire, à l'épouse d'Hercule, à ma maîtresse.

DÉJANIRE.

» Et si vous offensez votre maîtresse, de quelle peine vous jugez-vous digne? »

Les deux réponses suivantes de Lichas ne sont pas assez respectueuses (1).

Elle le presse, il dénie et montre encore peu de respect.

« Un homme sage, » dit-il, « ne doit point s'amuser à un homme qui n'est point dans son bon sens (2). »

Comment se sont-ils vus? depuis quand? dans quels lieux?
Tu le savais?
Et ensuite :
Pourquoi me laissais-tu séduire?
De leur furtive ardeur ne pouvais-tu m'instruire?
Les a-t-on vus souvent se parler, se chercher?
Dans le fond des forêts allaient-ils se cacher?
Hélas! ils se voyaient avec pleine licence.
Le ciel de leurs soupirs approuvait l'innocence!

(1) Telle est l'opinion de Racine. Mais il n'a pas traduit ces deux réponses, sur lesquelles les traducteurs ont grandement varié.

Dupuis a dit : « Je pars, j'ai tort de vous avoir écouté si longtemps. »

Brumoy dit : « Souffrez que je me retire, tant je comprends peu ce discours. »

Rochefort fait dire à part : « Je me retire; quelle imprudence à moi de m'être prêté à cet entretien! »

Racine a probablement compris le texte comme Dupuis.

(2) Rochefort traduit autrement : « Je fais une folie de discuter les ropos d'un homme qui n'ose se montrer. »

Déjanire en vient aux prières.

Discours admirable d'une jalouse qui veut apprendre son malheur :

« Vous parlez à une femme qui sait excuser les faiblesses des hommes. »

« Je serais une folle si je voulais du mal à mon époux ou à cette pauvre fille, d'une chose si peu volontaire. »

« Si vous mentez une fois, on ne vous croira plus quand vous voudrez être sincère. »

« Le mensonge est indigne d'un homme libre. »

« Mille autres me diront la vérité. »

« Le mal n'est rien pourvu qu'on ne veuille point le cacher. »

« Hercule n'en a-t-il pas aimé beaucoup d'autres ? (1) »

« Jamais je n'ai dit une parole fâcheuse à aucune de mes rivales. »

« C'est en vain qu'on veut lutter et s'élever contre l'amour. »

Elle feint même d'avoir beaucoup de compassion pour sa rivale.

Enfin Lichas avoue la vérité.

« Mortelle, vous pensez toutes choses mor-

(1) En effet, quelle différence entre les deux situations, de Déjanire ayant sans cesse des rivales et de Phèdre aimant Hippolyte qu'elle croit insensible. Voyez :

Lorsqu'à mes vœux l'ingrat inexorable...
Une autre l'a fléchi :
Je suis le seul objet qu'il ne saurait souffrir !

telles (1). » Cela veut dire : « Vous vous accommodez à votre fortune. »

« J'ai déguisé la vérité, non point par l'ordre d'Hercule, mais de moi-même, pour vous épargner de l'affliction. »

« Hercule, invincible en toute autre chose, est vaincu par l'amour. »

Déjanire dit : « Je ne veux point m'attirer un nouveau malheur en m'opposant au destin (2). »

« On ne peut point résister aux dieux. » C'est-à-dire à l'amour.

Déjanire rentre et le chœur reste seul.

Scène sixième.

LE CHOEUR.

Le chœur chante la puissance de Vénus qui est invincible, à propos d'Hercule vaincu par l'amour (3).

Belle description du combat d'Achéloüs et d'Hercule (4).

(1) Racine a traduit littéralement :

Mortelle, subissez le sort d'une mortelle.

Phèdre, acte IV, scène 6.

(2) Vous aimez. On ne peut vaincre sa destinée.

Idem.

(3) Racine dit plus :

Les dieux mêmes, les dieux
Ont brûlé quelquefois de feux illégitimes.

Idem.

(4) Racine a remarqué l'artifice du poëte, qui a évité, dès la première scène, de raconter ce combat pour le réserver et l'employer ici.

Vénus était au milieu de la carrière qui jugeait du combat.

Ils se battirent en *échelle*, espèce de lutte où l'on s'embrassait l'un l'autre, et les bras enlacés représentaient une échelle.

Déjanire était sur la rive, attendant à qui elle devait être.

Enfin elle fut emmenée d'auprès de sa mère, « comme une jeune génisse. »

Le chœur dit aussi de Déjanire :

« J'ai parlé avec affection comme si je faisais parler sa mère. »

ACTE TROISIÈME.

Scène première.

DÉJANIRE, LE CHOEUR.

Déjanire sort et prend le temps que Lichas parle en secret aux captives.

Elle vient déplorer son malheur en présence du chœur et en même temps elle lui confie le dessein qu'elle a pris d'envoyer une robe à Hercule.

« Je reçois cette jeune captive comme un matelot reçoit malgré lui une marchandise dangereuse. »

« Voilà la récompense que je reçois d'Hercule pour avoir demeuré seule dans sa maison que j'ai gardée si longtemps avec fidélité. »

« Je vois que ma rivale est en âge de croître en beauté, et moi, je suis en âge de décroître. »

« L'œil des hommes court à l'une et fuit l'autre. »

Scène seconde.

Lichas sort pour s'en retourner auprès d'Hercule (1).

(1) Racine n'a pas examiné les deux derniers actes, il est vrai que c'est le caractère et la situation de Déjanire qui donnent tout l'intérêt à cette tragédie, et qu'il n'y en a plus après qu'elle s'est tuée. Les deux derniers actes sont remplis, l'un par un récit, l'autre par de vaines imprécations contre les morts. Racine n'a pas trouvé là des sentiments profonds qui aient dû le toucher.

V. TRAGÉDIE DE PHILOCTÈTE.

Tout le sujet est Ulysse qui revient pour surprendre les flèches d'Hercule (1).

ACTE PREMIER.

Scène première.

C'est Ulysse qui montre à Pyrrhus, tout jeune, l'île de Lemnos où ils sont, et par où l'armée avait passé.

Belle manière d'expliquer le lieu de la scène dès le premier vers (2).

(1) Racine a très-bien aperçu le défaut de cette tragédie qui manque par le fond

(2) On ne sait pas si Racine a examiné cette pièce, mais il est certain que Scaliger l'a jugée très-favorablement; il trouve le sujet stérile, mais il s'étonne de l'art admirable, dit-il, avec lequel Sophocle l'a étendu et agrandi. Il nomme cette tragédie divine, et tous les anciens commentateurs l'ont regardée comme la meilleure de Sophocle après l'Ajax.

Toutefois Aristote lui préfère l'OEdipe. Mais on ne doit faire aucune comparaison entre le Philoctète, où tout était à créer, et l'OEdipe qui offrait au poëte, sans recherche et sans peine, le plus beau, le plus plein et le plus émouvant de tous les sujets dramatiques.

VI. TRAGÉDIE D'ŒDIPE A COLONE.

L'OEdipe colonéen s'ouvre par OEdipe aveugle qui se fait décrire par Antigone le lieu où il est.

OEdipe prédit à Thésée qu'un jour Athènes et Thèbes se brouilleront. Il donne un tour admirable à sa pensée. « Un jour, » dit-il, « mes cendres froides boiront leur sang chaud. »

L'amour qui, d'ordinaire, a tant de part dans les tragédies, n'en a presque point ici. Je suis persuadé que les tendresses ou les jalousies des amants ne sauraient trouver que fort peu de place parmi les incestes, les parricides et toutes les autres horreurs qui composent l'histoire d'OEdipe et de sa malheureuse famille (1).

(1) Racine a reproduit cette phrase dans la préface des *Frères ennemis*.

III

EURIPIDE.

Euripide est extrêmement tragique, c'est-à-dire qu'il sait merveilleusement exciter la compassion et la terreur, qui sont les véritables effets de la tragédie.

Quand je ne lui devrais que la seule idée du caractère de Phèdre (1), je pourrais dire que je lui dois ce que j'ai peut-être mis de plus raisonnable sur le théâtre (2).

Mais j'avoue que je lui dois un bon nombre des endroits qui ont été les plus approuvés dans mes tragédies, et je l'avoue d'autant plus volontiers, que ces approbations m'ont confirmé dans l'estime et dans la vénération que j'ai toujours eues pour les ouvrages de l'antiquité.

J'ai reconnu avec plaisir, par l'effet qu'a produit sur notre théâtre tout ce que j'ai imité d'Homère ou d'Euripide, que le bon sens et la raison sont les mêmes dans tous les siècles (3).

(1) Racine doit le personnage de Phèdre à Euripide, ce qui ne contredit pas ce que j'ai montré plus haut qu'il a porté dans sa pièce un grand nombre d'imitations de la Déjanire de Sophocle.

(2) Cette phrase a été portée par lui dans sa préface de Phèdre.

(3) Il semble que cette page a été le premier brouillon de Racine pour sa préface, mais il a développé sa pensée davantage en disant : que le théâtre des anciens était une école où ils enseignaient la vertu aussi bien que les philosophes, et que telle est la véritable intention de la tragédie.

I. TRAGÉDIE DE MÉDÉE.

La nourrice de Médée fait le prologue.

Elle s'exprime avec passion et explique l'état des affaires.

Cicéron a cité souvent le premier vers de cette tragédie et ceux d'Ennius sur Médée.

Utinam me in nemore, etc.

Medea, animo ægra, amore sævo.

Description de la douleur de Médée.

Ensuite le poëte prépare le meurtre de ses enfants.

« Il est dangereux, » dit-il, « d'offenser Médée (1). »

ACTE PREMIER.

Scène première.

Le gouverneur des enfants de Médée les amène sur la scène.

Ainsi tout le sujet est expliqué par une nourrice qui s'entretient avec un pédagogue.

Ils s'en acquittent bien et par de beaux vers. Mais je doute que Sophocle eût voulu commencer une tragédie par de tels personnages (2).

(1) La plupart de ces notes de Racine ont été écrites par lui sur un Euripide de Paul-Étienne, de 1602.

(2) Racine a suivi exactement ce principe : aucune de ses tragédies ne commence entre des confidents.

Mais on dit déjà : « Craignez un malheur nouveau avant de s'être fait au premier. »

« Cachez, cachez ces enfants à leur mère. »

Scène deuxième.

Médée parle derrière la scène. Elle parle en s'écriant dans sa douleur.

Il y a de beaux mots pour décrire une femme implacable.

Médée souhaite que tout périsse.

Aussi dit-on que les colères des rois sont affreuses.

La prêtresse se répand ensuite en louanges de la vie médiocre (1).

Scène troisième.

Le chœur est de femmes corinthiennes.

Elles viennent plaindre Médée, quoique étrangère, parce que son époux lui manque de foi, et sa cause est la cause commune de tout le sexe.

Médée invoque Thémis et Diane, qui est la même qu'Hécate. Dans son chagrin, elle est inaccessible à tous ses domestiques.

(1) Racine en a pris la pensée :

Heureux qui satisfait de son humble fortune,
Libre du joug superbe où je suis attaché,
Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont caché !

Le chœur demande à voir Médée, pour essayer de la consoler.

Il la plaint d'avoir été amenée dans la Grèce et de s'être fiée aux serments.

Il dit aussi que la poésie a été inventée pour égayer les festins où il y a déjà trop de joie, et qu'on aurait dû en inventer une particulière pour calmer les afflictions.

Cette moralité est agréable, mais peu tragique.

ACTE DEUXIÈME.

Scène première.

Médée sort de chez elle.

« On trouve superbes, » dit-elle, « et ceux qui se cachent et ceux qui se montrent. »

Pourquoi cette moralité? au lieu de dire simplement : « J'arrive parce que vous avez désiré de me voir, je ne veux point passer dans votre esprit pour une femme superbe. »

« On hait, » dit-elle, « des hommes sur leur physionomie. »

Elle décrit ensuite les malheurs des femmes. « Nous achetons, » dit-elle, « un maître bien cher. »

« Quand un homme est chagrin chez soi, il n'a qu'à sortir; et nous, c'est ce que nous ne pouvons point. »

Tout cela est plus comique que tragique, quoique beau et bien exprimé!

Elle décrit les périls du mariage et de l'accouchement.

Et puis elle rentre dans le sujet.

« La femme est craintive, » dit-elle, « elle n'ose point souffrir la lueur d'une épée. Mais rien n'est plus terrible qu'elle, quand elle se croit offensée dans les droits du mariage. »

Médée prie les Corinthiennes de garder le silence si elle forme quelque dessein contre la vie de leur roi et de leur princesse.

Quelle apparence!

Mais Euripide justifie cela le mieux qu'il peut par l'intérêt commun des femmes qui sont toutes offensées en Médée.

« Je n'attends de vous qu'une grâce, » leur dit-elle. « S'il s'offre à mon esprit quelque moyen pour rendre à mon époux tous les maux qu'il m'a faits et pour punir à la fois celui qui lui livre sa fille et son odieuse amante elle-même, gardez le silence.»

Ce chœur de femmes répond : « Médée, je vous le promets. » Et « je ne m'étonne point, disent-elles, des transports de la douleur de Médée. »

OBSERVATION SUR LA TRAGÉDIE DE MÉDÉE.

Racine n'a pas poussé l'examen de la tragédie de Médée au delà du deuxième acte. Cependant la scène entre Jason et Médée est au troisième acte; et Racine l'a imitée dans la scène entre Hermione et Pyrrhus au quatrième acte d'Andromaque.

Euripide a fait dire à Médée : « Va, va la revoir, cette amante nouvelle. Je vois que tu languis loin d'elle. Tu la cherches; tu trouves que je te retiens trop longtemps. Va donc, va la conduire à l'autel; hâte cet hymen; j'atteste les dieux que je te le rendrai funeste. »

C'est ce que Racine a traduit admirablement :

. . . . . Perfide, je le voi,
Tu comptes les moments que tu perds avec moi.
Ton cœur, impatient de revoir ta Troyenne,
Ne souffre qu'à regret qu'une autre t'entretienne.
Tu lui parles du cœur, tu la cherches des yeux,
Je ne te retiens plus; sauve-toi de ces lieux;
Va lui jurer la foi que tu m'avais jurée;
Va profaner des dieux la majesté sacrée;
Les dieux, ces justes dieux n'auront pas oublié
Que les mêmes serments avec moi t'ont lié.
Porte au pied des autels ce cœur qui m'abandonne,
Va, cours; mais crains encor d'y trouver Hermione.

Hermione est la véritable Médée du Théâtre-Français.

II. TRAGÉDIE D'HÉLÈNE.

Euripide, dans sa tragédie d'Hélène, choque ouvertement la créance commune de toute la Grèce. Il suppose que cette princesse n'a jamais mis le pied dans Troie, et qu'après l'embrasement de cette ville, Ménélas trouve sa femme en Égypte, d'où elle n'était point partie. Tout cela était fondé sur une opinion qui n'était reçue que parmi les Égyptiens, comme on peut le voir dans Hérodote.

Euripide suppose qu'Hélène n'a jamais été à Troie et que c'est un fantôme semblable à elle que Pâris y a conduit. Hélène a été transportée en Égypte où Protée, roi de ce pays, l'a bien accueillie. Théoclimène, fils et successeur de Protée, aime Hélène et veut l'épouser. Elle n'a d'asile contre la violence que le tombeau de Protée et l'autel des dieux. Ménélas est jeté en Égypte par les vents; il se fait reconnaître de sa femme. Tous deux trompent le roi par le moyen de Théonoé, sa sœur, prêtresse qui lit dans l'avenir, et sous prétexte d'aller en pleine mer, sacrifier aux mânes de Ménélas, que l'on suppose péri dans un naufrage, Hélène et Ménélas s'échappent et regagnent leur patrie.

Pièce froide.

III. TRAGÉDIE DE PHÈDRE (1).

Vénus fait le prologue.

Elle déclare sa colère contre Hippolyte qui la méprise et elle dit qu'elle va le perdre.

La scène est à Trézène.

Hippolyte avait été élevé chez le sage Pithée, père d'Æthra, mère de Thésée.

Phèdre l'a vu à Athènes, aux sacrés mystères.

Vénus, pour excuser Phèdre, dit qu'elle l'a fait devenir amoureuse.

Thésée a fui Athènes pour le meurtre des Pallantides. Il amena avec lui Phèdre à Trézène.

Vénus prédit le dénoûment (2). Elle instruira Thésée de cet amour et son fils, « mon superbe ennemi, dit-elle, périra sous les menaces de son père. »

Elle sait les promesses de Neptune à Thésée.

Vénus sacrifie Phèdre pour se venger de son ennemi.

(1) On a retrouvé peu de notes de Racine sur cette tragédie qu'il a pourtant imitée tout entière ; mais tout ce qu'il a noté a été porté par lui dans sa pièce ou par lui évité avec soin.

(2) Racine a fait cette remarque pour montrer sans doute le défaut principal de ces prologues.

ACTE DEUXIÈME.

Phèdre veut se laisser mourir de faim.

Elle est engagée par sa destinée et par la colère du dieu dans une passion illégitime dont elle a horreur la première (1).

Elle fait tous ses efforts pour la surmonter.

Elle aime mieux se laisser mourir que de la déclarer à personne.

Sa nourrice lui dit : « Vous laisserez vos enfants esclaves d'Hippolyte. »

ACTE TROISIÈME.

Hippolyte a été accusé d'avoir en effet pris de force sa belle-mère : vim corpus tulit (2).

Phèdre se résout d'elle-même à accuser Hippolyte (3).

(1) Racine a mis cette note dans sa préface et aussi dans sa tragédie :

J'ai conçu pour mon crime une juste terreur,
J'ai pris ma vie en haine et ma flamme en horreur.

(2) Racine l'a répété dans la préface et a dit dans la pièce :

L'insolent de la force empruntait le secours.

(3) On voit que Racine notait ce qui lui semblait bien et ce qu'il jugeait être mal. On sait avec quel art il a évité que Phèdre accusât Hippolyte ; et il en est résulté non-seulement l'admirable caractère de Phèdre, mais aussi les sublimes imprécations contre OEnone, et c'est avec raison que M. Arnaud a déclaré que cette tragédie de Racine est la plus morale qui soit au théâtre.

OBSERVATION SUR LA TRAGÉDIE DE PHÈDRE.

Fénelon approuve l'admission sur la scène du personnage de Phèdre, mais il blâme l'amour d'Hippolyte pour Aricie.

« M. Corneille, » a dit Fénelon, « n'a fait, dans son OEdipe, qu'affaiblir l'action en la rendant double, et il a distrait le spectateur par l'épisode d'un froid amour de Thésée. »

« M. Racine, » ajoute-t-il, « est tombé dans le même inconvénient en composant sa Phèdre. Il a fait un double spectacle en joignant à Phèdre furieuse, Hippolyte soupirant, contre son vrai caractère. Il fallait laisser Phèdre toute seule dans sa passion; l'action aurait été unique, courte, vigoureuse et rapide. »

« Mais nos deux poëtes tragiques, qui méritent d'ailleurs les plus grands éloges, ont été entraînés par le torrent. Ils ont cédé au goût des pièces romanesques qui avait prévalu. La mode du bel esprit faisait mettre de l'amour partout. On imaginait qu'il était impossible d'éviter l'ennui pendant deux heures sans le secours de quelque intrigue galante. On croyait être obligé à s'impatienter dans le spectacle le plus grand et le plus passionné, à moins qu'un héros langoureux ne vînt l'interrompre. Encore fallait-il que ses soupirs fussent ornés

de pointes et que son désespoir fût exprimé par des espèces d'épigrammes. »

« Voilà ce que le désir de plaire au public arrache aux plus grands auteurs contre les règles. »

Fénelon a mal jugé, non-seulement cette tragédie, mais aussi son siècle et sa nation.

Le siècle de Corneille et de Racine a créé tous les modèles ; il a enfanté tous les chefs-d'œuvre, et on voit depuis deux cents ans qu'il n'a rien laissé après lui.

La nation qui a applaudi d'abord le Cid et à la fin Athalie, a montré le goût le plus pur et l'intelligence la plus parfaite du beau et du sublime dans les sentiments et dans l'expression.

Quant au reproche adressé par Fénelon au personnage d'Hippolyte, Racine lui-même a parfaitement répondu :

« Pour ce qui est du personnage d'Hippolyte, » dit-il, « j'avais remarqué dans les anciens qu'on reprochait à Euripide de l'avoir représenté comme un philosophe exempt de toute imperfection, ce qui faisait que la mort de ce jeune prince causait beaucoup plus d'indignation que de pitié. J'ai cru lui devoir donner quelque faiblesse qui le rendrait un peu coupable envers son père, sans pourtant lui rien ôter de cette grandeur d'âme avec laquelle il épargne l'honneur de Phèdre, et se laisse opprimer sans l'accuser. J'appelle faiblesse, la passion qu'il ressent pour Aricie, qui est la fille et la sœur des ennemis mortels de son père. »

En outre, je dois ajouter que Racine avait besoin de rendre Phèdre jalouse, puisque c'est la jalousie qui l'empêche de justifier Hippolyte, ce qui la rend, comme Racine l'a dit lui-même, ni tout à fait coupable, ni tout à fait innocente.

En même temps, cet amour pour Aricie est la seule preuve qu'Hippolyte puisse donner de son innocence, et c'est là ce qui jette d'abord son père dans une incertitude horrible et vraiment dramatique, et ce qui lie ensuite les événements les uns aux autres et amène le dénoûment.

Ainsi je proteste tout à la fois contre l'assertion de Fénelon, que Racine a voulu plaire au public en lui offrant une intrigue galante exigée par la mode, et contre l'assertion de Louis Racine, que son père a écrit pour les petits maîtres et a craint leurs plaisanteries s'il peignait un Hippolyte ennemi de toutes les femmes.

Je serais honteux de chercher à défendre Racine de ces accusations. Je ne dirai qu'un mot : « c'est Athalie qui a répondu. »

IV. TRAGÉDIE D'ALCESTE.

Il y a dans l'Alceste d'Euripide une scène merveilleuse où Alceste qui se meurt et ne peut plus se soutenir, dit à son mari ses derniers adieux. Admète, tout en larmes, la prie de reprendre ses forces et de ne se point abandonner elle-même.

Alceste, qui a l'image de la mort devant les yeux, lui parle ainsi :

> Je vois déjà la rame et la barque fatale,
> J'entends le vieux nocher sur la rive infernale;
> Impatient, il crie : « On t'attend ici-bas;
> Tout est prêt; descends, viens, ne me retarde pas. »

J'aurais souhaité de pouvoir exprimer dans ces vers les grâces qu'ils ont dans l'original, mais du moins en voilà le sens.

Admète s'écrie que toutes les morts ensemble lui seraient moins cruelles que de la voir dans l'état où elle est. Il la conjure de l'entraîner avec elle; il ne peut plus vivre si elle meurt; il vit en elle et ne respire que pour elle.

Euripide fait dire par le chœur qu'Alceste toute jeune et dans la première fleur de son âge expire pour son jeune époux. Il dépeint Alceste mourante au milieu de ses deux petits enfants qui la tirent en pleurant par sa robe et qu'elle prend sur ses bras l'un après l'autre pour les baiser.

L'un d'eux montre à son père le visage de leur mère dont la mort s'est déjà emparée (1).

(1) Cette dernière phrase a été ajoutée par Louis Racine sur le manuscrit de son père.

V. TRAGÉDIE DE PENTHÉE.

Bacchus dit qu'après avoir parcouru toute l'Asie, il vient en Grèce, et commence par Thèbes, son pays, pour y faire reconnaître sa divinité, laquelle est niée par Penthée, neveu de sa mère, ainsi que par Ino et Agavé et presque par tous les Thébains. Il a pris pour cela la figure d'un jeune homme.

Les fondements de la maison de Sémélé brûlaient encore. Cadmus a abandonné l'empire à Penthée, fils de sa fille, et ennemi de Bacchus.

Mais Bacchus a fait autant de bacchantes de toutes les Thébaines. Il dit que si les Thébains s'arment contre lui, il leur opposera une armée de bacchantes.

Bacchus porte un thyrse; c'est un javelot fait de bois de lierre.

Le chœur est de bacchantes de la Lydie, qui suivent Bacchus partout où il va.

« Heureux, » disent-elles, « qui est admis aux mystères des dieux! heureux qui mène une vie pure! »

Elles chantent la naissance de Bacchus.

Il avait des cornes de taureaux et son front était couronné de dragons.

De là vient que les bacchantes se couronnent de même.

Les femmes quittaient la quenouille pour le suivre.

Des hommes pleins de Bacchus, c'est-à-dire de vin (1) et de joie, l'accompagnaient. Les divins crétois prenaient le tambour de Cybèle, y mêlant leurs flûtes et leurs voix. Les corybantes et les satyres le suivaient aussi et lui consacraient leurs danses.

Bacchus est aimé ; partout où il va, la terre coule de vin, de lait, de miel, et l'encens fume. Bacchus porte un flambeau allumé et inspire des chants et des danses, abandonnant sa chevelure au vent. Les tambours font éclater leur grand bruit, la flûte donne le signal de la danse, et le dieu lui-même chante pour exciter les bacchantes.

ACTE PREMIER.

Scène première.

Tirésias vient appeler Cadmus pour aller de compagnie sur la montagne de Cytheron se mêler aux bacchantes.

Ils se couronnent de lierre.

« Il est beau qu'un vieillard en instruise un autre. »

« Il se faut tenir à la religion de ses pères. »

Le Dieu n'accepte point les personnes.

(1) C'était assez ordinaire chez les Grecs, où les rois même aimaient trop le vin. Homère dit que tout se passa en désordre à une séance du conseil des rois grecs, parce que Agamemnon les avait convoqués après le coucher du soleil.

Racine lui-même en a fait une note : « Nestor, » dit-il, « a parlé de cette assemblée où tout se passa fort mal et avec désordre, et il dit que les rois grecs étaient chargés de vin. »

Scène deuxième.

Penthée sort. Il est superbe et impie, mais sous prétexte de défendre les bonnes mœurs.

Penthée se plaint que toutes les femmes ont abandonné leurs maisons.

Il dit que sous la feinte de célébrer les mystères de Bacchus, elles s'abandonnent à Vénus. Il en a déjà fait enfermer plusieurs et veut en faire arrêter encore d'autres.

Il dit qu'il est arrivé un jeune homme enchanteur. Il est beau, il a les yeux noirs et toutes les grâces de Vénus. C'est Bacchus. Il croit qu'il n'est point, comme il le dit, fils de Jupiter, et il menace de le faire mourir.

Tirésias, grand parleur, justifie Bacchus dont il raconte la naissance. Il explique que la cuisse de Jupiter est le nom d'un lieu situé au milieu des airs où Jupiter le fit nourrir et élever.

Tirésias veut persuader Penthée d'honorer Bacchus, et il atteste aussi la chasteté des bacchantes.

Il veut couronner Penthée qui le repousse et qui renverse les couronnes que Tirésias lui offrait.

Penthée donne ordre qu'on arrête Bacchus.

Alors Tirésias exhorte Cadmus à prier Bacchus pour son petit-fils.

Le chœur demande justice à Thémis des paroles injurieuses de Penthée contre Bacchus :

« O sainte et vénérable Thémis qui voles sur la terre avec des ailes d'or. »

Le chœur s'étend sur les louanges de Bacchus. Il est le père de la joie et des festins : il est bon et il est franc. On ajoute :

« Ce n'est pas être sage que d'être fin. »

« Beati mites ! »

« Heureux ceux qui conservent toujours leur douceur habituelle (1) ! »

(1) Je ne sais si l'on prétend faire ici un reproche à ceux que le vin rend irritables, et alors ce ne serait pas contredire ce que l'on vient de citer des désordres causés par l'ivrognerie.

VI. TRAGÉDIE DES HÉRACLIDES.

Cette tragédie est remarquable par un ton d'héroïsme soutenu qui y règne et qui n'est pas ordinaire dans les pièces grecques.

L'un se sacrifie pour les Héraclides, l'autre les reçoit au risque d'une guerre. Macarie s'immole pour sa famille. Eurysthée, amené captif, a des sentiments de hauteur.

Il est vrai que le sacrifice de Macarie est mal traité. Il reste sans effet (1).

La pièce est médiocre.

(1) Racine a fait en peu de mots la plus juste critique de la pièce entière.

Macarie meurt pour accomplir un oracle afin que les Athéniens obtiennent la victoire; et aussitôt après, Eurysthée meurt pour donner, suivant un autre oracle, la victoire et une longue prospérité aux Athéniens.

Macarie dit : « Je me dévoue, soyez vainqueurs. »

Eurysthée dit : « La victoire sera le prix de ma mort. »

Musgrave a bien remarqué ces deux oracles, pour produire un seul et même effet, et c'est ce qui est cause, comme Racine l'a dit, qu'ils n'en produisent aucun.

VII. TRAGÉDIE D'ION.

L'intérêt de la tragédie d'Ion porte sur un fils inconnu de sa mère et qui successivement est sur le point d'être empoisonné par elle, et ensuite au moment d'être tué par elle.

Le chœur trahit le secret qu'on lui a confié.

Remarquez l'Égide, sa description.

La dépouille des Amazones. C'est une belle tapisserie.

« Saisissez cette femme criminelle. » — « Oui, barbares, frappez. »

Que deviennent ces satellites dans la suite?

Entendent-ils tout ce qui se dit?

La pièce est froide (1).

(1) Ces notes de Racine sont peu intéressantes. Cependant il a bien étudié cette tragédie, et s'en est grandement servi dans Athalie. Il a imité l'entrée du Ier acte qui est la même dans les deux pièces, l'heure la même aussi au lever du soleil, l'ignorance semblable de Joas et d'Ion de leur naissance, enfin la belle scène dans laquelle Athalie interroge Joas qui est imitée de la scène entre Creüse et son fils.

La pièce est froide, dit-il; il l'a bien réchauffée, mais il est vrai qu'il y a beaucoup ajouté pour en faire le chef-d'œuvre de la scène française.

VIII. TRAGÉDIE D'HERCULE FURIEUX.

Hercule est descendu aux enfers. Lycus s'est rendu maître de Thèbes. Il condamne à périr Mégare, femme d'Hercule, ses enfants et Amphitryon.

A l'instant de l'exécution, Hercule revient, qui tue Lycus. Mais bientôt, frappé de démence par Junon, il tue sa femme et ses enfants.

Il revient à lui ensuite et voit ses malheurs.

Thésée l'emmène à Athènes.

Quoique cette pièce ne soit pas des bonnes d'Euripide, on y trouve du pathétique.

IX. TRAGÉDIE DES PHÉNICIENNES.

ACTE PREMIER.

Scène première.

JOCASTE, *seule.*

Jocaste rend raison de son entrée sur la scène.

Scène deuxième.

UN VIELLARD ET ANTIGONE.

Le vieillard rend raison pourquoi il connaît tout dans l'armée.

Il raconte tout ce qu'il a vu et ce qu'il a entendu dire lorsqu'il a été envoyé vers Étéocle.

Euripide rappelle d'abord les mariages de Polynice et de Tydée (1).

Il nomme tous les chefs. Tout ceci n'est point de l'action. Mais le poëte a voulu imiter une chose qui est belle dans Homère, l'entretien d'Hélène et de Priam sur les murs de Troie.

O Diane, fille de Jupiter (2)!

(1) Racine fait cette remarque parce que Polynice et Tydée ont épousé les deux sœurs, ce qui fait que Tydée amène à Polynice le secours des Étoliens qui sont des guerriers redoutés : « Ils lancent tous, » dit Euripide, « le javelot d'une main sûre. »

(2) Le scoliaste d'Euripide a remarqué cette expression du poëte qui nomme ici la lune fille du soleil parce qu'elle en emprunte sa lumière et dit qu'Eschyle a suivi la même croyance. Racine l'a peut-être remarqué dans la même pensée de noter les sciences anciennes.

Puis la raison pourquoi Antigone retourne au palais.

Les femmes avaient à parler (1).

Scène troisième.

LE CHOEUR, *seul.*

Raison pourquoi le chœur est de femmes étrangères.

Le chœur explique qui il est et pourquoi il est à Thèbes (2).

ACTE DEUXIÈME.

Scène première.

POLYNICE, LE CHOEUR.

Polynice vient tout seul, s'assurant sur la parole qu'on lui a donnée.

Scène deuxième.

POLYNICE, LE CHOEUR, JOCASTE.

Affection de Jocaste en voyant son fils.

Elle est habillée de deuil.

(1) Euripide est ici très-épigrammatique. Il dit :

Les femmes aiment à exercer une maligne censure.

Dès qu'elles trouvent un léger prétexte de médisance, elles en ajoutent plusieurs autres.

C'est un de leurs plaisirs les plus doux de parler des autres femmes de manière à faire naître des soupçons odieux.

(2) « Si la ville aux sept tours éprouve un sort rigoureux, la Phénicie partage sa peine : c'est le même sang ; c'est la commune postérité de la fugitive Io. »

Elle lui apprend l'état d'OEdipe.

Elle se plaint qu'elle n'a pas été présente à ses noces.

Le chœur dit que les douleurs de l'enfantement redoublent l'amour des mères pour les enfants.

Polynice confesse lui-même son imprudence de venir parmi ses ennemis.

Haine des parents.

Il demande des nouvelles de ses sœurs. L'ont-elles pleuré?

Jocaste l'interroge à son tour. Ces interrogations ne sont point nécessaires au sujet, mais elles sont tendres et du caractère d'une mère.

Premièrement, les misères de l'exil (1).

Les espérances donnent des consolations.

Les amis sont inutiles aux malheureux (2).

Noblesse inutile aussi.

(1) J. Quel est le sort d'un homme privé de sa patrie? Ce malheur est-il aussi grand qu'on le pense?

P. C'est un supplice dont la rigueur se sent mieux qu'elle ne s'exprime.

J. Quel mal si affreux éprouve un fugitif?

P. Le pire de tous est celui de n'oser parler librement.

J. N'oser dire ce que l'on pense! c'est le sort d'un esclave.

Voilà ce que Racine a remarqué et approuvé, quoique non nécessaire au sujet, parce que toute la scène est très-touchante.

(2) Racine, ne voulant que se noter pour lui-même les paroles d'Euripide, n'a pas rendu ici la pensée du poëte. Car les amis sont, au contraire, très-utiles aux malheureux, non-seulement pour les secourir, mais quand ce ne serait même que pour les consoler et adoucir leurs chagrins. Euripide n'a donc pas dit que les amis sont inutiles; il a dit que lorsqu'on devient malheureux, il est inutile d'avoir eu des amis quand on était riche et heureux, parce qu'ils disparaissent avec la fortune.

Euripide donne de l'honnêteté à Polynice, en exprimant sa douleur (1).

Scène troisième.

JOCASTE, ÉTÉOCLE, POLYNICE, LE CHOEUR.

Euripide donne plus de violence à Étéocle qu'à Polynice.

Étéocle dit : « Si tout le monde pensait les mêmes choses, il n'y aurait point de disputes (2). »

Mais l'envie de régner !

La fureur de régner (3) !

Le discours de Jocaste est bien convenable à une mère.

Elle parle à Étéocle contre l'ambition et pour l'égalité entre les frères.

Les biens sont des dépôts que les dieux retirent quand ils veulent.

Et à Polynice : Où dresserez-vous vos trophées ?

Violence d'Étéocle (4) :

(1) « J'atteste les dieux que je prends malgré moi les armes contre des parents objets de toute ma tendresse. »

« C'est à vous, ma mère, à réconcilier deux frères nés pour s'aimer. »

Voilà ce que Racine nomme de l'honnêteté : il aurait dû l'imiter en composant le caractère de son Polynice.

(2) Phrase peu spirituelle écrite par Racine, mais qu'il a traduite littéralement d'Euripide.

(3) On voit combien Racine insiste sur la passion qui domine toute cette tragédie. Il cherche le terme le plus fort pour l'exprimer.

(4) « J'irais au fond des abîmes souterrains pour posséder la royauté,

Ceci est extrêmement vif (1).

Ceci est fort tendre (2).

ACTE TROISIÈME.

ÉTÉOCLE, CRÉON.

Cette scène de Créon est languissante et n'est point nécessaire au sujet.

ACTE QUATRIÈME.

Scène première.

TIRÉSIAS, CRÉON, MÉNÉCÉE, LE CHOEUR.

Cette scène de Tirésias n'est point assez nécessaire pour intéresser.

Causes trop recherchées pour faire mourir Ménécée.

Tirésias dit : « Il n'appartient qu'aux dieux de dire la vérité. »

s'il faut violer la justice pour conserver un trône, il est beau d'être injuste. »

César répétait les vers grecs d'Euripide, et Cicéron les a traduits ainsi :

Nam si violandum est jus, regnandi gratia
Violandum est : aliis rebus pietatem colas.

(1) « P. Tu me dépouilles, tu me proscris. E. Et je vais t'arracher la vie. »

(2) « E. Pars, te dis-je? P. Je pars; mais qu'au moins je puisse voir mon père? E. Jamais. P. Et mes jeunes sœurs? E. Tu ne les verras point. P. Chères sœurs! »

Scène troisième.

MÉNÉCÉE, LE CHOEUR.

Le peu de nécessité rend froide une action très-belle (1).

Cette action de Ménécée est trop grande pour être faite comme en passant. Elle devrait être préparée avec bien plus d'éclat.

Scène quatrième.

LE CHOEUR, *seul.*

Le commentaire remarque fort bien que le chœur s'amuse mal à propos à parler de la sphinx lorsqu'il devrait parler de Ménécée.

ACTE CINQUIÈME.

Scène première.

UN MESSAGER, LE CHOEUR.

Le Messager appelle Jocaste pour faire son récit.

Scène deuxième.

LE MESSAGER, JOCASTE, LE CHOEUR.

La mort de Ménécée méritait d'être racontée plus au long, au lieu de décrire des boucliers.

(1) Lorsque Ménécée prend la résolution de sacrifier sa vie pour sauver son pays.

Brillante description de Capanée foudroyé.

Enfin vient le combat des deux frères. Ceci rentre dans le sujet. Pourquoi donc avoir fait un si long récit dans un péril si pressant (1) ?

Scène troisième.

JOCASTE, ANTIGONE, LE CHOEUR.

Cette petite scène est du sujet et elle est tendre.

Scène quatrième.

LE CHOEUR, *seul.*

Ce chœur est plus du sujet que les autres.

ACTE SIXIÈME.

Scène première.

CRÉON, LE CHOEUR.

C'est un fils qui meurt généreusement (2).

Scène deuxième.

CRÉON, LE MESSAGER, LE CHOEUR.

Le récit est fort beau (3).

(1) Racine a critiqué le récit précédent avec justesse. Il n'y a vu qu'une description de boucliers. Il critique encore celui-ci avec raison comme trop long, quand le combat n'est pas fini.

(2) Racine a pensé, sans doute, que Créon n'est pas le plus malheureux, puisque son fils est mort glorieusement.

(3) C'est le récit du combat et de la mort des deux frères.

Polynice est toujours honnête.
Ceci est pathétique.
Cela est fort tendre (1).

Scènes troisième et quatrième.

Le reste de cette pièce est inutile et même languissant.

P. S. INTERROGATIONS DE JOCASTE.

TRADUCTION D'AMYOT.

Racine dit : Ces interrogations de Jocaste ne sont point nécessaires au sujet, mais elles sont tendres et du caractère d'une mère.

RACINE : 1° *Les misères de l'exil.*

JOCASTA.

Quoi donc? Est-il si grand mal arrivé
A qui se sent de son pays privé?

POLYNICES.

Oh! oui, très-grand, et en expérience,
Plus qu'exprimer ne saurait éloquence.

JOCASTA.

Comment cela? Qu'est-ce qui griefve plus
Ceux-là qui sont de leur pays exclus?

(1) On a vu déjà dans les notes de Racine qu'honnête employé par lui signifie vertueux, exprimant de bons sentiments; et, en effet, les dernières paroles de Polynice sont pathétiques, fort tendres, très-touchantes.

« Ma mère, je me meurs, » dit-il; « mon cœur est pénétré de compassion pour votre sort, pour celui de ma sœur et pour mon malheureux frère. Il fut mon ennemi, mais il m'est encore cher. O ma mère, ô ma sœur, ayez soin de ma sépulture; que ma patrie reçoive ma cendre. Apaisez son courroux; que j'obtienne d'elle quelques grains de poussière au lieu du trône que j'ai perdu. O ma mère, fermez mes yeux. Déjà les ténèbres m'environnent. Adieu. »

POLYNICES.

Ce qui plus griefve, est que le banni n'ose
Pas librement parler de toute chose.

JOCASTA.

Celui est serf qui n'ose franchement
Se déclarer de tout son pensement.

POLYNICES.

On est contraint d'endurer sous feintise
Des plus puissants ignorance et sottise.

RACINE : 2° *Les espérances donnent des consolations.*

JOCASTA.

Mais, comme on dit, espérance de mieux
Paist les chetifs qui sont hors de chez eux.

POLYNICES.

Ils ont beaux yeux et la vue lointaine,
Pour voir si loin une attente incertaine.

RACINE : 3° *Les amis sont inutiles aux malheureux.*

JOCASTA.

Les alliés de ton père et amis
A ton besoin ont-ils secours omis?

POLYNICES.

Garde-toi bien de tomber en affaire,
Peu sont amis en fortune contraire.

RACINE : 4° *Noblesse est inutile aussi.*

JOCASTA.

Le noble sang dont tu es descendu,
Ne t'a-t-il pas partout honneur rendu?

POLYNICES.

Il fait mauvais en nécessité être;
Mal me donnait ma noblesse à repaitre.

ÉTUDES DE RACINE

SUR SES OUVRAGES.

Les recherches que j'ai faites des études de Racine sur ses propres ouvrages pourraient amener de longs détails, des anecdotes intéressantes et de nombreuses observations.

Mais je ne veux aujourd'hui que relever en peu de mots plusieurs erreurs commises par les éditeurs, et je les détruirai, je l'espère, à la gloire de Racine, par des réfutations simples et vraies.

Je ne parlerai même d'abord que de quatre de ses tragédies, les deux premières et les deux dernières.

PREMIÈRE TRAGÉDIE.

On vient de voir à l'instant même, à la note dernière sur la tragédie des *Phéniciennes* qu'Euripide a attribué à Polynice des sentiments doux et tendres, même envers son frère. Racine les a bien

remarqués, et cependant ne les a pas imités. Il a peint les deux frères comme également haineux l'un envers l'autre, et même dans *la Thébaïde*, Polynice n'aurait pas été tué s'il n'avait pas commis contre son frère un dernier acte de cruauté.

Polynice, tout fier du succès de son crime,
Regarde avec plaisir expirer sa victime.
Dans le sang de son frère il semble se baigner.
« Et tu meurs, » lui dit-il, « et moi je vais régner.
» Regarde dans mes mains l'empire et la victoire;
» Va rougir aux enfers de l'excès de ma gloire;
» Et pour mourir encore avec plus de regret,
» Traître, songe en mourant que tu meurs mon sujet. »

Voilà le véritable défaut de cet ouvrage. Les deux frères sont également détestables. On ne peut s'intéresser ni à l'un ni à l'autre. Mais disons vrai : c'est Molière qui conseillait alors le jeune Racine, et qui lui avait offert et recommandé le sujet de *la Thébaïde* comme le plus tragique, disait-il; et Racine l'avait accepté de lui avec la plus entière confiance. Aussi répétait-il : « La catastrophe de la pièce est sanglante; il n'y paraît pas un acteur qui ne meure à la fin. Mais aussi c'est la Thébaïde, c'est-à-dire le sujet le plus *tragique* de l'antiquité. »

Telle fut l'erreur alors, car ce n'est pas le sujet le plus sanglant, c'est le sujet le plus touchant qui est le plus tragique. Racine l'a bien reconnu dans la suite, et l'a bien prouvé lorsqu'il a fait *Phèdre*,

le sujet le plus tragique de l'antiquité parce qu'il est le plus touchant.

Passons au style. Je viens de citer la phrase de Racine dans laquelle on lit le mot que l'on écrit aujourd'hui *paraît*. On a élevé sur ce mot une grave dispute littéraire.

Les commentateurs ont prétendu que Racine écrivait *paraît*, *connaît*, *connaître* et *paraître*.

Aimé Martin ajoute que les éditions de 1687 et 1702 en font foi, et, sans rien vérifier, non-seulement il a attesté le fait, mais il en a tiré la conséquence que Voltaire n'a pas été le premier auteur du changement d'orthographe dont on lui fait honneur. On l'avait dit avant lui et les ennemis de Voltaire en avaient triomphé.

Malheureusement pour eux, Racine n'a jamais écrit ainsi ces mots-là, et je dis, en sens inverse d'Aimé Martin : « les éditions de 1687 et de 1702 en font foi. »

J'ai sous les yeux en ce moment :

1° Toutes les éditions partielles du Quærendo, de Paris : 1675, Iphigénie; 1677, Phèdre; 1678, Alexandre; 1682, Bajazet; 1683, Bérénice et Mithridate; 1689, les Plaideurs; 1690, les Frères ennemis, Andromaque et Britannicus; et 1692, Esther.

2° L'édition de 1690, d'Abraham Wolfgang, réunissant toutes ces éditions.

3° Celle de 1697, de Pierre Trabouillet, qui est la réimpression de celle de Thierry, de 1687. Ils

étaient associés, et le privilége leur a été accordé en commun.

Toutes ces éditions ont paru du vivant de Racine. Elles portent toutes : *paroist*, *connoistre*, *paroistre*, et quelquefois *paraistre* pour rimer avec maistre et traistre, mais on n'y trouve point *paraît*, ni *paraître*, ni *maître*.

J'ai aussi sous les yeux en ce moment :

1° L'édition de la compagnie des libraires de 1702, publiée deux ans après la mort de Racine, et qui a fait faire un progrès à l'orthographe en écrivant au lieu de *paroist*, *paroistre* et *connoistre*, *paroit*, *paroitre* et *connoitre*.

2° Celle de la même compagnie des libraires de 1713, qui a conservé *paroitre*, mais qui a rétrogradé en l'adoptant à la place de *paraistre*, qui avait été imprimé ainsi pour rimer avec maistre.

3° La belle édition de 1723 de Londres, qui porte *paroit* et *paroitre*, même placé aussi avec maître, malgré la dissonance. Il est donc certain que Racine n'a jamais écrit *paraître* ni *connaître*, et la gloire de la nouvelle orthographe appartient tout entière à Voltaire.

Après avoir traité cette question à propos de la préface, j'arrive à la liste des acteurs et je suis obligé de m'arrêter au troisième personnage.

C'est Jocaste. Aimé Martin a dit : « Dans les premières éditions, on lit Iocaste. Racine a depuis changé cette orthographe, mais il l'a laissée dans la dernière scène. » Autant d'erreurs que de mots.

Il faut d'abord savoir ce que c'est qu'une édition, si elle était de Racine ou d'un libraire. J'ai appris par mes recherches que les éditions faites par Racine ont toutes un cachet particulier, qu'aucun commentateur n'a même aperçu.

Ainsi les éditions de Denys Thierri, de Claude Barbin et de Pierre Trabouillet, dont la plus ancienne n'a été achevée d'imprimer que le 15 avril 1687, portent au frontispice :

« Tragédies de Racine, œuvres de Racine. »

Mais les éditions antérieures ou postérieures, celles que Racine faisait faire lui-même de chacune de ses pièces après les premières représentations, celles-là portaient, dis-je, son cachet. Il y faisait placer au frontispice son nom tel qu'il croyait avoir le droit de le porter. Il était de famille noble ; il faisait porter sur le titre de chacune de ses éditions le signe de sa noblesse. On lit sur chacune d'elles : Tragédie par M. *de* Racine, et on voit en tête de chaque pièce une gravure fort bien faite, représentant la principale scène.

On remarque surtout la gravure des *Frères ennemis*, dans laquelle Étéocle à terre percé et mourant s'est soulevé à demi pour atteindre de son fer Polynice qui s'était baissé pour le frapper encore et l'achever.

Au bas est écrit :

La Thébayde, tragédie,

par M. *de* Racine.

Eh bien, dans cette édition-là, il n'y a point Iocaste, il y a Jocaste.

Mais Aimé Martin dit encore que Racine a laissé Iocaste dans la dernière scène et il y a plus : Louis Racine, se fondant sur les commentateurs, s'étonne que son père ait dit :

Polinice, Étéocle, Iocaste, Antigone.

Lorsqu'il était si aisé de dire :

Jocaste, Polinice, Étéocle, Antigone.

Ainsi, Louis Racine lui-même ne connaissait pas les éditions que son père avait faites, car je peux montrer que l'édition de 1690 porte littéralement le vers que Louis Racine regrettait encore en 1752.

Je lis à l'avant-dernière ligne de la page 68 de l'édition de 1690 :

Jocaste, Polinice, Étéocle, Antigone.

Il est donc bien prouvé que Racine n'a mis nulle part Iocaste et les éditeurs doivent rétablir ce vers comme le véritable vers de Racine.

Une dernière accusation a été portée contre ce grand poëte; elle est fondée encore sur la liste des acteurs où l'on prétend que Racine a mis un page à la suite de Jocaste.

Geoffroi a cru le fait vrai sans prendre la peine

de le constater; puis il s'est empressé de faire la leçon à Racine : « C'est la seule fois, » a-t-il dit, « que Racine, *trop asservi au ton de la cour de France*, a placé un page dans une tragédie ancienne. » Notez que Racine a composé cette première pièce en arrivant d'Usez, sans avoir jamais été à la cour; et d'ailleurs que peut faire le ton de la cour au sujet d'un page qui ne parle pas? Geoffroi ajoute : « A la cour des princes grecs, il y avait des officiers, des hérauts, des soldats; mais ils n'avaient pour les servir que des esclaves et ne connaissaient pas les pages. » Je vais prouver que Racine n'avait pas besoin de la leçon.

D'abord j'ai vu beaucoup d'éditions de Racine, et je n'en ai pas vu une seule faite de son vivant, ou même imprimée dans les *trente premières années* après sa mort, qui contienne l'indication d'un page, car la belle édition même de 1723 ne le porte pas. Ce n'est qu'en 1736 que ce page a paru. Mais si un page avait été indiqué dans une des premières éditions des libraires, puisqu'il n'est dans aucune des éditions faites par Racine, c'est donc lui qui l'aurait supprimé et par conséquent ce fait lui ferait honneur. Il savait sans doute aussi bien que Geoffroi ce qui concerne l'histoire grecque.

Mais il est un dernier petit fait à relever.

Geoffroi a mis le page dans la liste des personnages, mais il l'a repoussé de l'intérieur de la pièce. Aimé Martin a fait plus. Il s'est vanté hautement de l'avoir rétabli, non-seulement à la liste des ac-

teurs, mais aussi à la première scène du 1^er^ acte, où il l'a placé entre deux parenthèses.

Malheureusement pour lui, Racine n'a voulu admettre aucun page nulle part. Le plus ancien est né trente-six ans après sa mort.

Il ne me reste plus qu'à rectifier quelques variantes pour rendre plus exactes les éditions futures.

ACTE PREMIER.

Scène deuxième.

Allons leur faire voir ce qu'ils ont de plus tendre.

Geoffroi dit : « Tendre est ici impropre pour signifier cher. » Aimé Martin dit : « Expression impropre : ce qu'ils ont de plus tendre ne peut pas signifier ce qu'ils ont de plus cher. »

Mais Racine n'a pas voulu dire cher, puisqu'il a dit tendre, et c'est, à mon avis, une étude très-ingénieuse qu'il a faite de ce que Jocaste devait dire.

Allons leur faire voir ce qu'ils ont de plus cher, — signifierait : Allons leur faire voir *celle qu'ils aiment le plus*, et Jocaste ne croyait pas que ses fils eussent un grand amour pour elle, puisqu'ils la rendaient très-malheureuse. Mais

Allons leur faire voir ce qu'ils ont de plus tendre

signifie : Allons leur faire voir *celle qui les aime le plus*, et cela était vrai, et c'était même parce qu'elle

était une mère très-tendre qu'elle était si malheureuse.

Il me semble que c'est là ce que Racine a voulu dire et ce qu'il a très-bien dit.

ACTE PREMIER.

Scène troisième.

A ces conditions vous daignâtes souscrire.

Louis Racine a dit avec raison : « daignâtes n'est pas le mot propre; une mère ne dit pas à son fils qu'il a daigné souscrire aux ordres de son père. »

Il ajoute : « Racine avait mis d'abord :

» A ces conditions vous *voulustes* souscrire.

» Mais il sacrifia le mot propre pour éviter la rencontre d'une consonnance désagréable. »

C'est une erreur. Racine avait mis voulustes dans sa plus ancienne édition et il l'a conservé malgré la consonnance *vous voulustes*, dans la dernière édition qu'il a faite en 1690.

ACTE PREMIER.

Scène cinquième.

Et l'amour du pays nous cache une autre flamme :
Je *la* sais...

Luneau a dit : Je *le* sais. Il a bien fait.

Geoffroi a prétendu faire la leçon aux éditeurs : « Luneau, » dit-il, « a mis je le sais, quoique *toutes* les éditions portent je la sais. C'est, de la

part du commentateur, défaut d'intelligence ou vain désir de corriger Racine. Je la sais n'est pas élégant; et on ne dit pas bien *savoir une flamme*. Mais toute la suite ne laisse aucun lieu de douter que Racine n'ait écrit ainsi; et c'est le devoir et le mérite d'un éditeur de conserver avec une fidélité scrupuleuse le texte de son auteur. »

J'ai relu toute la suite, et j'avoue que je n'ai pas trouvé un seul mot qui prouve que Racine ait dit: *je la sais*. Quant aux éditions, je ne crois pas que Geoffroi les ait vérifiées *toutes*, car j'ai en ce moment sous mes yeux la plus authentique, celle que M. de Racine a faite lui-même avec un grand soin, en 1690, et j'y vois imprimé avec l'orthographe bien connue de Racine : « Je le sçay; » je crois donc que c'est là le véritable texte.

ACTE TROISIÈME.

Scène première.

Va; je veux être seule en l'état où je suis,
Si toutefois on peut l'être avec tant d'ennuis.

On a cité comme variante :

Si pourtant on peut l'être avecque tant d'ennuis.

Geoffroi a dit : « Les deux manières sont également défectueuses. Il semble même que la première était moins mauvaise. Elle n'avait que le défaut de faire avecque de trois syllabes, que l'usage autorisait encore à cette époque. »

Pourquoi donc n'a-t-il pas cherché quel était le

véritable vers du choix de Racine ? Il aurait vu que Racine a mis du premier jet le vers

Si pourtant on peut l'être avecque tant d'ennuis,

et que ce sont les libraires qui l'ont changé ; et que vingt-six ans après, lorsque Racine a fait faire sous ses yeux l'édition de 1690, il a rétabli le vers que les libraires avaient supprimé.

ACTE TROISIÈME.

Scène cinquième.

Polynice, seigneur, demande une entrevue ;
C'est ce que d'un héraut nous apprend la venue.
Il vous offre, seigneur, ou de venir ici,
Ou d'attendre en son camp.

CRÉON.

Peut-être qu'adouci
Il songe à terminer une guerre si lente.

On dit pour variante :

Polynice, seigneur, demande une entrevue ;
C'est ce que d'un héraut nous apprend la venue.
On ne dit pas pourquoi, mais il s'engage aussi
De vous attendre au camp, ou de venir ici.

CRÉON.

Sans doute qu'il est las d'une guerre si lente.

On voit, je crois, que la variante est meilleure que le texte. Mais ce n'est pas Racine qui a corrigé sa première pensée, puisque c'est lui-même qui, en 1690, a rétabli dans l'édition qu'il a faite lui-

même, les vers que les libraires avaient changés de l'édition de 1664.

Aujourd'hui, ces vers doivent être rétablis.

ACTE TROISIÈME.

Scène sixième.

Et puisque leur discorde est l'objet de vos vœux,
Pourquoi, par vos conseils, vont-ils se voir tous deux?

Les éditeurs citent tous comme variante :

Pourquoi, par vos conseils, s'embrassent-ils tous deux?

Mais aucun n'a dit quel est le vers à préférer. Aucun n'a cherché quel est le vers de Racine.

Je dois donc constater que c'est encore ici la différence entre les éditions des libraires et les éditions de Racine.

Tous les libraires, sans exception, ont adopté : « vont-ils se voir tous deux? » Mais Racine a mis au premier jet : « s'embrassent-ils tous deux? » Et lorsqu'il a revu, en 1690, trois de ses pièces, *les Frères ennemis*, *Andromaque* et *Britannicus*, il a rayé : « vont-ils se voir tous deux? » et il a rétabli : « s'embrassent-ils tous deux? »

C'est ici que doit s'appliquer la leçon du professeur Geoffroi : « C'est le devoir et le mérite d'un éditeur de conserver avec une fidélité scrupuleuse le texte de son auteur. »

IIe TRAGÉDIE. ALEXANDRE.

Avant de parler du second ouvrage de Racine, il faut dire un mot des sentiments qui l'inspirèrent dans ses études de 1664 à 1665.

Il venait de faire représenter la tragédie la plus sanglante. Il en prépara alors la plus douce. Tous les personnages de la première se haïssaient jusqu'au plus profond de leurs cœurs, et à la fin de la pièce se sont tués tous. Les principaux personnages de la seconde se sont tous admirés d'abord, puis se sont conciliés franchement et se sont embrassés tous à la fin de la pièce.

On voit combien Racine se repentit promptement d'avoir suivi le conseil de traiter un sujet qui n'inspirait que l'horreur. Mais il prit pour contraste le genre admiratif : ce fut une seconde faute, et sa pièce ne réussit pas.

Exposons d'abord quels étaient alors ses sentiments.

Racine a composé cet ouvrage sous le nom de Porus.

C'était donc Porus qu'il voulait honorer principalement.

Ce qui avait frappé son esprit, c'est la grandeur du vaincu et non pas la gloire du vainqueur.

Il ne voulait pas assister au triomphe du plus fort : il voulait illustrer la dignité du malheur.

Il est certain que lorsqu'un homme se trouve placé, par le hasard de sa naissance ou de sa fortune, à la tête d'une armée aguerrie, et chef d'une puissante nation, il peut aisément faire des conquêtes, et par suite être proclamé un grand homme; et, cependant, s'il eût été malheureux, peut-être n'aurait-il pas montré la force morale de l'homme hardi qui n'a pas voulu plier sous lui, et qui tombe noblement après avoir osé lutter contre sa puissance.

Racine avait admiré, dans le cours de ses études, cette belle parole de Porus, lorsqu'on lui demanda comment lui, vaincu et prisonnier, voulait être traité, et qu'il répondit : « en roi. » C'est ce mot que Racine a voulu relever lorsqu'il en a fait le dénoûment de sa tragédie.

ALEXANDRE.

Comment prétendez-vous que je vous traite?

PORUS.

En roi.

ALEXANDRE.

Eh bien, c'est donc en roi qu'il faut que je vous traite.
Je ne laisserai pas ma victoire imparfaite :
Régnez toujours, Porus; je vous rends vos États.

Et lorsqu'il ajoute :

C'est ainsi que se venge Alexandre!

Racine a donc pensé relever aussi le caractère du vainqueur en même temps qu'il faisait admi-

rer celui du vaincu. Il préférait, dans le grand guerrier, le roi généreux au héros conquérant, et la dernière scène contient une réconciliation générale à laquelle chaque personnage sacrifie tous ses sentiments. Il a cru exciter ainsi l'enthousiasme pour les belles actions. Mais on n'a remarqué, au milieu de tous ces actes de générosité, que l'absence des grandes passions.

Aussi, s'est-il bien vite corrigé; car, de sa deuxième pièce à la troisième, il a passé de Cléofile à Hermione.

Oui, Racine, dis-je, avait donné à sa tragédie le titre de Porus. Aucun de ses commentateurs ne l'a dit, mais cela est certain.

M. de Pomponne avait été compris dans la disgrâce de Fouquet : il avait été exilé; et il obtint, au commencement de l'année 1665, la permission de revenir à Paris. Il arriva le soir, le 3 février, et se rendit sur-le-champ, quoique en habit gris de voyage, chez la princesse Anne de Gonzague, fille du duc de Nevers, à ce noble et illustre hôtel de Nevers, qui était situé où est aujourd'hui le bâtiment de la Monnaie, et où se réunissaient alors les personnes les plus distinguées de la haute société.

Ce soir-là, s'y trouvaient madame de Sévigné avec madame de Grignan sa fille, madame de La Fayette et M. de La Rochefoucauld, et madame de Feuquières. Y étaient aussi : l'archevêque de Sens, les évêques de Saintes et de Léon, et les ma-

gistrats les plus éminents : MM. d'Avaux, de Barillon, de Caumartin et M. de Chatillon.

M. de Pomponne, après les avoir nommés, dit que *sur le tout* y étaient Boileau et Racine. Il ajoute : « Boileau y récita plusieurs passages de ses satires, qui parurent admirables, et Racine y récita aussi trois actes et demi d'une *comédie de Porus*, qui est assurément d'une fort grande beauté. »

Il n'est donc pas douteux que Racine admirait surtout Porus; il a dit avec enthousiasme que, pour peindre le noble caractère de ce prince, il faudrait copier tout le huitième livre de Quinte-Curce, et il a cité cette belle phrase de Sénèque : Ita affecti sumus, ut nihil æque magnam apud nos admirationem occupet, quàm homo fortiter miser.

« Nous sommes de telle nature, qu'il n'y a rien au monde qui se fasse tant admirer qu'un homme qui sait être malheureux avec courage. »

Les commentateurs n'ont pas remarqué non plus que Racine a composé sa pièce au moment même du procès de Fouquet, et au milieu des amis de ce ministre disgrâcié, à côté de M. de Pomponne, de madame de Sévigné et de La Fontaine; au moment même où madame de Sévigné écrivait : « C'est une chose divine que la résignation et la fermeté de notre cher malheureux ! » Elle ajoutait : « Il faudrait faire tous les jours des volumes à sa louange, » comme Racine a dit qu'il

faudrait copier tout un livre de Quinte-Curce à la louange de Porus.

Ainsi, madame de Sévigné a exprimé, en parlant de Fouquet, les mêmes sentiments, dans des termes semblables, et en employant jusqu'aux mêmes tours de phrase dont Racine s'est servi en parlant de Porus.

C'est que tous deux écrivaient du cœur, et que les deux cœurs se ressemblaient.

Il est vrai que Racine a ensuite donné le titre d'Alexandre à sa tragédie, et qu'il l'a dédiée au roi. Mais il avait à soutenir, avant tout, dans ce second ouvrage, les intérêts de la gloire à laquelle il aspirait, et il était violemment accusé d'avoir défiguré son héros. Il avait besoin de dire au public que le grand roi, devant qui tous les peuples se taisaient, avait reconnu le grand Alexandre dès que la tragédie avait paru devant lui.

On sait que c'était Louis XIV qui, dès cette époque, faisait les succès ou les chutes des auteurs, selon qu'un mot bienveillant ou fâcheux sortait de sa bouche.

Mais la pièce n'eut point de succès. Ce que l'on réprouvait avec justesse, c'est d'avoir pris pour sujet Alexandre amoureux, au lieu d'avoir peint Alexandre conquérant, et d'avoir porté ainsi sur la scène un amour vulgaire, sans grandeur et sans intérêt, au lieu d'y montrer uniquement le seul beau caractère d'un vainqueur généreux.

Le style de la pièce a été aussi très-justement

critiqué. Ce que l'on y reprend appartient sans doute au mauvais goût du temps. Mais, en général, le style est faible, traînant, et surtout on y parle trop d'amour et trop peu de passion.

On a cependant exagéré les critiques, jusqu'au point de les rendre ridicules. Saint-Évremont a été fort choqué de n'avoir pas vu dans la pièce l'éléphant de Porus, « ce noble animal, » dit-il, « qui portait le héros, et qui combattit sous lui si courageusement, qu'il méritait bien un rôle dans la tragédie. »

Racine attribua aux acteurs le peu de succès. Il pensa, dit-on, que dans la troupe que Molière avait formée pour représenter ses propres comédies, il n'y avait que la Duparc qui fût tragique. Je crois qu'il a pensé ainsi; mais on a dit aussi que changeant sur-le-champ de scène, il transporta sa pièce et cette actrice ensemble au théâtre de Bourgogne.

D'autres ont prétendu même que cette tragédie fut jouée le même jour sur les deux théâtres. Il serait difficile d'accorder ensemble ces deux anecdotes.

Mais j'ai constaté avec soin qu'elles sont fausses l'une et l'autre.

Aucun éditeur n'a bien présenté la situation des théâtres à cette époque. Aucun d'eux n'a connu même les vrais motifs de la rupture entre les deux illustres poëtes.

C'est Molière qui a le premier, il faut le dire,

traité Racine très-froidement. Il lui avait d'abord conseillé le sujet sanglant de *la Thébayde*, il avait fait représenter la pièce sur son théâtre, le 20 juin 1664, et avait pris avec empressement pour lui-même le premier rôle, celui d'Étéocle.

Cependant il y eut, en 1664, du 12 janvier 1664 au 4 janvier 1665, quatre-vingt-sept représentations au théâtre de Molière où l'on ne jouait que les mardis, vendredis et dimanches, et les pièces de Molière remplirent seules soixante-deux soirées et quinze avec une pièce d'un autre auteur, mais la sienne dominant la scène. Ainsi, il eut pour lui soixante-dix-sept soirées sur quatre-vingt-sept ; dix seulement furent abandonnées à d'autres auteurs.

Racine obtint avec peine quatorze représentations pour *la Thébayde*, et c'était beaucoup, puisque Corneille n'en obtint dans toute l'année que trois. On voit donc qu'un tel théâtre, qui ne suffisait pas même aux chefs-d'œuvre de Molière, était nul pour la tragédie.

Racine dut désirer de prendre la défense de l'art tragique, et la conduite de Molière, au moment où il lui présenta son second ouvrage, lui en fournit une parfaite occasion.

Molière commença par refuser de jouer lui-même dans la pièce, quoique le rôle d'Alexandre ou même celui de Porus fussent plus attrayants certainement que celui d'Étéocle.

En outre, ce qu'aucun éditeur n'a remarqué, le

théâtre de Molière était le théâtre de la cour, ce qui lui procurait sans doute un plus fort produit, mais ce qui l'obligeait d'interrompre ses représentations à Paris à chaque voyage du roi, et à chaque appel de l'ordre du monarque, et aussi à chaque deuil de cour.

Alexandre fut représenté pour la première fois le 12 décembre 1665, au théâtre de Molière, et il arriva précisément à cette époque la maladie et la mort de la reine, mère de Louis XIV, et le théâtre fut fermé du 26 décembre 1665 jusqu'au 21 février 1666. Racine, en vérité, ne pouvait pas attendre près de trois mois avant de continuer les représentations de la pièce nouvelle qu'il venait de porter au théâtre, et qui était la base, quoique encore faible, de son illustration. Il sentait sa force; il avait besoin d'une troupe qui lui fût dévouée; il accepta les offres des comédiens du théâtre de Bourgogne, et sa tragédie y fut représentée le 19 janvier 1666.

Mais il n'est pas vrai que ce soit lui qui y ait transporté madame Duparc; il n'en avait pas besoin : il trouvait sur la nouvelle scène qu'il adoptait une actrice qui lui était bien supérieure, madame Desœillets, à qui il donna le rôle d'Axiane. Racine n'a profité des talents de madame Duparc que l'année suivante, en lui donnant le rôle d'Andromaque.

Mais il organisa sur-le-champ une excellente troupe tragique. Les rôles furent ainsi distribués :

Alexandre.	Floridor.
Porus.	Montfleury.
Taxile.	Brécourt.
Éphestion.	Hauteroche.
Axiane.	Mme Desœillets.
Cléophile.	Mme d'Ennebaut.

On disait de Floridor : « Le plus grand comédien du monde, qui joue de si bonne grâce, que les personnes d'esprit disent qu'il joue en honnête homme ; » de Montfleury : « qu'il fait beaucoup paraître tout ce qu'il sent, pousse bien les grandes passions, et qu'il est savant à faire remarquer tous les beaux endroits de ses rôles ; » et de madame Desœillets : « la première actrice du monde, comédienne inimitable, qui joue divinement. »

Racine assura donc ainsi un théâtre à la tragédie. C'est un immense service qu'il a rendu à la littérature française, et Molière aurait dû s'en réjouir. La tragédie devait être regardée par lui comme la sœur de la comédie ; il eut tort de la regarder comme sa rivale.

Molière, en effet, s'offensa de la conduite de Racine, et alors se rompirent sur-le-champ leurs relations intimes. Depuis ce moment, ils ne furent plus amis. Mais il faut dire, à la gloire de l'un et de l'autre, qu'ils s'estimèrent toujours. Ils louèrent réciproquement leurs ouvrages. Ils en proclamèrent très-hautement les beautés, et ils les recommandèrent constamment, à travers toutes les cabales, aux suffrages du public.

C'est un noble exemple qu'ils ont donné aux hommes de lettres.

AVANT-DERNIÈRE TRAGÉDIE.

ESTHER.

Les anciens poëtes dramatiques de la France qui ont créé le théâtre ont eu d'abord un très-petit nombre de spectateurs et encore moins de lecteurs. Ils manquaient de tous les moyens de publicité; mais la langue se perfectionna rapidement avec eux et à côté d'eux dans la prose et dans la poésie. L'art du théâtre se développa en même temps très-promptement, de sorte qu'ils furent bientôt imités et presque aussitôt surpassés par les hommes de génie qui ont fait pendant deux siècles la gloire de la France. Toutefois nos premiers poëtes ont eu le mérite éminent de la création et l'honneur d'avoir ouvert la carrière dramatique à leurs illustres successeurs.

Il est vrai que les plus anciens eurent aussi des modèles qui les ont inspirés. La Bible, les poëmes d'Homère et les chants des prophètes ont été les premiers ouvrages dramatiques; mais ce fut, dis-je, un mérite éminent de créer, même à l'aide de ces anciens livres, l'action théâtrale; et non-seulement nos anciens poëtes ont porté sur la scène

les événements les plus intéressants et les caractères les plus dignes d'illustration, mais ils ont choisi avec art et reproduit souvent avec bonheur les plus belles pensées. Ils ont même reconnu, dès l'origine du théâtre, le véritable but qu'ils devaient se proposer d'atteindre.

Brinon a dit de la tragédie :

« Digne école des rois s'ils y voulaient apprendre!
» Belle leçon des grands s'ils la savaient comprendre! »

Nos premiers poëtes dramatiques qui ont créé la tragédie ont été, dis-je, grandement surpassés; mais plusieurs ont lutté longtemps : on sait que, même après *le Cid* et tant d'autres chefs-d'œuvre de Corneille, on regardait *Venceslas*, de Rotrou, comme *incomparable*, et *Sophonisbe* de Mairet est citée dans le *Manuel du théâtre français* comme *un prodige*. Ce ne fut que Racine qui, ajoutant la perfection du style à la grandeur des événements et au charme des caractères, a effacé complétement les prédécesseurs de Corneille.

Cependant la gloire même de Racine n'a-t-elle pas laissé quelque lustre à nos anciens poëtes, s'il est vrai qu'ils lui ont tracé d'avance quelques-uns des plans et des caractères dans lesquels il les a tant surpassés?

C'est à propos de sa tragédie d'*Esther* que je fais cette observation, et je la reprendrai bientôt; je dois dire d'abord quelques mots sur l'origine même de cette composition.

Racine a dit : « Les personnes illustres qui ont la première direction de la maison de Saint-Cyr me firent l'honneur de me demander si je pourrais faire sur quelque sujet de piété et de morale une espèce de poëme où le chant fût mêlé avec le récit, le tout lié par une action qui rendît la chose plus vive et moins capable d'ennuyer. Je leur proposai le sujet d'*Esther*. »

En effet, voici ce qui s'était passé.

Madame de Brinon, supérieure de Saint-Cyr, avait de l'esprit et une facilité incroyable d'écrire et de parler. Elle faisait souvent des espèces de sermons fort éloquents, et tous les dimanches, après la messe, elle expliquait l'Évangile comme aurait pu le faire le meilleur prédicateur.

Racine a fait l'éloge de l éducation de Saint-Cyr. Il a peint comment les demoiselles étaient instruites. « On leur fait réciter par cœur, » dit-il, « et déclamer les plus beaux endroits de nos poëtes ; on a soin de faire apprendre à chanter à celles qui ont de la voix. On ne leur laisse pas perdre un talent qui les peut amuser innocemment et qu'elles peuvent employer à chanter les louanges de Dieu. »

Il ajoute : « On veut les rendre capables de servir Dieu dans les différents états où il lui plairait de les appeler. »

En outre, madame de Brinon aimait les vers et la comédie ; mais elle n'osait pas faire jouer par ses élèves des pièces de théâtre de son temps qui

avaient toutes des scènes d'amour. Elle en composa donc elle-même, et madame de Maintenon vint assister à l'une des représentations.

Elle trouva, dit-on, la pièce si mauvaise, qu'elle pria madame de Brinon de n'en plus faire jouer de semblables, et de prendre plutôt quelques-unes des tragédies de Corneille et de Racine, en choisissant celles où il y aurait le moins d'amour.

Madame de Brinon obéit et fit représenter d'abord *Cinna* sous le nom de *la Clémence d'Auguste*, en faisant briller surtout ce qui pouvait être appliqué au grand roi. On se tournait vers lui, lorsqu'on disait :

Vous avez trouvé l'art d'être maître des cœurs.

On faisait ressortir aussi, avec les applaudissements de tous les courtisans, l'éloge du pouvoir absolu que Louis XIV a maintenu toute sa vie.

On remarquait surtout :

Cette liberté n'est qu'un bien imaginaire
Plus nuisible qu'utile et qui n'approche pas
De celui qu'un bon prince apporte à ses États.
Avec ordre et raison les honneurs il dispense,
Avec discernement punit et récompense,
Et dispose de tout en juste possesseur.

Cinna, dit-on, fut joué passablement, ce qui signifie que le rôle d'Émilie fit peu d'effet. Mais on choisit ensuite *Andromaque*, et le rôle d'Hermione en fit trop. Madame de Maintenon, qui assista à cette représentation, écrivit sur-le-champ à Racine :

« Nos petites filles viennent de jouer *Andromaque* et l'ont si bien jouée qu'elles ne la joueront plus jamais ni aucune autre de vos pièces. »

C'est dans cette lettre que madame de Maintenon pria Racine de lui faire, dans ses moments de loisir, quelque espèce de poëme moral ou historique dont l'amour fût entièrement banni. « Il ne lui importait pas, » disait-elle, « que cet ouvrage fût ou ne fût pas suivant les règles du théâtre, pourvu qu'il contribuât aux vues qu'elle avait de divertir les demoiselles de Saint-Cyr en les instruisant. »

« Cette lettre, » a dit madame de Caylus, « jeta Racine dans une grande agitation. Il alla consulter Boileau, qui décida brusquement pour la négative. » Elle ajoute naïvement : « Ce n'était pas le compte de Racine. Le refus était impossible pour un courtisan ; mais aussi la commission était délicate pour un homme qui avait une grande réputation à soutenir, et qui avait, il est vrai, renoncé à travailler pour les comédiens, mais qui ne voulait pas du moins détruire l'opinion que ses ouvrages avaient donnée de lui. »

Madame de Maintenon avait très-spirituellement senti cette position délicate, car elle avait dit à Racine dans cette même lettre, « qu'il ne devait pas croire sa gloire intéressée dans cette circonstance, puisqu'il ne s'agissait que d'un simple ouvrage de quelques scènes qui demeureraient, » disait-elle, « ensevelies dans Saint-Cyr. »

Racine fit plus et mieux qu'on ne lui demandait.

Car, « après un peu de réflexion, il trouva dans le sujet d'Esther tout ce qu'il fallait *pour plaire à la cour*, » c'est-à-dire ce que madame de Caylus appelle *des applications*.

Le grand roi Louis XIV était le fier Assuérus, Louvois était Aman et madame de Montespan était bien l'altière Vasthy. On a dit, et probablement avec raison, qu'à la cour alors on se souriait les uns aux autres lorsqu'on entendait dire :

Chacune avait sa brigue et de puissants suffrages;
L'une d'un sang fameux vantait les avantages,
L'autre pour se parer de superbes atours,
Des plus adroites mains empruntait le secours;

et toutes :

Des yeux d'Assuérus attendaient leur arrêt.

Mais aussi c'était madame de Maintenon qui disait elle-même dans une lettre à sa nièce, en désignant madame de Montespan :

Peut-être on t'a conté la fameuse disgrâce
De l'altière Vasthy dont j'occupe la place.

Et la nièce disait de sa tante que la modestie ne l'empêchait point de trouver des choses flatteuses pour elle dans le caractère de cette Esther à qui ce grand roi,

Craint de la terre entière,
Devant qui tout fléchit et baise la poussière,
. . . Offre sur son cœur un pouvoir souverain.

Aussi Boileau, lorsque Racine lui eut expliqué ses vues, l'exhorta sur-le-champ à travailler ce

sujet et l'en pressa avec autant d'ardeur qu'il en avait mis d'abord à l'en détourner. Tous, on peut l'avouer, étaient courtisans sous Louis XIV.

Cependant Racine, même après avoir pris sa décision, dut se trouver assez embarrassé.

On sait qu'on attendit à la cour avec une grande impatience cette œuvre dès que Racine l'eut annoncée. Il lui fallait répondre sans retard aux désirs du grand Assuérus de la France et à l'ordre de cette Esther qui, suivant l'expression même de Boileau, était si digne du poste qu'elle occupait.

Racine alors, pressé de composer vite et d'achever presque à jour fixe cet ouvrage pour les spectacles de l'hiver suivant, prit d'abord dans les livres saints tous les caractères de ses personnages, ainsi que leurs sentiments et leurs pensées tels qu'ils y sont exprimés, et il prit aussi les plans, les scènes et même les dialogues de ses devanciers, sans s'inquiéter de ces imitations, puisque eux-mêmes les avaient empruntés à la Bible. Il travailla à côté de leurs ouvrages, peut-être sans même les avoir connus, mais certainement aussi sans chercher aucunement à éviter les ressemblances.

Mais ce qui peut étonner, c'est que personne encore ne les ait reconnues et constatées.

Racine n'a fait aucune mention dans ses préfaces, dans ses examens ni dans ses lettres des ouvrages composés sur le même sujet, et la Harpe a fait pis que s'il eût gardé le silence. Il a fait faute d'ignorance et faute de critique en même temps,

en blâmant d'abord le choix de cette histoire, et en attribuant à un seul des devanciers de Racine le ridicule, à son gré, de l'avoir adoptée.

« Il n'y a qu'un Du Ryer, » a-t-il dit, « qui a pu croire qu'il y avait là un sujet de tragédie. »

Cependant parmi nos anciens poëtes dramatiques, il en est un surtout qui avait traité, plus d'un demi-siècle avant Racine, le même sujet avec un véritable talent, et de l'esprit et du goût, d'une manière réellement très-distinguée pour le temps où il vivait. C'est Antoine, seigneur de Montchrétien, dans sa tragédie intitulée : « Aman ou la vanité. »

Cette tragédie a été louée avec un grand enthousiasme. Voici ce que l'on écrivait alors :

« Pour composer des vers pleins de sens et de grâce,
» Et pour être inspiré du chantre délien,
» Je ne veux point dormir dessus le mont Parnasse,
» Mais veiller nuit et jour dessus le *Montchrétien*. »

Aujourd'hui cette pièce est tellement inconnue, que dans les longues et nombreuses notes des commentateurs de Racine, où sont citées tant d'imitations extraites de mille ouvrages, on n'a pas dit un seul mot de la tragédie de Montchrétien.

Voyons donc si ce poëte, tant admiré jadis et tant méconnu aujourd'hui, ne mérite aucun souvenir. Voyons surtout si ce n'est pas un titre de gloire pour lui d'avoir, sinon inspiré Racine, au moins pensé comme lui et de l'avoir ainsi devancé dans un très-grand nombre de sentiments et d'expressions.

Montchrétien fait dire à Aman :

« Je vois taire partout la populaire envie.
» J'aperçois qu'à m'aimer notre cour se convie,
» Et les peuples sujets au sceptre de mon roi,
» Pleins d'un craintif respect, se courbent devant moi.
» Un seul des circoncis, un maraud, un esclave,
» Fait litière de moi, à toute heure me brave. »

Racine fait dire de même par Aman :

« En vain de la faveur du plus grand des monarques
» Tout révère à genoux les plus glorieuses marques;
» Lorsque d'un saint respect tous les Persans touchés
» N'osent lever leurs fronts à la terre attachés,
» . . . . . Tous les jours, un homme, un vil esclave,
» D'un front audacieux me dédaigne et me brave. »

Et reprenant alors un des vers précédents de Montchrétien, il ajoute :

« L'insolent devant moi ne se courba jamais. »

Montchrétien peint Mardochée :

« Le vois-tu, chère sœur, tout difforme de crasse,
» L'estomac déchiré, pâle et sèche la face,
» Qui s'exhale en soupirs et se fond tout en pleurs? »

Racine dit aussi :

« Je l'ai trouvé couvert d'une affreuse poussière,
» Revêtu de lambeaux, tout pâle. »

Mais au lieu des soupirs et des pleurs, il fait une peinture plus noble, mieux appropriée au caractère fier de Mardochée : Tout pâle, dit-il;

« . . . . . Mais son œil
» Conservait sous la cendre encor le même orgueil. »

Cependant Montchrétien avait compris avant Racine cette fierté de Mardochée; car il a dit :

« Il porte librement sur son visage écrit
» Ce qu'il devrait au moins tenir clos en l'esprit. »

Racine a exprimé la même idée plus nettement :

« Lui, fièrement assis et la tête immobile,
» Traite tous ces honneurs d'impiété servile,
» Présente à mes regards un front séditieux,
» Et ne daignerait pas au moins baisser les yeux. »

La peinture des juifs est bien tracée dans la tragédie de Montchrétien :

« Un peuple est épandu çà et là, par la terre,
» Inutile à la paix et peu propre à la guerre;
» Il a ses lois à part; il est en tout divers
» Des autres nations qui sont en l'univers.
» Il ne fait cas de toi ni de tes ordonnances;
» Il ne fournit ton camp ni n'accroît tes finances;
» Au contraire est mutin, léger, ambitieux,
» . . . . . .
» Et pour se voir captif, couve une sourde rage,
» S'efforce d'émouvoir quelque civil orage,
» D'ébranler ton repos, désunir tes cités,
» Exciter le débord de mille adversités;
» Bref, révolter d'un coup cent nations étranges,
» Que sous un frein paisible à ton vouloir tu ranges. »

Racine, plus réservé, n'a pas attaqué aussi vivement les juifs. Il a seulement fait dire par Aman :

« Une éternelle haine a dû m'armer contre eux;
» Ils firent d'Amalec un indigne carnage;
» Et jusqu'aux vils troupeaux, tout éprouva leur rage.
» Un déplorable reste à peine fut sauvé.

» . . . . . .
» Je prévins donc contre eux l'esprit d'Assuérus.
» . . . . . .
» Je les peignis puissants, riches, séditieux,
» Leur Dieu même, ennemi de tous les autres dieux.
» . . . . . .
» Étrangers à la Perse, à nos lois opposés,
» Du reste des humains ils semblent divisés ;
» N'aspirent qu'à troubler le repos où nous sommes,
» Et détestés partout, détestent tous les hommes. »

Dans Montchrétien, Aman ajoute :

« J'ai des biens, des États, du crédit, du renom,
» Nombre de beaux enfants héritiers de mon nom,
» De mon bien, de ma gloire et que j'espère encore
» Successeurs des vertus dont le lustre m'honore. »

Dans Racine, Aman dit de même :

« Mes richesses des rois égalent l'opulence,
» Environné d'enfants soutiens de ma puissance,
» Il ne manque à mon front que le bandeau royal. »

Montchrétien dit ensuite ;

« Mais tout ceci pourtant ne me contentera,
» Tandis que Mardochée à ma porte seoira.
» Mes yeux ne recevront un seul trait de bon somme,
» Que je ne sois vengé de ce misérable homme. »

Racine répète exactement les mêmes pensées et dans le même ordre :

« Cependant, des mortels aveuglement fatal!
» De cet amas d'honneurs la douceur passagère
» Fait sur mon cœur à peine une atteinte légère.
» Mais Mardochée, assis aux portes du palais,
» Dans ce cœur malheureux enfonce mille traits;
» Et toute ma grandeur me devient insipide,
» Tandis que le soleil éclaire ce perfide. »

Montchrétien dit :

« Je veux que par le monde il soit notoire à tous
» Qu'Aman a sur les juifs sa colère épanchée,
» Pour punir à son gré l'orgueil de Mardochée ;
» Et que ce peuple vil par la terre épandu,
» Pour la faute d'un seul, fut un jour tout perdu. »

Racine a dit de même, mais mieux, en terminant par un vers sublime :

« Je veux qu'on dise un jour aux siècles effrayés :
» Il fut des juifs ; il fut une insolente race ;
» Répandus sur la terre, ils en couvraient la face ;
» Un seul osa d'Aman attirer le courroux :
» Aussitôt de la terre ils disparurent tous. »

Montchrétien dit très-bien encore :

« Hâte-toi donc, ô Dieu! veuille nous retirer
» Du lion rugissant qui nous va dévorer.
» Bride sa gueule ouverte, et retiens sa furie ;
» O Pasteur éternel, garde ta bergerie. »

Racine s'est servi de la même expression moins bien exprimée :

« C'est pour toi que je marche; accompagne mes pas
» Devant ce fier lion qui ne te connaît pas.
» Commande en me voyant que son courroux s'apaise :
» Et prête à mes discours un charme qui lui plaise. »

Montchrétien :

« O Seigneur, je sais bien qu'un grand amas d'offenses
» Attire dessus nous tes tardives vengeances ;
» Que nos péchés commis contre ta sainte loi
» Te font, de père doux, juge rempli d'effroi. »

Racine :

« Hélas! ce peuple ingrat a méprisé ta loi ;
» La nation chérie a violé sa foi.

» O Dieu! qui vois former des desseins si funestes,
» As-tu donc de Jacob abandonné les restes? »

Montchrétien :

« Dieu! l'orgueil fastueux de notre fière audace
» Tarit sur Israël les surions de ta grâce;
» Et bref, tu ne vois plus sinon d'œil courroucé,
» Le reste des Hébreux çà et là dispersé. »

Racine pense de même et dit mieux :

« Des offenses d'autrui malheureuses victimes,
» Que nous servent, hélas! nos regrets superflus?
» Nos pères ont péché, nos pères ne sont plus,
» Et nous portons la peine de leurs crimes. »

Montchrétien :

« Pourquoi diront les gens d'une profane bouche,
» Qu'est devenu le Dieu qu'ils voulaient invoquer? »

Racine :

« Eh! quoi, dirait l'impiété,
» Où donc est-il ce Dieu si redouté
» Dont Israël nous vantait la puissance? »

Montchrétien :

« Jusqu'au bord du tombeau veux-tu donc les poursuivre?
» Chassés de lieux en lieux, comme les tourbillons
» Tracassent les fétus de sillons en sillons. »

Racine :

« Qu'ils soient comme la poudre et la paille légère
» Que le vent chasse devant lui. »

Montchrétien, qui a composé des chœurs comme Racine, a dit :

« Jamais le crédit n'est constant;

» Ainsi qu'il vient en un instant,
» Il s'en retourne en peu d'espace. »

Racine :

« Le bonheur de l'impie est toujours agité.
» Il erre à la merci de sa propre inconstance ;
» La gloire des méchants en un instant s'éteint. »

Montchrétien a dit très-bien encore :

« Plus soudain qu'un songe, se passe
» Ce que le monde admire tant. »

Racine, au contraire, n'a émis ici qu'une idée bien commune :

« Et, plus prompt que l'éclair, le passé nous échappe. »

Montchrétien montre ensuite le roi disant à Aman :

« Dis-moi, mon cher ami, qu'est-il besoin de faire
» Pour honorer quelqu'un par-dessus l'ordinaire? »

Et Racine mieux :

« Dis-moi donc : que doit faire un prince magnanime
» Qui veut combler d'honneurs un sujet qu'il estime? »

Montchrétien suppose qu'Aman dit à part :

« Quelque triomphe neuf m'est encore apprêté. »

Et Racine fait dire à part aussi par Aman :

« C'est pour toi-même, Aman, que tu vas prononcer.
» Et quel autre que toi peut-on récompenser ? »

On voit que presque partout Racine a la même pensée que Montchrétien, mais la complète et la

fait éclater plus naturellement et plus poétiquement.

Dans Montchrétien, Aman répond au roi :

« De ton habit pompeux plaise-toi l'atourner,
» De ton bandeau royal sa tête environner,
» Et commander encor que ton cheval il monte. »

Racine dit aussi :

« Je voudrais donc, seigneur, que ce mortel heureux,
» De la pourpre aujourd'hui paré comme vous-même,
» Et portant sur le front le sacré diadême,
» Sur un de vos coursiers pompeusement orné,
» Aux yeux de vos sujets dans Suze fût mené. »

Montchrétien ajoute :

« En outre que celui dont tu fais plus de compte,
» Cheminant à côté, le guide de sa main,
» Tout écumeux de fougue à l'entour de son frein. »

Racine ajoute de même :

« Que pour comble de gloire et de magnificence,
» Un seigneur, éminent en richesse, en puissance,
» Enfin de votre empire, après vous, le premier,
» Par la bride guidât son superbe coursier. »

Montchrétien termine son récit en disant :

« Qu'en ce brave équipage il marche par la ville,
» Et qu'un héraut publie à la tourbe civile :
» Voilà comme le roi veut ce prince honorer. »

Racine termine le récit par la même pensée :

« Et lui-même marchant en habits magnifiques,
» Criât à haute voix dans les places publiques :
» Mortels, prosternez-vous; c'est ainsi que le roi
» Honore le mérite et couronne la foi. »

Même dans les plus petits détails, les deux plans se rapprochent et les dialogues les plus insignifiants se ressemblent. Montchrétien dit :

« Usez-en donc de même et sans plus différer. »

Et Racine dit aussi :

« Va, ne perds point de temps; ce que tu m'as dicté,
» Je veux de point en point qu'il soit exécuté. »

Montchrétien fait parler Aman avant la cérémonie :

« J'irai, comme un héraut, publier la louange
» D'un, qui m'était tantôt un esclave, un étrange! »

Racine le fait parler après; mais la pensée est semblable et presque dans les mêmes termes; la comparaison du héraut s'y trouve.

« Un exécrable juif, l'opprobre des humains,
» S'est donc vu de la pourpre habillé par mes mains.
» Malheureux! j'ai servi de héraut à sa gloire! »

Quant à Esther, c'est le plus pur, le plus touchant et le plus parfait caractère des livres saints. Les deux écrivains ont conservé tous deux les charmes du modèle. L'Esther de Montchrétien dit à Assuérus :

« Seul miracle des rois et passés et présents,
» Un plaisir incroyable en mon âme je sens,
» D'avoir reçu tant d'heur par ma bonne fortune,
» Que tu sois mon soleil et que je sois ta lune. »

L'Esther de Racine pense de même, tout en parlant différemment :

« Ah! se peut-il qu'un roi, craint de la terre entière,
» Devant qui tout fléchit et baise la poussière,

» Jette sur son esclave un regard si serein,
» Et m'offre sur son cœur un pouvoir souverain? »

Dans Montchrétien on exprime un grand espoir dans son élévation :

« Ne se voit-elle point à ce degré promue,
» Pour calmer la tempête inspèrement émue,
» Pour retirer les siens de ce mortel danger? »

Et Racine aussi :

« Eh! qui sait, lorsqu'au trône il conduisit vos pas,
» Si pour sauver son peuple il ne vous gardait pas? »

Montchrétien la menace :

« Que si notre espérance est d'elle abandonnée,
» Délivrance d'ailleurs nous peut être amenée,
» Mais elle et sa maison par sa faute de cœur
» De l'éternelle main sentiront la rigueur. »

Racine aussi :

« Et s'il faut que sa voix frappe en vain vos oreilles,
» Nous n'en verrons pas moins éclater ses merveilles,
» Et vous, qui n'aurez point accepté cette grâce,
» Vous périrez peut-être et toute votre race. »

Montchrétien insiste dans son vieux langage :

« N'est-elle pas ainsi vers son peuple zélée?
» La mort même ne doit le bien faire tarder. »

Racine dit mieux la même pensée :

« Quoi! lorsque vous voyez périr votre patrie,
» Pour quelque chose, Esther, vous comptez votre vie. »

Montchrétien pense aussi à la patrie avec tristesse :

« Un si faible regard la peut-il engarder? »

Racine se sert, au contraire, de la même pensée avec espoir :

« . . . . . Dieu peut briser nos fers
» Par la plus faible main qui soit dans l'univers. »

Montchrétien dit en un seul mot :

« Dieu dispose de tout, Dieu prévoit toute chose. »

Racine exprime plusieurs fois la même confiance :

« Dieu parle, et d'un mortel vous craignez le courroux! »
« . . . . . .
» Dieu parle, et dans la poudre il les fait tous rentrer.
» Il voit comme un néant tout l'univers ensemble. »

Mais on trouve dans les deux pièces, non-seulement les mêmes sentiments et les mêmes expressions, mais aussi toutes les situations semblables.

Montchrétien :

« Filles, soutenez-moi, soulevez-moi, je pâme. »

Racine :

« Mes filles, soutenez votre reine éperdue,
» Je me meurs. »

Montchrétien :

« Esther, reviens à toi ; change de contenance.
» Pour le peuple commun est faite l'ordonnance.
» En signe de pardon, ce sceptre est mis sur toi. »

Racine :

« Esther, que craignez-vous? suis-je pas votre frère?
» Est-ce pour vous qu'est faite une loi si sévère?

» Vivez ; le sceptre d'or que vous tend cette main
» Pour vous de ma clémence est un signe certain. »

Montchrétien fait dire par Esther au roi :

« Mon âme, à ton regard, comme d'un foudre atteinte,
» A senti ce défaut, ô roi de qui m'est sainte
» L'auguste majesté. »

Et Racine, dans les mêmes mots :

« Seigneur, je n'ai jamais contemplé qu'avec crainte
» L'auguste majesté sur votre front empreinte. »

Montchrétien continue :

« Je te pensais un ange environné de gloire ;
» La clarté de ton front me forçait de le croire. »

Racine suit la même pensée en reprenant le mot de foudre.

« Sur ce trône sacré qu'environne la foudre,
» J'ai cru vous voir tout prêt à me réduire en poudre. »

Montchrétien ajoute :

« Et ce feu qui sortait du sommet de ton chef. »

Et Racine :

« Quel cœur audacieux
» Soutiendrait les éclairs qui sortaient de vos yeux ? »

La même situation se retrouve et le dialogue exprime les mêmes sentiments dans les deux poëtes, lorsque le roi rassure Esther.

Montchrétien lui fait dire :

« Belle âme, à qui je dois les plaisirs de ma vie,
» Dis sans plus différer de quoi te prend envie. »

Racine :

« Du cœur d'Assuérus souveraine maîtresse,
» Osez donc me répondre et ne me cachez pas
» Quel sujet important conduit ici vos pas! »

Montchrétien :

« Demande donc sans peur; ta parole avancée
» De l'effet aussitôt sera récompensée. »

Racine :

« Mais dites promptement ce que vous demandez,
» Tous vos désirs, Esther, vous seront accordés. »

Montchrétien :

« . . . . . De quoi te prend envie,
» Je le veux rendre tien. Qui possède le roi
» Peut disposer de tout. »

Racine :

« Parlez; de vos désirs le succès est certain;
» Si le succès dépend d'une mortelle main. »

Montchrétien commence le dialogue ainsi :

« O prince, que la gloire aux astres doit hausser,
» Puisqu'il t'a plu sur moi ton regard abaisser,
» Par ta clémence insigne accordant davantage,
» Que je n'eusse onc promis à mon humble courage,
» Plaise à ta majesté au banquet assister,
» Que j'ai fait pour toi seul naguères apprêter.
» Toutefois, s'il te plaît, qu'Aman soit de la bande. »

Racine :

« Seigneur, si j'ai trouvé grâce devant vos yeux,
» Si jamais à mes vœux vous fûtes favorable,
» Permettez, avant tout, qu'Esther puisse à sa table

» Recevoir aujourd'hui son souverain seigneur;
» Et qu'Aman soit admis à cet excès d'honneur. »

Enfin on peut dire aussi que toutes les situations sont semblables, surtout lorsque Montchrétien fait tomber Aman aux pieds d'Esther :

« Madame, permettez que vos genoux j'embrasse. »

Et Racine de même :

« Sauvez Aman qui tremble à vos sacrés genoux. »

Mais le roi revient et Montchrétien lui fait dire :

« . . . . . Comment! c'est peu de m'offenser!
» Tu veux, avant mourir, mon épouse forcer! »

Et Racine aussi :

« Quoi! le traître sur vous porte ses mains hardies! »

Dans Montchrétien, le roi dit :

« Ce peuple en sûreté, mieux que devant soumis,
» Se venge impunément de tous ses ennemis. »

Et dans Racine :

« Je romps le joug funeste où les juifs sont soumis,
» Je leur livre le sang de tous leurs ennemis. »

On trouve partout aussi les mêmes comparaisons.

Montchrétien dit :

« Comme un torrent d'été qui s'enfle de ruisseaux
» Ravit les blés jà mûrs, les ponts, les arbrisseaux,

» Poussant en tous endroits sa corne furieuse :
» De même la fureur de maint peuple étranger
» Unis confusément, nous allait saccager
» Et rien n'eût empêché sa rage injurieuse. »

Racine dit de même en moins de mots :

« Il a vu contre nous les méchants s'assembler
» Et notre sang prêt à couler ;
» Comme l'eau sur la terre, ils allaient le répandre. »

Mais il s'étend bientôt davantage lorsque Montchrétien ajoute :

« Mais comme ce torrent, naguère haut bruyant,
» Et d'un cours effréné par la terre fuyant,
» Est si tari du chaud qu'un seul flot n'en demeure :
» Ainsi nos ennemis de partout amassés,
» Au regard du Seigneur ont été dispersés ;
» Plus un d'eux seulement ne paraît à cette heure ! »

C'est alors que Racine, adoptant cette belle pensée, domine ici par une admirable énergie, avec une parfaite précision de style :

« J'ai vu l'impie adoré sur la terre ;
» Pareil au cèdre, il cachait dans les cieux
» Son front audacieux,
» Il semblait à son gré gouverner le tonnerre,
» Foulait aux pieds ses ennemis vaincus :
» Je n'ai fait que passer : il n'était déjà plus.

Montchrétien a dit aussi avec simplicité :

« Ta majesté m'est sainte et me sera toujours,
» Tandis que durera la trame de mes jours. »

Racine est emporté bien plus loin dans son enthousiasme religieux :

« Que son nom soit béni ! que son nom soit chanté !

» Que l'on célèbre ses ouvrages
» Au delà des temps et des âges,
» Au delà de l'éternité! »

Nous aussi, nous nous laissons emporter sur les traces de cette belle et sublime poésie à un enthousiasme bien sincère. Nous repassons en peu de mots Racine tout entier. C'est en 1655 qu'il a daté du 21 juin ses premières compositions morales, et c'est en 1656 qu'il a tracé en secret les premiers vers d'une tragédie. Il s'est élevé ensuite par un vol soutenu depuis *la Thébaïde* jusqu'à *Phèdre*,

« Et l'on célèbre ses ouvrages
» Au delà des temps et des âges. »

Je dis jusqu'à *Phèdre*, parce qu'il s'est arrêté là; il a reposé ensuite pendant douze ans; mais il s'est réveillé et il a recommencé une nouvelle vie. Il faut même avouer qu'il n'a pas continué sa carrière tragique comme Corneille et comme Voltaire; il n'a pas donné après *Phèdre*, des ouvrages tels que *Agésilas*, *Attila* ou *Suréna*, ni tels que *Don Pèdre*, *les lois de Minos* ou *Agathocle*. Racine n'a pas eu de vieillesse, il n'a fourni que deux pièces dans la seconde partie de sa carrière dramatique, *Esther*, supérieure à *Bérénice*, et *Athalie*, égale à *Phèdre* même, et c'est un grand mérite d'avoir élevé l'enthousiasme religieux aussi haut que les passions du cœur humain.

Mais n'anticipons pas sur l'ordre des sujets que nous traitons.

Le succès d'*Esther* a été le plus grand, le plus pur, et le plus incontesté qu'on ait jamais obtenu au théâtre.

En 1688, lorsqu'on apprit que Racine s'était engagé à traiter un sujet nouveau, c'était un ouvrage de complaisance, disait-on, et on l'indiquait simplement comme un chant tragique pour celles des élèves de la maison de Saint-Cyr qui apprenaient à chanter. On regarda cette composition de Racine comme un acte de sa modestie autant que de son dévouement au roi et à madame de Maintenon, qui le comblaient de bienveillance et de faveurs.

Racine fut donc généralement approuvé et il ne rencontra ni poëtes jaloux ni critiques dévots.

On fit plusieurs répétitions à la cour et devant le roi, et on commanda les costumes les plus riches et les plus éclatants, dignes de la magnificence de Louis XIV.

Ce fut le 20 janvier 1689 qu'eut lieu le brillant spectacle de la première représentation à Saint-Cyr de cette noble et touchante tragédie devant le roi, les princes et toute la cour, et on ajoutait hors ligne « et madame de Maintenon. »

Les rôles étaient ainsi distribués :

La Piété.....	Mme de Caylus.
Esther.....	Mlle de Veillanne.
Assuérus	Mlle de Lallie.
Mardochée.....	Mlle de Glapion.
Aman.....	Mlle D'Abancourt.

On sait que Racine, après avoir composé la pièce

et après en avoir lu souvent des scènes séparément à madame de Maintenon, entendit chez elle sa jeune nièce en réciter quelques-unes avec l'harmonie cadencée la plus touchante et la plus gracieuse. C'était la manière de Racine qu'elle imitait parfaitement.

Cette jeune personne, qui avait été élevée à Saint-Cyr, en était sortie depuis deux ans, et avait été mariée de suite, n'ayant pas même treize ans, à M. de Caylus. Elle exprima vivement le regret de n'avoir pas un rôle dans le nouveau chef-d'œuvre; mais elle n'en voulut accepter aucun parce que tous avaient été donnés à ses jeunes amies. Aussi Racine fit exprès pour elle le prologue de *la Piété*. Elle prit ensuite tour à tour presque tous les autres rôles dès que l'une ou l'autre des élèves était malade ou absente.

J'aime à faire remarquer avec quelle simplicité Racine a avoué le succès de cet ouvrage. « Un divertissement d'enfant, » dit-il, « est devenu le sujet de l'empressement de toute la cour; le roi lui-même qui en avait été touché, n'ayant pu refuser à tous les plus grands seigneurs de les y mener, eut la satisfaction de voir, par le plaisir qu'ils y ont pris, qu'on se peut aussi bien divertir aux choses de piété qu'à tous les spectacles profanes. »

Il faut dire aussi que les prêtres en furent enchantés et y assistèrent tous. Le grand Bossuet leur en donna l'exemple. Il est vrai que les jésuites avaient eux-mêmes habituellement des spectacles

dans leurs colléges, et ils suivirent les représentations d'*Esther* avec enthousiasme et admiration. On y vit aussi le père Girard, celui qui a rédigé les articles de la conciliation des disputes religieuses de ce temps-là, ce qu'on a nommé la paix de Clément IX.

Voilà ce qui rendit le succès d'*Esther* si grand et si pur, comme je l'ai dit, et j'ajoute si facile. Cette approbation des hommes qui étaient en France les chefs de la religion et qui étaient à la cour les directeurs de toutes les consciences ne permettait aucune critique aux poëtes jaloux ni aucun scrupule aux dévots intolérants.

Racine embellit son triomphe par sa générosité. Il fit don de sa pièce à un ordre de religieuses respectable et honoré, aux dames de la communauté de Saint-Louis. Ce sont elles qui ont demandé la permission de la publier par les imprimeurs et libraires de leur choix pendant quinze années, et elles ont vendu ensuite leur privilége à Denys Thierry, imprimeur-libraire, homme estimé qui était juge-consul dans la magistrature commerciale de la ville.

Mais quoique Racine eût fait don de sa pièce aux dames de Saint-Louis, il n'a été entendu par personne qu'il se fût défendu à lui-même de la faire imprimer; ainsi j'ai sous les yeux en ce moment la première édition qui a été faite en 1689 en vertu du privilége donné aux dames de Saint-Louis, et j'ai aussi sous les yeux en ce moment

l'édition publiée trois ans après par l'auteur lui-même. Elle est datée de 1692; elle porte pour gravure, comme la première, la scène 7e du 2e acte, Esther s'écriant :

Mes filles soutenez votre reine éperdue.

Et le roi lui disant :

Esther, que craignez-vous? suis-je pas votre frère?

Mais au bas de celle-ci est écrit : *Esther*, tragédie par M. *de* Racine.

J'ai oublié de dire que Racine a voulu tellement marquer de son cachet chaque édition qu'il a publiée, qu'il a eu soin de faire placer au bas du titre de chacune de ses tragédies les mots : *suivant la copie imprimée*, ce qui signifie conforme au manuscrit de l'auteur, et ce qu'aucun libraire ne s'est permis de dire en tête d'aucune de leurs éditions.

Il est donc évident qu'on ne peut trouver le véritable texte de Racine que dans celles qu'il a faites et signées ainsi.

C'est ce fait reconnu qui doit mettre fin aux discussions qui se sont élevées entre les éditeurs sur la division en actes. *Esther* a été publiée par Denis Thierry, en 1689, en trois actes, et en 1692, Racine l'a publiée aussi en trois actes. Trabouillet, associé de Thierry, l'a publiée en trois actes en 1697; et ce n'est que dans l'édition de 1702, trois ans après la mort de Racine, que le même libraire l'a divisée en cinq actes.

Ainsi Racine ne l'a publiée et même ne l'a jamais vue qu'en trois actes. Les libraires ont pensé sans doute qu'il y avait une fin d'acte toutes les fois que le chœur chantait, et ils ont eu ainsi la première pensée des tableaux qui sont en usage aujourd'hui. Ils auraient pu dans leurs éditions, intituler *Esther*, pièce en trois actes et cinq tableaux.

Mais Geoffroi a commis une erreur plus grave. Il a dit que le privilége accordé aux dames de Saint-Louis n'appliquait point à cette pièce le nom de tragédie, afin d'écarter de tous les esprits la moindre idée qui pût rapprocher Esther d'un spectacle profane réprouvé par la religion.

Ceci, dis-je, est plus grave, parce que la pensée de madame de Maintenon, qui fut approuvée par Louis XIV, adoptée par Racine, applaudie par Bossuet et par tous les hommes les plus pieux du temps, est justement opposée à celle-là. Tous ont vu dans cette pièce l'introduction des sentiments religieux dans le spectacle dramatique ancien et moderne et nullement la suppression du théâtre. — Toutes les éditions en vertu du privilége, donnent comme toutes les autres à *Esther* le titre de tragédie, et Racine a déclaré expressément qu'il avait voulu seulement lier les chœurs des anciens à l'action théâtrale des modernes. C'était une extension qu'il voulait donner au spectacle tragique ; et je suis très-persuadé qu'en écrivant *Athalie* il n'a jamais désiré supprimer *Phèdre* et *Andromaque*.

DERNIÈRE TRAGÉDIE.

ATHALIE.

J'approche de la fin de mon recueil des études de Racine sur ses propres ouvrages. Il ne me reste à découvrir et à signaler qu'un chef-d'œuvre, mais il a été proclamé le plus complet, et cependant il n'a pas dû être pour lui le plus difficile.

Racine vivait saintement. Il était entouré de livres religieux ; il en faisait sa lecture habituelle. Ainsi, quelques nombreux qu'aient été les emprunts qu'il leur a faits, il a trouvé sans peine sous sa main tous les matériaux dont il avait besoin pour construire le magnifique temple d'Athalie.

Racine y fut conduit par Esther. Je viens de dire combien le nouveau genre créé par lui avait été glorieusement accueilli. Cette approbation générale devait amener tout naturellement à Saint-Cyr des représentations de pièces saintes, et même une fois qu'on avait adopté sans réserve la ressemblance avec les œuvres de théâtre, on devait porter sur la scène de ce couvent devenu mondain, de

plus véritables tragédies qu'Esther. On pressa Racine d'en composer une nouvelle; il choisit le sujet moins touchant, mais plus énergique, de la mort d'Athalie.

Il est certain que la mort de la superbe et implacable Athalie et la reconnaissance de Joas remontant au trône de ses ancêtres, et de David éteint rallumant le flambeau, parut à Racine le plus beau sujet qu'il pût tirer de l'Ecriture sainte.

Il le choisit à la fin de l'hiver 1689. Il y travailla sans perdre de temps, et à la fin même de cette année, la tragédie se trouva en état d'être représentée.

Mais voici, je crois, les matériaux dont il s'était servi. Voici les notes que Racine a écrites sur des feuilles volantes. Nous en avons fait le recueil sur ses manuscrits, et nous avons pensé que, quoiqu'il y en ait beaucoup qui ne sont que de simples citations, il est intéressant de réunir tout ce qui a été écrit, tout ce qui a été médité, en un mot tout ce qui a été touché par ce grand écrivain.

En outre ces notes présentent, il me semble, quelque intérêt lorsqu'elles ont été rapprochées comme elles le sont ici, des pensées auxquelles elles se rapportent. Car il paraît certain qu'elles ont été écrites et que les citations ont été recherchées par Racine lorsqu'il a conçu le projet de composer une seconde tragédie religieuse.

C'est ainsi qu'il a étudié le sujet d'Athalie.

ACTE PREMIER.

Scène première.

1. Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternel.

Qui dixerunt : « Hereditate possideamus sanctuarium Dei. » — Ils ont dit : « Nous possédons par droit d'hérédité le sanctuaire de Dieu. »

2. Le reste pour son Dieu montre un oubli fatal.

Qui volunt facere ut obliviscetur populus meus nominis mei. — Ils font oublier mon nom à mon peuple. (JÉRÉMIE, c. 23, v. 27.)

3. Ou même, s'oubliant aux autels de Baal.

Sicut obliti sunt patres eorum nominis mei propter Bahal.—Comme leurs pères ont oublié mon nom en faveur de Baal. (JÉRÉMIE, c. 23, v. 27.)

4. Pensez-vous être saint et juste impunément?

Qui optimus in eis est quasi paliurus, et qui rectus quasi spina de sepe. — Le plus homme de bien leur semble comme une ronce au milieu d'eux, et les justes leur paraissent comme les épines d'une haie. (MICHÉE, c. 7, v. 4.)

5. De notre dernier roi Josabet est la sœur.

Josabet, tante de Joas, était femme du grand-prêtre Joiada.

6. Que sur vous son courroux ne soit prêt d'éclater.

Parturiit injustitiam.

7. Celui qui met un frein à la fureur des flots.

Aquilonem et mare tu formasti. — Tu as formé les mers et l'aquilon.

8. La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère?

Beatitudo in actionibus virtutis consistit. — C'est dans la pratique de la vertu que la piété consiste (1).

9. Huit ans déjà passés.....

Les Septante, aux Paralipomènes, disent que Joiada entreprit de rétablir Joas à la huitième année.

10. Se baigne impunément dans le sang de nos rois.

Sanguis attigit sanguinem. — Le sang amène le sang (2).

11. Et même contre Dieu lève son bras perfide.

Superbia eorum qui te oderunt ascendit semper. — L'orgueil de ceux qui te haïssent croît toujours.

12. Quel fruit me revient-il de tous vos sacrifices?

Quò mihi multitudinem victimarum vestrarum? — Que me fait la multitude de vos victimes? (Isaïe, c. 1, v. 11.)

13. Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété.

Dissolve colligationes impietatis. — Dissolvez les associations avec les impies. (Isaïe, c. 8, v. 6.)

14. Et que puis-je au milieu de ce peuple abattu?

Quid dignum offeram Domino? — Qu'offrirai-je

(1) Racine avait traduit d'abord : « C'est dans la pratique de la vertu que le bonheur consiste. » Peut-être a-t-il substitué la piété pour accorder mieux la note avec le vers auquel il la rapporte.

(2) Racine ne traduit pas toujours exactement, mais il conserve avec soin la pensée. Touche est le mot du texte, amène est le mot du sens.

au Seigneur qui soit digne de lui être offert? (Michée, c. 6, v. 6.)

15. Benjamin est sans force et Juda sans vertu.

L'État des Juifs a toujours été en dépérissant.

16. Dieu même, disent-ils, s'est retiré de nous.

Evertisti pactum servi tui. — Tu as rompu le pacte que tu avais fait avec ton serviteur.

17. Peuple ingrat!

In corde suo oblitus est Deus. — Dieu est oublié dans leurs cœurs.

18. Des prophètes menteurs la troupe confondue.

Et in prophetis Jerusalem vidi similitudinem adulterantium. — J'ai vu les prophètes de Jérusalem adultères et hypocrites. (Jérémie, c. 23, v. 14.)

19. Et la flamme du ciel sur l'autel descendue.

Juvenes eorum comedit ignis. Sacerdotes eorum in gladio occiderunt. — Le feu a dévoré leurs jeunes gens. Leurs prêtres sont tombés sous le glaive.

20. Et son peuple est toujours présent à sa mémoire.

Nous n'avons qu'à nous tourner devant Dieu et à souhaiter.

21. Et prédits même encore à Salomon, son fils.

Promesses de l'éternité du trône en faveur de Salomon. (*Rég.*, c. 1, 2. v. 13.) Dixit dominus misericordias et memento. (1 *Paralip.*, c. 17, v. 9 *et seq.*)

22. Que sur toute tribu, sur toute nation.

A flumine usque ad terminos orbis. — Jusqu'aux extrémités de la terre.

23. L'un d'eux établirait sa domination.

Deus judicium tuum regi da, et dominabitur.

24. Et verrait à ses pieds tous les rois de la terre.

Et adorabunt eum omnes gentes terræ. (*Ps.* 71, v. 11.)

25. Ce roi, fils de David, où le chercherons-nous?

Nul Israélite ne pouvait être roi qu'il ne fût de la maison de David et de la race de Salomon, et c'est de cette race qu'on attendait le Messie.

26. De cet arbre séché jusque dans ses racines.

Quand Jérémie appelle Jéchonias virum sterilem, c'est seulement pour dire que ses enfants n'ont point régné. Car le même Jérémie parle ailleurs de la postérité de Jéchonias : Jéchonias eut Assir, Assir eut Salathiel, Salathiel eut Zorobabel.

27. Les morts après huit ans sortent-ils du tombeau?

Octo annorum erat Josias cùm regnare cœpisset, et triginta et uno anno regnavit in Jerusalem. — Josias était âgé de huit ans lorsqu'il commença de régner, et il régna trente-un ans à Jérusalem.

28. Dieu pourra vous montrer que sa parole est stable.

Et dedit eis petitionem ipsorum,
Et misit saturitatem in animas suorum.

Scène deuxième.

29. Les temps sont accomplis.

Id est voluntas Dei.

30. Et déjà son esprit a devancé son âge.

Dans les Rois, il y a dix-huit ans, mais les Septante disent aussi huit ans.

31. A l'injuste Athalie ils se sont tous vendus.

Rectus in hominibus non est. — Il n'y a plus d'homme juste parmi les hommes. (MICHÉE, c. 7, v. 2.) Perit sanctus de terrâ. — L'homme saint a disparu de la terre. (*Ibidem.*)

32. Ne vous l'ai-je pas dit? nos prêtres, nos lévites.

L'Écriture dit que tout se fit par les prêtres et par les lévites.

33. Eh! comptez-vous pour rien Dieu qui combat pour nous?

De manu peccatoris liberabit eos. — Dieu les délivrera des mains des infidèles.

34. En faveur de David voudra lui faire grâce.

Noluit Dominus disperdere domum David propter pactum.— Le Seigneur ne voulait point détruire la maison de David, à cause du pacte qu'il avait fait avec lui. Les Hébreux ont dit de même : Ædificare domum fratris. — Donner des enfants à son frère. Rachel et Lia ædificaverunt domum Israel.—C'est-

à-dire perpétuèrent la race d'Israël. Sic apostoli ædificaverunt ecclesiam. — C'est ainsi que les apôtres ont fondé l'Église.

35. De princes égorgés la chambre étoit remplie.

Joram occidit omnes fratres suos gladio.—Joram fit périr avec le glaive tous ses frères.

36. Je le pris tout sanglant.

Elle déroba du milieu des morts le petit Joas encore à la mamelle.

37. Du fidèle David c'est le précieux reste.

J'ai emprunté ces paroles de l'illustre et savant prélat, M^gr^ de Meaux, qui appelle Joas précieux reste de la maison de David.

38. Conserve l'héritier de tes saintes promesses.

Si ces promesses n'avaient pas été faites à la race de Salomon, Dieu n'avait qu'à mettre sur le trône les enfants de Nathan.

39. Mais Dieu veut qu'on espère en son soin paternel.

Non dereliquisti quærentes te, Domine. — Tu n'abandonnes point, Seigneur, ceux qui te cherchent. (*Ps.* 9.)

40. Il ne recherche point l'impiété du père.

(Ezéchiel, c. 17, v. 20.)

41. Et de David éteint rallumé le flambeau.

(*Regum* lib. 3, c. 11, v. 36.)

42. Grand Dieu, si tu prévois qu'indigne de sa race.

(*Paralip.* lib. 1, c. 7, v. 20.)

43. Mais si ce même enfant à tes ordres docile.

J'affermirai son royaume à perpétuité, pourvu qu'il persévère à observer mes lois et mes préceptes, comme il a fait jusqu'à présent. (*Paralip.* lib. 1, c. 28, v. 7.)

44. Fais qu'au juste héritier le sceptre soit remis.

Promiserat ut daret ei lacernam et filiis ejus omni tempore. — Dieu lui avait promis de lui donner le trône et à ses fils à perpétuité.

45. Répandre cet esprit d'imprudence et d'erreur.

(*Regum* lib. 2, c. 15, v. 31.)

Scène troisième.

46. Chantez, louez le Dieu.

Adducite mihi Psaltem. (Elisée.)

Scène quatrième.

47. Le jour annonce au jour sa gloire et sa puissance.

Dies diei eructat verbum. (*Ps.* 18) (1).

48. De ses préceptes saints la lumière immortelle.

Veritas tua in circuitu tuo.

(1) Le jour annonce au jour. *Dies diei.* On voit comme Racine cherche toujours à traduire littéralement.

ACTE DEUXIÈME.

Scène deuxième.

49. Souviens-toi de David, Dieu qui vois mes alarmes.

Memor esto congregationis tuæ. — Souviens-toi de ceux qui te sont consacrés.

Scène troisième.

50. Abandonnez ce temple aux prêtres qui l'habitent.

Non est bonus ad comedendum. — Rien n'y est bon à manger. Dieu se compare à un homme qui a envie de manger du raisin et qui vient pour cela dans une vigne qu'il trouve déjà vendangée.

Scène quatrième.

51. Aux seuls enfants d'Aaron commit ces sacrifices.

Depuis que le temple de Salomon fut bâti, il n'était pas permis de sacrifier ailleurs.

52. Ce qu'il doit à son Dieu, ce qu'il doit à ses rois.

Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. (SAINT-MATHIEU, c. 22, v. 21.)

Scène cinquième.

53. Ni vous rendre raison du sang que j'ai versé.

Athalie entreprit d'éteindre entièrement la race royale de David.

54. Le ciel même a pris soin de me justifier.

Laudatur peccator in desideriis animæ suæ.—Le méchant s'applaudit des vices et des passions de son âme.

55. Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage.

Depinxit oculos suos stibio et ornavit caput suum. (*Reg.* 4, lib. 4, c. 9, v. 30) (1).

56. D'os et de chairs meurtris, et traînés dans la fange.

Ejicient ossa regum Juda, et ossa sacerdotum, et ossa prophetarum.— Les os des rois de Juda, les os des sacrificateurs, et les os des prophètes seront jetés hors de leurs sépulcres. (JÉRÉMIE, c. 8, v. 1.)

57. Des lambeaux pleins de sang et des membres affreux.

Jéhu extermina toute la postérité d'Achab.

58. Lasse enfin des horreurs dont j'étais poursuivie.

Et expendent ea ad solem et lunam.

Scène sixième.

59. . . . . Oui, vous m'ouvrez les yeux.

Et non audietur una vox nunciorum tuorum. — Et tu n'entendrais pas les menaces de tes ambassadeurs!

(1) On voit que le vers de Racine est traduit mot à mot de la phrase latine.

60. Je commence à voir clair dans cet avis des cieux.

Veritas præcedit faciem tuam. — La vérité marche toujours devant toi.

Scène septième.

61. Daigne mettre, grand Dieu, ta sagesse en sa bouche.

Det quoque tibi Dominus prudentiam et sensum. (*Paralip.* lib. 1, c. 22, v. 12.)

62. Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin?

Qui croira que Jupiter n'ait pas soin de ses enfants? (Sophocle, Trachiniennes) (1).

63. Aux petits des oiseaux il donne la pâture.

Respicite volatilia, pater vester cœlestis pascit illa. (Saint Mathieu, c. 1, v. 27.)

64. Tous les jours je l'invoque, et d'un soin paternel.

Les Juifs appelaient aussi Dieu leur père. Moïse dit : « Vous avez abandonné Dieu qui vous a engendrés. » Mais en priant, ils ne disaient point père. Si quelques-uns l'ont fait, ç'a été par un instinct particulier. (Voir saint Chrysostôme, Abba pater.)

(1) Il y a en effet ces mots dans la scène troisième du premier acte des Trachiniennes. Racine cite cette phrase pour qu'on ne l'accuse pas de l'avoir prise à la Fontaine dans son poëme de saint Malc qui a été imprimé vingt ans avant Athalie et où l'on trouve ce vers :

Dieu ne quittera pas ses enfants au besoin.

65. Qu'il est le défenseur de l'orphelin timide.

Tibi non derelictus est pauper; orphano adjutor es. — O mon Dieu, tu n'abandonnes point le pauvre, tu es le soutien de l'orphelin.

66. Lui seul est Dieu, madame, et le vôtre n'est rien.

Malachie : « Il n'y a qu'un Dieu et un père de nous tous. »

67. Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule.

Société des méchants : « Sicut spinæ se invicem complectuntur. » — La société des méchants est comme les épines qui s'entrelacent ensemble.

Scène neuvième.

68. Tu vois louer le dieu de l'impie étrangère.

Les faux prophètes espéraient encore au Seigneur, disant : « Nunquid non Dominus in medio nos? » — Le Seigneur n'est-il pas au milieu de nous? — Ils le nommaient toujours le Seigneur et l'invoquaient.

69. Jusque dans ton saint temple ils viennent te braver.

Rugierunt qui oderunt te in medio templi tui, et posuerunt signa sua. — Ceux qui te haïssent se sont élancés jusqu'au milieu de ton temple et y ont établi leurs marques.

ACTE TROISIÈME.

Scène troisième.

70. Pour moi, vous le savez, descendu d'Ismaël.

Les Ismaélites étaient idolâtres et fort attachés à leurs faux dieux.

71. Si l'amour des grandeurs, la soif de commander.

Faux prophètes, « qui seducunt populum meum, qui mordunt dentibus suis et prædicant pacem et si quis non dederit in ore eorum quippiam — sanctificant super eorum prælium. » — Faux prophètes qui séduisent mon peuple, qui mordent de leurs dents, et, en prêchant la paix, font la guerre à tous ceux qui ne leur donnent pas la nourriture.

72. Par les mains d'Athalie un temple fut construit.

Ils ont élevé des autels à Baal. (JÉRÉMIE, c. 32, v. 35.)

73. Jérusalem pleura de se voir profanée.

Profanasti in terra diadema ejus. — Vous avez profané sur la terre le diadème de Dieu.

74. Je ceignis la tiare, et marchai son égal.

Junon dans Virgile : « Ast ego quæ divum incedo regina. » (*Énéide*, lib. 1, v. 50.)

Je vous reçus en reine. (*Andromaque*, acte 4, scène 5.)

75. Du Dieu que j'ai quitté l'importune mémoire.

Pondus Dei ferre non potui. — Je ne puis plus porter le poids de Dieu.

76. Heureux si, sur son temple achevant ma vengeance.

Incenderunt igni sanctuarium tuum. — Des feux consument ton sanctuaire.

Scène quatrième.

77. . . . . Assis dans la chaire empestée.

Beatus ille qui in cathedrâ pestilentiæ non sedit! — Heureux qui ne s'est point assis dans la chaire empestée!

Scène cinquième.

78. Vient-il infecter l'air qu'on respire en ce lieu?

Le lieu saint, temple intérieur où étaient les choses sacrées.

79. De vos sens étonnés quel désordre s'empare?

Circumdabit te veritas ejus.

Scène septième.

80. Des ennemis de Dieu percer la tête impie.

(Juges, chapitre 4, v. 21.)

81. Tu frappes et guéris; tu perds et ressuscites.

Dominus mortificat et vivificat, deducit ad inferos, et reducit. (*Sap.* c. 76, v. 13.)

82. Et les siècles obscurs devant moi se découvrent.

Zacharie, fils de Joad, est nommé prophète.

83. Ce qu'à l'herbe est la fraîcheur du matin.

Fluat ut ros eloquium meum quasi imber super herbam. (*Deutéronome*, c. 32, v. 2.)

84. Cieux, écoutez ma voix; terre, prête l'oreille.

Audite, cœli, quæ loquor; audiat terra verba oris mei. (*Deut.*, c. 32, v. 1.)

85. Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur sommeille.

Et dixerunt : Non videbit Dominus. — Et ils ont dit : « Le Seigneur ne les verra plus. »

86. Pécheurs, disparaissez.

Deficiant peccatores à terrâ. (*Ps.* 103, v. 35.)

87. Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé?

Quomodo obscuratum est aurum, mutatus est color optimus? — Comment l'or s'est-il obscurci, comment a-t-il changé sa couleur si belle? (*Lam.*, JÉRÉMIE, c. 4, v. 1.)

88. Quel est dans ce lieu saint ce pontife égorgé?

Zacharie. (*Paralip.* 2, c. 24, v. 21.)

89. Des prophètes divins malheureuse homicide.

Gladius vester exedit prophetas nostros. — Votre glaive a détruit nos prophètes.

90. De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé.

Iratus est furor tuus contrà oves pascuæ tuæ. —

Ta fureur s'est enflammée contre les brebis de ton troupeau.

91. Ton encens, à ses yeux, est un encens souillé.

Incensum abominatio est. (ISAIE, c. 1, v. 13.)

92. Où menez-vous ces enfants et ces femmes?

Mulieres populi mei ejecistis de domo deliciarum suarum; a parvulis earum tulisti laudem meam in perpetuum. — Vous avez chassé les femmes de mon peuple hors des maisons qui faisaient leurs délices; vous ôtez pour toujours ma gloire de dessus leurs enfants.

93. Le Seigneur a détruit la reine des cités.

Facta est quasi vidua domina gentium. (*Lam.*, JÉRÉMIE, c. 1, v. 1.)

94. Ses prêtres sont captifs.

Captivité de Babylone.

95. Ses rois sont rejetés.

Quid Deus repulisti in æternum? — Qui as-tu repoussé, ô mon Dieu, dans l'éternité?

96. Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités.

Calendas vestras et solemnitates odivit anima mea. (ISAIE, c. 1, v. 14.)

97. Qui changera mes yeux en deux sources de larmes?

Quis dabit oculis meis fontem lacrymarum (1)? (JÉRÉMIE, c. 9, v. 1.)

(1) Encore une traduction littérale.

98. Quelle Jérusalem nouvelle?

Quelle nouvelle Jérusalem? L'Eglise. Joad.

99. Sort du fond du désert.

Quæ est ista quæ ascendit per desertum? — Quelle est celle qui s'élève du fond du désert? (*Cantique*, ch. 3, v. 6.)

100. Et porte sur le front une marque immortelle.

In domo hæc et in Jerusalem ponam nomen meum in sempiternum.

101. Ces enfants qu'en son sein elle n'a point portés.

Les Gentils.

102. Lève ta tête altière.

Ostende faciem tuam, et salvi erimus.

103. Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.

Thronum ejus sicut dies cœli. — Son trône est comme la lumière des cieux.

104. Et que la terre enfante son sauveur.

Aperiatur terra et germinet salvatorem. (Isaie, c. 45, v. 8.)

105. Ce formidable amas de lances et d'épées.

Deditque lanceas, clypeos et peltas regis David, quas consecraverat in domo Domini. (*Paralip.* 2, 23, 9.)

ACTE QUATRIÈME.

Scène première.

106. Dans ces voiles, mes sœurs, que portaient-ils tous deux?

Les Lévites étaient voilés dans le temple à câuse de la majesté. (2me *Corinth.*)

Scène deuxième.

107. Un roi sage, ainsi Dieu l'a prononcé lui-même.

(*Deutéronome*, c. 17, v. 16.)

108. Craint le Seigneur son Dieu.

Discat timere Dominum Deum suum. (*Deut.*, c. 17, v. 19.)

109. Sans cesse a devant lui ses préceptes, ses lois.

Facit quod est rectum in conspectu Domini. — Il fait devant le Seigneur tout ce qui est juste.

110. Et d'injustes fardeaux n'accable point ses frères.

Si adversum me terra mea clamat. (Job, 31.) — Si ma terre crie contre moi. C'est la terre trop chargée d'impôts.

111. David me paraît le plus parfait modèle.

Ambulavit in viis David patris sui. — Il suivit l'exemple de David, son père.

112. L'infidèle Joram, l'impie Ochosias.

Joas, fils d'Ochosias, et neveu de Joram, époux d'Athalie.

113. Vous choisit, vous sauva du milieu du carnage.

Josabet conserva Joas, et Dieu le permit pour empêcher que la race de David ne fût éteinte.

114. Perdre en vous le dernier des enfants de son fils.

Athalie voulut qu'il ne restât pas un seul de la maison de David, et elle crut avoir exécuté son dessein. Il n'en resta qu'un, qui était fils d'Ochosias.

Scène troisième.

115. Voilà donc votre roi, votre unique espérance.

M. d'Andilly a dit : « Voilà le seul qui vous reste de la maison de David. »

116. Ministres du Seigneur, c'est à vous d'achever.

Les prêtres étaient de la famille d'Aaron, et il n'y avait que ceux de cette famille lesquels pussent exercer la sacrificature.

117. Mais ma force est au Dieu dont l'intérêt me guide.

Custodit Dominus animos sanctorum suorum. — Dieu conserve la force à ceux qui l'adorent.

118. Dieu sur ses ennemis répandra sa terreur.

Ad iracundiam me provocaverunt ipsi et reges eorum et sacerdotes eorum. — Ils ont excité ma colère, eux, leurs rois et leurs prêtres. (JÉRÉMIE, c. 32, v. 32.)

119. De rétablir Joas au trône de ses pères.

Eduxerunt filium regis et imposuerunt ei diadema et testimonium, dederuntque in manu ejus tenendam legem et constituerunt eum regem. (*Paralip.*, lib. 2, c. 23, v. 11.)

120. Qu'il éprouve, grand Dieu! ta fureur vengeresse.

« Le Dieu fort est jaloux; il a la fureur à son commandement; il se venge de ses ennemis; il fait ressentir sa colère à ceux qui le haïssent. »

Peinture terrible de Dieu lorsqu'il s'apprête à se venger. (*Nahum*, c. 1, v. 1 et suivants.)

121. Soient au rang de ces morts que tu ne connais plus.

Dixerunt : « Venite et disperdamus eos de gente et non memoretur nomen Israel. » — Ils ont dit à Dieu : « Viens, et nous les séparerons des nations, et on ne se souviendra plus du nom d'Israël. »

122. Pourrais-je à cette loi ne me pas conformer?

Pourrais-je jamais manquer à Dieu?

123. Et d'un sceptre de fer veut être gouverné.

(Michée, c. 3, v. 3)

Michée prophétisait en même temps que Jérémie, et il se sert de beaucoup d'expressions qui semblent tirées de lui; il en emploie de trop fortes pour montrer les violences des grands. « Ce sont, dit-il, des gens qui mangent la chair de mon peuple, qui lui arrachent la peau, lui brisent les os et les mettent en pièces pour les brûler dans leurs chaudières. »

124. Ils vous feront enfin haïr la vérité.

Malum dicunt bonum. — Il disent que le mal est bien. Ils justifient ainsi leurs mauvaises actions.

125. Que Dieu sera toujours le premier de vos soins.

Judicabo tibi quid sit bonum et quid Dominus requirat a te : utique facere judicium et diligere misericordiam et sollicitum ambulare cum Deo tuo. — Je te dirai ce qui est bien et ce que le Seigneur exige de toi : que tu rendes la justice, que tu aies soin de pratiquer la charité et que tu sois attentif à marcher toujours avec Dieu. (MICHÉE, c. 6, v. 8.)

Scène cinquième.

126. Où le père des Juifs.

Abraham.

127. Et lui sacrifiant tout l'espoir de sa race.

Numquid dabo primogenitum meum pro scelere meo. — Sacrifierai-je mon fils aîné pour effacer les péchés de mon âme? (MICHÉE, c. 6, v. 7.)

128. Amis, partageons-nous.

Tertia pars in portis, tertia ad domum regis, tertia ad portam quæ appellatur fundamenti. (*Paralip.*, c. 23, v. 5.)

Scène sixième.

129. Que ni lui ni son Christ ne règnent plus sur nous.

Exprobraverunt vestigia Christi tui. — Ils disent que le Messie ne viendra point.

ACTE CINQUIÈME.

Scène première.

130. Et força le Jourdain de rebrousser son cours.

Jordanis retrò...

Scène deuxième.

131. Je me rends. Vous m'ouvrez un avis que j'embrasse.

Nimis profundæ sunt cogitationes suæ!

132. Il est vrai, de David un trésor est resté.

Pour justifier l'équivoque du grand-prêtre si on l'attaque, voir SAINT JEAN, c. 2, v. 19.

Scène troisième.

133. Grand Dieu! voici ton heure : on t'amène ta proie.

Pharaon dit : « Sacrifiez ici. » Moïse répond : « Nos victimes sont vos dieux. » — Abominationes Egyptiorum immolabimus Domino. — Nous immolerons au Seigneur les abominations des Égyptiens.

134. Qu'elle ne pourra plus retourner en arrière.

Pluat suprà peccatores laqueos ignis et sulphur. — Que le feu et le soufre pleuvent sur les pécheurs pris dans le piége.

Scène quatrième.

135. Partout, sans vous montrer, environnez ce lieu.

Levitæ autem circumdent regem habentes

singuli arma sua. — Que les lévites demeurent toujours auprès de la personne du roi avec leurs armes. (*Paralip.*, lib. 2, c. 23, v. 7.)

136. L'ange exterminateur est debout avec nous.

« Solvite templum hoc et in tribus diebus excitabo illud. — Détruisez ce temple et je le relèverai en trois jours. » Mais le temple dont il parlait était son corps. (Saint Jean, ch. 2, v. 21.)

Scène cinquième.

137. Cet enfant, ce trésor, où sont-ils?

Martyre de saint Laurent, à qui le juge demande les trésors de l'église.

A quo cùm quærentur thesauri ecclesiæ, promisit demonstraturum se, sequenti die pauperes duxit. Interrogatus ubi essent thesauri quos promiserat, ostendit pauperes, dicens : « Hi sunt thesauri Ecclesiæ. » Laurentius pro singulari suæ interpretationis vivacitate sacram martyrii accepit coronam.

Comme on lui demandait où étaient les trésors de l'église, il promit de les montrer, et le jour suivant il conduisit les pauvres avec lui. Interrogé où étaient les trésors qu'il avait promis, il montra les pauvres en disant : « Voilà les trésors de l'Église. » Laurent, pour prix de son interprétation, reçut la couronne du martyre.

Sancti Ambrosii de officiis.

Dans Prudence, saint Laurent demande du temps pour calculer la somme.

Saint Augustin même, qui est si ennemi du mensonge, loue ce mot de saint Laurent : Hæ sunt divitiæ Ecclesiæ. Ce sont là les trésors de l'Église. (S. August. sermones 303.)

158. Voilà ton roi, ton fils!

Vidit regem stantem super tribunal juxta morem et cantores et tubas, omnemque populum terræ lætantem et canentem. (*Regum* lib. 4, c. 11, v. 14.)

159. Ce Dieu que tu bravais en nos mains t'a livrée.

Excès du malheur.

140. Lâche Abner, dans quel piége?

Dieu a trompé Pharaon. Dieu dit à Moïse : « Dites à Pharaon : Dimitte populum meum ut sacrificet mihi in deserto. » Envoyez mon peuple afin qu'il m'offre un sacrifice dans le désert. Pharaon répond : « Ego dimittam vos ut sacrificet Domino vestro in deserto. » Je vous laisserai aller pour que vous sacrifiiez à votre Dieu dans le désert. Mais il ajoute : « Verumtamen longiùs ne abeatis. » Mais ne soyez pas longtemps absents. Moïse n'a pas répondu. Donc Dieu voulait faire sortir le peuple tout à fait et Pharaon ne l'entendait pas ainsi.

141. On vient à mon secours.

Et tu quæres auxilium ab inimico. Et toi aussi tu cherches du secours contre ton ennemi. (Nahum, c. 3, v. 11.)

Scène sixième.

142. Comme le vent dans l'air dissipe la fumée.

Tes défenseurs seront comme des sauterelles qui s'arrêtent sur les haies dans un temps froid. Sol ortus est et accolaverunt. Dès que le soleil est levé, elles s'envolent. (NAHUM, c. 3, v. 17.)

143. Nos lévites du haut de nos sacrés parvis.

On fit monter saint Jacques au haut du temple pour y déclarer à tout le peuple ses sentiments sur Jésus-Christ, et aussitôt tous ses ennemis y montèrent pour l'en précipiter.

144. Femmes, vieillards, enfants, s'embrassant avec joie.

Lætatus est omnis populus. (*Regum* lib. 4, c. 11, v. 20.)

145. De son temple profane on a brisé les portes.

Ingressus est populus templum Baal. (*Regum* lib. 4, c. 11, v. 17.)

Et tes remparts tomberont comme les figues mûres tombent pour peu qu'on secoue les figuiers. (NAHUM, c. 3, v. 12.)

146. Mathan est égorgé.

Mathan occiderunt coram altari. (*Regum* lib. 4, c. 11, v. 19.)

147. Voici ce qu'en mourant lui souhaite sa mère.

Toute la prophétie du prophète Nahum contre Ninive est de quelques cents ans avant sa ruine, qui arriva sous Sennachérib.

148. Fidèle au sang d'Achab.

« Je ne suis pas meilleur que mes pères, » a dit Elie.

149. Conforme à son aïeul, à son père semblable.

Sic convivium eorum pariter potantium consumentur quasi stipula aviditate plena. C'est ainsi que ceux qui boivent ensemble se consument dans leurs festins comme la paille pleine d'avidité. (NAHUM, c. 1, v. 10.)

150. On verra de David l'héritier détestable.

Prédiction vraie(1).

Le prophète Nahum a prédit la ruine de Ninive de la même manière qu'elle arriva, c'est-à-dire par le débordement du Tigre qui renversa une partie de ses remparts et la livra ainsi aux Chaldéens après deux ans de siége. (NAHUM, c. 2, v. 6.)

151. Qu'à l'instant hors du temple elle soit emmenée.

Educite eam extra septa templi. (*Regum* lib. 4, c. 11, v. 15.)

152. Si quelque audacieux embrasse sa querelle.

Quicumque eam secutus fuerit, feriatur gladio. (*Regum* lib. 4, c. 11, v. 15.)

Scène septième.

153. Dieu, détournez de moi sa malédiction.

Ne tradas bestiis animam turturis tuæ. Dieu, ne livre pas aux bêtes l'âme de ta tourterelle.

(1) On voit combien Racine tenait à ce que les prédictions fussent vraies, c'est-à-dire à conserver sur la scène toute la vérité de l'histoire.

154. De Jacob avec Dieu confirmer l'alliance.

Miséricorde de Dieu. Revertitur et miserabitur nostri.—Dieu reviendra et il aura encore pitié de nous. (MICHÉE.)

155. Nous rengager à lui par de nouveaux serments.

Deponet iniquitates nostras et projiciet in profundum maris peccata nostra. — Il mettra sous ses pieds nos iniquités et rejettera tous nos péchés au fond de la mer. (MICHÉE, c. 7, v. 19.)

Scène huitième.

156. Apprenez, roi des Juifs.

Et nunc, reges, intelligite. (*Ps.* 2, v. 10.)

157. Et n'oubliez jamais.

Sciant gentes quoniam homines sunt.—Que les nations sachent pourquoi les hommes existent ; c'est-à-dire quels devoirs leur sont imposés.

158. Que les rois dans le ciel ont un juge sévère.

Erudimini qui judicat terram. (*Ps.* 2, v. 10.)

159. L'innocence un vengeur.

Dominus in medio nostri. — Le Seigneur est toujours au milieu de nous.

160. Et l'orphelin un père.

Orphano adjutor eris.

Nous avons à dire maintenant ce qu'il advint de l'œuvre de Racine.

On sait que commencée dans l'hiver de 1689, elle était achevée à la fin même de cette année.

Mais aussitôt, les cabales ordinaires à la cour et le zèle exagéré des dévots, et les critiques des poëtes jaloux se produisirent spontanément, tantôt en réclamations hypocrites, tantôt en lettres anonymes. On disait qu'il était honteux d'exposer sur le théâtre des demoiselles rassemblées de toutes les parties du royaume pour recevoir une éducation chrétienne. «Est-ce pour en faire des comédiennes qu'on prend soin des plus aimables et dignes jeunes filles nobles de nos provinces? » disait-on.

Madame de Maintenon hésita ; elle fut effrayée, et une année entière se passa en incertitudes. Elle suspendit toutes les représentations de Saint-Cyr lorsque tout était prêt pour jouer *Athalie*, et ce ne fut que dans l'hiver de 1690 à 1691 qu'elle fit venir dans sa chambre, en présence du roi, mais avec leurs habits ordinaires et sans aucun théâtre, les demoiselles qui avaient appris les rôles. On supprima même les chœurs et la musique; ce ne fut réellement qu'une lecture.

Cependant madame de Caylus a dit à ce sujet : « Cette pièce est si belle qu'elle produisit alors plus d'effet qu'elle n'en a produit sur le théâtre de Paris où Racine aurait été bien fâché de la voir aussi défigurée qu'elle le fut par une Josabeth fardée, une Athalie outrée et un grand-prêtre plus ressemblant aux capucinades du petit père Honoré qu'à la majesté d'un prophète divin.»

Ainsi cette tragédie, le chef-d'œuvre de la scène française, n'a jamais été représentée devant son auteur. Il n'eut pas la satisfaction de la voir applaudie, et on peut dire qu'il n'a jamais connu le sentiment public à l'égard de ce bel ouvrage. Il a même ignoré lui-même son propre chef-d'œuvre, car plusieurs fois il a exprimé son opinion sur ses tragédies, et c'est *Phèdre* qu'il a toujours placée au premier rang.

Toutefois on sait que Boileau lui avait prédit qu'*Athalie* serait admirée comme son chef-d'œuvre et c'est à tort que l'on a prétendu que M. Arnauld mettait *Esther* au-dessus d'*Athalie*. Il a dit seulement qu'il la préférait comme œuvre de piété et non pas comme œuvre de théâtre. Il l'a bien déclaré lui-même : « Ma principale raison, » a-t-il dit, « est que j'y trouve beaucoup plus de choses très-édifiantes et très-capables d'inspirer de la piété. »

Toutefois, sous ce rapport même il admirait *Athalie*. C'est son expression. Voici ce qu'il a écrit : « J'ai reçu *Athalie* et l'ai lue aussitôt avec une grande satisfaction. Si j'avais plus de loisir, je vous marquerais ce qui me la fait admirer. Le sujet y est traité avec un art merveilleux, les caractères sont bien soutenus et les vers nobles et naturels. Ce qu'on y fait dire aux gens de bien inspire du respect pour la religion et la vertu, et ce que l'on y fait dire aux méchants n'empêche point qu'on ait horreur de leur malice. »

Mais c'est surtout madame de Maintenon qui a

veillé sur la mémoire de Racine. Elle avait encouragé l'auteur vivant ; elle servit encore sa gloire quand il n'exista plus. Elle conservait en même temps un souvenir fidèle à son ancien ami, et un vif enthousiasme pour les ouvrages du poëte.

Ce fut trois ans après la mort de Racine qu'elle osa porter sur la scène cette tragédie. Ce fut devant le roi et la cour, au théâtre de Versailles ; mais aucun étranger n'y fut admis, elle n'osa pas permettre encore que le public consacrât par son admiration le dernier triomphe de son auteur.

Baron, quoique comédien, était alors fort aimé par les plus grands seigneurs. Il plaisait à la cour. C'était Louis XIV lui-même qui l'invitait souvent à y venir. Madame de Maintenon le chargea de la direction de cette grande affaire, et on donna cette représentation comme un simple amusement de la duchesse de Bourgogne avec ses familiers et les plus intimes de sa cour particulière.

Ce fut au mois de février 1702. Voici quels furent les acteurs :

Athalie.....	La présidente de Chailly.
Joas.....	Le fils du comte de Guiche.
Joad.....	Baron.
Josabeth.....	La duchesse de Bourgogne.
Abner.....	Le duc d'Orléans.
Salomith.....	La comtesse d'Ayen.
Zacharie.....	Le comte de Champéron.

Le Mercure galant de 1702 a rendu compte de cette soirée. Il a dit que jamais Baron n'avait joué

avec plus de force et de dignité et que la présidente de Chailly avait été admirable.

Cependant, malgré ce succès, ce ne fut que plus de quatorze ans après que l'on osa risquer, le 3 mars 1716, la première représentation publique.

Voici quels furent les acteurs :

Athalie.....	Mlle Desmares.
Joas.....	Le fils de Laurent, concierge du théâtre.
Joad.....	Beaubourg.
Josabeth.....	Mlle Duclos.
Abner.....	Philippe Poisson.
Mathan.....	Dancourt.
Zacharie.....	Mimi Dancourt.

Voilà quels furent l'Athalie outrée, la Josabeth fardée et le petit père Honoré.

En effet, Beaubourg fit toujours regretter Baron qui avait quitté le théâtre et n'y rentra que quatre ans après, en 1720. Beaubourg a été le plus déclamateur des acteurs tragiques ; mais à force de varier, dit-on, les tons et les inflexions, il en trouvait quelquefois qui allaient au cœur.

Mademoiselle Desmares, qui jouait alors les premiers rôles tragiques, était en même temps la plus excellente soubrette. On dit qu'elle a été la plus gaie de toutes celles qui ont passé sur la scène, et voilà pourquoi elle était outrée dans la tragédie, de peur de se rapprocher sans le vouloir du ton de la comédie à laquelle elle était accoutumée.

Les premières représentations publiques d'*Athalie*

furent donc peu satisfaisantes pour les admirateurs de Racine. Mais lorsque Baron revint en 1720 sur la scène, il se hâta de reprendre les rôles d'Assuérus et de Joad.

Ce fut alors, le 8 mai 1721, qu'*Esther* parvint au théâtre :

Esther.....	Mlle Duclos.
Assuérus.....	Baron.
Mardochée.....	Legrand père.
Aman.....	Dufresne.
Zarès.....	Mlle Lecouvreur.

Mademoiselle Duclos étant la plus ancienne, la célèbre Adrienne Lecouvreur a été obligée de jouer le second rôle, le rôle très-insignifiant de la femme d'Aman; aussi est-ce une erreur de tant de commentateurs de Racine, qui ont dit d'Adrienne Lecouvreur que ses débuts avaient été si brillants qu'elle avait été admise sur-le-champ aux premiers rôles tragiques et comiques. Elle a débuté le 14 mai 1717, et le 8 mai 1721 elle jouait encore les seconds rôles. Ce n'est qu'en 1723 qu'elle eut les premiers rôles dans les distributions des pièces nouvelles, parce que mademoiselle Duclos passa alors aux rôles de reines.

La tragédie d'*Athalie* a illustré un grand nombre d'acteurs. On a dit que le rôle de Joad a été le triomphe de Baron; mais il a fait briller, on peut même dire qu'il a soutenu un grand nombre d'autres acteurs, et Talma, dans les dernières années de sa vie, y fut justement admiré.

Le rôle d'Athalie fut le triomphe de mademoiselle Dumesnil; mais mademoiselle Clairon, mademoiselle Duchesnois, et aujourd'hui mademoiselle Rachel ont préféré Phèdre.

Je terminerai donc ces observations par les détails que le *Manuel du Théâtre Français* a donnés de la manière dont mademoiselle Dumesnil jouait le rôle d'Athalie : « C'est un de ceux, » dit-il, « que mademoiselle Dumesnil jouait avec le plus de supériorité. Son entrée sur le théâtre était effrayante. Elle jetait autour d'elle des regards furieux et remplis à la fois de menace et de terreur. Elle paraissait poursuivie par la colère céleste et fuyant, pour ainsi dire, devant un Dieu vengeur. Elle se remettait ensuite, rappelait sa fierté, et commençait d'un ton noble et tranquille le récit de ce songe, l'un des plus beaux morceaux de poésie qu'on ait jamais entendus sur la scène tragique.

» Puis, bientôt se pénétrant des images que lui retraçait le souvenir de ce songe funeste, elle les rendait présentes aux yeux des spectateurs. On croyait la voir successivement tendre les bras vers l'ombre de sa mère, se détourner avec horreur en trouvant, au lieu d'elle, un horrible amas de membres déchirés et sanglants, se rassurer ensuite à la vue d'un jeune enfant vêtu d'un long habit de lin, et porter enfin sa main sur la blessure qu'elle semblait recevoir encore. Ce n'était plus un récit, ce n'était plus un songe; c'était un fait, une action véritable.

» Mais tout son art, et, si on ose le dire, son génie dramatique, paraissaient se développer dans cette scène admirable déjà citée. Éliacin, amené devant elle, rappelait d'abord toutes ses terreurs.

« C'est lui! d'horreur encor tous mes sens sont saisis. »

» Bientôt, savante dans l'art de se contraindre, elle caressait cet enfant; mais c'était les caresses d'un tigre prêt à dévorer sa proie. Son sourire avait quelque chose de cruel; ses yeux, presque à chaque réponse, se fixaient alternativement et avec une expression différente sur Mathan, sur Abner et sur Josabeth. Ils revenaient tomber sur Joas; et lorsque la voix, la grâce et la sagesse prématurée de ce jeune prince lui causaient une émotion involontaire, rien ne peut retracer la manière dont elle exprimait sa surprise d'un mouvement de pitié si étranger à son caractère.

» Mais quand, après un nouvel interrogatoire, aigrie par la naïveté piquante des réponses d'Éliacin, elle se laissait aller enfin à toute sa fureur, qu'elle faisait gloire de ses premiers crimes et de sa haine implacable pour le sang de David, on tremblait des crimes nouveaux qu'elle semblait méditer, et l'on ne pouvait, sans frémir, entendre ses derniers mots : « *J'ai voulu voir, j'ai vu;* » ni voir le regard farouche dont elle les accompagnait et qui paraissait annoncer la ruine du temple et le massacre de ses prêtres.

» Cette scène, la plus belle et la plus parfaite dans toutes ses parties que jamais poëte tragique ait conçue, est, on peut le dire, l'épreuve la plus dangereuse où puisse être mis le talent d'une actrice. Le succès de mademoiselle Dumesnil s'y soutint constamment jusqu'au moment de sa retraite. »

Je n'ai plus qu'un dernier mot à dire :

Il est certain, je crois, que les personnages de Phèdre et d'Athalie sont également tragiques au plus haut degré. Mais c'est l'ensemble de la dernière pièce de Racine qui est supérieur à tous ses ouvrages. Quoique les caractères de Thésée et d'Hippolyte soient convenablement liés à l'action et purement dessinés, quelle différence avec les beaux caractères qui accompagnent la superbe Athalie! La grandeur de Joad, la grâce de Joas et la sagesse et le dévouement dans les rôles de Josabeth et d'Abner sont dignes de la plus haute admiration.

Voilà ce qui fait qu'*Athalie* est le chef-d'œuvre de Racine, et, comme l'a si bien dit Suard, le chef-d'œuvre de la scène française. Mais répétons aussi les paroles de Voltaire : « Oui, *Athalie* est l'ouvrage le plus approchant de la perfection qui soit jamais sorti de la main des hommes. »

Voici la lettre dans laquelle Suard a consacré ces deux éloges, et nous la ferons suivre de celles des critiques de l'Académie non connues encore et de quelques variantes.

LETTRE DE SUARD A CONDORCET

SUR LA TRAGÉDIE D'ATHALIE.

Condorcet avait dit que la tragédie d'Athalie est immorale.

Suard lui répondit la lettre suivante :

« Vous êtes bien sévère, mon ami, au sujet du chef-d'œuvre de la scène française.

» Vous prétendez que la tragédie d'Athalie est immorale, parce que, dites-vous, son principal personnage est fanatique.

» Vous pensez qu'il y a contradiction lorsque Joad dit :

> Dieu ne recherche point, aveugle en sa colère,
> Sur le fils qui le craint, l'impiété du père.

parce que Joad a dit précédemment :

> Dieu qui, frappant Joram, le mari de leur fille,
> A jusques sur son fils poursuivi sa famille.

» Mais lisez : sur le fils *qui le craint*.

» Voilà donc la différence. Joad pense que Dieu ne punit le fils des crimes de son père, que lorsque le fils est impie aussi, c'est-à-dire lorsqu'il partage d'intention les crimes que le père a commis de fait.

» Cette explication vous prouve que ce passage n'est pas d'une si grande intolérance.

» Vous citez aussi :

> Daigne, daigne, mon Dieu! sur Mathan et sur elle
> Répandre cet esprit d'imprudence et d'erreur,
> De la chute des rois funeste avant-coureur.

» Vous pensez qu'il est horrible de présenter à l'hommage des peuples un Dieu qui ferait exprès des coupables pour les punir; mais Athalie et Mathan ne sont-ils pas déjà des coupables? Cette Athalie qui

Se baigne impunément dans le sang de nos rois,
Des enfants de son fils détestable homicide,

et ce Mathan,

Plus méchant qu'Athalie,
Et de toute vertu zélé persécuteur.

» Joad émet donc ici le principe, non pas que Dieu inspire des crimes pour les punir, mais qu'il inspire aux criminels assez d'imprudence et de mauvaise conduite même, si l'on veut l'entendre ainsi, pour qu'ils se découvrent eux-mêmes, et que l'état social puisse les connaître, les frapper et être plus en sûreté.

» Mais vous dites encore que Joad demande la mort de Joas s'il se conduit avec peu de piété. Remarquez que Joad ne dit point s'il se conduit avec peu de piété, mais si Dieu prévoit

qu'indigne de sa race,
Il doive de David abandonner la trace.

» Or combien de fois n'avons-nous pas dit, vous et moi, de quelque homme déshonoré, qu'il eût été bien heureux pour sa famille qu'il fût mort au berceau! C'est un des vœux les plus ordinaires quand on parle des criminels ou des tyrans. On l'a dit des Ravaillac et des Nérons; et puisque Joas devait devenir roi, Joad n'avait-il pas raison de dé-

sirer qu'il mourût plutôt que de devenir un de ces scélérats puissants qui font le malheur des peuples? Ce passage même est d'autant plus convenable dans la bouche de ce grand-prêtre, que Joas, devenu roi, fut réellement cruel et impie et fit même périr le fils de Joad.

» Vous prétendez aussi qu'il attire Athalie dans un piége pour l'assassiner. C'est elle qui le dit. Mais il est facile de lui répondre qu'elle y est venue d'elle-même pour y chercher un trésor qu'elle convoitait et aussi pour y reconnaître un enfant qu'elle craignait et qu'elle aurait certainement fait mettre à mort dès qu'un événement quelconque lui aurait révélé sa naissance. Pourquoi voudriez-vous que Joad lui livrât cet enfant pour qu'il soit égorgé par elle quelque jour, et ne doit-il pas avoir le courage de le défendre, lorsqu'il l'a élevé, adopté pour ainsi dire, et que cet enfant est son roi, de sa religion, le seul héritier de la maison de David, et le seul espoir d'Israël?

» Enfin vous affirmez que Racine a falsifié l'Écriture, pour attribuer à Joad cette conduite très-odieuse qu'on donne pour modèle. On doit dire, au contraire, et il est trop facile de le prouver, que jamais il n'a conservé avec plus de scrupule la vérité historique, lui qui en était si soigneux. Aussi souvenez-vous, mon cher ami, que M. de Voltaire a écrit que cette tragédie d'Athalie était *l'ouvrage le plus approchant de la perfection qui soit jamais sorti de la main des hommes.* »

EXAMEN D'ATHALIE

PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

L'Académie a examiné d'abord la tragédie du *Cid*.

Elle a examiné ensuite quelques odes de Malherbe. Vingt ans après, Fénelon a proposé de continuer ce genre de travail.

DISCOURS DE FÉNELON.

« Messieurs, mon avis est que l'Académie entreprenne d'examiner les ouvrages de tous les bons auteurs qui ont écrit en notre langue, et qu'elle en donne au public une édition accompagnée de trois sortes de notes :

» 1. Sur le style et le langage;

» 2. Sur les pensées et les sentiments;

» 3. Sur le fond et sur les règles de chacun de ces ouvrages.

» Nous avons dans les remarques de l'Académie sur *le Cid* et dans ses observations sur quelques odes de Malherbe, un modèle très-parfait de cette sorte de travail, et l'Académie ne manque ni des lumières ni du courage nécessaires pour l'imiter.

» Il ne faut pas toutefois espérer que cela se

fasse avec la même ardeur que dans les premiers temps, ni que plusieurs commissaires s'assemblent régulièrement comme ils faisaient alors pour examiner un même ouvrage et en faire ensuite leur rapport dans l'assemblée générale. Ainsi il faut que chacun des académiciens, sans en excepter ceux qui sont dans les provinces, choisisse, selon son goût, l'auteur qu'il voudra examiner et qu'il rapporte ou qu'il envoie ses remarques par écrit aux jours d'assemblée.

» Le public ne jugera pas indigne de l'Académie un travail qui fut autrefois celui d'Aristote, de Denis d'Halicarnasse, de Démétrius, d'Hermogène, de Quintilien et de Longin, et peut-être que par là nous mériterons un jour de la postérité la même reconnaissance que nous conservons aujourd'hui pour ces grands hommes qui ont été si utilement instruits sur les beautés et sur les défauts des plus fameux ouvrages de leur temps.

» D'ailleurs rien ne saurait être plus utile pour exécuter le dessein que l'Académie a toujours eu de donner au public une rhétorique et une poétique. L'article 26 de nos statuts porte en termes exprès, que ces ouvrages seront composés sur les observations de l'Académie. C'est donc par les observations qu'il faut commencer, et c'est ce que je propose.

» S'il ne s'agissait que de mettre en français les règles d'éloquence et de poésie que nous ont données les Grecs et les Latins, il ne nous resterait

plus rien à faire. Ils ont été traduits en notre langue, et sont entre les mains de tout le monde; et la Poétique d'Aristote n'était peut-être pas si intelligible de son temps pour les Athéniens qu'elle l'est aujourd'hui pour les Français depuis l'excellente traduction que nous en avons et qui est accompagnée des meilleures notes qui aient peut-être jamais été faites sur aucun des auteurs de l'antiquité.

» Mais il s'agit d'appliquer ces préceptes à notre langue, de montrer comment on peut être éloquent en français, et comment on peut, dans la langue de Louis le Grand, trouver le même sublime et les mêmes grâces qu'Homère et Démosthènes, Cicéron et Virgile avaient trouvés dans la langue d'Alexandre et dans celle d'Auguste.

» Or, cela ne se fera pas en se contentant d'assurer avec une confiance peut-être mal fondée, que nous sommes capables d'égaler et même de surpasser les anciens. Ce n'est en effet que par la lecture de nos bons auteurs et par un examen sérieux de leurs ouvrages que nous pouvons connaître nous-même et faire ensuite sentir aux autres ce que peut notre langue et ce qu'elle ne peut pas, et comment elle veut être maniée pour produire les miracles qui sont les effets ordinaires de l'éloquence et de la poésie.

» Chaque langue a son génie, son éloquence, sa poésie, et, si j'ose ainsi parler, ses talents particuliers.

» Les Italiens ni les Espagnols ne feront jamais peut-être de bonnes tragédies, ni les Français de bons poëmes épiques.

» Nos anciens poëtes avaient voulu faire des vers sur les mesures d'Horace, comme Horace en avait fait sur les mesures des Grecs. Cela ne nous a pas réussi, et il a fallu inventer des mesures convenables aux mots dont notre langue est composée.

» Depuis cent ans l'éloquence de nos orateurs pour la chaire et pour le barreau a changé de forme trois ou quatre fois. Combien de styles différents avons-nous admirés dans les prédicateurs avant que d'avoir éprouvé celui du P. Bourdaloue, qui a effacé tous les autres, et qui est peut-être arrivé à la perfection dont notre langue est capable dans ce genre d'éloquence!

» Il serait inutile d'entrer dans un plus grand détail; il suffit de dire en un mot que les plus importants et les plus utiles préceptes que nous ont laissés les anciens, soit pour l'éloquence ou pour la poésie, ne sont autre chose que les sages et judicieuses réflexions qu'ils avaient faites sur les ouvrages de leurs plus célèbres écrivains.

» Voilà le travail que j'estime être le seul digne de l'Académie, après que le dictionnaire sera achevé, et je proposerai la manière de le conduire avec ordre et avec facilité, au cas qu'elle en fasse le même jugement que moi. »

C'est ainsi que Fénelon proposa à l'Académie de commenter les meilleurs ouvrages de la langue française. Mais ce ne fut que cinq ans après sa mort, en 1719, qu'elle déclara que l'examen des meilleurs ouvrages de la langue française est le travail le plus utile auquel l'Académie puisse s'appliquer, et en conséquence elle choisit le Quinte-Curce de Vaugelas et l'Athalie de Racine pour être les deux premiers ouvrages qui seraient examinés et commentés par elle.

Puis, ce ne fut que onze ans après que l'Académie fit l'examen d'Athalie. Ce fut en 1730, par les soins de l'abbé Dubos, secrétaire, que le commentaire qu'il proposa fut discuté et approuvé dans ses réunions mensuelles.

Mais ce travail ne fut pas encore publié à cette époque, et peut-être ne le serait-il pas même aujourd'hui, si la Harpe n'avait pas eu l'idée de commenter Racine. Il sentit que la publication du travail de l'Académie joint à son édition lui donnerait plus de prix, et d'Alembert, alors secrétaire, lui livra le manuscrit.

Toutefois ils firent à l'examen de l'Académie un grand nombre de changements sans les lui soumettre et sans prendre son avis.

Voici les articles qu'ils ont supprimés et qui n'ont jamais été imprimés.

ACTE PREMIER.

Scène première.

V. 11. . . Achab détruit, et de son sang trempé,
Le champ que par le meurtre il avait usurpé ;
Près de ce champ fatal Jezabel immolée ;
Dans son sang.....

Trempé semble se rapporter à Achab au lieu qu'il se rapporte à champ, et puis tant de mots répétés : il faut éviter ces négligences.

Scène deuxième.

13. Avant que son destin s'explique par ma voix.

Ce vers a donné lieu à une longue discussion ; les uns ont prétendu que le mot *destin* pouvait réveiller l'idée du paganisme, les autres ont répliqué que l'adjectif *son* fixe le sens, et que *par ma voix* ne fait nullement de Joad un automate sacré, un organe simple, tel que la Pythie des païens.

Scène troisième.

11. J'entends déjà, j'entends la trompette sacrée.

Quelques-uns ont trouvé que cette répétition : *J'entends déjà, j'entends*, devait être pour quelque

endroit plus rempli de passion. D'autres (1) ont répondu que l'état où est Josabet et la cérémonie peuvent faire admettre cette répétition.

Même scène.

13. Tandis que je me vais préparer à marcher.

La plupart ont prétendu que le vers n'est pas régulier, parce qu'il ne doit point y avoir de repos entre *je vais* et *préparer*, et que ces deux mots ne peuvent pas être en différents hémistiches (2).

Scène quatrième.

13. Il donne aux fleurs leur aimable peinture.

Plusieurs ont trouvé qu'*aimable peinture* est une expression impropre pour exprimer les couleurs et l'émail des fleurs.

Même scène.

34. Un Dieu si bon ne peut-il vous charmer ?

Plusieurs ont trouvé le mot charmer faible et impropre.

(1) Quelques-uns et d'autres, mais l'Académie ne donne pas de décision. Elle a raison, car plusieurs, quelques-uns, et les uns ou les autres, c'est toujours la minorité, les voix n'ont pas été comptées, ce n'est pas là l'Académie.

(2) C'est d'Alembert seul qui l'a trouvé ainsi. Cette note est de son écriture et elle est écrite sur la marge.

55. Est-il donc à vos cœurs, est-il si difficile.

La plupart ont trouvé cette suspension vicieuse, parce que cet hémistiche ne présente rien à l'esprit, ce qui est un vice dans la poésie.

57. L'esclave craint le tyran qui l'outrage.

On a observé qu'un esclave *craint* naturellement son tyran, mais qu'il le hait et le déteste quand il en est outragé (1).

ACTE DEUXIÈME.

Scène deuxième.

12. Comme moi, le servait en long habit de lin.

Plusieurs ont écrit qu'*en long habit de lin* est une circonstance petite, inutile, et mise uniquement pour la rime.

Scène cinquième.

106. La splendeur de son sort.....
Si le sort l'a placé.....

Ces deux vers ont paru négligés à cause du double sens du mot *sort*, qui dans le premier est pour l'état, et dans le second pour la destinée.

(1) D'Alembert a rayé cette note et l'a remplacée par une tout autre pensée.

On a porté le même jugement des deux *doit* qui se trouvent dans les vers précédents (1).

Même scène.

155. Je veux bien, Abner, vous l'avouer.

Quelques-uns ont dit qu'*avouer* n'est pas l'expression propre pour dire vous faire remarquer, vous faire faire attention.

Scène septième.

13. . . . . Son ingénuité
N'altère point encore la simple vérité.

Plusieurs ont dit que le mot encore fait entendre que l'ingénuité peut un jour altérer la vérité.

Même scène.

55. Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le contemple?

L'exactitude du style veut qu'on dise : on le prie, on le contemple.

D'ailleurs Athalie, pour répondre avec précision à Joas, devait dire : on le prie, on le bénisse.

(1) D'Alembert a écrit en marge une autre note.

Même scène.

90. . . . . Vous-même en faites gloire.

Il faut répéter le pronom, et dire : vous-même *vous* en faites gloire (1).

Même scène.

103. . . . . A cette aveugle rage
Rendu meurtre pour meurtre.

On ne doit pas dire rendre meurtre pour meurtre à une rage.

106. Comme on traitait d'Achab.....

Il faudrait changer le temps et dire : comme on avait traité.

Scène huitième.

2. . . . . Et plaignais votre peine.

Quelques-uns ont dit qu'il fallait répéter je et dire : et je plaignais.

Même scène.

7. Je reconnais, Abner, ce service important.

Joad veut dire seulement qu'il reconnaît l'im-

(1) A l'égard de ces trois dernières critiques et de plusieurs autres, voir les variantes.

portance de ce service; mais reconnaître un service, c'est le récompenser (1).

Même scène.

12. . . . . Où ses pas ont touché.

Plusieurs ont dit que *pas* ne devait pas se dire pour pieds. D'autres ont trouvé l'expression plus poétique.

Scène neuvième.

5. . . . . A tous ses attraits périlleux?

On a trouvé que *tous* est une cheville, et que périlleux n'est pas assez le mot propre.

Périlleux ne se dit que du danger physique et non du danger moral (2).

Même scène.

32. Loin du monde élevé. ...,

Il y a ici une équivoque. Il semble par la construction que ce vers se rapporte au lys dont il est parlé dans le vers précédent, au lieu qu'il se rapporte à Joas.

Même scène.

41. . . . Trouve d'obstacle à ses desseins.

Obstacle doit être au pluriel, et alors le vers ne serait pas exact.

(1) Je reconnais les services que l'Académie rend aux lettres, je ne les récompense pas.

(2) L'Académie n'a rien dit de plus; c'est d'Alembert seul qui a dit que les vers ont paru faibles et négligés.

On dit quel obstacle ou que d'obstacles.

Même scène.

48. Que dis-tu?

Cette expression a paru trop familière.

ACTE TROISIÈME.

Scène troisième.

De leur superbe oreille offensait la mollesse.

Quelques-uns ont condamné cette mollesse d'*oreille* avec l'épithète de superbe; mais la plupart ont trouvé ce vers fort beau et la figure très-noble (1).

Même scène.

36. Par les mains d'Athalie un temple fut construit.

On a trouvé cette inversion vicieuse et la construction embarrassée avec le vers précédent. S'il y avait : *qu'Athalie a construit*, la construction serait exacte.

Scène quatrième.

23. Pourriez-vous douter de l'accepter?

On a remarqué que *douter de* ne se dirait pas en

(1) On est étonné que d'Alembert ait supprimé cette approbation de l'Académie. Elle n'a pas fait souvent des compliments à Racine.

prose suivi d'un infinitif, mais qu'il se peut dire en poésie.

Même scène.

54. Est-ce un libérateur que le ciel vous prépare?

Quelques-uns ont trouvé qu'il n'y avait pas assez de gradation dans les discours artificieux de Mathan. Ce vers ne devait venir qu'après les quatre suivants.

Même scène.

49. . . . . Et suis prêt de vous croire.

On ne dit pas *prêt de* pour préparé, disposé. Il faut prêt à (1); *prêt de* s'écrit *près de*, et signifie proche, auprès.

Scène sixième.

50. C'est à Dieu seul qu'il nous faut attacher.

Dans la construction, *nous* devient le régime du verbe falloir, au lieu que le sens exige qu'il le soit du verbe attacher; cela s'entend, mais cela n'est pas grammaticalement exact.

Scène septième.

47. Nos mains ne peuvent pas, comme autrefois Jahel.

L'auteur veut dire : nos mains ne peuvent pas

(1) D'Alembert a écrit à côté de cette note : « *à examiner*, » mais la Harpe, sans rien dire, l'a rayée tout entière.

comme *celles* de Jahel, où *nous* ne pouvons pas comme autrefois Jahel ; mais il ne le dit pas bien.

Même scène.

20. . . . . Pour son temple attaqué.

On a désapprouvé temple attaqué (1).

Même scène.

30. . . . Où tu fais ta demeure sacrée.

On peut dire : Ce temple est ta demeure sacrée. Mais on ne dit pas *faire sa demeure sacrée ;* faire sa demeure signifie demeurer. On dirait : faire sa demeure éternelle, pour signifier demeurer éternellement, parce que éternellement est un adverbe modificatif du verbe demeurer ; mais sacrée ne peut pas l'être.

Même scène.

46. Quel est dans le lieu saint ce pontife égorgé?

La plupart ont dit que l'auteur détruit ici l'intérêt pour Joas en prévenant les auditeurs que Joas doit un jour faire égorger le fils de son bienfaiteur.

Plusieurs ont voulu excuser cet endroit comme langage prophétique qui ne fait pas naître une idée distincte.

(1) L'Académie aurait dû dire pourquoi.

Les critiques ont répondu que si le discours du grand-prêtre ne porte aucune idée, il est inutile, et que s'il présente quelque chose de réel, comme on n'en peut douter, d'après les notes de l'auteur, il détruit l'intérêt (1).

ACTE QUATRIÈME.

Scène première.

24. Je dois, comme autrefois la fille de Jephté,
Du Seigneur par ma mort apaiser la colère.

La plupart ont remarqué que la fille de Jephté n'apaisa point la colère du Seigneur par sa mort. Elle ne fut ou ne dut être immolée que pour acquitter un vœu téméraire de son père.

Scène deuxième.

41. Entrez, généreux chefs des familles sacrées,
Du ministère saint tour à tour honorées.

On a trouvé que le second vers ne disait rien que d'inutile, de faible, et n'était là que pour la rime.

(1) L'Académie s'est arrêtée là; c'est d'Alembert seul qui a continué la discussion. Il a mis en marge : « Les autres ont répliqué que l'intérêt principal de la pièce ne porte point sur Joas, mais sur l'accomplissement des promesses de Dieu en faveur de la race de David » Il me semble pourtant que l'innocence de Joas est un des plus grands charmes de la pièce, et qu'il est fâcheux de la détruire d'avance.

Scène troisième.

1. Roi, voilà vos vengeurs contre vos ennemis.

Quelques-uns ont douté qu'on pût dire vengeurs contre (1).

5. Dernier né des enfants du triste Ochosias.

Triste, en notre langue, ne signifie pas infortuné; mais c'est une expression que Racine a plusieurs fois employée dans ce sens et qui depuis pourrait l'être (2).

Même scène.

7. De cette fleur si tendre et sitôt moissonnée,
Tout Juda comme vous plaignant la destinée,
Avec ses frères morts le crut enveloppé.

Plusieurs ont trouvé qu'il y avait ici un mauvais arrangement d'idées et que l'ordre naturel demandait : « Tout Juda, le croyant enveloppé avec ses frères morts, plaignit la destinée de cette fleur si tendre. »

Les autres n'y ont rien trouvé à reprendre.

Même scène.

24. Instruite que Joas voit encor la lumière.

Instruit demande la préposition de.

(1) D'Alembert a rayé la note de l'Académie et l'a remplacée par une autre.

(2) Il faut remarquer que triste ne doit pas signifier ici infortuné. Racine n'aurait pas voulu exciter la pitié en faveur d'Ochosias qu'il nomme dans un autre vers : l'impie Ochosias. La signification de triste doit être ici : homme méprisable, mauvais, à dédaigner.

Même scène.

45. Et quels cœurs, si plongés.....

Quelques-uns ont dit qu'il n'y avait point assez de netteté dans la construction des vers suivants : « Un roi que Dieu lui-même a nourri, etc. »

Ce vers et les quatre qui le suivent devraient venir immédiatement après *dans ce saint appareil* dont ils sont l'explication. Le vers

Ne s'empresseront pas à suivre notre exemple

qui est entre deux, est cause que le sens suspendu fait quelque obscurité, quoique, en général, il s'entende.

Même scène.

68. De rétablir Joas au trône de ses pères.

Plusieurs ont dit qu'établir serait plus exact.

Même scène.

100. Entre le pauvre et vous.....
Comme eux vous fûtes pauvre.....

Le pluriel comme eux relatif à pauvre au singulier n'est pas exact. Plusieurs ont prétendu justifier ce pluriel par la syllepse qui suit plus l'ordre des idées que celui des mots (1).

(1) D'Alembert a encore substitué ici une note de lui à celle-ci qui est de l'Académie.

Scène cinquième.

58. Venez du diadème à leurs yeux vous couvrir.

On ne dit pas se couvrir d'un diadème. Le diadème ceint et ne couvre point. Plusieurs l'ont excusé.

Scène sixième.

16. Les flèches des méchants prétendent s'adresser.

La poésie peut animer tout. Homère a dit : Des flèches avides de sang, des dards impatients de frapper. Mais on a trouvé que Racine n'a pas heureusement imité cette figure, quand il dit *prétendent s'adresser*. Ici le mot prétendent ôte le feu qui ferait passer la figure.

Même scène.

46. Courons, fuyons, retirons-nous (1).

(1) Ce vers n'en a pas d'autre dans l'acte pour rimer avec lui. L'Académie n'en a rien dit; c'est d'Alembert qui a fait une note sur ce sujet. Il a dit : « Le premier vers du cinquième acte rime avec l'antépénultième du précédent. Racine a cru pouvoir en user ainsi, parce que le chœur lie les deux actes ensemble, et que Salomith, qui termine le quatrième acte, commence le cinquième. » Mais la division en actes a été faite pour interrompre le dialogue, donner du temps à l'action, afin qu'une partie se passe hors de vue. Racine n'a point parlé de cette reprise de la rime d'un acte à l'autre, et elle a eu lieu peut-être par une simple inattention.

ACTE CINQUIÈME.

Scène première.

2. Redoublez au Seigneur votre ardente prière.

On ne dit point redoubler à comme on dit adresser à. Quelques-uns ont cru que prière serait mieux au pluriel qu'au singulier (1).

Même scène.

57. Et força le Jourdain de rebrousser son cours.

La plupart ont cru qu'on ne pouvait pas dire *rebrousser son cours* à l'actif. Quand on dit rebrousser chemin, ces deux mots sont pris *per modum unius*, comme ne faisant ensemble qu'un seul mot pris absolument.

Scène deuxième.

10. J'attendais que le temple en cendres consumé.

On ne dit point consumé en cendres, mais réduit en cendres ou simplement consumé.

11. De flots de sang non encore assouvie.

Après consumé, assouvie : il y a ici deux participes qui, se rapportant à différents objets, em-

(1) La note de l'Académie porte deux critiques également vraies; mais d'Alembert l'a rejetée et l'a remplacée par cette note-ci : « Comme les mots au Seigneur ne peuvent être régis ici que par prière, plusieurs ont trouvé l'inversion trop forte, et moi, au contraire, je ne vois là aucune inversion. »

barrassent le sens. L'un est pris absolument, et l'autre est le nominatif ou le sujet de la proposition.

Même scène.

28. Quel conseil, cher Abner, croyez-vous qu'on doit suivre?

L'exactitude exige *qu'on doive*, parce que s'agissant d'un doute, il faut le mode conditionnel (1).

Même scène.

44. Crut calmer par ma mort le ciel qui la tourmente.

Quelques-uns ont dit que *tourmente* ne se pouvait pas dire pour effrayer, poursuivre.

Même scène.

45. Mais que peuvent pour lui vos inutiles soins?

La plupart ont dit qu'*inutile* est ici un pléonasme qui est purement oisif.

Scène troisième.

1. Grand Dieu! voici ton heure. On t'amène ta proie.

On a condamné cette expression : *on t'amène ta proie* comme peu convenable en parlant à Dieu.

(1) L'Académie avait décidé ainsi très-impérativement; d'Alembert a cru qu'elle s'était trompée, et je le crois comme lui. Il a donc refait la note. « Selon quelques-uns, » a-t-il dit, « l'exactitude exigeait *qu'on doive;* mais la plupart ont préféré *qu'on doit*, et pour appuyer leur avis, ont rapporté ces deux exemples :

« Croyez-vous qu'on doive faire une remarque sur ce vers? Quelle » remarque croyez-vous qu'on doit faire sur ce vers? »

» Dans le premier cas, que est conjonction, dans le second il est relatif. »

VARIANTES DE LA TRAGÉDIE D'ATHALIE.

ACTE PREMIER.

Scène première.

V. 1. Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternel.

On a imprimé dans une édition :

Oui, je viens en son temple adorer l'Éternel.

Je ne crois pas que Racine l'ait écrit ainsi. Cependant il a dit dans la même scène, *en* un lieu au lieu de *dans* un lieu, et plus loin *en* un secret vallon, et ailleurs encore : *en* ce temple où tu fais ta demeure.

Même scène.

43. Pour vous perdre, il n'est point de ressorts qu'il n'invente;
Quelquefois il vous plaint, souvent même il vous vante.

Ces vers étaient différents dans les premières éditions. Il y avait dans le manuscrit de Racine qui servit à la première publication, en 1691 :

Pour vous perdre, il n'est point de ressorts qu'il ne joue;
Quelquefois il vous plaint, souvent même il vous loue.

Louis Racine a écrit que son père les a changés parce qu'on a critiqué jouer des ressorts, au lieu de faire jouer; mais on sait que Louis Racine a commis de nombreuses erreurs dans ce qu'il a raconté de la vie et des ouvrages de son père.

Je crois que ce n'est pas Racine qui a fait ce changement-ci. Il est vrai qu'en prose on aurait dit : Il n'est point de ressorts qu'il ne fasse jouer ; mais l'abréviation employée ici par Racine est très-permise en poésie. En outre, sa pensée n'est plus exprimée par le mot invente. Racine a voulu dire que Mathan agit contre Joad, qu'il l'attaque, qu'il lutte contre lui, et non pas seulement qu'il invente, qu'il médite, qu'il projette.

Aussi un grand nombre d'éditeurs ont repris les vers du manuscrit de Racine.

Même scène.

49. Il lui feint qu'en un lieu, que vous seul connaissez.

L'Académie dit que feindre à quelqu'un n'est pas français. La Harpe le défend en rappelant le *finxit illi* des latins. « Cette locution, » dit-il, « est une de celles que Racine empruntait aux anciens pour introduire dans notre langue, et surtout dans notre poésie, des constructions précises et rapides. »

Je crois que si l'Académie avait fait sa critique du vivant de Racine, il l'aurait aisément satisfaite en disant :

Il feint que dans un lieu, que vous seul connaissez.

Même scène.

98. Et sa miséricorde à la fin s'est lassée.

La Harpe pense qu'on devrait lire ainsi :

Et sa longue clémence à la fin s'est lassée.

Même scène.

122. Les morts se ranimans à la voix d'Élysée.

C'est ainsi qu'on a écrit dans toutes les anciennes éditions. Mais on a corrigé Racine et on a bien fait. Il faut lire :

Les morts se ranimant.....

Scène deuxième.

73. Qui sait si cet enfant, par le crime entraîné,
Avec eux en naissant ne fut pas condamné?
Si Dieu, le séparant.....

L'Académie a condamné ces trois hémistiches rimant ensemble de suite. Mais j'ai vu une ancienne copie qui porte un vers différent :

Qui sait si cet enfant, par le crime entraîné,
Ne fut pas avec eux en naissant condamné?

Il me semble certain que Racine l'a écrit ainsi, et je suis persuadé que c'est une simple faute de copiste qui a interverti les mots, car ce vers est net et harmonieux; il évite une mauvaise inversion, il évite aussi la rime trois fois de suite répétée à trois hémistiches, dont Racine a dû s'apercevoir et qu'il n'a pas pu vouloir laisser.

Scène troisième.

11. J'entends déjà, j'entends la trompette sacrée,
Et du temple bientôt on permettra l'entrée.

L'Académie réprouve cette répétition de *j'en-*

tends. Il est très-facile de la satisfaire sans rien changer à la pensée, sans affaiblir l'expression et sans nuire au style, en disant :

N'entends-je pas déjà la trompette sacrée?
Ah! du temple bientôt on permettra l'entrée.

ACTE DEUXIÈME.

Scène cinquième.

105. A d'illustres parents s'il doit son origine,
La splendeur de son sort doit hâter sa ruine.
Dans le vulgaire obscur si le sort l'a placé,
Qu'importe qu'au hasard un sang vil soit versé?

L'Académie a critiqué les deux *doit* et les deux *sort*. Racine a pu vouloir répéter le mot doit qui est énergique et affirmatif. Mais il semble que ce ne puisse être que par inadvertance qu'il a placé les deux sorts aussi près l'un de l'autre. On pourrait aisément contenter l'Académie sans nuire aucunement à l'expression et à la force de la pensée en disant:

La splendeur de son rang doit hâter sa ruine.

Scène septième.

13. . . . . Son ingénuité
N'altère point encor la simple vérité.

L'Académie condamne le mot *encor* par une très-bonne raison, parce qu'il suppose que l'ingénuité pourra un jour altérer la vérité, ce qui ne peut pas être. Il est aisé de dire :

N'altère point en lui la simple vérité.

Même scène.

55. Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le contemple?

L'Académie veut qu'on dise : On *le* prie et on le contemple. On doit la contenter en mettant:

Dieu veut-il qu'à toute heure on le prie et contemple?

Même scène.

92. Tout l'univers le sait; vous-même en faites gloire.

L'Académie exige : vous-même *vous* en faites gloire. Mais il n'y a qu'un mot à changer :

Tout l'univers le sait, et vous en faites gloire.

Même scène.

106. Comme on traitait d'Achab les restes malheureux.

L'Académie réprouve *traitait* et veut un autre temps de ce verbe. On l'a corrigé dans plusieurs éditions, entre autres dans celle de 1768. On a imprimé :

Comme on traita d'Achab les restes malheureux.

Scène neuvième.

49. Sion, chère Sion, que dis-tu quand tu vois.

L'académie trouve *que dis-tu* trop familier. On peut aisément le supprimer en le remplaçant par un autre mot sans altérer le sentiment et dire :

Sion, chère Sion, tu souffres quand tu vois.

ACTE TROISIÈME.

Scène troisième.

79. Près de leurs passions rien ne me fut sacré.

L'Académie a dit :

« Près pour *au prix de* n'a pas paru assez exact à quelques-uns. »

Ainsi quelques-uns de l'Académie ont cru que Racine a voulu faire dire à Mathan : « Rien ne me fut sacré au prix de leurs passions. »

Il n'est pas facile de comprendre cette phrase.

D'Alembert, en livrant à la Harpe le manuscrit de l'Académie pour enrichir son édition, a voulu sans doute éclaircir le sens de cette critique et l'a rectifiée ainsi :

« Près, pour *en comparaison de*, n'a pas paru assez exact à quelques-uns. »

Ainsi, au dire de d'Alembert, quelques-uns ont pensé que Racine a voulu faire dire à Mathan : « Rien ne me fut sacré en comparaison de leurs passions. »

Je crois que la phrase de d'Alembert n'est pas plus intelligible que celle de l'Académie.

J'ai cherché le sens de ce vers de Racine, et il m'a semblé facile de le comprendre.

Près, suivant moi, n'est pas autre chose que *auprès, à côté*.

Voyez même le Dictionnaire de l'Académie :

« Près, préposition qui marque la proximité. »

L'Académie l'a entendu de même. Voyez ci-devant, page 153.

Ainsi Racine a voulu que Mathan dise : « J'étais auprès d'hommes livrés à leurs passions; je flattai leurs caprices.

» Rien n'était sacré pour eux; rien ne fut sacré pour moi. »

Aussi ajoute-t-il encore.

De mesure et de poids je changeais à leur gré.

C'est là ce qui éclaircit parfaitement le sens de cette phrase :

On avait proposé une variante, mais il faut respecter scrupuleusement le texte de Racine.

Scène quatrième.

16. Cet enfant sans parents qu'elle dit qu'elle a vu.

Louis Racine dit qu'il faudrait lire :

Cet enfant sans parents qu'elle dit avoir vu.

Même scène.

49. Parlez, je vous écoute, et suis prêt de vous croire.

L'Académie décide qu'on ne doit pas dire *prêt de*, mais prêt à. Le vers sera tout aussi bien :

Parlez, je vous écoute, et suis prêt à vous croire.

Scène sixième.

50. Non, non. C'est à Dieu seul qu'il nous faut attacher.

L'Académie prétend que *nous* semble ici le régime du verbe falloir, et qu'il doit l'être du verbe attacher. Il en résulte seulement qu'il faut lire :

Non, non. C'est à Dieu seul qu'il faut nous attacher.

Scène septième.

66. . . . . D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfants qu'en son sein elle n'a point portés?

Je sais que Racine a fait ces deux vers, puisque j'ai lu sur un manuscrit, au-dessous de ces vers, une note indiquant : *Les gentils.* Mais il y a aussi sur les manuscrits écrits de sa main deux autres vers qui ont, non pas remplacé, mais au contraire précédé ceux-là dans les anciennes éditions :

D'où lui sont nés tous ces enfants
Qui viennent se joindre à ses chants?

ACTE QUATRIÈME.

Scène deuxième.

2. Il est juste, mon fils, que je vous le déclare;
Il faut que vous soyez instruit, même avant tous,
Des grands desseins de Dieu.

L'Académie trouve l'hémistiche du second vers

négligé. Il le sera un peu moins, sans nuire à la pensée, en disant :

Il est juste, mon fils, que je vous le déclare;
Et vous serez instruit bientôt, même avant tous,
Des grands desseins de Dieu.

Scène troisième.

55. Mais ma force est au Dieu dont l'intérêt me guide.

C'est Louis Racine qui a critiqué ce vers qui est obscur, et de plus manque de précision ; on dirait mieux :

Mais ma force appartient à ce Dieu qui me guide.

Même scène.

89. De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse,
Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse.
Bientôt ils vous diront que les plus saintes lois,
Maîtresses du vil peuple, obéissent aux rois.

J'ai une variante que je crois meilleure, qui contient une phrase écrite de la main de Racine sur un manuscrit. On doit lire :

De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse.
Vous aurez des flatteurs; leur voix enchanteresse
Vous redira souvent que les plus saintes lois,
Maîtresses du vil peuple, obéissent aux rois.

Scène cinquième.

10. Cher enfant, que le ciel en vain m'avait rendu,
Hélas! pour vous sauver, j'ai fait ce que j'ai pu.

Il existe aussi une variante écrite de la main de

Racine, que je regarde comme bien supérieure à ce dernier vers :

Cher enfant, que le ciel en vain m'avait rendu,
O mon fils! ô mon roi! j'ai fait ce que j'ai pu.

Josabet doit dire à Joas, *ô mon fils*, car elle l'a recueilli, nourri et élevé comme si elle eût été sa mère, et *ô mon roi*, puisqu'elle l'a sauvé de la mort comme son roi, qu'elle a toujours reconnu et servi, et dont elle désire le rétablissement.

Un acteur aura cru rendre le sens plus clair en disant *pour vous sauver*, et il a substitué un vers faible et commun à un vers poétique, noble et touchant.

Même scène.

30. Et que chacun enfin, d'un même esprit poussé.

L'Académie trouve que *poussé* n'est pas digne de la situation. On peut, sans rien changer au sens, préférer *pressé* et dire :

Et que chacun enfin, d'un même soin pressé.

Scène sixième.

41. . . . . Chères sœurs, n'entendez-vous pas
Des cruels Tyriens la trompette qui sonne?

L'Académie réprouve *qui sonne*. On peut aisément modifier la phrase :

. . . . Chères sœurs, n'entendez-vous pas?
Des cruels Tyriens la trompette résonne.

ACTE CINQUIÈME.

Scène deuxième.

58. Tantôt à son aspect je l'ai vu s'émouvoir;
J'ai vu de son courroux tomber la violence.

L'Académie a dit qu'elle a condamné tout d'une voix *je l'ai vu*, s'appliquant à Athalie. Il est facile de réparer la faute, avantageusement même pour le vers :

Tantôt à son aspect je la vis s'émouvoir;
Je vis de son courroux tomber la violence.

Même scène.

84. Eh bien, trouvez-moi donc quelque arme, quelque épée,
Et qu'aux portes.....

On a remarqué la dureté produite par ces *quelque a... quelque é...* et *qu'aux...* Un tel défaut est bien rare dans Racine. On ne sait comment il n'a pas pensé à dire :

Eh bien, trouvez-moi donc une lance, une épée.

Scène septième.

1. Dieu, qui voyez mon trouble et mon affliction,
Détournez loin de moi sa malédiction.

Il y a encore ici une variante meilleure que le texte des éditions, et qui a été faite par Racine, si l'on en croit un ancien manuscrit :

Dieu, qui voyez mon trouble et mon affliction,
Dieu, détournez de moi sa malédiction.

La répétition de *Dieu* marque le trouble de Joas, et la vivacité et la sincérité de son invocation. En outre, le vers est préférable. *Détournez de moi* est plus net, plus vrai et plus énergique.

Je suis heureux d'avoir ainsi, après avoir recherché pendant un grand nombre d'années les manuscrits les plus minimes et les moins connus de Racine, retrouvé quelques variantes qui sont écrites de sa main et d'avoir pu, en même temps, par un examen minutieux des critiques de l'Académie, parvenir à en atténuer quelques-unes.

Je peux donc répéter que c'est un hommage humble et pieux offert à la mémoire du grand poëte et respectueux envers l'ancienne Académie française.

LISTE DES ACTEURS

QUI ONT REPRÉSENTÉ LES PREMIERS RÔLES PRINCIPAUX DES TRAGÉDIES DE RACINE.

1° LA THÉBAIDE OU LES FRÈRES ENNEMIS,

Au théâtre de Monsieur, au Palais-Royal, en 1664.

Etéocle	Molière.
Polynice	Lagrange.
Créon	La Thorillière.
Hemon	Beauchateau.
Attale	Bejart.
Antigone	Mme Debric.
Jocaste	Mme Bejart.

2° ALEXANDRE,

Au théâtre de Monsieur, au Palais-Royal, en 1665, le 12 décembre.

Alexandre	Lagrange.
Porus	La Thorillière.
Taxile	Bejart.
Ephestion	Ducroisy.
Axiane	Mme Duparc.
Cléofile,	Mme Molière.

ALEXANDRE,

Au théâtre de l'hôtel de Bourgogne, en 1666, le 19 janvier.

Alexandre	Floridor.
Porus	Montfleury.
Taxile	Brécourt.
Ephestion	Hauteroche.
Axiane	Mlle Desœillets.
Cléofile	Mme d'Ennebaut.

3° ANDROMAQUE,

Au théâtre de l'hôtel de Bourgogne, en 1667, le 10 novembre.

Andromaque	Mme Duparc.
Pyrrhus	Floridor.
Oreste	Montfleury.
Hermione	Mlle Desœillets.
Pylade	Hauteroche.
Phœnix	De Villiers.
Cléone	Mme Poisson.
Céphise	Mme Brécourt.

4° BRITANNICUS,

Au théâtre de l'hôtel de Bourgogne, en 1669, le 13 décembre.

Britannicus	Brecourt.
Néron	Floridor.
Agrippine	Mlle Desœillets.
Junie	Mme d'Hennebaut.
Burrhus	La Fleur.
Narcisse	Hauteroche.
Albine	Mme Poisson.

5° BÉRÉNICE,

Au théâtre de l'hôtel de Bourgogne, en 1671, janvier.

Bérénice	Mme Champmêlé.
Titus	Floridor.
Antiochus	Champmêlé.
Paulin	Hauteroche.

6° BAJAZET,

Au théâtre de Bourgogne, en 1672, le 5 janvier.

Bajazet	Brécourt.
Roxane	Mme d'Hennebaut.
Atalide	Mme Champmêlé.
Acomat	La Fleur.
Osmin	Hauteroche.

7° MITHRIDATE,

Au théâtre de l'hôtel de Bourgogne, en 1673.

Mithridate	La Fleur.
Xipharès	Brécourt.
Pharnace	La Thuillerie.
Monime	Mme Champmêlé.
Arbate	Hauteroche.

8° IPHIGÉNIE EN AULIDE,

Au théâtre de l'hôtel de Bourgogne, en 1674, février.

Iphigénie	Mme Champmêlé.
Clitemnestre	Mme Beauchateau.
Agamemnon	La Thorillière.
Achille	Baron.
Eriphile	Mme d'Ennebaut.
Ulysse	Champmêlé.
Arcas	Hauteroche.

9° PHÈDRE,

Au théâtre de l'hôtel de Bourgogne, en 1677, le 1er janvier.

Phèdre	Mme Champmêlé.
Thésée	La Thorillière.
Hippolyte	Baron.
Aricie	Mme d'Hennebaut.
Théramène	Hauteroche.
Ænone	Mme Poisson.

10° ESTHER,

Par les demoiselles de Saint-Cyr, à Saint-Cyr, en 1689, le 20 janvier.

La Piété	Mme de Caylus.
Esther	Mlle de Veillaune.
Assuérus	Mlle de Lallie.
Mardochée	Mlle de Glapion.
Aman	Mlle d'Abancourt.

ESTHER,

A la Comédie française, en 1721, le 8 mai.

Esther	Mlle Duclos.
Assuérus	Baron.
Mardochée	Legrand.
Aman	Dufresne.
Zarès	Mlle Lecouvreur.

11° ATHALIE,

A Versailles, devant le Roi, en 1702, février.

Athalie	La présidente de Chailly.
Joas	Le fils du comte de Guiche.
Josabeth	La duchesse de Bourgogne.
Joad	Baron.
Salomith	La comtesse d'Ayen.
Abner	Le duc d'Orléans.
Zacharie	Le comte de Champeron.

ATHALIE,

A la Comédie française, en 1716, le 3 mars.

Athalie	Mlle Desmares.
Joas	Laurent, fils du concierge.
Joad	Beaubourg.
Josabeth	Mlle Duclos.
Zacharie	Mimi Dancourt.
Abner	Philippe Poisson.
Mathan	Dancourt.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Études de Racine sur l'Iliade 1
Jugement d'Homère, par Boileau..... 3
Analyse de l'Iliade..... 5
Études de Racine sur les tragédies grecques..... 43
Eschyle. Les Coëphores..... *id.*
Sophocle 46
1. Ajax..... 48
2. Electre..... 64
3. OEdipe Roi..... 76
4. Hercule mourant..... 82
5. Philoctète 94
6. OEdipe à Colonne..... 95
Euripide 96
1. Médée..... 97
2. Hélène 102
3. Phèdre..... 103
4. Alceste..... 108
5. Penthée 109
6. Les Héraclides..... 113
7. Ion 114
8. Hercule furieux 115
9. Les Phéniciennes 116
Études de Racine sur ses ouvrages..... 125
1re tragédie : *La Thébaïde* ..... *id.*
2e *id.* : *Alexandre*..... 137

Pages.

Avant-dernière tragédie, *Esther*..... 146
Dernière tragédie, *Athalie*... 174
Notes recueillies par Racine..... 176
Rôle de Mlle Dumesnil..... 207
Lettre de Suard à Condorcet 210
Examen de l'Académie française..... 213
Discours de Fénelon..... *id.*
Examen : Acte 1er..... 218
Acte 2e..... 220
Acte 3e..... 224
Acte 4e..... 227
Acte 5e..... 231
Variantes : Acte 1er..... 233
Acte 2e..... 236
Acte 3e..... 238
Acte 4e..... 240
Acte 5e..... 243
Liste des acteurs..... 245

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Paris.— Imp. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

ÉTUDES LITTÉRAIRES

DE RACINE

DERNIER DOCUMENT

PARIS. — TYPOGRAPHIE MORRIS ET COMPAGNIE
rue Amelot, 64.

ÉTUDES LITTÉRAIRES

DE RACINE

DERNIER DOCUMENT

PAR

LE Mis DE LA ROCHEFOUCAULD-LIANCOURT

Ancien Député

PARIS

TYPOGRAPHIE MORRIS ET Cie

RUE AMELOT, 64

—

1858

ÉTUDES LITTÉRAIRES DE RACINE

DERNIER DOCUMENT

Lorsque j'ai publié l'année dernière les *Études littéraires et morales de Racine*, je les ai intitulées *Études* DE *Racine*, et non *Études* SUR *Racine*, parce que c'était en réalité les études que Racine avait faites que je voulais constater.

J'y reviens encore en ce moment, parce que je veux m'appuyer sur un dernier document qui traite le même sujet, et qui considère le travail que Racine a fait sur son propre style, en s'appropriant véritablement à fond le style des anciens poëtes et plus particulièrement celui de Virgile.

Un homme de bonne instruction et doué naturellement de beaucoup d'esprit sans aucune prétention, et d'une capacité très-étendue sans aucune ambition, un homme qui a parcouru la carrière la plus honorable tout tranquillement et sans éclat, entouré de l'estime de tous ceux qui l'ont connu, a jugé d'un seul mot le style de Racine. Il a dit que Racine eût été Virgile à Rome, et que Virgile eût été Racine en France.

Puis, partant de cette idée, il a voulu la développer et en donner les preuves. Il a entrepris de trouver dans les vers de Virgile des vers de Racine, et il a pensé qu'il pourrait traduire même les tragédies de Racine en vers de Virgile.

C'est assurément une idée singulière et d'une difficile exécution. Mais elle est ingénieuse. On est curieux de connaître comment on a pu tenter l'entreprise, et cependant on en a fait imprimer, il y a plus de trente ans, quelques fragments qui sont restés inconnus. On n'en a publié aucun. L'auteur n'a pas voulu en faire distribuer ; il n'en a donné qu'à une douzaine d'amis. En outre, d'autres fragments, traduits aussi par lui, n'ont pas même été imprimés. Ils sont restés dans son portefeuille pendant toute sa vie, sans qu'il ait jamais fait la

moindre tentative de publicité. Il a seulement laissé échapper un moment l'espérance que quelqu'un par hasard les recueillerait un jour et peut-être les publierait. On lit un petit papier sur lequel est un écrit intitulé *Erratum*. « En cas, dit-il, qu'on imprimât après ma mort. » Il a donc prévu et probablement il a espéré que son idée ingénieuse attirerait un jour l'attention d'un ami des lettres, et je viens aujourd'hui répondre à ses vœux, en publiant, avec une parfaite exactitude, ce qu'il a fait et tel qu'il l'a laissé.

L'auteur a été avocat. Il est venu, comme tant d'autres sans fortune, avec un très-faible revenu d'assistance paternelle, faire ses études à Paris. Il avait alors, comme tant d'autres aussi l'ont éprouvé dans les débuts de leur vie, un grand nombre d'instants et peut-être même un grand nombre de jours inoccupés.

Lorsqu'on est à Paris sans famille et que l'on est arrivé avec une bonne éducation, des principes vertueux, une habitude de sagesse et de modération dans ses goûts, on sait bien et l'on sait vite le travail d'instruction que les professeurs enseignent et dont ils fixent l'étendue chaque jour. On goûte ensuite les plaisirs doux et sains de quelques pro-

menades agréables et amusantes. Mais viennent les jours de pluie très-nombreux à Paris, et les longues soirées de l'hiver, et les heures de fatigue, quand on rentre en sa chambre dans son isolement, et n'ayant plus rien à faire du travail quotidien prescrit par le professeur, que l'on a entièrement achevé dès le matin :

Je me représente alors le jeune avocat, l'esprit plein de ses premières études toutes classiques, que peut-il faire de ces soirées? il ne peut plus travailler, mais il peut lire; il s'applique souvent sur les belles scènes de Racine et répète quelques-uns des beaux vers de Virgile toujours présents à sa mémoire, et tout naturellement il unit, dans ce délassement qui l'occupe et le charme, son ami nouveau, Racine, avec son vieux camarade de pension, Virgile; certes, c'est là une innocente et douce, une noble et ingénieuse occupation.

Nous allons tirer de ce plaisir simple et calme, presque insignifiant tant il est innocent, un résultat bien remarquable et bien important socialement, celui de faire des hommes heureux qui vivent en paix, et des citoyens éminemment capables de se protéger les uns les autres.

Voici l'exemple que j'ai sous les yeux :

Que fut notre auteur dans sa vie? D'abord, je l'ai dit, il a commencé par être avocat. Il a souvent plaidé et ne s'est point illustré, parce qu'il n'a rencontré aucune de ces grandes causes attirant l'attention publique et qui donnent la renommée à leurs défenseurs.

Est-ce sa faute? non, sans doute; c'est dans l'usage de ses vertus qu'il a négligé les moyens d'intrigue qui auraient pu l'aider à s'emparer des affaires productives. Il a été honnête homme, peu fortuné et désintéressé, vivant sage et tranquille dans la médiocrité, et toujours honorable parce qu'il n'a jamais rien demandé à personne.

Je crois que c'est une belle vie que celle-là.

Mais les vertus, quoi qu'on en dise, font toujours leur chemin dans la ligne directe qui va au but; aussi a-t-il été, à son second degré, avocat de la liste civile. Il n'a eu rien à se reprocher; il avait été, dès sa jeunesse, royaliste sous la république; il était resté le même sous l'empire; il le fut donc tout naturellement sous la restauration, et quand elle disparut, il lui demeura toujours attaché et dévoué.

Il n'est pas de vie plus simple et plus régulière que celle-là.

Mais en parcourant sa ligne judiciaire, il fut appelé à une place d'avocat général. Ce fut là son troisième degré. Alors, juste, laborieux et par conséquent utile, appliqué à ses devoirs sans éclat, on le trouvait toujours faisant le bien, mais on ne le remarquait jamais, tant il était constamment à sa place. Il n'a jamais eu de controverse à soutenir ; tout allait bien autour de lui, le raisonnement était inutile. Il semble même que nous pouvons dire que, lorsqu'un jour le premier rang de la magistrature eut une vacance, ce fut la justice qui intervint elle-même et le prit par la main. Ce fut le quatrième degré de sa carrière. Il a été conseiller à la cour de cassation.

Mais nous n'avons à nous occuper ici que d'un simple amusement littéraire de sa vie; nous devons respecter sa mémoire et parler de lui comme il en a parlé lui-même. Les cinquante pages, les seules qu'il ait jamais fait imprimer, ne portent point son nom.

Quant à son ouvrage, il a un double mérite.

C'est d'abord une traduction des principales scènes des tragédies de Racine en vers latins, c'est d'abord, sous ce rapport, un grand et bel ouvrage. On y trouve le récit de la mort de Mithridate, les

imprécations de Clytemnestre au second acte d'Iphigénie, le récit d'Ulysse au cinquième acte de la même tragédie, les imprécations de Thésée contre Hippolyte dans la tragédie de Phèdre, et le magnifique récit du songe d'Athalie. En outre, cette traduction est faite vers pour vers; c'est véritablement un chef-d'œuvre.

Mais elle a encore un caractère tout particulier. On y trouve des notes plus singulières encore que la traduction; ce sont les citations des pensées et des expressions de Virgile que Racine a introduites dans ses écrits. Elles prouvent que Racine, en composant ses tragédies, avait l'esprit plein des œuvres des anciens. On reprend à Racine, en publiant cet ouvrage en 1858, les vers que lui-même a pris à Virgile en 1658, et l'auteur de la recherche prétend même qu'il aurait pu reprendre à Virgile aussi les vers que Virgile a pris à Homère.

Ainsi peut-être dira-t-on que ce sont les idées pour ainsi dire éternelles dans toutes les générations successives des hommes qui, étant appliquées tour à tour, à chaque époque de l'histoire du monde, aux travaux littéraires, se reproduisent les mêmes plus ou moins éclatantes sous la plume des écrivains. Je dois dire que moi-même j'ai mis en œuvre cette trans-

mission des pensées avant d'avoir connu l'ouvrage que je publie aujourd'hui; mais je l'ai fait de la manière la plus simple, en copiant les feuilles volantes de l'écriture même de Racine, sur lesquelles il a recueilli un grand nombre des pensées religieuses et morales des anciens, et je les ai publiées sous le titre de *Notes morales de Racine.*

Mais il n'est pas moins vrai que la recherche de cette transmigration des pensées par la métempsycose d'Homère à Virgile et de Virgile à Racine est un travail curieux et intéressant.

Et puisque enfin les vers français de Racine se trouvent ici traduits par les vers latins de Virgile, on peut intituler ce recueil : *Tragédies de Racine traduites par Virgile.*

ÉTUDES DE RACINE EN POÉSIE LATINE

PRÉFACE DE L'AUTEUR

La langue poétique est universelle et indépendante du technique de chaque idiome en particulier.

Pour être digne de la parler, il faut avoir reçu de la nature une organisation privilégiée;

..... Pauci quos equus amavit.

(VIRGILIUS.)

Mais ceux qu'elle aura favorisés de cette organisation seront poëtes dans toutes les langues du monde.

Des hommes doués d'ailleurs d'un très-bon esprit, des têtes pensantes et éminemment philosophiques, ont été insensibles aux charmes de la poésie, ou n'ont eu sur elle que des notions fausses.

N'a-t-on pas entendu un géomètre, à qui on demandait compte de l'effet qu'avait produit sur lui la lecture d'*Iphigénie*, répondre : Qu'est-ce que cela prouve ?

On est affligé quand on se rappelle que Pascal et Malebranche ne concevaient la poésie que dans un certain arrangement de mots ! Comme dans les siècles de décadence des lettres (et notre âge en fournirait malheureusement plus d'un exemple), certains prosateurs, justifiés par de honteux succès, ne placent l'éloquence que dans l'emploi désordonné de figures ambitieuses, dans l'alliance d'idées incohérentes, dans le fracas stérile de phrases plus ou moins sonores. Tels on voit les compositions ossianiques et romantiques et tous les écrivains de cette école. Non, l'éloquence, comme la poésie sa sœur, n'est pas dans les mots, elle est toute dans la pensée.

Or, les hommes doués de l'heureuse organisation dont je parlais tout à l'heure pensent dans la langue du pays qui les a vus naître. Chacune des langues qui

se partagent l'empire du globe n'est, en effet, que l'instrument, différent suivant les lieux, dont se sert chacune des peuplades dans lesquelles se distribue l'espèce humaine, pour exercer la faculté de penser commune à la masse entière.

La poésie doit donc avoir, pour les hommes de tous les pays, une racine commune ; sa langue, je le répète, doit être universelle.

Un bon ouvrage à faire serait de rechercher, à travers les modifications nées de la diversité des idiomes, le lien commun qui les unit tous sous le rapport de la poésie, et la solution de ce problème que je crois très-difficile, mais non pas impossible, amènerait probablement la découverte des éléments communs à tous les idiomes de la langue poétique.

Il faut soigneusement distinguer la versification de la poésie.

Point de poésie sans versification ! C'est un dogme qu'il faut d'abord tenir pour inviolable, en rejetant bien loin ce paradoxe né de l'impuissance orgueilleuse de Lamotte, le moins poëte peut-être de tous nos faiseurs de vers ; paradoxe répété par tous ceux qui, se traînant à sa suite, ne savaient faire l'éloge de la plus admirable poésie qu'en disant : « Cela est beau comme de la prose. »

La versification, plus dépendante du génie et même du technique de chaque langue, est à la poésie ce que la forme est à la substance.

Que la versification soit appliquée à des sujets simples et familiers, et elle est élégante et facile ; elle donnera à la manière dont ces sujets auront été pensés un charme et un mérite de plus, le charme de l'harmonie, le mérite de la difficulté vaincue ; mais ce ne sera pas encore de la poésie.

La poésie ne veut pas seulement de l'élégance et de l'harmonie, elle veut de la grandeur et des images.

La poésie, suivant les anciens, est le langage des dieux. Ce langage ne peut être qu'élevé et majestueux comme les dieux eux-mêmes ; les hommages des mortels à la Divinité, les récits des hauts faits ou des infortunes des héros, que, dans les idées de la théologie païenne, la vertu rapprochait de l'essence divine,

Quos ardens evexit ad æthera virtus,

(Virgilius.)

le développement mis en action de leurs passions, de leurs sentiments dans des situations touchantes ou terribles : voilà les grands sujets, les sujets naturels ; enfin, si j'ose m'exprimer ainsi, la matière

première de la poésie : c'est dans l'ode, dans l'épopée, dans la tragédie qu'elle a principalement son siége et son empire.

A Dieu ne plaise qu'on me soupçonne de songer à l'exclure des poëmes appelés didactiques !

Mais, sous le rapport de la poésie, ces compositions ne sont toutefois que secondaires; elles ne comportent que la poésie de style, la poésie descriptive, si ce n'est dans les épisodes, qui ne sont pas le sujet même, mais dans lesquels le poëte, quand il est Virgile, sait bien s'élever à toutes les hauteurs de la langue poétique.

Les Français n'ont pas la tête épique, disait M. de Malézieux à Voltaire qui le consultait sur *la Henriade*. « Disait-il vrai, et cet anathème est-il mérité ? »

C'est une thèse que je n'ai pas la volonté de débattre. Mais notre langue du moins est susceptible de beautés tragiques ; c'est une vérité qu'il ne serait pas permis de nier en présence de notre Corneille, de notre Racine, supérieurs à tous les tragiques de l'antiquité.

Il ne m'appartient pas, je doute même, qu'il soit possible d'assigner un rang entre ces deux grands hommes, et je ne veux pas faire, pour la centième fois, un parallèle qui est devenu un lieu commun

de l'école. Mais s'il m'était permis d'énoncer mon opinion sur leur mérite, tout en convenant que Corneille a peut-être une plus grande hauteur de pensée, je dirais que Racine me paraît avoir réuni un plus grand nombre des parties qui constituent le poëte proprement dit.

La poésie de Racine est, à mon sens, le type de la perfection; je ne conçois rien au-delà. Mais toutefois, ce génie étonnant ne me semble pas unique en son espèce. Il est un autre poëte dont la lecture me fait éprouver précisément les mêmes sensations et a pour moi le même charme, quoique sa langue ne soit pas la mienne. Ce poëte est Virgile.

Je ne sais si je m'abuse, mais c'est pour moi une vérité de conviction et de sens intime, que ces deux grands esprits ont eu l'un avec l'autre des affinités, des analogies dont il est impossible de ne pas être frappé. La trempe de leur organisation intellectuelle me paraît être complétement homogène, et je regarde comme démontré que si Racine fût né Romain, il aurait fait *l'Énéide*, et que si Virgile fût né parmi nous, ce serait à lui que nous aurions dû *Iphigénie*, *Phèdre* et *Athalie*.

Cette idée était depuis longtemps dans ma tête d'une manière assez confuse, et comme une sorte

de théorie vague, lorsque le hasard m'offrit une occasion de m'y confirmer en la réduisant pour ainsi dire en pratique.

J'étais condamné à garder le lit par une maladie moins grave qu'assujettissante, et qui me laissait d'ailleurs une grande liberté d'esprit. A travers toutes les excursions de mes idées, ma mémoire me rappela quelques vers de Racine, et par un mécanisme que je regardai comme fortuit, ces vers se présentèrent à ma pensée traduits dans la langue de Virgile. La facilité, j'ai presque dit la spontanéité de cette traduction, me frappa, et, rendu à la santé, j'ai voulu poursuivre cet essai.

J'ai pris successivement plusieurs morceaux de Racine et je les ai traduits en latin, vers pour vers. Je puis assurer que ce travail ne m'a pas coûté de très-grands efforts. Les tournures, les expressions de Virgile, quelquefois même ses hémistiches sont venus comme de soi se placer dans ma version. Mes larcins, très-volontaires, sont patents pour la plupart. Il y en a sans doute beaucoup d'autres qui sont involontaires et dont je ne pourrais pas moi-même indiquer les sources, quoique bien réelles.

Il en résulte, si je ne me trompe, que Virgile et

Racine, à la différence des idiomes près, ont parlé la même langue poétique. Qu'on fasse une pareille épreuve sur Corneille, et il s'en faudra bien qu'on atteigne le même résultat; et cela semble autoriser le jugement que j'ai osé porter plus haut, en annonçant que Racine me paraissait plus généralement poëte que Corneille.

Ensuite, j'ai montré, à diverses fois, cet essai à quelques hommes de goût, juges compétents en ces matières. Ils ont trouvé que mes vers n'avaient point l'allure pénible et contrainte d'une traduction; qu'ils semblaient avoir été pensés dans la langue en laquelle ils sont écrits, et j'oserai le répéter après eux sans craindre d'être taxé d'orgueil; car tout ceci n'est qu'œuvre de mémoire et non pas de talent.

Je n'ai voulu qu'indiquer comment on peut, si je puis m'exprimer ainsi, faire remonter Racine à sa source; ce n'est pas un chef-d'œuvre que j'ai entendu faire, mais une expérience. Je crois, après tout, que cette expérience n'est pas sans résultat, et ce résultat, je le livre aux méditations des hommes qui ont plus de lumières et plus de loisirs que moi. Sous des mains habiles, il pourrait devenir fécond.

Si je n'avais pas oublié le grec, et s'il m'était encore permis de lire Homère dans sa langue, je poursuivrais, en remontant de Virgile à lui, l'épreuve que j'ai faite en remontant de Racine à Virgile.

Peut-être, à considérer notre langue comme placée dans l'arbre généalogique de l'esprit humain au troisième degré des générations littéraires, retrouverait-on ainsi, dans la plus belle langue que les hommes aient jamais parlée, les traces originelles, et par conséquent les preuves de cette unité de la langue poétique que, par le rapprochement de Virgile et de Racine, je suis tenté de croire universelle.

Dans tous les cas, quand même cette universalité ne serait qu'une chimère, il resterait toujours pour certain que l'heureuse tradition du beau ne peut être conservée que par l'étude constante des classiques :

Vos exemplaria græca
Nocturnâ versate manu, versate diurnâ.
(Horatius.)

Seul rempart qui puisse être opposé avec succès aux invasions du mauvais goût, fléau destructeur de toute littérature.

TRAGÉDIES

MITHRIDATE

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE IV

ARBATE.

Le roi touche à son heure dernière,
Madame, et ne voit plus qu'un reste de lumière.
Je l'ai laissé sanglant porté par des soldats,
Et Xipharès en pleurs accompagne leurs pas.

MONIME.

Xipharès! Ah! grands Dieux! Je doute si je veille!
Et n'ose qu'en tremblant en croire mon oreille.
Xipharès vit encor! Xipharès, que mes pleurs...

ARBATE.

Il vit, chargé de gloire, accablé de douleurs.
De sa mort, en ces lieux, la nouvelle semée
Ne vous a pas, vous seule et sans cause, alarmée.

MITHRIDATES

ACTUS QUINTUS

SCENA IV

ARBATES.

Supremæ proximus horæ,
ex oculos ægrâ (1) attollit sub morte natantes (2).
rmatorum humeris fultus venit : ora cruentum (3)
sequitur Xiphares, lacrymis vestigia signans (4).

MONIMA.

roh! Superi! Xipharès! vivit ne ac vescitur aurâ
Ethereâ (5)? Aut vigilem fallacia somnia (6) ludunt.
ivit adhuc Xiphares! tantis quem fletibus amens...

ARBATES.

vit, acerba dolens, famâ super æthera (7) clarus,
cubuisse virum crudeli funere, nec tu
la, nec immerito mentem turbata (8) timore.

Les Romains, qui partout l'appuyaient par des cris
Ont par ce bruit fatal glacé tous les esprits.

Le roi, trompé lui-même, en a versé des larmes,
Et, désormais certain du malheur de ses armes,
Par un rebelle fils de toutes parts pressé,
Sans espoir de secours, tout près d'être forcé,
Et voyant, pour surcroît de douleur et de haine,
Parmi ses étendards porter l'aigle romaine,
Il n'a plus aspiré qu'à s'ouvrir des chemins,
Pour éviter l'affront de tomber dans leurs mains.

D'abord, il a tenté les atteintes mortelles
Des poisons que lui-même a crus les plus fidèles,
Et les a trouvés tous sans force et sans vertu.
« Vain secours, a-t-il dit, que j'ai trop combattu ;
Contre tous les poisons soigneux de me défendre,
J'ai perdu tout le fruit que j'en pouvais attendre.
Essayons maintenant des secours plus certains,
Et cherchons un trépas plus funeste aux Romains. »

Il parle, et défiant leurs nombreuses cohortes,
Du palais, à ces mots, il fait ouvrir les portes.

Audieras : ista Romani fraude bilingues (9)
Mollierant fractas nostrorum ad prælia vires (10).

Ipse, dolo captus, lacrymas rex fudit inanes (11).
Certus et adverso deinceps contendere marte (12),
Sacrilegis nati circumdatus undique turmis,
Spem ratus esse sibi, tanto in discrimine nullam
Multa gemens ignominiam (13) horrescensque videndo
Romanas aquilas inter sua signa volantes,
Hunc sibi votorum statuit finemque modumque
Effugere hostiles, meditatâ morte, triumphos.

Ac primùm (14) infernas avidus descendere ad umbras,
Quæ sibi fida magis sperat, tentare venena,
Aggressus, succos herbarum sentit inertes.
« Quid juvat clusis toties confidere succis ?
Dum studii omnigeni vires hebetare veneni,
Auxilium, demens ! afflictis utile rebus (15),
Eripui (16). Patet ad lethum via certior, et nunc
Funera quærere amem nuribus lugenda latinis. »

Sic ait, et ruptis pandi jubet atria portis,
In medios quæ ruit (17), vultu imperterritus, hostes,

A l'aspect de ce front dont la noble fureur
Tant de fois dans leurs rangs répandit la terreur,
Vous les eussiez vus tous retournant en arrière
Entre eux et nous laisser une large carrière,
Et déjà quelques-uns couraient épouvantés,
Jusque dans les vaisseaux qui les ont apportés !

Mais le dirai-je? O ciel ! rassurés par Pharnace,
Et la honte en leurs cœurs réveillant leur audace,
Ils reprennent courage, ils attaquent le roi,
Qu'un reste de soldats défendait avec moi.

Qui pourrait exprimer par quels faits incroyables,
Quels coups accompagnés de regards effroyables,
Son bras, se signalant pour la dernière fois,
A de ce grand héros terminé les exploits !

Enfin, las et couvert de sang et de poussière,
Il s'était fait de morts une noble barrière.
Un autre bataillon s'est avancé vers nous.
Les Romains, pour le joindre, ont suspendu leurs coups :
Ils voulaient tous ensemble accabler Mithridate.

Mais lui : « C'en est assez, m'a-t-il dit, cher Arbate,
» Le sang et la fureur m'emportent trop avant;
» Ne livrons pas surtout Mithridate vivant. »

Ut regem videre (18) animis immanè frementem (19),
Quo minitante humilis toties pavor agmina stravit (20).
Visi omnes revocare gradus (21) longamque repente,
Emensi spatium vacuo descedere campo.
Pars etiam ad fidas, turpi formidine (22), naves
Diffugiunt (23), notâque iterùm conduntur in alvo (24).

Sed loquar an sileam (25)? Fugientes increpat ore
Pharnaces. Illis redit in præcordia virtus (26),
Audaces pudor ipse facit, densoque lacessunt
Agmine (27), quem raro tutabar milite regem.

Quis fando memoret quanto, per tela, per enses,
Marte sub extremo Mithridates arserit astu!
Flammatos oculorum orbes (28), hinc, indè, volutans (29)
Romanorum animas quot hianti merserit orco (30)!

Stabat, sanguinea respersus pulvere, stratis
Corporibus latè, structo velut aggere, septus (31),
Ecce fatigatis miles novus ingruit : ictus
Romani primum cohibent, dein agmine facto (32),
Obruere unanimes regem aggrediuntur... At ille :

« Jam satis Ausonis sudavit sanguine littus (33) :
» Abripiunt me cædis amor justique dolores
» Præcipitem; at vivo careat Mithridate triumphus !»

Aussitôt dans son sein il plonge son épée.
Mais la mort fuit encor sa grande âme trompée.
Ce héros dans mes bras est tombé tout sanglant;
Faible, et qui s'irritait contre un trépas si lent;
Et se plaignant à moi de ce reste de vie,
Il soulevait encor sa main appesantie,
Et marquant à mon bras la place de son cœur,
Semblait d'un coup plus sûr implorer la faveur.

Tandis que, possédé de ma douleur extrême,
Je songe bien plutôt à me percer moi-même,
De grands cris ont soudain attiré mes regards;
J'ai vu, qui l'aurait cru? J'ai vu de toutes parts,
Vaincus et renversés, les Romains et Pharnace,
Fuyant vers leurs vaisseaux, abandonnant la place,
Et le vainqueur vers nous s'avançant de plus près,
A nos yeux éperdus a montré Xipharès.

Hoc dicens, ferrum adverso sub pectore condit (34).
Sed mors fortem animum rursùs fallitque fugitque.
Collapsum excipio. Crassum vomit (35) ore cruorem (36).
Mortem in vota vocans, indignatusque morantem
Reliquias vitæ tristes lucemque perosus (37).
Lentâ morte gravem dextram attollebat et ægro
Signabat sub corde locum, quà certior ictus
Eluctantem animam nexosque resolveret artus (38).

Dùm mœrore amens, visuque affixus in uno (39)
Ipse meo meditor sub pectore condere ferrum,
Avocat ecce aculos sublatus ad æthera clamor (40).
Vidi egomet vidi, (poterat quis credere?) victum
Undique Pharnacen, Romanos undique fusos
Terga dare (41) et rapido ad naves evadere cursu.
Mox, ubi victricem licuit contingere dextram,
Magnanimum Xipharen oculi stupuêre videndo.

NOTES LATINES

Le recueil de ces notes a été fait afin de prouver que les vers de Racine contiennent réellement les pensées de Virgile; et l'auteur, qui traduisait en vers latins les vers de Racine, était forcé de reprendre à Virgile les mêmes expressions que Racine lui avait empruntées.

(1) Jam *morte sub ægrâ*.
Georg. III, 512.

(2) Conditque *natantia* lumina somnus.
Georg. IV, 496.

(3) Lacerum *crudeliter ora*.
Æn. VI, 495.

(4) Et summo *vestigia* pulvere *signent*.
Georg. III, 171.

(5) . . . . . Si *vescitur aurâ*
Æthereâ?
Æn. I, 546 et 547.

(6) Sopitos *deludunt somnia* sensus.
Æn. X, 642.

(7) *Famâ super æthera* notus.

Æn. I, 379.

(8) Subito *mentem turbata* dolore.

Æn. XII, 599.

(9) . . . . . Tyriosque *bilingues.*

Æn. I, 661.

(10) . . . . . Torpent *infractæ ad prœlia vires.*

Æn. IX, 499.

(11) . . . . . *Lacrymas*que *effudit inanes.*

Æn. X, 465.

(12) Infractos *adverso marte* Latinos.

Æn. XII, 1.

(13) *Multa gemens ignominiam.*

Georg. III, 226.

(14) *Ac primùm.*

Æn. I, 174.

(15) *Afflictis* melius confidere *rebus.*

Æn. I, 452.

(16) . . . . . His Juppiter ipse

Auxilium solitum *eripuit.*

Æn. IX, 129.

(17) . . . . . *Medios* morituras *in hostes.*
Æn. IX, 554.

(18) *Ut videre virum.*
Æn. IV, 490.

(19) *Animis*que *immanè frementem.*
Æn. XII, 535.

(20) . . . . . Et mortalia corda
Per gentes *humilis stravit pavor.*
Georg. I, 330 et 331.

(21) Sed *revocare gradum.*
Æn. VI, 128.

(22) *Fida* petunt, *pars* ingentem, *formidine turpi.*
Æn. I, 400.

(23) *Diffugiunt* alii *ad naves* et littora cursu.
Æn. I, 399.

(24) . . . . . Et *notâ conduntur in alvo.*
Æn. I. 401.

(25) *Eloquar an sileam.*
Æn. III, 39.

(26) Quondam etiam *victis redit in præcordia virtus.*
Æn. II, 367.

(27) . . . . . *Agmine denso*
Consistunt.
Æn. IX, 788 et 789.

(28) Ardentes *oculorum orbes.*
Æn. XII, 670.

(29) *Flammato* secum Dea *corde volutans.*
Æn. I, 50.

(30) Quem quisque virum *dimiserit orco.*
Æn. IX, 527.

(31) Hostilique *aggere septus.*
Æn. XI, 398.

(32) *Agmine facto.*
Georg. IV, 167, et VIII, 595.

(33) Dardaneum toties *sudavit sanguine littus.*
Æn. II, 582.

(34) *Hoc dicens, ferrum adverso sub pectore condit.*
Æn. XII, 950.

(35) *Crassum vomit ore cruorem.*
Æn. V, 469.

(36) . . . . . *Crassumque cruorem*
Ore ejectantem.
Æn. V, 469.

(37) *Lucemque perosi.*

Æn. X, 349.

(38) Quæ *luctantem animam nexosque resolveret artus.*

Æn. IV, 695.

(39) *Obtuta*que hæret *defixus in uno.*

Æn. I, 495.

(40) Quo fremitus *vocat* et *sublatus ad æthera clamor.*

Æn. II, 338.

(41) Latio *dare terga* sequaci.

Æn. X, 366.

IPHIGÉNIE

IPHIGÉNIE

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE IV

CLYTEMNESTRE.

Vous ne démentez point une race funeste,
Oui, vous êtes le sang d'Atrée et de Thyeste.
Bourreau de votre fille, il ne vous reste enfin
Que d'en faire à sa mère un horrible festin.

Barbare ! c'est donc là cet heureux sacrifice
Que vos soins préparaient avec tant d'artifice !
Quoi ! l'horreur de souscrire à cet ordre inhumain
N'a pas, en le traçant, arrêté votre main !

Pourquoi feindre à nos yeux une fausse tristesse ?
Pouvez-vous, par des pleurs, prouver votre tendresse ?
Où sont-ils ces combats que vous avez rendus ?
Quels flots de sang pour elle avez-vous répandus ?
Quel débris parle ici de votre résistance ?
Quel champ couvert de morts nous condamne au silence ?

IPHIGENIA

ACTUS QUARTUS

SCENA IV

CLYTEMNESTRA.

Te non mentiris (1) funestâ stirpe creatum (2) !
Te talem genuêre (3), Atreus, talemque Thiestes (4) !
Quin proprio natam properas absumere ferro,
Maternisque, nefas ! epulandum apponere mensis (5).

En quæ, fraude pia, felicia sacra movebas,
Barbare ! nec jussum te subscribente nefandum !
Triste ministerium manus (6) aversata refugit (7).

Cur patrium ostentas, mentitâ fronte, dolorem ?
An lacrymis pater, et fictâ pietate probaris ?
Dic ubi fusæ acies pugnataque marte secundo (8)
Prælia (9), et undantes inimico sanguine campi
Dic quibus exsultet vindex tua dextra ruinis ?
Quæ me incusantem fumantis (10) cæde recenti (11)

Voilà par quels témoins il fallait me prouver,
Cruel, que votre amour a voulu la sauver.
Un oracle fatal ordonne qu'elle expire.
Un oracle dit-il tout ce qu'il semble dire?
Le ciel, le juste ciel, par le meurtre honoré,
Du sang de l'innocence est-il donc altéré?

Si du crime d'Hélène on punit sa famille,
Faites chercher à Sparte Hermione sa fille.
Laissez à Ménélas racheter d'un tel prix
Sa coupable moitié, dont il est trop épris.

Mais vous, quelles fureurs vous rendent sa victime?
Pourquoi vous imposer la peine de son crime?
Pourquoi moi-même, enfin, me déchirant le flanc,
Payer sa folle amour du plus pur de mon sang?

Que dis-je? cet objet de tant de jalousie,
Cette Hélène qui trouble et l'Europe et l'Asie,
Vous semble-t-elle un prix digne de vos exploits?
Combien nos fronts, pour elle, ont-ils rougi de fois?

Avant qu'un nœud fatal l'unît à votre frère,
Thésée avait osé l'enlever à son père.
Vous savez et Calchas, mille fois vous l'a dit,

Arva silere jubent? natæ succurrere certum
Sola hæc testari poterant monumenta parentem.
Infensis, aiunt, debetur (12) victima fatis (13)?
Ergo ne fata canunt quidquid cecinisse videntur?
Scilicet (14) innocuum sitiunt injusta cruorem
Numina, et occisâ placari virgine gaudent (15)?

Si plectunt Helenæ stirpem pro crimine totam,
Ex Helenâ genitam ripis arcesse Lacænis
Hermionem; tali repetat mercede redemptam
Quam nimio Menelas uxorius (16) ardet amore.

Ast ubi delirat frater, cur plecteris ultrò (17)?
Cur dabis immeritas Helenæ crimine pœnas?
Cur materna jubas laniantem viscera, puro
Sanguine me pœnam (18) vesani pendere amoris (19).

Quid loquor, infelix? hæc tanti causa tumultûs,
Hæc Helena, Europæ atque Asiæ communis Erinnys (20),
Estne tibi merces tantorum digna laborum?
Ora (21) suo quoties suffudit nostra rubore (22)!

Antea fatalis quam fratri nuberes uxor,
Theseus à patrio fugitivam abduxerat audax
Limine : cui posthac, furtivis juncta hymenæis,

Qu'un hymen clandestin mit ce prince en son lit,
Et qu'il en eut pour gage une jeune princesse,
Que sa mère a cachée au reste de la Grèce.

Mais non, l'amour d'un frère et son honneur blessé
Sont les moindres des soins dont vous êtes pressé;

Cette soif de régner que rien ne peut éteindre,
L'orgueil de voir vingt rois vous servir et vous craindre,
Tous les droits de l'empire en vos mains confiés,
Cruel, c'est à ces dieux que vous sacrifiez,
Et loin de repousser le coup qu'on vous prépare,
Vous voulez vous en faire un mérite barbare;
Trop jaloux d'un pouvoir qu'on peut vous envier,
De votre propre sang vous courez le payer,
Et voulez par ce prix épouvanter l'audace
De quiconque vous peut disputer votre place.

Est-ce donc être père? Ah! toute ma raison
Cède à la cruauté de cette trahison!

Un prêtre, environné d'une foule cruelle,
Portera sur ma fille une main criminelle,
Déchirera son sein, et d'un œil curieux
Dans son cœur palpitant consultera les dieux!

Natam infelicem, sic Calchas retulit auctor,
Edidit, illiciti miserabile pignus amoris,
Quam reliquos mater celavit conscia Graios.

Sed violatus amor spretique injuria fratris (23),
Cura tibi levis, et pectus non ista remordent (24).

Hæc tua regnandi nunquam satiata cupido (25)
Manè salutantum (26) tot regum plena timoris
Obsequia, imperii fasces ac summa potestas
Hæc tibi numina sunt (27), istis, pater impie, natam
Numinibus mactas, jugulandamque objicis ultrò,
Nedum impendentem cures avertere cultrum.
Sollicitus ne jure sibi quis vindicet æquo
Tu proprio sceptrum mercari sanguine gestis;
Ut quicumque tuos sibi poscere vellet honores (28)
Horreat imperium tantâ mercede pacisci.

Siccine tu pater es? fraudem indignata nefandam,
Ah! sceleris tanti mens victa horrore fatiscit.

Ergo ne, crudeli Graiorum adstante coronâ,
Sacrilego natam feriet mucrone sacerdos
Disrumpetque sinus, oculisque inhiantibus hærens,
Consulet aversos spiranti in pectore divos (29)!

Et moi, qui l'amenai triomphante, adorée,
Je m'en retournerai seule et désespérée,
Je verrai les chemins encor tout parfumés
Des fleurs dont sous ses pas on les avait semés !

Non, je ne l'aurai pas amenée au supplice,
Où vous ferez aux Grecs un double sacrifice.
Ni crainte, ni respect ne m'en peut détacher ;
De mes bras tout sanglants il faudra l'arracher ;
Aussi barbare époux qu'impitoyable père,
Venez, si vous l'osez, l'arracher à sa mère.
Et vous, rentrez, ma fille, et du moins à mes lois,
Obéissez encor pour la dernière fois.

Ast ego, quæ curru advexi sublimis ovantem,
Sola domum et vacuas mœrens (30) remeabo Mycenas
Orba, redibo vias halantes flore recenti,
Quem teneris, nuper, me presserat auspice plantis (31).

Non ita (32), nec natam ad mortem, me teste, reposcent (33);
Aut dabitur duplex immitibus hostia Graiis.
Impavidam me nulla tenet reverentia, ab istis
Non prolem abripies, cæsa nisi matre, lacertis
Eia age, crudelis pariter conjuxque, paterque,
Matris ab amplexu, si tanta audacia menti,
Quid dubitas natam divellere (34)? Tu, tamen, intrò,
Nata, redi, meaque extremùm præcepta facesse (35).

NOTES LATINES

(1) At non ille *satum* quo te *mentiris* Achilles!
Æn. II, 540.

(2) Vulcani, *stirpe creatus.*
Æn. X, 543.

(3) Qui tanti *talem* genuêre parentes.
Æn. I, 606.

(4) Qui *te talem genuêre parentes.*
Æn. X, 597.

(5) . . . . . Non ipsum *absumere ferro.*
Ascanium *patriisque epulandum apponere mensis.*
Æn. IV, 601 et 602.

(6) *Triste ministerium.*
Æn. VI, 223.

(7) . . . . . *Aversus*que *refugit*
Fœda *ministeria.*
Æn. VII, 618 et 619.

(8) . . . . . Tumidusque *secundo*
Marte ruat.
Æn. X, 21 et 22.

(9) . . . . . Et *marte secundo*
Omnia corripuisse.
Æn. XI, 899.

(10) Me bello e tanto digressum *et cæde recenti.*
Æn. II, 718.

(11) . . . . . Semperque *recenti*
Cæde tepebat humus.
Æn. VIII, 195 et 196.

(12) . . . . . Soli mihi Pallas
Debetur.
Æn. X, 442 et 443.

(13) . . . . . Tum *fatis debitus* Aruns.
Æn. XI, 759.

(14) *Scilicet* is superis labor est.
Æn. IV, 379.

(15) Sanguine *placastis* ventos et *virgine cæsâ.*
Æn. II, 116.

(16) . . . . . Pulchramque *uxorius urbem*
Extruis.
Æn. IV, 266.

(17) Quidquid *delirant* reges *plectuntur* Achivi.
Horatius, Ep. lib. I, ép. 2.

(18) Ipsi has *sacrilego pendetis sanguine pœnas.*
Æn. VII, 595.

(19) . . . . . Tum *pendere pœnas*
Cecropidæ jussi.
Æn. VI, 20 et 21.

(20) *Trojæ et patriæ communis Erinnys.*
Æn. II, 573.

(21) At si virgineum *suffuderit ore ruborem.*
Georg. I, 430.

(22) . . . . . Virgineo *suffuderit ora rubore.*
Id. suivant quelques manuscrits.

(23) . . . . . *Spretæque injuria formæ.*
Æn. I, 27.

(24) . . . . . Quando hæc *te cura remordet.*
Æn. I, 261.

(25) Nec tibi *regnandi* veniat tam dira *cupido.*
Georg. I, 37.

(26) *Manè salutantum* totis vomit ædibus undam.
Georg. II, 462.

(27) Dextra *mihi deus*, et telum quod missile libro.
Æn. X, 773.

(28) Ibat ovans, divumque *sibi pascebat honorem.*
Æn. VI, 589.

(29) . . . . . Pecudumque reclusis
Pectoribus inhians spirantia consulit exta.
Æn. IV, 63 et 64.

(30) *Sola domo mœret vacuâ.*
Æn. IV, 42.

(31) Ah! tibi ne *teneras* glacies secet aspera *plantas.*
Egl. X, 49.

(32) *Non ita*, namque etsi...
Æn. II, 583.

(33) Regem *ad suplicium* præsenti Marte *reposcunt.*
Æn. VIII, 495.

(34) Non ego nunc dulci *amplexu divellerer* usquam,
Nate, tuo.
Æn. VIII, 568.

(35) Matris *præcepta facessit.*
Georg. IV, 548.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE VI

ULYSSE.

Déjà de tout le camp la discorde maîtresse
Avait sur tous les yeux mis son bandeau fatal,
Et donné du combat le funeste signal.
De ce spectacle affreux votre fille alarmée
Voyait pour elle Achille et contre elle l'armée;
Mais quoique seul pour elle, Achille furieux
Épouvantait l'armée et partageait les Dieux.
Déjà de traits en l'air s'élevait un nuage;
Déjà coulait le sang, prémices du carnage;
Entre les deux partis Calchas s'est avancé,
L'œil farouche, l'air sombre, et le poil hérissé,
Terrible et plein du dieu qui l'agitait sans doute :

«Vous, Achille,» a-t-il dit, «et vous, Grecs, qu'on m'écoute,
Le dieu, qui maintenant vous parle par ma voix,
M'explique son oracle et m'instruit de son choix.

ACTUS QUINTUS

SCENA VI

ULYSSES.

Jamque Adeò totis bacchans discordia castris
Pectoribus Danaum cæcas afflaverat (1) iras,
Et pugnæ dederat signum ferale cruentæ.
Horrendo tua progenies exterrita visu,
Contra se Danaos, pro se spectabat Achillem.
At, multorum instar (2). Danaos furiatus Achilles
Territat, et scindit studia in contraria divos (3);
Sed jam telæ volant ac ferreus ingruit imber (4);
Jam sanguis fluit, infandiæ præludia cædis.
Improvisus adest (5) inter media (6) agmina (7) Calchas
Torva tuens (8), oculisque minax, hirtoque capillo
Terribilis, plenusque deo fera corda domante (9) :

« Vos, ait, Eacide, Danaïque, audite canentem.
Quid superùm responsa ferant (10), quam destinet aræ (11),
Me Deus admonuit, vobis ego pando sacerdos (12).

Un autre sang d'Hélène, une autre Iphigénie,
Sur ce bord immolée, y doit laisser sa vie;
Thésée, avec Hélène uni secrètement,
Fit succéder l'hymen à son enlèvement.
Une fille en naquit que sa mère a célée;
Du nom d'Iphigénie elle fut appelée;
Je vis moi-même alors ce fruit de leurs amours;
D'un sinistre avenir je menaçai ses jours.

Sous un nom emprunté, sa noire destinée
Et ses propres fureurs ici l'ont amenée.
Elle me voit, m'entend; elle est devant vos yeux,
Et c'est elle, en un mot, que demandent les Dieux. »
Ainsi parle Calchas; tout le camp immobile
L'écoute avec frayeur, et regarde Ériphile :
Elle était à l'autel, et peut-être en son cœur
Du fatal sacrifice accusait la lenteur.

Elle-même, tantôt, d'une course subite,
Était venue aux Grecs annoncer votre fuite.
On admire en secret sa naissance et son sort,
Mais puisque Troie enfin est le prix de sa mort,
L'armée à haute voix se déclare contre elle,
Et prononce à Calchas sa sentence mortelle.
Déjà pour la saisir Calchas lève le bras :

Altera Tyndaridis claro de sanguine virgo,
Altera Dîs moriens hic Iphigenia litabit (13).
Tyndaridi Theseus secreto addictus amore
Sero connubii raptam sibi fœdere junxit (14).
Hinc sata progenies, atque Iphigenia vocata,
Quam reliquos mater celavit sedula Graïos.
Vidi egomet miseri furtivum hoc pignus amoris,
Vitam infelicem minitatus et aspera fata (15).

Has tetigit nuper ficto sub nomine ripas
Vi superûm jactata (16), suoque adducta furore.
Me videt, audit, adest oculis nunc obvia vestris :
Sola hæc debetur (17) Superis, hanc fata reposcunt. »
Sic ille : auscultant tremebundi atque ora tenentes (18)
Eriphylenque omnes longo agmine circumspectant (19).
Arrecta antè aram stabat, forsanque morantes (20)
Increpitabat atrox (21) alto sub pectore (22) cultros.

Ipsa repentino vulgaverat invida cursu
Quam tu cauta fugam natæque tibique parabat (23).
Mirantur taciti sortem, mirantur (24) et ortum
Virginis : at quoniam promissa ad mœnia Trojæ (25)
Morte viam sternet, morituram exercitus omnis
Magnâ voce tonans fatali devovet orco.
Jamque manum ejiciens Calchas assurgit ; at illa :

« Arrête, » a-t-elle dit, « et ne m'approche pas !
» Le sang de ces héros dont tu me fais descendre
» Sans tes profanes mains saura bien se répandre. »
Furieuse, elle vole, et, sur l'autel voisin,
Prend le sacré couteau, le plonge dans son sein.

A peine son sang coule et fait rougir la terre,
Les Dieux font sur l'autel entendre leur tonnerre,
Les vents agitent l'air d'heureux frémissements,
Et la mer leur répond par ses mugissements;
La rive au loin gémit blanchissante d'écume;
La flamme du bûcher d'elle-même s'allume;
Le ciel brille d'éclairs, s'entr'ouvre, et parmi nous
Jette une sainte horreur qui nous rassure tous.
Le soldat étonné dit que, dans une nue,
Jusque sur le bûcher, Diane est descendue,
Et croit que, s'élevant au milieu de ses feux,
Elle portait au ciel notre encens et nos vœux.
Tout s'agite, tout part;
La seule Iphigénie,
Dans ce commun bonheur pleure son ennemie.
Des mains d'Agamennon venez la recevoir;
Venez; Achille et lui brûlent de vous revoir,
Madame, et désormais, tous deux d'intelligence,
Sont prêts à confirmer leur auguste alliance.

« Parce (26), » ait Eryphilen, « manibus temerare profanis,
Si modò, quod perhibes (27), tali sum sanguine creta,
Noverit ille meus sine te prorumpere sanguis :
Esto procul. » Volat inde furens, arâque sub ipsâ
Raptum indignato defigit pectore ferrum.

Virgineum vix terra bibit rubefacta cruorem (28),
Intonuit lævum (29) : redivivi, carcere rupto,
Speratis agitant stridoribus aëra venti,
Desuetisque altum reboat mugitibus æquor.
Cum gemitu (30) longè spumis turgentibus albens
Ripa sonat (31) ; subitos ultrò pyra concipit ignes ;
Fulguribus cœlum rutilat, sanctumque dehiscens
Incutit horrorem, qui corda labantia (32) firmat.
Ipsa etiam delapsa polo (33), si credere dignum est (34)
Attonitis, flammas inter Latonia fertur
Insedisse rogo, rursusque ad summa volasse,
Thura precesque ferens.
Concurritur (35) undique puppes,
Undique solvuntur : cunctis lætantibus, una
Infensæ mortem dolet Iphigenia puellæ.
Hanc recipe incolumem, patris inter brachia (36), mater;
Atrides te poscit ovans, te poscit Achilles ;
Et studiis tandem concorditus, unus et alter
Augustum certant (37) avidi componere (38) fœdus (39).

NOTES LATINES

(1) . . . . . Lætos oculis *afflârat* honores...
Æn. I, 591.

(2) Agmen agens Clausus, *magnique ipse agminis instar.*
Æn. VII, 707.

(3) *Scinditur* incertum *studia in contraria* vulgus.
Æn. II, 39.

(4) . . . . . It toto turbida cœlo
Tempestas telorum, ac *ferreus ingruit imber.*
Æn. XII, 284.

(5) *Improvisus adest.....*
Æn. IX, 49.

(6) *Tela inter media.*
Egl. X, 45.

(7) Hunc ubi miscentem longè *media agmina* vidit.
Æn. X, 721.

(8) Ardentem et *torva tuentem.*

Æn. XI, 467.

(9) Os rabidum, *fera corda domans.*

Æn. VI, 80.

(10) *Quem* casum portanta *ferant.*

Æn. VIII, 533.

(11) Et me *destinat aræ.*

Æn. II, 129.

(12) *Vobis* furiarum *ego* maxima *pando.*

Æn. III, 252.

(13) . . . . . Animâque *litandum.*

Argolicâ.

Æn. II, 118.

(14) . . . . . *Juncta est* mihi *fœdere* dextra.

Æn. VIII, 169.

(15) Si quâ *fata aspera* rumpas.

Æn. VI, 882.

(16) Terris *jactatus* et alto

Vi Superûm

Æn. I, 3 et 4.

(17) . . . . . *Soli* mihi Pallas

Debetur.

Æn. X, 443.

(18) . . . . . Intentique *ora tenebant.*

Æn. II, 1.

(19) Constitit, atque oculis Phrygia *agmina circumspexit.*

Æn. II, 68.

(20) Æstatem *increpitans* seram zephyros *que morantes.*

Georg. IV, 138.

(21) Sævit *atrox* Volscens.

Æn. IX, 420.

(22) . . . . . Habitatque *sub alto*
Pectore.

Æn. VI, 599 et 600.

(23) His commota *fugam* Dido sociosque *parabat.*

Æn. I, 360.

(24) *Mirantur* dona Æneæ, *mirantur* Julum.

Æn. I, 709.

(25) . . . . . Cernes urbem et *promissa* Lavini
Mœnia.

Æn. I, 258 et 259.

(26) *Parce* pias scelerare *manus.*

Æn. III, 42.

(27) *Si modò, quem perhibes,* pater est Apollo.

Georg. IV, 323.

(28) Hæsit, *virgineumque* altè *bibit* acta *cruorem*.

Æn. XI, 804.

(29) *Intonuit lævum*.

Æn. II, 693 et IX, 631.

(30) *Cum gemitu* glomerat, fundoque exæstuat imo.

Æn. III, 577.

(31) Julia quâ ponto *longè sonat* unda refuso.

Georg. II, 163.

(32) . . . . . Vulgi variare *labantia corda*.

Æn. XII, 223.

(33) Visa dehinc *cœlo* facies *delapsa* parentis.

Æn. V, 722.

(34) *Si credere dignum est*.

Æn. VI, 173.

(35) Erumpunt portis, *concurritur*.

Georg. IV, 78.

(36) Miraturque, *inter*que manus et *brachia* versat.

Æn. VIII, 619.

(37) . . . . . *Certant*que illudere capto.

Æn. II, 64.

(38) . . . Et læti placitum *componite fœdus.*
Æn. X, 15.

(39) . . . . . Avidus *confundere fœdus.*
Æn. XII, 290.

PHÈDRE

PHÈDRE

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE II

THÉSÉE.

Perfide ! oses-tu bien te montrer à mes yeux ?
Monstre, qu'a trop longtemps épargné ma colère,
Reste impur des brigands dont j'ai purgé la terre,
Après que le transport d'un amour plein d'horreur
Jusqu'au lit de ton père a porté ta fureur,
Tu m'oses présenter une tête ennemie !
Tu parais dans des lieux pleins de ton infamie,
Et ne vas pas chercher, sous un ciel inconnu,
Des pays où mon nom ne soit pas parvenu !
Fuis, traître ! ne viens point braver ici ma haine,
Ni tenter un courroux que je retiens à peine.
C'est bien assez pour moi de l'opprobre éternel
D'avoir pu mettre au jour un fils si criminel,

PHEDRA

ACTUS QUARTUS

SCENA II

THESEUS.

Perfide! tene oculis audes ostendere nostris?
Bellua, cui nimium tardi Jovis ira pepercit!
Relliquiæ scelerum quæ tuto ex orbe fugavi!
Postquam infandus amor tentare extrema furentem
Impulit, et thalamos ausum incestare paternos (1),
En caput invisum (2) nobis interritus offers!
En loca tu repetis sceleratæ conscia flammæ!
Querere nec properas alio sub sole jacentes (3),
Quò nondùm Thesei nomen pervenerit, oras!
Hinc fuge, cessantemque iram ne sponte lacessas,
Neve ægro malè compressum sub corde dolorem
Sollicites. Pudet, ah! Satis, æternùmque pudebit (4),
Theseus indignæ sobolis quòd vixerit auctor,

Sans que ta mort encor, honteuse à ma mémoire,
De mes nobles travaux vienne souiller la gloire.
Fuis, et si tu ne veux qu'un châtiment soudain
T'ajoute aux scélérats qu'a punis cette main,
Prends garde que jamais l'astre qui nous éclaire
Ne te voie en ces lieux mettre un pied téméraire.
Fuis, dis-je, et sans retour précipitant tes pas,
De ton horrible aspect purge tous mes États.

Et toi, Neptune, et toi, si jadis mon courage
D'infâmes assassins nettoya ton rivage,
Souviens-toi que, pour prix de mes efforts heureux,
Tu promis d'exaucer le premier de mes vœux.
Dans les longues douleurs d'une prison cruelle,
Je n'ai point imploré ta puissance immortelle.
Avare du secours que j'attends de tes soins,
Mes vœux l'ont réservé pour de plus grands besoins.
Je t'implore aujourd'hui ; venge un malheureux père ;
J'abandonne ce traître à toute ta colère ;
Étouffe dans son sang ses désirs effrontés ;
Thésée à tes fureurs connaîtra tes bontés.

Ne tua mors saltem, misero probosa parenti,
Nostrorum obscuret decus immortale laborum (5).
Hinc fuge ; nec te aliàs, qui flammis omnia lustrat (6)
Sol, pede sacrilego temerantem hæc limina cernat,
Ni cecidisse voles, tetris comes additus (7) umbris
Latronum, meritâ quos mersi in tartara morte.
Ah ! fuge, et, æternùm nostris à finibus exul (8),
Horrendo aspectu regna indignantia solve.

Tuque adeò, Neptune, meo si munere (9) quondàm
Exstinctis requiere tuæ latronibus oræ,
Quod primo expeterem voto, pro talibus ausis,
Te concessùrum mihi, promisisse memento.
Dum traherem noctes (10) duro sub carcere longas,
Auxilii parcus, quod erat mihi debita merces,
Abstinui precibus te poscere : te mihi sanctum
Seposui prudens graviora in tempora numen (11).
Nunc te (12) in vota voco (13) : miserandum ulciscere putrem;
In scelus hoc iras omnes effunde (14) ; nefandos
Sanguine in incesto restingue libidinis æstus :
Neptunum ex pœnâ Theseus cognoscet amicum.

NOTES LATINES

(1) *Thalamos ausum incestare* novercæ.
Æn. X, 389.

(2) *Invisum* hoc detrude *caput* sub Tartara telo.
Æn. IX, 496.

(3) Alio patriam quærunt sub sole jacentem.
Georg. II, 512.

(4) *Sedet æternùmque sedebit*
Infelix Theseus.
Æn. VI, 617.

(5) *Sol* qui terrarum *flammis* opera *omnia lustras.*
Æn. IV, 607.

(6) . . . . . *Comes* additus unà
Æolides. . . . .
Æn. VI, 528.

(7) Pererratis amborum *finibus exul.*

Egl. I, 62.

(8) *Vestro* si *munere* tellus.

Georg. I, 7.

(9) *Pro talibus ausis.*

Æn. II, 535.

(10) Vario *noctem* sermone *trahebat.*

Æn. I, 748.

(11) Ergo eadem supplex venio, et *sanctum mihi numen*
Arma rogo. . . . .

Æn. VIII, 382.

(12) Divosque *in vota vocasset.*

Æn. V, 234.

(13) Fratrem in vota vocabit.

Æn. V, 514.

(14) *Irarum*que omnes *effundit* habenas.

Æn. XII, 499.

AUTRES NOTES

DE LA TRAGÉDIE DE PHÈDRE

(1) Acte I^er^, scène 1^re^. HIPPOLYTE :

J'ignore le destin d'une tête si chère.

Quis desiderio sit pudor, aut modus
Tam cari capitis?

HORATIUS, lib. I, od. 20.

(2) Acte I^er^, scène 1^re^. HIPPOLYTE :

Tu me contais alors l'histoire de mon père ;
Tu sais combien mon âme, attentive à ta voix,
S'échauffait aux récits de ses nobles exploits,
Quand tu me dépeignais ce héros intrépide,
Consolant les mortels de l'absence d'Alcide,
Les monstres étouffés, et les brigands punis,
Procuste, Cercyon, et Sciron et Sinis,
Et les os dispersés du géant d'Épidaure,
Et la Crète fumant du sang du Minotaure.

Te, maxime Theseu,
Mirata est Marathon Cretæi sanguine tauri ;
Quodque suis securus arat Cromyona colonus,
Manus opusque tuum est. Tellus Epidauria per te
Clavigeram vidit Vulcani occumbere prolem ;
Vidit et immitem Cephisias ora Procusten ;
Cercyonis letum vidit cerealis Eleusin,
Occidit ille Sinis, magnis male viribus usus.
Qui poterat curvare trabes et agebat ab alto
Ad terram latè sparsuras corpora pinus.
Tutus ad Alcathoen, Lelegeia mœnia, limes
Composito Scirone, patet : Sparsique latronis
Terra negat sedem, sedem negat ossibus unda.

OVIDIUS, *Metam.*, lib. VII, v. 433.

(3) Acte Ier, scène 3. PHÈDRE :

O haine de Vénus ! o fatale colère !
Dans quels égarements l'amour jeta ma mère !

Stirpe ne perosa solis invisi Venus !

SENECA, *Hippolytus*, actus I, scena 2.

(4) Acte Ier, scène 3. PHÈDRE :

Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue ;
Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue.

Ut vidi, ut perii ! ut me malus abstulit error.

VIRGILIUS.

(5) Acte Ier, scène 3. PHÈDRE :

Je lui bâtis un temple et pris soin de l'orner.
De victimes, moi-même, à toute heure entourée,
Je cherchais dans leurs flancs ma raison égarée,
D'un incurable amour remèdes impuissants.

Instauratque diem donis, pecudumque reclusis
Pectoribus inhians, spirantia consulit exta.
Heu vatum ignaræ mentes ! quid vota furentem,
Quid delubra juvant ?

Æn. lib. IV, v. 63 à 66.

(6) Acte Ier, scène 3. PHÈDRE :

C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.

In me tota ruens Venus.

HORATIUS, lib. I, od. 19.

(7) Acte II, scène 1re. ISMÈNE :

Mais il n'a pu sortir de ce triste séjour
Et repasser les bords qu'on passe sans retour.

Ripam irremeabilis undæ.

VIRGILIUS.

(8) Acte II, scène 5. PHÈDRE :

On ne voit point deux fois le rivage des morts,
Seigneur; puisque Thésée a vu les sombres bords,
En vain vous espérez qu'un Dieu vous le renvoie.

Reditusque nullos metuo, non unquàm ampliùs
Convexa tetigit supera, qui mersus semel
Adiit silentem nocte perpetuâ domum.

Hippolytus, actus I, scena 2.

(9) Acte II, scène 5. PHÈDRE :

Et l'avare Achéron ne lâche point sa proie.

. . . . . Strepidumque Acherontis avari.

Georg. lib. II, 492.

(10) Acte II, scène 5. HIPPOLYTE :

Tout mort qu'il est, Thésée est présent à vos yeux,
Toujours de son amour votre âme est embrasée.

Amore nempè Thesæi casto furis.

SENECA, *Hippolytus*, actus I, scena 2.

(11) Acte III, scène 1re. ŒNONE :

Il a pour tout le sexe une haine fatale.

PHÈDRE.

Je ne me verrai pas préférer de rivale.

NUTRIX.

Genus omne profugit.

PHEDRA.

Pellicis careo metu.

Hippolytus, actus I, scena 2.

(12) Acte III, scène 3. PHÈDRE :

Est-ce un malheur si grand que de cesser de vivre?

Usque adeò ne mori miserum est?

Æn. XII, 646.

(13) Acte III, scène 3. ŒNONE :

Vous le craignez : osez l'accuser la première
Du crime dont il peut vous charger aujourd'hui.

Regeramus ipsi crimen, atque ultrò impiam
Venerem arguamus. Scelere velandum est scelus.

SENECA, *Hippolytus*, actus II, scena 3.

(14) Acte III, scène 3. ŒNONE :

Qui vous démentira? tout parle contre lui.

Ausæ priores simus, an passæ nefas,
Secreta cum sit culpa, quis testis sciet?

SENECA, *Hippolytus*, actus II, scena 3.

(15) Acte V, scène 6. THÉRAMÈNE :

Cependant, sur le dos de la plaine liquide,

S'élève à gros bouillons une montagne humide.

. . . . . Cumulusque immanis aquarum
In montis speciem curvari.

OVIDIUS, *Metamorph.*, lib. XV.

(16) Acte V, scène 6. THÉRAMÈNE :

L'onde approche, se brise et vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.
Son front large est armé de cornes menaçantes,
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes ;
Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux.

Corniger hinc taurus nuptis repellitus undis,
Pectoribusque tenus molles erectus in auras,
Naribus et patulo partem maris evomit ore.

OVIDIUS, *Metamorph.*, lib. XV.

(17) Acte V, scène 6. THÉRAMÈNE :

Le flot qui l'apporta recule épouvanté.

. . . . . Refluitque exterritus amnis.

Æn. lib. VIII, v. 240.

ATHALIE

ATHALIE

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE V

ATHALIE.

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit !

Ma mère Jezabel devant moi s'est montrée,
Comme au jour de sa mort pompeusement parée.
Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté;
Même elle avait encor cet éclat emprunté
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage,
Pour réparer des ans l'irréparable outrage.
« Tremble, » m'a-t-elle dit, « fille digne de moi,
Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi.
Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
Ma fille, »

ATHALIA

ACTUS SECONDUS

SCENA V

ATHALIA.

Horrida nox magnâ terras involverat umbrâ (1)!

Visa mihi antè oculos (2) regali splendida cultu
Jesabel, incessit qualis moritura : parenti
Grande supercilium, tantisque superbia nondùm
Fracta malis ; mentito etiam fulgebat honore
Quo vultum marcentem annis ornare solebat,
Annorum reparans nunquàm reparabile damnum.
« Væ tibi! nata, pave, o soboles me digna parente,
Te quoque, te deus Isacidum implacabilis urget.
Heu! devota cadis crudeli victima dextræ!
Væ tibi, nata! »

En achevant ces mots épouvantables,
Son ombre vers mon lit a paru se baisser ;
Et moi, je lui tendais les mains pour l'embrasser !

Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os et de chairs meurtris et traînés dans la fange,
Des lambeaux pleins de sang et des membres affreux,
Que des chiens dévorants se disputaient entre eux.

ABNER.

Grand Dieu !

ATHALIE.

Dans ce désordre à mes yeux se présente
Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante,
Tel qu'on voit des Hébreux les prêtres revêtus.
Sa vue a ranimé mes esprits abattus ;
Mais lorsque, revenant de mon trouble funeste,
J'admirais sa douceur, son air noble et modeste,
J'ai senti tout à coup un homicide acier
Que le traître en mon sein enfonçait tout entier.

De tant d'objets divers le bizarre assemblage
Peut-être du hasard vous paraît un ouvrage.

Ciet tales dum pectore questus,
d nostras, thalamo acclinis, delabitur ulnas;
›sa enitebar (3) collo dare brachia circum (4):

ater abest : laceræ carnes, miserabile visu (5)!
ssa luto et turpi sanie fædata supersunt,
eformesque artus et adhuc spirantia membra
nmundo, fera turba, canesque dente vorabant.

ABNER.

roh Deus!

ATHALIA.

Hæc inter, niveo velatus amictu
ualem ritè gerit Judææâ è gente sacerdos
›nspicitur puer, egregio spectabilis ore (6)
oc visu recreati animi, pulsique timores.
st ubi, paulatìm sedato corde (7), modestam
irabar pueri frontem, vultusque decoros,
ttonito, nil tale timens, sub pectore sensi,
raude malâ, totum quem perfidus abdidit, ensem (8)

ot rerum aggestam vario discrimine molem
reditis absurdi forsan ludibria casûs.

Moi-même, quelque temps, honteuse de ma peur,
Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur.

Mais de ce souvenir mon âme possédée
A deux fois, en dormant, revu la même idée.
Deux fois mes tristes yeux se sont vu retracer
Ce même enfant, toujours tout prêt à me percer.

Lasse enfin des horreurs dont j'étais poursuivie,
J'allais prier Baal de veiller sur ma vie

Et chercher le repos au pied de ses autels.

Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels !
Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée,
Et d'apaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée.
J'ai cru que des présens calmeraient son courroux,
Que ce Dieu, quel qu'il soit, en deviendrait plus doux

Pontife de Baal, excuse ma faiblesse.
J'entre, le peuple fuit, le sacrifice cesse,
Le grand prêtre vers moi s'avance avec fureur.
Pendant qu'il me parlait, ô surprise! ô terreur!
J'ai vu ce même enfant dont je suis menacée
Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée.

Me quoque femineos puduit sensisse timores,
Et me nocturno delusam errore putavi.

Sed vigilem exagitans animum, semperque recursans
Bis eadem, in somnis, lymphatæ occurrit imago (9).
Bis tristes videre oculi, stupuere videndo
Districto puerum hoc pectus mucrone petentem.

Denique, portentis lassata sequacibus, aras
Quærebam Baalis, capite ut depellere ferrum

Atque animi tantos vellet componere fluctus (10).

Quò non cæcus agit mortalia pectora terror (11)!
Isacidum templi vetitum conscendere limen,
Ignotique Dei cæcos placare furores,
Fert animus : surgit menti fiducia nostris
Posse Deum, quicumque fuat, mansuescere donis.

Ingredior, parce, o Baalis venerande minister.
Turba fugit, pendent sacra interrupta, sacerdos (12)
Terribilis, vultuque minax, occurrit eunti,
Voce tonans. Simul, ô dictu mirabile monstrum (13)!
Fatalem (14) vidi puerum, feralia qualem
Obtulerant trepidæ minitantem somnia menti.

Je l'ai vu. Son même air, son même habit de lin,
Sa démarche, ses yeux et tous ses traits enfin !

C'est lui-même. Il marchait à côté du grand prêtre.
Mais bientôt à mes yeux on l'a fait disparaître.

Voilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter,
Et sur quoi j'ai voulu tous deux vous consulter.

Sic oculos, sic ille gradus, sic ora ferebat (15),
Linea sic talos stola descendebat ad imos.

Ipse aderat : vidi, agnovi. Comes additus ibat
Pontifici ; nostro sed mox submotus ab ore est.

Hæc sunt sollicitam quæ me portenta morantur,
Et quæ consiliis volui perpendere vestris.

NOTES LATINES

(1) . . . . . Ruit Oceano *nox*,
*Involvens umbrâ magnâ terram*que, polumque.
Æn. II, 250 et 251.

(2) *Visa mihi antè oculos* et notà major imago.
Æn. I, 773.

(3) Ter conatus ibi *collo dare brachia circùm.*
Æn. II, 792.

(4) Ter conatus ibi *collo dare brachia circùm.*
Æn. VI, 700.

(5) . . . . . *Miserabile visu.*
Æn. I, 115.

(6) . . . . Tantum *egregio* decus enitet *ore.*
Æn. IV, 150.

(7) *Sedato* respondit *corde* Latinus.
Æn. XII, 13.

(8) . . . Lateri capulo tenùs *abdidit ensem.*
Æn. II, 553.

(9) *In somnis* inhumati *venit imago*
Conjugis.
Æn. I, 353.

(10) . . . Motos præstat *componere fluctus.*
Æn. I, 135.

(11) . . . Quid *non mortalia pectora* cogis,
Auri sacra fames !
Æn. III, 56 et 57.

(12) *Pendent opera interrupta*, minæque
Murorum ingentes.
Æn. IV, 88 et 89.

(13) . . . . . Visu miserabile monstrum.
Æn. X, 637.

(14) *Fatalem* Æneam.
Æn. XI, 232.

(15) *Sic oculos, sic ille* manus, *sic ora ferebat.*
Æn. III, 490.

AUTRES NOTES

(1) Athalie : Acte Ier, scène 1re.

Du temple, orné partout de festons magnifiques,
Le peuple saint en foule inondait les portiques.

Et non ingentem foribus domus alta superbis,
Manè salutantum totis vomit ædibus undam.

Georg. lib. II.

(2)

N'achève enfin sur vous ses vengeances funestes,
Et d'un respect forcé ne dépouille les restes.

.... Miserere domûs labentis; et istam,
Oro, si quis adhùc precibus locus, exue mentem.

Æn. lib. IV, 318 et 319.

(3)

Quelquefois il vous plaint, souvent même il vous loue ;
Il affecte pour vous une fausse douceur.

Pessimum inimicorum genus laudantes.

TACITUS.

(4)

Et du temple déjà l'aube blanchit le faîte.

Regina..... ut primum albescere lucem
Vidit.

Æn. lib. IV, 586 et 587.

(5) Acte II, scène 9 :

Tel en un secret vallon,
Sur le bord d'une onde pure,
Croît, à l'abri de l'aquilon,
Un jeune lis, l'amour de la nature.

Ut flos in septis secretus nascitur hortis,
Ignotus pecori, nullo contusus aratro,
Quem mulcent auræ, firmat sol, educat imber,
Multi illum pueri, multæ optavêre puellæ.

CATULLUS, *Carmen nuptiale.*

(6) Acte III, scène 3 :

Par là je me rendis terrible à mon rival,
Je ceignis la thiare et marchai son égal...

Ast ego quæ divum incedo regina, jovisque
Et soror et conjux.

Æn. lib. I, v. 50 et 51.

(7) Acte V, scène 5 :

Je devrais, sur l'autel, où ta main sacrifie,
Te... mais du prix qu'on m'offre il me faut contenter.

Il était impossible d'imiter d'une manière plus heureuse et plus naturelle le *quos ego* de Virgile.

GEOFFROI.

JUGEMENT DE M. DE LAMARTINE

SUR LA TRAGÉDIE D'ATHALIE

Quant à Athalie, c'est Racine tout entier.

Il revivra éternellement dans cette œuvre, qui le place non-seulement au rang des poëtes, mais au rang des prophètes bibliques.

Il n'y a point de parallèle possible entre Athalie et aucun des drames antiques ou modernes d'aucun théâtre profane.

Sophocle, Euripide, Sénèque, Gœthe, Schiller, Shakespeare, cèdent à jamais la première place à cette œuvre.

Pourquoi? c'est que leurs tragédies ne sont que des œuvres d'art, et que celle de Racine est une inspiration de foi.

Ils sont des poëtes profanes ; Racine ici est un poëte sacré.

Racine, pour qui Athalie fut un acte de foi plus qu'une œuvre d'art, n'est pas seulement arrivé à la beauté, ce ravissement de l'intelligence, mais à la sainteté, ce ravissement de l'âme.

Glorifions-nous donc à jamais d'être d'une nation qui a produit Racine et de parler une langue où l'on a pu écrire Athalie.

RÉSUMÉ

—

Je dois dire que la pensée de traduire les tragédies de Racine en vers latins avec des expressions puisées en grand nombre dans Virgile appartient bien à l'auteur de cette traduction, mais que la ressemblance du style de Virgile au style de Racine a été remarquée mille fois peut-être, et qu'entre autres, l'abbé Geoffroi a exprimé, dans des termes à peu près pareils, l'idée même sur laquelle est fondée cette union des deux styles.

Voici l'éloge de Geoffroi :

Racine est l'homme le plus extraordinaire qui ait paru dans la littérature française, par la souplesse de son esprit, la variété de ses talents, et par le génie le plus heureux dont jamais aucun homme ait été doué. Génie remarquable par sa perfectibilité, marquant tous ses

pas dans la carrière par des progrès nouveaux, et si naturellement porté à se perfectionner qu'on serait presque tenté de croire que, s'il n'eût point interrompu ses travaux, il eût pu aller encore plus loin qu'Athalie.

Ce qu'il faut admirer ensuite, c'est la prodigieuse facilité de ce génie, qui se plie avec grâce à tous les genres, à tous les tons, à tous les styles, et qui sait se proportionner à l'âge, au sexe, au rang, au caractère, à la situation de tous les personnages qu'il fait parler; supérieur en cela à tous nos poëtes, à Corneille lui-même.

Il n'est pas moins unique par cette heureuse alliance du génie avec le goût, du délire poétique avec la raison la plus sévère, alliance si rare qui ne s'était encore rencontrée au même degré que dans Virgile, et qui établit une merveilleuse conformité de goût et de style entre ces deux écrivains.

Racine est notre Virgile quoiqu'il ait écrit dans un genre bien différent; et si Virgile fût né de nos jours, il serait notre Racine.

Paris — Typographie Morris et Cie, rue Amelot, 64.

ÉTUDES

LITTÉRAIRES ET MORALES

DE RACINE

DE RACINE

ÉTUDES

LITTÉRAIRES ET MORALES

DE RACINE

PUBLIÉES PAR

LE MARQUIS DE LAROCHEFOUCAULD-LIANCOURT.

DEUXIÈME ÉDITION.

PARIS

IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ,

RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.

1856

ÉTUDES

LITTÉRAIRES ET MORALES

DE RACINE

SECONDE PARTIE

ÉTUDES MORALES

ÉTUDES

DE RACINE

DANS SA JEUNESSE

ÉTUDES

DE RACINE

DANS SA JEUNESSE.

Il semble, quand on a lu avec attention une multitude de notes religieuses, de pensées pieuses et de citations bibliques, accumulées par Racine dans ses études, qu'il serait aisé de tracer une histoire chronologique du caractère moral de cet homme illustre qui fut aussi estimable par ses vertus qu'honoré par ses écrits.

Cependant je ne l'entreprendrai pas. J'ai voulu seulement recueillir sur les nombreuses feuilles volantes qui ont été employées par lui à son instruction, les observations morales qu'il a faites, les sentiments de piété qu'il a émis et les passages des livres saints qu'il a choisis lui-même pour lui servir, dans ses études, de guides et de modèles.

Je ne les ferai précéder que de quelques mots sur les premières années de sa vie.

On sait qu'il a fait ses études à Port-Royal des

Champs, et qu'il a chanté avec reconnaissance le séjour où il a passé sa jeunesse.

C'est là, il me semble, le premier trait du caractère de Racine. Il a aimé ses maîtres, il a loué leur enseignement, il se plaisait dans cette école de toutes les vertus, il y vivait heureux et reconnaissant en se nourrissant avec ardeur et avec délices de l'instruction qu'il recevait.

Les sept odes sur Port-Royal n'ont pas été assez dignement appréciées.

Racine a peint, dès le début de ses chants, la sainteté de ses maîtres et la pureté de la vie auprès d'eux.

Saintes demeures du silence,
Lieux pleins de charmes et d'attraits,
Port, où, dans le sein de la paix,
Règne la grâce et l'innocence!
Beau désert qu'à l'envi des cieux,
Des trésors les plus précieux
A comblé la nature,
Quelle assez brillante couleur
Peut tracer la peinture
De votre adorable splendeur?

Mais aussitôt qu'on a reconnu cette première expression de sa reconnaissance, on suit, presque à chaque ligne, la manifestation des principes les plus purs.

Il n'était pas encore en âge d'associer ses pensées aux maximes d'État, aux doctrines politiques et au gouvernement des peuples, mais il était déjà pénétré de l'amour le plus ardent de l'humanité.

Je veux citer seulement ce qu'il a dit de la guerre et en même temps de la magnificence royale.

Il s'adressait à des solitaires paisibles, mais il savait qu'il vivait sous un jeune roi vif, brave et passionné. On devait se douter déjà que ce prince aimerait la magnificence et ferait la guerre. Cependant Racine disait :

Je sais que les grands édifices
Que s'élève la vanité,
Ne souillent point la pureté
De vos innocentes délices.
Non; vous n'offrez point à nos yeux
Ces tours qui, jusque dans les cieux,
Semblent porter la guerre;
Et qui, se perdant dans les airs,
Vont encor sous la terre
Se perdre dedans les enfers.

Tous ces bâtiments admirables,
Ces palais partout si vantés,
Et qui sont comme cimentés
Du sang des peuples misérables,
Enfin tous ces augustes lieux,
Qui semblent faire autant de dieux
De leurs maîtres superbes,
Un jour trébuchant avec eux,
Ne seront sur les herbes
Que de grands cadavres affreux.

Voilà comment Racine, orphelin de père et de mère, abandonné même par ses tantes enterrées vivantes dans les cloîtres, seul ainsi, sans parents et sans amis, débutait par des chants qui annonçaient non-seulement un poëte, mais aussi un

homme de bien et un homme de conscience qui est resté pieux toute sa vie.

Il a commencé dans ses études par ressentir et manifester la conviction qu'il avait de sa faiblesse, mais il s'est élevé à ses propres yeux et aux yeux de ses maîtres en exprimant en même temps l'espoir qu'il avait d'acquérir de la force.

On a trouvé une feuille volante sur laquelle il a écrit cette stance qui n'a jamais été insérée dans aucun de ses ouvrages :

L'homme jeune sait mal exprimer ce qu'il pense;
Et tout marque en lui l'impuissance
Et l'enfance de sa raison.
Mais il en fait un plein usage
Quand son esprit, mûri par l'âge,
Est dans sa parfaite saison.

Quant à son caractère personnel, je dois, avant de commencer le recueil de ses études morales, le montrer affectionné à cet établissement où il recevait cette bonne instruction aussi solide qu'agréable, à laquelle il a dû son bonheur et sa gloire.

Je dois citer une petite feuille, écrite tout entière de sa main, et qui prouve comme il s'occupait avec intérêt et affection de tout ce qui concernait Port-Royal.

C'est le compte des revenus de cette maison, et il regrettait vivement qu'elle ne fût pas plus riche.

Voici cette note :

« Total des revenus de Port-Royal des Champs, tant en fonds de terre qu'en rentes :

» Onze mille quatre-vingt-sept livres dix sous.

» Total des charges et rentes que doit ladite abbaye :

» Six mille cinq cent dix-sept livres quatorze sous.

» Partant, reste quatre mille cinq cent soixante-neuf livres seize sous.

» Supposé même que tout soit bien payé.

» Je ne compte point la ferme des Granges, ni celle de Champ-Garnier, dont les terres sont fort ingrates et ne suffisent pas, à beaucoup près, à fournir assez de blé à l'abbaye pour la nourrir. »

On est étonné assurément qu'avec un aussi faible revenu, cet institut ait pu attacher à lui des professeurs aussi distingués et produire, pour l'illustration de la France, des élèves qui sont devenus aussi célèbres par leurs écrits.

Ce fut encore à Port-Royal qu'en 1658 il traduisit les hymnes en vers, mais il les a corrigées et presque refaites entièrement dans son âge mûr. C'est à la fin de cette année qu'il passa au collége d'Harcourt pour y faire sa logique. Il n'a jamais fait sa philosophie (1).

Quant à l'instruction qu'il avait reçue à Port-Royal, on peut juger par les documents que nous avons, quelles étaient les études de ce collége.

Un des professeurs a décrit les exercices de

(1) Quoi qu'en ait dit Geoffroi.

chaque jour. Il en a établi d'abord le principe ; il dit :

« La première chose qu'un précepteur doit faire, est de se considérer comme un père, et de plus, il doit enseigner à ses élèves que le sentiment filial doit être réciproque de la part des écoliers. »

Il ajoute : « A Port-Royal, on se lève à six heures, on s'habille et on adresse une courte prière à Dieu. Ensuite, pendant que l'on déjeune, on lit à haute voix un livre d'histoire.

» Mais après, je leur fais faire quatre ou cinq tours de jardin et monter même des montagnes pour les fortifier et les mettre en belle humeur ; après quoi, nous venons étudier. Il est toujours près de neuf heures quand nous entrons à la chapelle ou à la classe ; car nous n'allons point à la messe tous les jours, mais seulement le jeudi et le samedi, outre la grande messe à la paroisse les dimanches et les jours de fêtes.

» La classe ne dure que de neuf heures à onze heures et demie, et après une demi-heure de récréation on dîne à midi. Ensuite la classe ne recommence qu'à trois heures et demie. »

Mais pour l'ordre établi dans l'instruction, ce sont les jours de fêtes seulement que l'on consacrait aux études religieuses. On donnait à apprendre aux plus jeunes quelques hymnes ou quelques homélies des Pères. Les plus âgés expliquaient Sévère Sulpice ou autres anciens auteurs, et on faisait réciter quelques œuvres de piété en français. On

analysait avant la messe l'épître et l'évangile du jour ; on faisait le catéchisme après vêpres, et il y avait aussi dans chaque classe une instruction religieuse proportionnée à l'âge des élèves ; on disait que comme cet exercice était par demandes et réponses, et familièrement, il leur plaisait beaucoup.

Mais tous les autres jours, on commençait à neuf heures l'étude du latin et on ne se servait que des auteurs profanes. On donnait aux plus jeunes quelques pages de Justin, on passait ensuite à Tacite, et on achevait la classe en récitant des vers de Virgile. On peut affirmer que les élèves, en sortant du collége, pouvaient réciter par cœur Virgile presque tout entier. Il faut dire aussi que la poésie était enseignée et grandement honorée à Port-Royal. Les commentateurs des œuvres de Racine ont commis une forte erreur, en croyant qu'on défendait à Racine de faire des vers ; ils ont même ignoré un fait, le plus important à ce sujet :

En 1660, les supérieurs de Port-Royal firent un recueil des poésies qui avaient été composées par leurs élèves ; ils le dédièrent au prince de Conti, qui avait fait ses études dans leur maison, et ils insérèrent dans ce recueil l'ode de Racine sur le mariage de Louis XIV ; elle y fut remarquée. Ainsi, quoique Racine ait été recommandé par Chapelain à Colbert et par Colbert au roi, il n'est pas moins vrai que c'est Port-Royal qui a d'abord accueilli ses poésies et qui les a présentées à la cour.

C'est, on peut le dire, un trait de reconnaissance envers lui de la part de cette congrégation, qu'il avait honorée et louée dans ses premiers vers.

Cette ode de Racine était intitulée : *La Nymphe de la Seine à la Reine ;* mais il est à remarquer que là encore il s'applique surtout à célébrer les bienfaits de la paix.

Oh! qu'après de rudes tempêtes
Il est agréable de voir
Que les aquilons sans pouvoir
N'osent plus gronder sur nos têtes!
Que le repos est doux après tant de travaux!
Qu'on aime le plaisir qui suit beaucoup de maux!
Qu'après un long hiver le printemps a de charmes!
Aussi, quoique ma joie excède mes souhaits,
Qui n'aurait pas senti d'alarmes
Pourrait-il bien juger des douceurs de la paix?

Et combien il mettait le roi pacificateur au-dessus de tous les autres rois, en exposant tout le soulagement qui résulte pour les peuples du rétablissement de la paix! Il dit en parlant du roi :

A son exemple tous les princes
Ne songeront plus désormais
Qu'à faire refleurir la paix
Et le calme dans leurs provinces.
L'abondance partout ramènera les jeux;
Les regrets et les soins s'enfuiront devant eux;
Toutes craintes seront pour jamais étouffées;
Les glaives renfermés ne verront plus le jour,
Ou bien se verront en trophées
Par les mains de la paix consacrés à l'amour.

Cette ode eut le plus grand succès. Le roi envoya cent louis à l'auteur.

Mais sans entrer davantage dans les détails de la vie et des travaux de Racine, je rappellerai seulement que « lorsqu'il voulut aller revoir sa famille, il reçut de sa tante, sœur Agnès de Sainte-Thècle, une lettre qui lui interdisait toute communication avec elle et toute visite à Port-Royal. »

Mais cette lettre ne lui reproche nullement de faire des vers ; elle le blâme seulement d'avoir des relations avec les comédiens, qui étaient alors excommuniés.

Cette séparation l'affligea, mais ne l'irrita point. Il a continué d'être pieux et de suivre néanmoins sa vocation dramatique. Il est vrai que ses sentiments religieux ont été dominés pendant douze ans par son génie poétique, mais ils ont ensuite repris et conservé leur influence en l'arrachant au théâtre pendant douze autres années, et lorsqu'un heureux accord s'est fait entre son esprit religieux et son génie dramatique, il en est résulté *Esther* et *Athalie*.

ÉTUDES MORALES

I

21 Juin 1655 (1).

1. O mon esprit, la matière est assez belle.

2. Mais dans quelle navigation étrangère t'engages-tu ?

3. Il y a de la difficulté au commencement de chaque chose.

4. La vérité n'est pas souvent bonne à dire.

5. Dieu est le père de tous.

6. Il adopte pour fils tous les hommes.

7. Deus summum bonum est.
Dieu est le souverain bien.

8. Et per quem cætera sunt bona.
Et par qui tout le reste est bien.

9. Mais toutes fois qu'il se fait quelque mal, il ne vient pas de Dieu.

10. Euripide dit : « Les dieux brisent les fortunes des hommes. »

11. Il ajoute : « C'est afin que les hommes tournent leurs regards vers eux. »

12. Le prophète Amos dit que rien n'arrive en la cité que par Dieu.

(1) Date écrite par Racine, âgé de quinze ans et demi.

13. David dit : « La coupe du bon vin et la coupe de la lie sont entre les mains de Dieu. »

14. Ce qui ne signifie pas que Dieu fait quelque mal.

15. Si Dieu fait quelque mal, il n'est plus Dieu (1).

16. On disait autrefois comme aujourd'hui les choses religieuses.

17. Dieu a créé l'homme afin qu'il le connût (2).

18. Saint Paul a dit : « Dieu s'est manifesté aussi aux philosophes païens. »

19. Ceux qui sortent d'une grande obscurité ne peuvent tout d'un coup supporter l'éclat du soleil.

20. Il faut qu'ils s'y accoutument peu à peu.

21. Il faut qu'ils regardent d'abord quelque lueur bâtarde et sombre.

22. Ainsi la splendeur des vérités chrétiennes nous éblouit.

23. Il nous faut passer auparavant par les petites lumières des païens.

24. Les stoïciens ne croyaient qu'un Dieu.

25. Ils le reconnaissaient immortel.

26. On disait : Diis maximis, Baccho et Somno (3).

Aux dieux puissants, à Bacchus et au Sommeil.

(1) Tel est le texte de Racine. Je crois qu'il faut comprendre : Si Dieu faisait quelque mal, il ne serait plus Dieu.

(2) Bacon a dit : « Dieu n'a jamais fait de miracles pour convaincre les athées, parce que ses ouvrages doivent suffire. »

(3) On dit que ces mots sont gravés sur une médaille antique. Je ne sais si Racine la connaissait.

27. Humanæ vitæ suavissimis conservatoribus.
Aux doux protecteurs de la vie de l'homme.

28. Dieu se plaît à bien faire aux hommes (1).

29. Souvent même sans qu'ils le croient.

30. Et quelquefois même sans qu'ils le sentent.

31. On se couvrait autrefois en priant Dieu.

32. C'était comme rentrant en soi-même.

33. Et comme pour être seul avec lui.

34. La grâce est une inspiration lumineuse qui nous fait faire le bien par la charité.

35. La grâce consiste en ce que les hommes n'ont point d'autres bons sentiments que ceux que Dieu leur donne.

36. Plutarque a dit que Caton aimait tellement la vérité, qu'il semblait être poussé par une inspiration divine.

37. Plutarque reconnaît la récompense des bons après la mort.

38. Il reconnaît aussi la punition des méchants après leur mort.

39. Pulvis et umbra sumus.
Nous sommes poussière et ombre.

40. Les hommes ne sont même que le songe d'une ombre (2).

41. Vous êtes des hommes d'un jour.

42. Mais l'homme n'est pas naturellement méchant.

(1) Locution ancienne. On dirait aujourd'hui: Dieu se plaît à faire du bien aux hommes.

(2) C'est une pensée de Pindare traduite en ces termes par Racine.

43. Eorum quæ nobis innatæ sunt facultates.

Nous n'apportons en naissant que des facultés.

44. Priùs habemus quàm actus, ut sensum.

Nous les avons pour agir et pour sentir.

45. Bonum Deusque idem sunt.

Dieu et la justice sont la même chose.

46. Et ad utrumque omnia referuntur.

Et tout vient ou dépend d'eux.

47. Custodit Dominus animas sanctorum.

Dieu garde les âmes des hommes justes (1).

48. De manu peccatoris liberavit eos.

Il les a délivrés des liens du péché.

49. Il n'y a que les méchants qui doivent craindre Dieu.

50. Il n'y a que les ingrats à qui la connaissance de Dieu inspire de la crainte.

51. Dieu n'exauce point les prières injustes.

52. Homère dit que les prières sont filles de Jupiter (2).

53. Il nous faut obéir aux lois de la Providence.

54. Virtus neque naturâ inest nobis.

La vertu ne vient point de notre nature.

55. Neque contrà naturam.

Mais elle ne s'acquiert point en opposition avec elle.

(1) Cela signifie-t-il que Dieu les protége dans la vie ou les conserve près de lui après la mort?

(2) Racine a dit dans un autre manuscrit inédit : « Il n'y a point dans Homère une seule prière juste qui ne soit point exaucée. »

56. Virtutum moralium nulla nobis innata est.
Aucune des vertus morales n'est innée en nous.

57. Politicum decet animas penitus noscere.
Notre âme a besoin d'un philosophe (1).

58. Ut corpus medicum.
Comme notre corps d'un médecin.

59. La nature humaine est si faible qu'elle ne saurait produire d'elle-même aucune vertu.

61. Quelle imprudence de n'avoir qu'un seul coureur!

60. Et qui n'a point d'autre harnais qu'une bride.

62. Cognitio virtutis nihil aut parùm prodest.
Ce n'est point la connaissance de la vertu qui nous manque.

63. Quand on vient de nous faire le poil (2), nous nous regardons dans un miroir.

64. Quand on sort d'un sermon, il faut s'examiner de même.

65. Tria appetuntur.
Trois choses sont à rechercher.

66. Honestum, utile et jucundum.
Le juste, l'utile et l'agréable.

67. Tria fugiuntur.
Trois choses sont à éviter.

(1) Racine traduit toujours *politicus* par philosophe.

(2) Racine s'est servi de la même expression dans un autre ouvrage inédit.

68. Turpe, inutile et injucundum.

Le honteux, l'inutile et le désagréable.

69. Bonum hominis est actio mentis virtuti conformis.

Heureux ceux dont toutes les actions sont conformes à la vertu !

70. Eaque per totam vitam uniformis.

Heureux ceux dont toutes les actions sont uniformes durant toute leur vie !

71. Il est difficile d'être vertueux.

72. Plus difficile encore de choisir le milieu en toutes choses.

73. Il faut tantôt prendre une extrémité et tantôt l'autre.

74. Quelquefois il faut forcer un peu.

75. On redresse un arbre en lui faisant un pli contraire au sien.

76. Inhonesta non sunt semper jucunda.

Ce qui ne veut pas dire que les choses déshonnêtes ne sont pas toujours agréables (1).

77. Mais qu'elles ne le sont jamais.

Semper inhonesta non sunt jucunda.

78. Quia ea sola naturâ jucunda sunt quæ honesta sunt.

Parce que les choses honnêtes sont les seules qui soient agréables de leur nature.

(1) C'est une semblable équivoque qui a fait rire de la thèse de l'abbé Coger.

79. Les vertus et les vices se trouvent souvent ensemble dans les mêmes actions.

80. Les médecins accommodent diverses drogues à des maux semblables.

81. Et surtout de contraires entre elles.

82. Les médecins emploient les poisons à guérir.

83. Mais les athlètes devaient combattre noblement.

84. La colonne des jeux isthmiques était plus blanche que le marbre de Paros.

85. Virtutem natura non dat.

La nature ne donne pas la vertu.

86. Sed consuetudo.

C'est l'habitude qui la fait (1).

87. Benè aut malè actio ædificanda.

Les actions sont bien ou mal construites.

88. Bonus aut malus fit architectus.

Elles prouvent le bon ou le mauvais architecte.

89. Chaque action témoigne la vertu d'un homme.

90. Ce sont les actions qui font l'éloge ou la critique.

91. Circà voluptatem et dolorem tota virtus vocatur.

Toute la vertu consiste à combattre tour à tour les douleurs et les plaisirs.

(1) Quinte Curce dit au contraire, en parlant de Clitus, qu'il tenait ses vertus de la nature et ses vices de l'habitude.

92. Nous sommes de telle nature qu'il n'y a rien au monde qui se fasse tant admirer qu'un homme qui sait être malheureux avec courage.

93. Beatum à virtute nunquam fortuna dimovebit.

Les circonstances fortuites ne détournent jamais l'homme de bien de la vertu.

94. Beati actiones firmæ sunt.

L'homme de bien est toujours semblable à lui-même.

95. Beati actiones sunt stabiles.

Les ouvrages de l'homme de bien sont durables.

96. Quæ vera sunt ubique sibi constant.

Toutes les choses vraies s'accordent ensemble.

97. In falsis veritas brevi dissonat.

Les choses vraies ne restent pas longtemps unies avec les choses fausses.

98. On peut louer facilement,

99. Mais il faut croire avec une grande circonspection.

100. Les plus grands esprits sont les plus aisément trompés.

II

1. O muse, on t'attend sur les bords de l'Asopus.

2. Pindare compare un hymne à un breuvage de lait et de miel, mêlé de rosée.

3. Ne considérons point le prédicateur, mais ses discours.

4. Et regardons plus le sens que les paroles.

5. Combien il y en a qui s'amusent à ne considérer que l'éloquence dans les discours!

6. Ils s'amusent ainsi à n'en point profiter (1).

7. C'est une chose digne d'un grand magistrat de passer sa vieillesse dans les études.

8. Ce serait encore plus beau d'un grand capitaine.

9. On aime à semer des faux bruits contre les hommes sages.

10. Res singulares minùs accuratè tractari possunt.

Les choses personnelles ne peuvent guère être traitées avec exactitude.

11. Il n'y a que le vieillard qui ne ment qu'à moitié.

(1) Racine a très-souvent la tournure épigrammatique. Pelisson a employé le mot *s'amuse* dans le même sens dans son Histoire de l'Académie : « Tant d'hommes illustres, dit-il, s'amusent à faire un travail, etc... »

12. Avant d'agir, souvenons-nous que ce qui aura été fait, bien ou mal, ne pourra point ne point avoir été fait (1).

13. Qui magna spirat, parvis dignus, fatuus est.

Le fat est celui qui n'est capable que de petites choses et qui aspire aux grandes.

14. On se laisse entraîner aisément à l'arrogance de soi-même.

15. L'orgueil vient de l'ignorance.

16. Un ignorant croit toujours que l'admiration est le partage des gens qui ne savent rien.

17. Pindare loue Hiéron qu'il dit être connu des lyres et des chansons (2).

18. Voilà un roi qui aime la poésie!

19. L'hymne est la compagne la plus agréable de la victoire.

20. Les Corinthiens ont été les premiers qui ont placé un double aigle (3) dans les temples des dieux (4).

21. Chiron disait au jeune Achille : Jupiter est le maître des éclairs et des foudres.

22. Nubes et caligo in circuitu ejus.

23. Celui-là se trompe qui croit faire quelque chose au desçu des dieux (5).

(1) *Ne pourra point ne point* n'est pas harmonieux, mais Racine dit toujours *point* au lieu de *pas*.

(2) Aimé Martin a mis dans son édition : Hiéron est *comme* des lyres et des chansons, au lieu de *connu*. Page 416.

(3) Aimé Martin a mis dans son édition un double *aide*. Page 441, faute d'impression.

(4) C'était un aigle à double tête que les Corinthiens avaient placé les premiers dans les temples pour soutenir les voûtes.

(5) Aimé Martin a dit *au-dessus* des dieux. Racine a écrit *au desçu*,

24. L'âme obéissante est conduite de Dieu.

25. Elle est dirigée par lui partout où elle va.

26. Et moi, pourrais-je jamais manquer à Dieu?

27. Pondus Dei ferre non potui.
Je ne porterais jamais le poids de Dieu.

28. Ne pas faire le mal ne suffit pas.

29. Virtus non solam contemplationem requirit.
La vertu ne se contente pas de la théorie.

30. Sed actionem.
Elle exige la pratique.

31. Bonum est beatitudo.
La vertu est le bonheur.

32. La volupté morale est la jouissance d'une bonne conscience.

33. Les stoïciens disaient qu'il n'y avait d'hommes vertueux que ceux qui n'avaient aucun vice.

34. On ne cache point les maladies du corps.

35. Pourquoi cacherait-on celles de l'âme?

36. Achille était beau.

37. Et il a fait de belles actions.

38. Il n'y a pas de bonheur qui aille au delà (1).

39. Bonum est cujus gratia cætera fiunt.

40. Quod secundum virtutem est jucundum est.

c'est-à-dire, à l'insu des dieux. Ce sont ces fautes qui rendent l'édition d'Aimé Martin bien inférieure aux autres.

(1) Ulysse a dit à Achille : « Tu es le plus fortuné des hommes, soit des races passées, soit de celles qui doivent naître. »

41. Qui maxima spirat necesse est ut sit optimus.

C'est celui qui aspire aux plus grandes choses qui doit être le plus grand homme.

42. Magnanimis est qui magna spirat.

L'homme magnanime est celui qui aspire à de grandes choses.

43. Et spirare debet.

Et qui est digne d'y aspirer.

44. Justè agit qui agit eo modo quo justus agit (1).

45. Sic grandes vocantur pulchræ.

Il n'y a que les grandes actions qui doivent être nommées belles.

46. Le plus grand bien que César tirait de ses victoires était de sauver ses ennemis.

47. Magnanimis nemine indiget.

48. Omnibus opem fert lubenter.

49. Magnificus honesti causâ sumptus facit.

50. Sumptus convenire debent facienti.

51. Et ejus facultatibus.

52. Perfectæ virtutis nullus honor satis dignus est (2).

53. C'est une belle chose de voir comment l'hospitalité était exercée chez les anciens.

54. J'admire la vénération avec laquelle on y recevait tous les étrangers.

(1) La pensée de Racine, dans cette phrase qu'il n'a pas traduite, est sans doute un conseil qu'il adresse aux hommes modestes de prendre pour modèles ceux qui sont renommés par leurs vertus.

(2) Racine a noté toutes ces phrases sans les traduire.

55. Ulysse s'en est souvenu (1).

56. Ulysse avait compassion d'Ajax.

57. « Mon inimitié ne m'empêchera point, » dit-il, « de reconnaître qu'Ajax était le plus vaillant des Grecs après Achille. »

58. Magnanimis neque se ipsum laudat.

L'homme généreux ne se loue point lui-même.

59. Aut alios deprimit.

Il ne blâme point les autres.

60. Si les dieux ont honoré quelqu'un, ce fut Tantale.

61. Pindare a décrit la misère de Tantale.

62. Il détourne sans cesse de sa tête une pierre qui est pendue sur lui (2).

63. Il ne saurait avoir de joie.

64. Il mène une vie toujours pénible.

65. Mais il eut de l'insolence dans la prospérité

66. Les médisants sont souvent punis.

67. Vanus fortunas suas prædicat.

L'homme vain vante sa fortune.

68. Ut honorem conciliet.

Pour s'en faire honneur.

69. Omnia facit opulentiæ ostentandæ causâ non honesti.

(1) Racine admirait surtout, a-t-il dit, lorsqu'au livre XIV de *l'Odyssée*, Ulysse est reçu par son fermier sous la figure d'un pauvre vieil homme.

(2) Racine a noté cette phrase de Pindare sans doute parce qu'elle s'applique au second supplice de Tantale, raconté par Hygin, et qui est moins connu que le premier.

70. Liberalis in jacturâ divitiarum mœrebit.

L'homme généreux s'afflige de la perte de ses richesses.

71. Sed moderatè.

Mais avec modération.

72. Illiberales verò sunt latrones et palliorum detractores.

Les voleurs et les filous sont vraiment illibéraux.

73. Liberalis non accipit cùm non decet.

L'homme généreux ne reçoit point lorsqu'il n'est point convenable de recevoir.

74. Multi prodigorum excedunt etiam in recipiendo.

Ce sont surtout les prodigues qui reçoivent à l'excès.

75. Rarò prodigalitas in reges cadit.

76. Prodigus peccat in omnibus.

Le prodigue pèche en toutes choses.

77. Avarus contrà omnes.

L'avare pèche contre tous les hommes.

78. Honestum finis est appetitus et rationis.

79. Virtus intellectualis disciplinâ acquiritur.

Les vertus intellectuelles sont fondées sur les principes.

80. Virtus moralis consuetudine.

Les vertus morales s'acquièrent par l'habitude (1.)

(1) Racine revient toujours sur cette même pensée.

81. Celui qui n'entretient point le feu l'éteint.

82. Quid faciendum sit exactè non potest præcipi.

83. Minor enim est qui benè patitur quàm qui benè facit.

84. Il n'est rien de plus insupportable que lorsqu'on nous reproche un bienfait.

85. Les vertus sont souvent différentes d'elles-mêmes.

86. Il y a des vertus de circonstances.

87. On doit accommoder les lois aux temps (1).

88. Il est impossible d'accorder les temps aux lois.

89. L'origine de Rome est aussi étrange que sa puissance l'a été depuis.

90. Laus non eorum est quæ optima sunt.

91. Ingentes clariorem efficiunt.
Les grands nous éclairent.

92. Sertorius faisait la guerre malgré lui.

93. On finit les guerres plutôt par prudence que par force.

94. Faut-il céder à ce que tout le monde désire, quoique injuste ?

95. Faut-il résister à ce qui est injuste, quoique désiré par tout le monde (2) ?

96. C'est à l'utilité de son pays qu'on doit se sacrifier (3).

(1) *Les temps* signifie ici les mœurs du temps.

(2) C'est une seule et même question. Racine veut dire sans doute : « Est-on tenu dans les relations sociales de faire des concessions au vœu général, ou est-on tenu envers soi-même d'obéir uniquement à sa conscience? »

(3) Racine tranche la question en sens inverse d'Aristide. Je ne

97. Bona per se distinguuntur ab utilibus.

98. Timoléon fut tyrannicide et non fratricide.

99. Junius Brutus a fait mourir son fils.

100. Savoir s'il faut l'en louer (1)?

III

1. Les poëtes sont menteurs.

2. Il n'y a pas de poésie sans fables.

3. Il n'y a de bons poëtes que ceux qui le sont de nature.

4. Il y a beaucoup de bonnes choses à apprendre à la lecture des poëtes.

5. Et aussi beaucoup de mauvaises.

6. Le traité de Plutarque contre la comédie est extrêmement beau.

7. La poésie est une peinture parlante.

8. La poésie doit garder le vraisemblable.

9. La poésie donne souvent de grandes leçons

10. C'est l'épée d'Hector dont Ajax s'est tué.

11. C'est le baudrier d'Ajax qui a traîné Hector.

12. Exteriorum bonorum maximum est honor.

Le plus grand honneur nous vient souvent de choses extérieures.

partage pas ce sentiment; je le crois nuisible même au pays qui serait plus heureux s'il était peuplé d'hommes tous consciencieux.

(1) Il paraît que Racine croyait que Timoléon a agi avec un fanatisme désintéressé, et que Brutus, au contraire, a sacrifié son fils à son ambition.

13. Socrate eut toujours le même visage.

14. Ni trop triste, ni trop gai.

15. Neque in prosperis lætus.
Point joyeux dans la prospérité.

16. Neque in adversis tristis.
Point fâcheux dans l'adversité (1).

17. La sagesse est calme.

18. Et la superstition craint tout.

19. Les barbares (2) sont sujets à la superstition.

20. La superstition est la cause de l'athéisme.

21. Il n'est permis aux prêtres de maudire personne (3).

22. Il est de l'intérêt public qu'il n'y ait point de méchants prêtres.

23. Qui dixerunt : Hæreditate possideamus sanctuarium Dei.

24. Politica non cognitionem habet pro fine.
Il ne suffit point de connaître la justice.

25. Sed actionem pro fine habet.
Il la faut pratiquer.

26. Nous enseignons plus par nos mœurs que par nos discours.

27. Un insensé ne doit point régner.

28. Et il le peut selon les lois (4).

(1) Racine, au lieu de se servir du mot *triste*, emploie le mot *fâcheux* comme Molière dans la comédie.

(2) Racine emploie souvent le mot *barbares* dans le sens d'hommes peu éclairés.

(3) Henri IV a dit : « Tous ceux qui suivent tout droit leur conscience sont de ma religion. »

(4) Cela signifie-t-il qu'un insensé peut régner aussi bien qu'un autre homme, s'il y a des lois et qu'il s'y conforme?

29. Peritusque sutor quolibet corio.

Chacun se reconnaît à ses œuvres (1).

30. Achille tuait les cerfs sans chiens et sans filets.

31. Il les devançait à la course.

32. César vainquit les Gaulois avec les forces romaines.

33. Il vainquit les Romains avec l'argent des Gaulois.

34. On n'aime guère les grands hommes.

35. On ne les vante que lorsqu'ils sont persécutés.

36. On a été ambitieux dans tous les temps.

37. Il est impossible de remédier sans violence à des corruptions envieillies.

38. Il est beau de faire de grandes actions.

39. Il est doux de louer celles de ses ancêtres.

40. Les vertus comme les vices descendent à la postérité.

41. La quatrième race porte quelquefois les péchés de la première.

42. Combien l'infamie des pères nuit aux enfants!

43. La jeunesse a plus besoin de maîtres que l'enfance (2).

44. Juvenis politicorum sermonum idoneus auditor non est.

Les jeunes gens ne sont point les auditeurs propres aux discours des philosophes.

(1) Racine ne traduit pas littéralement, mais il conserve avec soin l'idée principale.

(2) Mascaron a fait une belle comparaison du prédicateur avec l'étoile qui conduisait les mages.

45. Plusieurs vont aux sermons comme à des festins.

46. On ne se souvient point longtemps de ce qu'on a mangé.

47. Les jeunes gens changent souvent le jeu des paroles en insolence.

48. Ce que l'on dit en colère n'est jamais bon.

49. Il est plus louable de prévenir sa colère que de l'apaiser après l'éclat.

50. Toujours les gens méchants se haïssent entre eux.

51. Les méchants se haïssent eux-mêmes.

52. Si ipsum bonum ob oculos semper habeamus.

Si nous avons toujours devant les yeux ce qui est juste.

53. Quæ nobis bona sunt faciliùs cognoscemus.

Nous connaîtrons plus exactement ce qui nous est utile.

54. Et faciliùs assequemur.

Et nous le pratiquerons bien plus facilement.

55. Quand l'âme s'emplit de vertus, il faut bien que les vices en sortent.

56. Jeunes filles, la vertu coûte moins que les bagues.

57. La leçon de Chiron au jeune Achille est d'honorer les dieux et son père.

58. N'est-ce point de même que dans la religion du Christ?

59. Deum cole, parentes honora.
Adorez Dieu, honorez vos parents.

60. L'amour paternel est désintéressé.

61. L'amour filial ne le paraît jamais.

62. Les parents ne doivent pas être trop rudes.

63. La correction aussitôt après le mal n'est pas si utile.

64. Elle ne semble pas assez réfléchie.

65. Il est fâcheux d'avoir des amis qui cèdent trop facilement à nos desseins.

66. Il est adroit de reprendre dans les autres devant son ami les défauts dont on le veut corriger lui-même.

67. Les amis doivent chercher à avoir les mêmes amis.

68. Ils doivent avoir les mêmes ennemis.

69. On doit bien expérimenter ceux que l'on choisit pour amis.

70. Il est plus glorieux d'être honoré par ses ennemis que par ses amis.

71. César était en lui seul plusieurs Marius (1).

72. Actus habitum facit.
On s'accoutume facilement (2).

73. Il sert quelquefois d'être calomnié.

74. L'envie suit les belles actions.

75. Ceux qui avaient passé le temps de la milice ne pouvaient combattre sans permission.

(1) C'est le mot de Sylla, noté par Racine. De Jouy a dit :
Et mon œil dans ce cœur voit plus d'un Marius.

(2) On voit que Racine ne s'asservit pas au texte.

76. Erga potentes aut divites magnum.

La grandeur d'âme consiste à se montrer fier devant les hommes puissants.

77. Erga minores modestum.

Les grands doivent être modestes devant les inférieurs.

78. La prudence est une vertu civile (1).

79. La hardiesse est barbare.

80. Quelle belle description d'un changement de fortune dans la défaite de Pompée !

81. La joie des mortels s'élève et tombe facilement.

82. Dieu se sert des tyrans comme des bourreaux.

83. Mais les dépouilles ne se gardent pas longtemps.

84. L'art du tyran est de donner les charges à des hommes modestes.

85. Il doit redouter les ambitieux.

86. Les tyrans lâches sont cruels.

87. Les généreux sont doux (2).

88. Il n'est pas prudent de se rendre familier aux tyrans.

89. La générosité est une timidité prudente.

90. Moins un roi est absolu, plus il est en sûreté.

91. Les Troyens se sont laissé approcher.

(1) Ce qui signifie : d'une nation civilisée, en opposition avec la nation barbare dans la phrase suivante.

(2) La tyrannie était une forme de gouvernement. Ceux qui l'exerçaient ont été souvent des princes généreux.

92. O Rois, ayez soin d'avoir les extrémités du corps aussi chaudes que le reste (1).

93. Les Macédoniens étaient enragés de voir leur roi gardé par des étrangers.

94. Ridiculus foret sine virtute magnanimus.

L'homme audacieux sans courage n'est que ridicule.

95. Magnanimis nihil unquam timore victus faciet.

96. La vérité ne va guère jusqu'aux oreilles des rois.

97. Le roi doit se rendre agréable à ses sujets.

98. Le peuple veut être craint (2).

99. Un roi doit de rien faire quelque chose.

100. C'est une chose digne de la grandeur d'un roi de souffrir qu'on parle mal de lui lorsqu'il fait bien.

IV

1. Beatitudo debet esse multis communicabilis.

Le bonheur semble fait pour être partagé.

(1) Racine applique ce principe à la politique, il conseille aux rois de garder les frontières de leurs États.

(2) Le mot *veut* est ici une ancienne locution ; il ne signifie pas que le peuple a la volonté d'être craint, car on aurait dit : Le peuple veut se faire craindre. *Veut* signifie seulement comme nous dirions aujourd'hui : Le peuple doit être craint.

2. Il n'est point de plus grand bonheur que celui dont on jouit sans s'en douter.

3. Multitudo beatitudinem vult esse aliquid sensibilis.

Le vulgaire veut que le bonheur soit quelque chose de sensible (1).

4. Sapientes non item.

Les hommes sages n'en ont pas besoin.

5. Quod sufficit hoc beatum est.

C'est ce qui suffit qui rend heureux.

6. C'est avoir beaucoup que d'avoir ce qui suffit.

7. Id sufficiens est quod per se solum vitam amabilem efficit.

Ce qui suffit est ce qui procure une vie agréable.

8. Id sufficiens est quod nullius indiget.

Ce qui suffit est ce qui fait qu'on ne manque plus de rien.

9. Nec beatos efficere possunt.

On ne fait point des heureux.

10. Nec infelices.

Ni des malheureux.

11. Ils se font d'eux-mêmes.

12. Beatitudinem nemo laudat.

Personne ne fait l'éloge de son bonheur.

13. Felicitas non laudatur.

On ne loue pas le bonheur (2).

(1) Racine ne dit pas si cela signifie que l'on se plaît à sentir son bonheur, ou que l'on tient à le faire paraître.

(2) Racine distingue constamment *beatitudo* de *felicitas*. Il ne se sert jamais de *beatitas*, qui a été fort employé par Cicéron.

14. Quia laudibus præstantior est.

Parce qu'il est préférable aux louanges.

15. Et il n'en a aucunement besoin.

16. Sed ut quid melius, felicitatem.

La félicité est quelque chose de meilleur que le bonheur.

17. Diviniusque.

Et qui nous semble plus divin.

18. Verè politicus, verè beatus est.

Le vrai philosophe est le seul homme vraiment heureux.

19. Il est impossible d'être méchant et heureux.

20. In variis planè rebus beatitudinem suam collocat.

Le vulgaire met ordinairement son bonheur dans des choses diverses.

21. Souvent ces choses diffèrent les unes des autres.

22. Quelquefois elles contrastent.

23. On cherche à varier ses plaisirs.

24. La sagesse est d'embrasser la vie dont on est capable.

25. Honorem, voluptatem, prudentiam, cæterasque virtutes amplectimur.

Nous recherchons l'honneur, la volupté, la prudence et les autres vertus (1).

(1) Racine nomme la volupté une vertu, mais il faut se reporter à sa pensée déjà exprimée, lorsqu'il a dit : « La volupté morale est la jouissance d'une bonne conscience. »

26. Propter ipsas.

D'abord pour elles-mêmes.

27. Tùm propter beatitudinem.

Et aussi à cause du bonheur qu'elles procurent.

28. Quand Dieu répand ses faveurs sur quelqu'un, il est dans l'éclat.

29. Et sa vie est douce (1).

30. C'est ce qui fait qu'il y a honte des vaincus.

31. Et joie et triomphe des vainqueurs.

32. Dieu conduit les capitaines.

33. Il est difficile de savoir si nos choix sont de ce qui est bien.

34. N'est-ce point seulement de ce qui nous paraît bien?

35. Ou souvent de ce qui doit paraître bien?

36. Ou quelquefois de ce que nous voulons faire paraître bien?

37. Habitus honesti virtutes vocantur.

Heureux ceux qui ont fait de leurs vertus leurs habitudes!

38. Souvent on voit un homme riche en peu de temps (2).

39. On dit : Est-il heureux!

40. Plusieurs insensés le croient habile homme.

41. Les meilleurs pensent qu'il a augmenté sa fortune par sa bonne conduite.

42. Les méchants l'accusent.

(1) Tout ceci est très-contestable.

(2) C'est-à-dire devenu riche en peu de temps.

43. Le succès ne dépend point de l'homme.

44. La fortune fait tout.

45. Cependant les biens nuisent à ceux qui n'en savent user.

46. Les fils des grands seigneurs n'ont besoin que d'apprendre à monter à cheval.

47. On se renouvelait autrefois chaque année au mois de mai.

48. On jetait alors les statues dans l'eau.

49. Aujourd'hui ceux qui n'ont point les vertus d'Achille imitent ses vices.

50. C'est l'ambition de César qui le fit pleurer devant la statue d'Alexandre (1).

51. Il y en a qui vont querir du feu chez les voisins.

52. D'autres y trouvent un bon feu.

53. Ils y demeurent.

54. Beatitudo acquiratur.
Le bonheur peut s'acquérir.

55. Vel disciplinâ.
Soit par la régularité de la vie.

56. Vel consuetudine (2).
Soit par des habitudes paisibles.

57. Vel exercitio.
Ou par l'exercice des bonnes choses.

(1) Ce n'est pas devant la statue, c'est, dit-on, en lisant un passage de la vie d'Alexandre, que Cesar pleura.

(2) Racine a répeté plusieurs fois les mêmes pensées et les mêmes mots.

58. Vel deorum sit donum.

Ou c'est plutôt un don des dieux (1).

59. Voluptas honestum sequitur.

Le bonheur suit la vertu.

60. Le bonheur vient de ce qui est juste et honnête.

61. Et utile dat.

Il donne alors ce qu'il faut.

62. Mediocritas ipsum parit.

C'est la médiocrité qui se suffit le mieux.

63. In bonis fortunæ non sita est beatitudo.

Ce n'est pas la fortune qui donne le bonheur.

64. Sed defectus nocet.

Mais l'indigence nuit au bonheur.

65. Excessusque nocet.

Le superflu est également nuisible.

66. Cibi vel plures vel pauciores sanitatem destruunt.

Le trop et le trop peu de nourriture détruisent la santé.

67. Il ne faut pas aller au festin sans avoir faim.

68. Le parasite marche sur les dents.

69. On ne peut s'éprouver qu'en s'abstenant des choses permises.

70. Nec una dies hominem felicem reddit.

Ce n'est pas un seul jour qui rend un homme heureux.

(1) Il faut convenir que cette quatrième phrase affaiblit beaucoup les trois précédentes.

71. Perseverantia.

Il faut de la constance.

72. Externa bona.

Il y a des biens qui ne dépendent point de nous.

73. Beatitudini sunt necessaria.

Et qui sont nécessaires à notre bonheur.

74. Scilicet divitiæ, autoritas, nobilitas, liberi honesti, forma corporis.

Ce sont les richesses, l'autorité, la noblesse, le bon naturel de nos enfants, et nos agréments physiques.

75. On aime à voir la vertu jointe avec les richesses.

76. Liberalis est qui virtutem circà opes necessariam possidet.

L'homme libéral est celui qui jouit de la vertu dans la richesse.

77. Sapho a dit : « Les richesses sans la vertu sont des compagnes dangereuses (1). »

78. Omnis virtus, illud cujus est virtus, bonum efficit.

Toute vertu fait du bien.

79. Actionem ejus bonam reddit.

La vertu rend toutes les actions bonnes.

80. On dit que la vertu rend l'homme juste divin.

(1) On a remarqué que cette phrase de Sapho, citée par Racine, ne se trouvait du temps de Racine que dans des scolies sur Pindare qui étaient alors très-peu connues.

81. Virtus enim consistit in benè faciendo.
La vertu consiste à faire le bien.

82. Quàm in benè ferendo.
Plus qu'à ne point faire le mal.

83. Et in faciendo quod honestum est.
Et à faire ce qui est honnête.

84. Quàm in fugiendo quod turpe.
Plus qu'à fuir ce qui est honteux.

85. In quo consistit actio virtutis?
En quoi consiste la pratique de la vertu?

86. Scire, velle et persistere.
A savoir, vouloir et persister.

87. Optimus ille est qui omnia ipse novit.
L'homme le meilleur est celui qui sait.

88. Bonus est qui, nesciens, docentem benè audit.

Le bon est celui qui, ne sachant point, écoute celui qui sait.

89. Ineptus est qui nec scit ipse, nec alium docentem audit.

Le mauvais est celui qui ne sait point et ne veut point écouter.

90. Virtus in eo consistit quod est difficile.

La vertu consiste à faire ce qui est le plus difficile.

91. Les abeilles tirent le meilleur miel des fleurs les plus aigres.

92. Liberalis est qui secundùm facultates suas sumptum facit.

L'homme libéral est celui qui a le luxe convenable à sa fortune.

93. Et in eis in quibus sumptum decet facere.

C'est celui qui a du luxe seulement lorsqu'il convient d'en avoir.

94. Ut te decet quidquid habeas (1).

Que tout ce qui l'entoure soit digne de lui!

95. Principia firmiter stabilire.

Le premier devoir est de se faire des principes fixes.

96. Caton ne voulait rougir que des choses véritablement déshonnêtes.

97. Les pensées de l'homme de bien le suivent jusque dans ses rêves.

98. Somnia viri probi honestiora sunt quàm cæterorum.

Les songes de l'homme de bien sont plus décents que ceux des autres hommes.

99. La vie dans l'innocence donne bonne renommée après la mort.

100. Nous voudrions toujours que la dernière action de notre vie fût bonne.

V

1. Le génie l'emporte sur l'art.

2. Il est comme le mari de Rhée.

(1) On voit que toutes ces phrases ont été avec raison intitulées simplement par le nom d'études, car ce sont des mots jetés sur des

3. Il a son trône plus haut qu'aucun des dieux.

4. Orator quasi exhortator.

Un orateur est celui qui exhorte.

5. Veritatis ipsi major est cura quàm opinionis.

Il doit avoir plus de soin de la vérité que de l'opinion.

6. Les Romains parlaient du cœur.

7. Et les Grecs, des lèvres (1).

8. Où est la vérité que nous cherchons tant ?

9. Il y a autant de flatteurs à la cour des princes que de mouches dans leurs jardins.

10. Sæpè enim qui minùs largitur liberalior est.

Quelquefois celui qui donne le moins est le plus libéral.

11. Prodigus enim ea facit quæ liberalis.

Le prodigue fait les mèmes choses que le libéral.

12. Sed malè.

Mais il les fait mal.

13. Non dandum est omnibus.

Il ne faut pas donner à toutes gens.

14. Nec semper.

Ni donner toujours.

15. L'avarice et la prodigalité sont deux vices.

16. Entre eux deux, une vertu tient le milieu.

feuilles éparses s'appliquant à des idées dont Racine voulait se souvenir pour les employer dans ses ouvrages.

(1) On est étonné de trouver ce mot sous la plume de Racine. Il n'a sans doute jamais pensé qu'Andromaque n'ait parlé que des lèvres, lui qui a nommé entretien divin celui d'Hector et d'Andromaque.

17. Ce sont comme deux extrémités.

18. Elles sont toujours contraires au milieu.

19. Mais elles sont encore plus opposées l'une à l'autre.

20. Quelquefois un vice est plus éloigné qu'un autre de la vertu.

21. Il faut fuir surtout ceux auxquels nous penchons le plus.

22. Peccatur pluribus modis.

Il y a beaucoup d'espèces de vices.

23. Unico modo rectè facitur.

Il n'y a qu'une seule manière dans la vertu.

24. Le mauvais homme se déshonore souvent lui-même.

25. Et quelquefois dans les mêmes choses où l'homme de bien s'illustre.

26. Avarus prodigo insanabilior.

L'avare est plus malade que le prodigue.

27. Neque malus est prodigus.

Le prodigue n'est point méchant.

28. Neque turpis.

Ni vil.

29. Sed imprudens.

Mais imprudent.

30. Et ineptus.

Et inepte.

31. Largitiones ipsorum liberales diù non possunt.

Les largesses ne sont pas toujours de la libéralité.

32. Neque enim honestæ sunt.

Il faut qu'elles soient pures.

33. Neque honesti causæ fiunt.

Et qu'elles proviennent d'une cause pure.

34. Neque cum decet.

Il faut qu'elles soient convenables.

35. Neque quibus decet largiuntur.

Et qu'elles soient données à qui il est convenable de les donner.

36. Multiformis est avaritia.

L'avarice a diverses formes.

37. Neque eodem modo avaris omnibus est.

L'avarice a plus d'un objet et bien des modes.

38. Avaritia enim innata est hominibus.

L'avarice est naturelle à l'homme.

39. Magis quàm prodigalitas.

Plus que la prodigalité.

40. Ideòque plures sunt avari quàm prodigi.

Aussi y a-t-il plus d'avares que de prodigues (1).

41. Avari sunt penitùs incurabiles.

Les avares sont presque tous incorrigibles.

42. Magnificentia differt à liberalitate.

La magnificence diffère de la libéralité.

43. Hæc circà parva versatur.

Celle-ci s'attache à des choses modestes.

(1) Je ne sais si l'on a jamais fait un calcul fondé sur des documents qui puissent justifier cette affirmation.

44. Illa circà ingentia.

L'autre ne s'attache qu'à des choses éclatantes.

45. Facilius est non accipere.

Il est facile d'être généreux en refusant.

46. Quàm largiri.

Plus facile qu'en donnant.

47. Ceux qui reçoivent des bienfaits sont cause des louanges de ceux qui les leur ont faits (1).

48. Illiberalis peccat in omnibus.

L'homme qui n'est point généreux se conduit mal en tout.

49. Quelquefois même il se repent de ses bonnes actions.

50. Le repentir des bonnes actions les rend mauvaises.

51. Bona per se præstantiora.

On ne doit faire cas d'obtenir que ce qui nous est donné pour nous-mêmes.

52. Præstantiora sunt bonis propter aliud.

Les honneurs sont bien plus éclatants quand ils ne sont point des faveurs (2).

53. Magnitudo operis differt à magnitudine sumptùs.

La grandeur des ouvrages diffère souvent de la grandeur des dépenses.

(1) Donc, ce sont les bienfaiteurs qui doivent remercier ceux qui acceptent leurs bienfaits. Est-ce là ce que Racine a voulu dire ?

(2) On voit que Racine ne traduit pas seulement le texte; il en développe souvent la pensée.

54. Les choses inutiles sont toujours trop chères.

55. Ineptè magnificus minimis in rebus maximos sumptus facit.

Le sot fait de grandes dépenses dans les petites choses.

56. Bonum semper seligendum est.

On doit toujours chercher le bien (1).

57. Et bonorum optimum.

Et celui qu'on regarde comme le meilleur de tous.

58. La douleur est effacée souvent par de plus grands biens.

59. La perte de la félicité est plus sensible que ne le fut sa possession.

60. Metus est expectatio mali.

Mais la crainte est l'attente du mal.

61. Souvent elle en peut être la cause.

62. Souvent les petits maux deviennent grands.

63. Il est juste de souffrir ce que l'on a fait souffrir.

64. On aime mieux paraître vaincu en fortune qu'en vertu.

65. Quod si dicuntur beati.

La plupart de ceux que l'on dit heureux ne le sont point.

66. Propter spem ita nominantur.

Mais ils le sont en espérance.

(1) C'est-à-dire, ce qui est bien et ce que l'on regarde comme le mieux.

67. Dimidio vitæ, felices non differunt à miseris.

Passé le milieu de la vie, les hommes heureux ne diffèrent plus guère des hommes malheureux (1).

68. Extrema senecta liber.

69. Les vieillards doivent se plaire avec les vieillards.

70. La vieillesse augmente le jugement.

71. Magnanimis decet esse bonus.

L'homme généreux doit être homme de bien.

72. Il n'y a de paix pour l'homme que lorsqu'il a des sentiments paisibles.

73. On ne peut bien mépriser le monde si l'on n'aime parfaitement la vertu.

74. Vir probus sibi semper constat.

L'honnête homme ne se dément jamais.

75. Velut quadrat.

Il quadre de tous côtés avec lui-même.

76. Tetragonos.

C'est un quarré parfait.

77. Virtus omni arte accuratior est.

La vertu est préférable à la science.

78. Et melior est.

Et elle rend plus heureux.

79. Qui parvis dignus est parvis acquiescit.

Que celui qui n'est capable que de petites choses se borne aux petites choses.

(1) Cette pensée, écrite par Racine, il y a deux cents ans, semble nouvelle et digne d'être méditée. A un âge avancé, les plaisirs n'existent plus, l'ambition est amortie, et les maux qui arrivent successivement détruisent bien le charme de la vie.

80. Sapiens est.

Alors il est sage.

81. Fortuna animos addit.

Il est des courages qui ont besoin du succès (1).

82. Souvent c'est la nécessité qui rend généreux.

83. Magnanimis parva pericula se indigna ducit.

La magnanimité dédaigne les petits dangers.

84. Sed ingentia appetit.

Mais elle désire les grands périls.

85. Fortis est qui mortem non metuit.

L'homme courageux est celui qui ne craint point la mort.

86. Sed pulchram.

Mais lorsqu'elle est honorable.

87. Non omnis sine metu fortis est.

On n'est point courageux sans crainte.

88. Que de gens font le danger plus grand qu'il n'est!

89. Et c'est pour excuser leur fuite (2).

90. Justè aut injustè cum hominibus agendo.

C'est la manière dont on agit envers les hommes qu'il faut considérer.

91. Justus fit aut iniquus.

C'est elle qui fait qu'on devient un juste ou un pervers.

(1) On voit encore ici que Racine néglige le texte et fait une traduction plus nette et plus épigrammatique.

(2) Racine, dans un autre manuscrit inédit, a écrit : « Les gens qui souffrent un long siége louent volontiers la bravoure de leurs ennemis pour s'excuser de ce qu'ils ne leur font point lever le siége. »

92. On se venge de son ennemi en ne lui ressemblant point.

93. Les méchants craignent ceux qui les louent.

94. Plus on cache ses vices, plus on est vicieux.

95. C'est quelquefois un devoir de parler fortement.

96. Mais après que la douceur est méprisée.

97. Il est bon de louer ceux que l'on reprend.

98. Il est adroit de les faire souvenir de leurs vertus passées.

99. Mais il est souvent inutile de reprendre son prochain.

100. Il vaut mieux se donner de garde des vices qu'on reprend en lui (1).

VI

1. L'homme est la cause des actions (2).

2. Le naturel d'un homme se reconnaît plutôt dans une petite action que dans beaucoup d'autres plus grandes.

(1) Je ne saurais trop faire remarquer l'alliance du bon sens avec l'esprit et la critique aussi piquante que vraie de la plupart de ces notes.

(2) Le sens du mot *cause* est sans doute que l'homme a son libre arbitre et par conséquent est responsable de ses actions.

3. Qu'est-ce que quelqu'un? Veut dire un homme de conséquence (1).

4. Qu'est-ce que personne? Signifie un homme de rien (2).

5. Qui sermones de virtute diligenter audit.

Celui-là s'instruit avec soin des préceptes de la vertu.

6. Et auditos negligit.

Et il ne les pratique point toujours.

7. Facit ac qui medicis diligenter consultis.

Il fait comme celui qui consulte les médecins.

8. Eorum consilia negligeret.

Et qui ne suit point leurs ordonnances.

9. Comme un jeune homme se croit en liberté!

10. Dès qu'il est délivré des précepteurs!

11. Il est aussitôt dominé par des maîtres bien plus fâcheux.

12. Ce sont les passions.

13. Puer imperium præceptoris sequi debet.

Un jeune homme doit suivre les instructions de son précepteur.

14. Et appetitus rationis.

Les passions doivent se soumettre à la raison.

15. Une fille doit craindre la moindre infamie.

16. Fille qui parle librement à des hommes, mauvaise marque (3).

(1) Racine a employé aussi cette expression dans un autre de ses manuscrits inédits. Il fait dire à Pâris par Hector : « Les Grecs croient que tu es un homme de conséquence. »

(2) On a conservé ces deux phrases pour faire connaître la façon de parler de ce temps là.

(3) Déjà Racine, dans ses notes sur l'*Odyssée*, a remarqué qu'on

17. La femme suit souvent les vices de son mari.

18. Ce sont ceux-là dont elle doit se garder le plus.

19. La société des méchants est comme les épines qui s'entrelacent ensemble.

20. Il faut se garder principalement de la volupté.

21. Libido voluptatis est insatiabilis.

L'amour de la volupté est insatiable.

22. Libido rationem expellit.

Les débauches affaiblissent la raison.

23. Vénus est la déesse de la mort en même temps que de l'amour.

24. In voluptatum abstinentiâ pauci peccant.

Il en est peu qui pèchent par l'abstinence des plaisirs.

25. Circà naturales libidines pauci peccant.

26. Circà voluptates rarò peccatur defectu (1).

27. Et dixit : Non videbit Dominus.

28. Qui à voluptate temperat cum gaudio, temperans est.

Il n'y a d'homme continent que celui qui l'est sans regret.

29. Qui cum mœrore continens est, incontinens est.

L'homme qui est chagrin d'être vertueux est vicieux.

n'approuvait pas, au temps d'Homère, qu'une fille fréquentât des hommes.

(1) On voit que Racine traduisait la même idée dans des termes différents, comme pour chercher la meilleure expression de sa pensée.

30. Continentia medium est incontinentiæ et stuporis.

31. Quæcumque sanitatem efficiunt et jucunda sunt.

Tout ce qui est sain est agréable en même temps.

32. Hæc amat temperans.

Voilà ce qu'aime l'homme tempérant.

33. Modo non sint aut contrà officium aut suprà facultates.

La tempérance consiste à ne point forcer ses facultés.

34. Il est prudent, tandis qu'on est en bonne santé, de s'accoutumer aux viandes des malades.

35. Les passions n'excusent point les mauvaises actions.

36. Avarus nemini prodest.

L'avare n'est bon à personne.

37. Neque etiam sibi.

Il ne l'est point à lui-même.

38. Liberalis non est qui ægrè largitur.

Il n'est point libéral celui qui donne à regret.

39. Liberalitas in largiendo consistit.

La libéralité consiste à donner.

40. Generosus est in recusando.

La générosité consiste à refuser les dons.

41. Un ami est un médecin tantôt doux, tantôt rude.

42. L'amitié ne va point par troupe.

43. Mais elle va de compagnie.

44. L'harmonie est dans la lyre à plusieurs cordes.

45. Comme la cadence est dans les vers.

46. Ceux qui louent volontiers ne reprennent qu'avec regret.

47. Louez du moins l'excellence de la poésie.

48. Surtout lorsqu'elle part d'un beau génie.

49. Le poëte et l'orateur sont invincibles.

50. Ils sont doux à leurs amis et terribles à leurs ennemis.

51. Les vérités sont cachées dans la multitude des fables (1).

52. C'est bassesse d'esprit que vouloir disputer aux autres la gloire d'écrire mieux.

53. Les discours les moins sérieux et qui plaisent aux enfants, sont ceux qui plaisent aux hommes légers.

54. Unusquisque de iis quæ novit rectè judicat.
Chacun ne juge bien que ce qu'il connaît.

55. La poésie de Pindare est pour les hommes instruits.

56. Elle a besoin d'interprètes pour le vulgaire.

57. La poésie est de l'or qui se purifie dans le feu.

58. On ne doit point faire parade de la subtilité de son esprit.

(1) Est-ce là un éloge ou une critique? Racine veut-il dire que les fables sont bonnes, parce qu'elles contiennent les vérités et les transmettent à ceux qui vont les y chercher, ou veut-il dire que les fables qui sont en si grand nombre produisent le malheureux effet de couvrir et d'étouffer les vérités?

59. Il n'est permis qu'à un chirurgien de se vanter de la légèreté de sa main.

60. Honesti vox et oratio sunt graviores.

La voix et les discours d'un homme de bien sont toujours graves.

61. Le trop parler est un mal incurable.

62. Artes cum tempore fuerunt perfectæ.

Les arts ne se sont perfectionnés qu'avec le temps.

63. Le génie est naturel.

64. C'est en cela qu'il l'emporte sur l'art.

65. In sermonibus practicis generales sunt inaniores.

Dans la conversation les choses générales sont les plus faibles.

66. Particulares sunt subtiliores.

Les choses particulières sont les plus piquantes (1).

67. Il vaut mieux savoir bien se taire que de savoir bien parler.

68. On ne se soucie si l'on est écouté de beaucoup de monde.

69. Il suffit que l'on soit content de soi-même.

70. Et que l'on ait le témoignage de sa conscience.

71. En général, quand on demande conseil, on délibère des moyens.

(1) Les choses particulières signifient les choses personnelles.

72. On délibère rarement de la fin (1).

73. Laudes actionibus sunt propriæ.

Les louanges ne doivent s'appliquer qu'à des actions.

74. Un bain d'eau chaude délasse moins que la louange.

75. La joie qu'elle produit est un excellent médecin.

76. On fait tort à ceux qu'on loue trop.

77. Il en est pourtant qui ont besoin de louanges excessives (2).

78. Le flatteur ressemble aux ombres qui suivent les corps.

79. His quæ benè facta sunt neque addendum est.

Il n'y a rien à ajouter à ce qui est bien fait.

80. Est quidquam neque detrahendum.

Il n'y a rien à diminuer à ce qui est bien fait.

81. Liberalis ob virtutem largitur.

C'est pour être vertueux que l'on est généreux.

82. César fut généreux et clément *usque ad pœnitentiam*, jusqu'au repentir.

83. La vertu est si agréable à ceux qui se sont attachés à elle !

(1) L'intention de Racine semble être d'appliquer cette critique aux rois qui n'hésitent que sur les moyens.

(2) Je crois que Racine a voulu dire qu'il y a des personnes, non pas qui ont besoin, mais qui ne sont contentes que de louanges excessives.

84. Antiochus est fameux dans la postérité pour avoir voulu mourir pour son père.

85. Mors ex naufragio vel morbo metuenda est.

Il n'est permis de craindre la mort que lorsque c'est par un naufrage ou par une maladie.

86. Virtus est quædam velut impassibilitas.

La vertu n'est quelquefois que de l'insensibilité.

87. Ad noxia successu.

Est-ce être heureux que de réussir dans les mauvaises choses ?

88. Simpliciter agunt boni.

Les honnêtes gens agissent tout simplement.

89. Mali verò modis innumeris.

Les méchants ont un nombre infini de manières de faire le mal.

90. La femme agit par le moyen du mari.

91. Silence, quand le mari est en colère.

92. L'amour doit venir de la vertu.

93. L'esprit est porté à aimer autant qu'à penser et à songer.

94. Les veufs sont plus malheureux que les célibataires.

95. Passio neque virtus est, neque vitium.

96. On doit ne se marier qu'à des personnes honnêtes.

97. Il ne faut point prendre des femmes plus riches que soi.

98. La femme ne doit point avoir de religion particulière (1).

99. Il ne faut point trop rabaisser la femme pour en être le maître (2).

100. Les mères doivent nourrir elles-mêmes leurs enfants (3).

VII

1. Non in solâ virtute beatitudinem sitam esse censet Aristoteles.

Aristote pensait que la vertu seule ne suffit point pour rendre heureux.

2. Les actions vivent moins que les discours.

3. Les discours vivent lorsqu'ils partent des esprits profonds.

4. Et lorsque les grâces s'en mêlent.

5. Pindare dit : « Ce sont les Grâces qui font les beaux vers. »

6. Elles sont assises dans l'Olympe à côté d'Apollon.

(1) On voit que Racine écrivait ceci au milieu des troubles religieux, dans les premières années des persécutions contre les diverses sectes protestantes.

(2) *Pour en être* signifie ici *parce qu'on en est*. Vaugelas a blâmé cette façon étrange, dit-il, d'employer le *pour*.

(3) Racine, qui connaissait si bien tous les ouvrages des anciens, avait adopté d'eux les principes de ce devoir naturel, et on voit ici qu'il l'avait recommandé près de cent ans avant Jean-Jacques Rousseau, à qui il a donné tant de célébrité.

7. Pindare reconnaît qu'il doit aux dieux son génie.

8. Il nomme l'âge d'or la citadelle de Saturne.

9. Actiones mentis in solâ mente versantur.

Les actes de l'imagination ne peuvent être jugés que par l'imagination.

10. L'art veut goûter de tout.

11. Mais il n'a jamais le pied ferme.

12. On veut plaire au peuple.

13. Alors on déplaît aux hommes éclairés.

14. La postérité est un sage témoin.

15. Les jours de l'avenir sont des juges infaillibles.

16. Les vrais philosophes pensent qu'il est plus beau de donner l'éloge que de le recevoir.

17. Mais certains ne sont philosophes que lorsqu'ils sont dans leurs chaires (1).

18. Souvent on admire l'ouvrage et on méprise l'ouvrier.

19. Toujours vous aurez des flatteurs (2) !

20. On ne fait point de brigues contre un ouvrage qu'on n'estime pas.

21. Les amis sont aveugles aux défauts de leurs amis.

(1) C'est la tournure épigrammatique de cette critique qui est encore remarquable.

(2) C'est la même pensée que Racine a placée dans *Athalie*. Il y a même une variante de sa main qui porte :

Vous aurez des flatteurs : leur voix enchanteresse
Vous redira souvent que...

Ce doit être là le véritable texte.

22. On n'a point d'amis sans avoir des ennemis.

23. Des vrais amis n'admirent que les vertus de leurs amis.

24. Encore vaut-il mieux pécher en admirant!

25. Combien l'envie nuit à ceux qui l'écoutent!

26. On ne veut point être repris ayant mal fait.

27. On veut être loué ayant bien fait.

28. D'autres sont repris ayant bien fait.

29. D'autres veulent être loués ayant mal fait.

30. Il n'est rien de plus insupportable qu'un homme qui se loue soi-même.

31. Mais c'est peu de chose d'admirer les grands personnages.

32. Il faut qu'on s'efforce de les imiter.

33. Les aigles volent de haut vers la proie.

34. Les geais paissent la terre.

35. Voilà le sublime et le bas!

36. Exaltare qui judicat terram.

37. Dùm superbit impius.

Tandis que les méchants se glorifient.

38. Superbia eorum ascendit semper.

39. Variæ antiquorum sententiæ.

Les anciens philosophes ont écrit beaucoup de beaux préceptes.

40. Aut de beatitudine.

Entre autres sur le bonheur.

41. Sed nemo eorum plenè ipsam est assecutus.

Mais aucun d'eux n'a su en jouir pleinement.

42. Beatitudo illud est quod optimum.

43. Magnificus prudens est.

L'homme généreux est toujours prudent.

44. Et nil facit quod non deceat.

Il ne fait jamais rien de ce qui n'est point convenable.

45. Accipere ea quæ decet accipere.

On doit recevoir ce qu'il convient de recevoir.

46. Beneficia data recordatur.

On se souvient des bienfaits qu'on a donnés.

47. Accepta obliviscitur.

On oublie ceux qu'on a reçus.

48. C'est lâcheté de tuer la réputation d'une femme.

49. Virtus equi equum celerem, facilem, strenuumque efficit.

La vertu du cheval le rend vif, facile et vigoureux.

50. Rien n'a plus de pouvoir pour rendre un cheval frais et fort que la vue de son maître.

51. Politica princeps est scientiarum.

La philosophie est la première des sciences.

52 Mais la vertu seule est digne de gloire.

53. L'alliance de Pompée avec César a ruiné la république.

54. Elle a été plus fatale que leurs dissensions.

55. Caton disait alors qu'il fallait sauver la république.

56. Il ajoutait : « contre deux tyrans. »

57. L'argent a ruiné Sparte.

58. Le temple de la Fortune dans Rome était aussi ancien que Rome même.

59. Le jeune homme sage use de ses richesses avec prudence.

60. Il ne passe point une jeunesse insolente et superbe.

61. On est charmé de sa conversation à table.

62. La douceur de son esprit surpasse le miel des abeilles.

63. Sciant gentes quoniàm homines sunt.

64. Il n'est aucune vertu qui ne soit souillée de quelque tache.

65. Et même dans les plus parfaits.

66. On doit se préparer à la tentation.

67. Comme au siége d'une ville.

68. La vue des superfluités excite à la volupté.

69. Voluptati difficilè resistitur.
Il est difficile de résister à la volupté.

70. Difficilius quam iræ.
Plus difficile que de résister à la colère.

71. La colère est en nous une tyrannie.

72. Mais elle se détruit d'elle-même.

73. La colère est la peste de l'amitié.

74. L'incontinence est la témérité des passions.

75. Timiditas temeritasque æquè fugiendæ.
On doit se préserver de la timidité autant que de la témérité.

76. L'insensibilité est au moral comme la timidité au physique.

77. Incontinentia et insensibilitas æquè fugiendæ.

L'incontinence et l'insensibilité sont donc également à craindre.

78. Sed voluntaria esse videtur intemperantia.

Mais l'intempérance est volontaire.

79. Magis quàm timiditas.

Plus que la timidité.

80. Ideòque turpior.

Elle est donc plus honteuse.

81. Quand on éloigne les gens de bien, c'est mauvais signe.

82. C'est qu'on veut faire quelque mauvais dessein.

83. On tâche en vain de rétablir l'ancienne façon de vivre des gens.

84. Et surtout de ceux qui sont envieillis dans la corruption (1).

85. Il en est peu qui sachent reprendre comme il faut.

86. Il ne faut point convaincre trop.

87. Quand il faut faire des questions, on ne doit

(1) C'est la seconde fois que Racine se sert du mot *envieillis*. Pascal a dit : *Absoudre les pécheurs les plus envieillis*. Malherbe a dit : *Il ne faut jamais laisser envieillir la mémoire d'un bienfait*. Malherbe, parlant de Henri IV, a dit :

> La vigueur de ses lois, après tant de licence,
> Redonnera le cœur à la faible innocence,
> Que dedans la misère on laissait *envieillir*.

Mais déjà, à l'époque où Racine écrivait, Vaugelas disait : « Je crois que *vieillir* vaudrait mieux. »

interroger les personnes que sur ce qu'elles savent bien.

88. Les grands plaisirs sont peu convenables à un vieillard.

89. Les grands emplois ne lui conviennent pas davantage.

90. Il faut tout devoir à la force du travail.

91. Il vaut mieux que les épis soient courbés que droits.

92. Les adversités de nos amis nous nuisent à nous-mêmes.

93. On craint plus de faire mal devant son ennemi, que devant son ami.

94. La chaste Diane avait son temple à Lutèce (1).

95. Il ne faut rien dire sans y avoir bien pensé.

96. On ne doit blâmer personne que de ce qu'il a dit par écrit.

97. Il faut accepter facilement les excuses.

98. L'homme a toujours besoin de pénitence.

99. In operibus manuum suarum comprehendus est peccator.

100. Le pécheur est aussi une créature de Dieu.

(1) Le mot *chaste* me rappelle un fait qui est peu connu. La scène IIe du Ier acte de *Phèdre* commence par ces vers :

Ah ! le voici, grands dieux ! A ce noble maintien
Quel œil ne serait pas trompé comme le mien ?

Il y avait aux premières représentations : A ce *chaste* maintien. On ne sait pourquoi ce mot a été changé. Il est désirable que le Théâtre-Français le rétablisse, car il est certain qu'il convient mieux à la

VIII

1. Ars omnis veritatem videtur appetere.
Tout art doit avoir la vérité pour objet.

2. Omnis actio bonum appetit.
Toute action doit avoir la justice pour base.

3. Bonum est quod omnia appetant.
La justice est ce à quoi toutes choses doivent se rapporter.

4. L'Italie a couronné l'homme juste quand elle a reporté sur ses épaules Cicéron dans Rome (1).

5. In Olympicis ii soli coronabantur qui certaverant.
On ne couronnait aux jeux Olympiques que ceux qui avaient noblement combattu.

6. On ne couronnait point ceux qui combattaient encore.

7. Facere et benè facere genere non differunt.
Faire et bien faire sont des choses de la même espèce.

8. Cytharistæ est lyram pulsare.
Il appartient à tout musicien de jouer de la lyre.

situation et aux vers suivants qui parlent du caractère sacré de la vertu sur le front d'un profane adultère.

(1) *Sur ses épaules* doit signifier en triomphe.

9. Boni cytharistæ benè pulsare.

Il n'appartient qu'au bon musicien d'en bien jouer.

10. Un prince généreux préfère la justice à la victoire.

11. Il doit la préférer même à sa propre vie.

12. La vie nous est prêtée par le sort.

13. Ce n'est point sa longueur, mais sa beauté qu'il faut regarder.

14. Variarum actionum variæ sunt fines.

Les fins des diverses actions sont diverses elles-mêmes.

15. Quelquefois les mêmes vertus s'exercent différemment.

16. Tria hominum genera tres maximè fines constituunt.

Il y a trois espèces d'hommes qui ont choisi trois objets différents.

17. Voluptuosus, politicus et philosophus.

Le voluptueux, le politique et le philosophe.

18. Prior vitam servilem eligit.

Le premier ne désire que le repos.

19. Alter, qui est honorior, gloriam.

L'autre a un but plus noble, la gloire.

20. Honor nimium superficialis est.

Le troisième pense que les honneurs sont peu de chose.

21. Bonum autem proprium esse debet et permanens.

Il ne s'attache constamment qu'à ce qui est toujours bien.

22. Grande était jadis la confiance!

23. Les terres des premiers Romains n'avaient point de bornes.

24. Heureux ceux qui mènent une vie douce!

25. Heureux ceux qui ne tourmentent ni la terre ni la mer!

26. Finis est nostra.

Nous devons avoir une fin (1).

27. Id est quod propter se ipsum volumus.

C'est-à-dire un objet que nous voulons pour lui-même.

28. Ceteraque propter illud.

Un objet à cause de quoi nous voulons tout le reste.

29. Supremarum artium finis præstantior est quam subalternorum.

La fin des arts supérieurs est plus noble que la fin des arts ordinaires.

30. Il est des hommes d'esprit parmi les ambitieux.

31. Les uns, quand ils ne reçoivent pas d'honneurs, savent faire croire qu'ils les refusent.

32. Il en est d'autres qui alors se retirent.

33. Ils cherchent en eux-mêmes leur satisfaction.

(1) Une fin signifie un but dans la vie, et Racine l'explique ainsi.

34. Tous se donnent la louange comme consolation (1).

35. Quodlibet membrorum suam actionem habet.

Chacun de nos membres a son action.

36. Ergo et homo suam.

L'homme tout entier a aussi la sienne.

37. Cùm membra quædam corporis soluta sunt.

38. Si ad dexteram ea moves, ad sinistram moventur.

39. Sic et in animo semper enim incontinentiam appetitur.

40. In contraria tendunt (2).

41. Vitam communem habet cum plantis.

L'homme a la vie commune avec les plantes.

42. Et sensum cum brutis.

Il a de plus les sensations avec les animaux.

43. Igitur vita rationalis ipsi propria est.

Mais le raisonnement n'est propre qu'à lui (3).

44. On se défend des animaux et on s'en sert.

45. S'ils manquaient à l'homme, il serait tout sauvage.

(1) On doit remarquer encore ici combien Racine est épigrammatique.

(2) Racine n'a pas traduit ces phrases.

(3) Il y a dans ces trois notes tout un système. Racine dit que les plantes ont la vie, les animaux la vie et la sensibilité physique, l'homme seul le sens moral. Mais croit-on que les plantes n'ont pas de sensations quand elles sont malades et se fanent? Les animaux ne raisonnent ils pas quand ils sont aimants, jaloux, fidèles, qu'ils obéissent et qu'ils se souviennent?

46. Ipsa nos disposuit natura ad virtutes recipiendas.

La nature nous dispose à recevoir en nous les vertus.

47. Consuetudo nos perficit.

L'habitude les y établit.

48. Le tribunat n'était point une magistrature (1).

49. Mais la modestie des tribuns a été une puissance.

50. Ils étaient accessibles à tout le monde ; leurs maisons étaient toujours ouvertes.

51. Ainsi, plus nous nous rabaissons extérieurement, plus on nous relève en effet.

52. Lysandre fit le plus grand mal à Sparte, en l'emplissant d'argent.

53. Sylla en fit moins à Rome, en la vidant de celui qu'elle avait.

54. Sylla, étant méchant, rendit ses citoyens bons.

55. Lysandre rendit ses citoyens pires que lui.

56. Virtutis præmium aliquid est divini.

La récompense de la vertu est quelque chose de divin.

57. Diane, qui présidait à la chasteté, était la principale déesse des Gaulois.

58. On repoussait dans la retraite les vierges criminelles.

(1) Magistrature signifie ici une autorité souveraine dans ses attributions, et personnelle et responsable.

59. Hæc verò nihil aliud est quàm benè agere et benè vivere.

Il n'y a rien d'autre ici-bas que de bien faire et bien vivre.

60. Achille était jeune avec les jeunes, homme avec les hommes, vieillard avec les vieillards (1).

61. Il vaut mieux vivre selon son âge.

62. Virtus voluptatibus externis non indiget.

La vertu n'a aucun besoin de jouissances étrangères.

63. Virtus suam in se voluptatem gerit.

La vertu porte sa propre jouissance en elle-même.

64. Sola virtus per se et naturâ suâ dulcis est.

La vertu seule est agréable de sa nature.

65. Le plus grand malheur est de ceux qui, connaissant la vertu, ne la pratiquent point.

66. C'est la dernière méchanceté que de vouloir paraître vertueux ne l'étant point.

67. Justitia non est pars virtutis.

La justice n'est point une partie de la vertu.

68. Sed tota virtus.

Elle est la vertu tout entière.

69. Virtus tunc elucescit, cùm ingentes calamitates fert constantissimè.

La vertu brille surtout lorsqu'elle supporte avec constance de grands malheurs.

(1) Je ne me rappelle pas avoir vu ce fait dans Homère.

70. Sed ut magnanimis, non est insensibilis.

Mais par magnanimité et non avec insensibilité.

71. Nos malheurs nous doivent rendre sages.

72. Comparons-nous aux villes qui se réforment par la guerre.

73. Magnanimis omnia palàm vel dicit vel facit.

L'homme magnanime parle et agit toujours ouvertement.

74. Liber est, verax est, omnia contemnit.

Il est libre, il est vrai; il méprise tous les moyens.

75. Il faut que celui qui s'expose à la balle se remue selon celui qui la tire.

76. Prier ses ennemis est une chose des barbares.

77. Fortitudo est medium timiditatis et audaciæ.

La fermeté tient le milieu entre l'audace et la timidité.

78. Il n'est rien d'imprenable à la hardiesse.

79. Fortunam beatus contemnit.

L'homme heureux méprise la fortune.

80. Il y a peu de personnes heureuses et sages en même temps.

81. Une trop grande félicité trouble le jugement.

82. Les fautes faites par ignorance deviennent volontaires quand on n'en a point de regret.

83. Il faut être généreux envers les hommes.

84. Il faut l'être aussi contre la fortune.

85. Les prospérités font craindre les adversités.

86. César a été tué dans un lieu bâti par Pompée (1).

87. Si beatitudo penderet è fortunâ, beatus esset cameleonti similis.

Si le bonheur dépendait de la fortune, l'homme heureux serait semblable au caméléon.

88. Nemo beatorum infelix erit unquam.

Il n'est aucun homme heureux qui ne puisse devenir malheureux (2).

89. In hâc vitâ ii soli beati qui benè agunt.

Dans cette vie, il n'y a d'heureux que ceux qui vivent bien.

90. Le châtiment naît avec le péché.

91. Virtus animi est, non corporis.

Mais la vertu n'est que dans l'âme.

92. Timidum se ipsum ignorat.

Le timide ne connaît point sa force.

93. Timiditas magis magnanimitati opponitur quàm vanitas.

L'orgueil est moins opposé que la timidité à la magnanimité.

94. Timiditas generatim magis voluntaria est.

La timidité est plus habituelle dans les choses générales.

(1) Pompée n'a pas bâti cet édifice, il l'a seulement réparé et y a placé son théâtre. Il y avait une de ses statues que César lui-même fit rétablir, et Cicéron a dit que César, en relevant les statues de Pompée, avait affermi les siennes. Mais le sort a voulu que ce fût au pied de cette statue que César fût tué.

(2) Cette réflexion, trop simple peut-être, n'est que la traduction de ce qu'Homère a répété plusieurs fois : « Jupiter, a-t-il dit, répand tour à tour les biens et les maux.

95. In particulari minùs.

Elle l'est beaucoup moins dans les choses personnelles.

96. Les Athéniens ne faisaient point d'oraisons funèbres à ceux qui mouraient dans leur pays d'une mort paisible.

97. Relata sint quæ sunt laudabilia.

Ne racontez que les choses louables.

98. Pauca facit, sed magna et illustria.

Faites peu de choses (1), mais de grandes et d'illustres.

99. Magnanimem decet quidquid in virtute magnum est.

Toutes grandes vertus conviennent au grand homme (2).

100. Il est doux de se repentir, quand on a foi en Dieu.

IX

1. Caton s'est défendu en justice quarante-quatre fois.

(1) C'est en lisant Plutarque que Racine a écrit cette note et plusieurs autres. La phrase latine s'applique à l'un des hommes illustres, et Racine dans sa traduction en fait un principe général.

(2) Racine semble faire des vers malgré lui, et souvent ils sont excellents. Est-il rien de plus touchant que celui qui a été cité au n° 1 du § IV?

Le bonheur semble fait pour être partagé.

2. Personne ne fut plus souvent accusé.

3. Mais il fut toujours absous.

4. Scipion Emilianus fut aussi grand homme que lui.

5. Il n'eut point d'ennemis.

6. Amicitias et inimicitias apertas profitetur.

Les amitiés et les inimitiés ouvertes nous sont toujours utiles.

7. Latere enim timidi est.

Il est lâche de les cacher.

8. Les calomnies laissent toujours quelques soupçons.

9. Magnanimis populi verò honores despicit.

L'homme magnanime méprise les honneurs vulgaires.

10. Ut se indignos.

Il les regarde comme indignes de lui.

11 Neque dant igitur neque sumunt.

Il y a des gens qui ne savent ni donner ni acquérir.

12. Honesta et justa multùm inter se differunt.

Ce qui est honnête est très-différent de ce qui est juste.

13. On portait autrefois l'épousée sur le seuil de la porte.

14. La ressemblance des mœurs produit l'amitié.

15. Consuetudo naturam non corrigit.

L'éducation ne corrige point la nature.

16. C'est un malheur d'obtenir ce que nous désirons, si c'est injuste.

17. On fait comparaison de la colère à un homme qui se brûle avec sa maison.

18. On devrait quitter facilement sa colère.

19. Mais il faut toujours conserver son amour.

20. On reconnaît son amour en l'absence de ce qu'on aime.

21. Parentes suos liberos diligunt.

Les pères adorent leurs enfants.

22. Sic poetæ propria poemata.

De même les poëtes adorent leurs poëmes (1).

23. Privati in iis tantum magnifici esse debent quæ semel fiunt.

On ne doit mettre de la magnificence que dans les choses qui n'ont lieu qu'une fois.

24. Ut nuptiis.

Comme les noces.

25. Les grands naturels ne sont jamais oisifs.

26. Il ne sert de rien de fermer les portes d'une ville si les ennemis entrent par-dessus les murs.

27. La confiance est le commencement de la victoire.

28. C'est le mouvement qui entretient tout.

29. Fortunæ leves magnanimem non movent.

Les événements ordinaires n'émeuvent point l'homme magnanime.

(1) L'épigramme revient toujours sous la plume de Racine.

30. Timiditas magnanimitati opponitur.
La timidité est opposée à la grandeur d'âme.

31. Magis quàm vanitas.
Plus que la vanité.

32. On supporte plus aisément les malheurs que les injures.

33. Vanus dignitates affectat.
L'homme vain a besoin de dignités.

34. Vestibus superbis se ipsum insignit.
Il se couvre de brillantes décorations.

35. Il ne faut point regarder le dedans des maisons.

36. C'est aux magistrats surtout à avoir leurs maisons bien réglées.

37. Divitiæ, nisi propter honorem, non sunt amabiles.
Les richesses ne sont agréables que lorsqu'elles procurent l'honneur.

38. Dignitates, nisi propter honorem, amabiles.
Les dignités aussi ne sont agréables que par l'honneur qu'elles procurent.

39. Pauper enim magnificus esse non potest.
Le pauvre ne peut être magnifique.

40. Ac si esse tentaverit, ineptus.
Il est un sot de vouloir l'être.

41. Il n'y a point de pauvres qui soient plus dans la pauvreté que ceux qui veulent paraître riches (1).

(1) Geoffroi, le successeur de Fréron dans sa haine contre Voltaire, a prétendu que Racine à écrit *paroître* avant Voltaire. Racine, au

42. Platon dit qu'il faut accoutumer les hommes à supporter toutes sortes de malheurs.

43. Et même sans en être émus.

44. Platon dit qu'il faut laisser aux femmes les pleurs et la pitié.

45. Lorsqu'on nous reproche nos malheurs, on touche fort à notre esprit.

46. C'est une grande consolation d'être vaincu par un prince vertueux

47 Qui parva spirat, magnis dignus.

Il est des hommes capables de grandes choses qui n'aspirent qu'à des petites.

48 Parvi animi est.

C'est avoir moins de courage que d'esprit.

49. Perseverantiâ opus est.

La constance fait souvent beaucoup d'ouvrage.

50. Minoribus enim difficilis esse non vult.

Il est mal d'être exigeant auprès des hommes faibles.

51. Nec ergà infirmiores robustus.

Il ne faut point se montrer robuste près des hommes infirmes.

52. Il est difficile que des frères se réconcilient.

53. Il ne faut point que les frères soient comme les balances.

54. Une coupe des balances s'abaisse quand l'autre s'élève.

contraire, lorsque plusieurs autres écrivaient *paroître*, a conservé toujours l'ancienne orthographe de *paroistre*.

55. Les frères doivent être comme les nombres.

56. Les nombres s'augmentent à mesure qu'ils sont joints les uns aux autres.

57. Exercer une même profession est aussi dangereux qu'aimer une même personne.

58. Ceux qui n'osent louer les autres estiment les louanges comme de l'argent.

59. Ils croient que plus ils en donnent, moins ils en ont.

60. Ceux qui aiment les flatteurs se croient dignes de louanges.

61. Ils se flattent donc eux-mêmes les premiers.

62. Les flatteurs sont dangereux.

63. Ils donnent de beaux noms à des vices.

64. La folie la plus singulière est celle des courtisans qui imitent les défauts corporels.

65. On rend une personne insensible quand on le (1) reprend trop.

66. On doit être entièrement exempt d'intérêt dans les répréhensions (2).

67. Nous ne devons jamais reprendre les fautes qu'on a faites contre nous.

68. Il en est qui s'enivrent pour contenter ceux qui les traitent.

69. Les flatteurs sont comme les poux qui quittent les corps qui n'ont plus de sang.

(1) *Le*..... C'est une locution singulière, si Racine l'a écrite avec intention.

(2) Mot qui n'est plus employé et qu'il serait bon de conserver.

70. Le flatteur est un ver qui ne s'attache qu'aux arbres pleins de séve.

71. Il ne faut point se soucier si on déplaît à son ami en faisant ce qui lui est utile.

72. De bons amis et de méchants ennemis nous disent également nos vérités.

73. Nos ennemis sont comme les oiseaux carnassiers.

74. Ils ne voient en nous que ce qui est à mordre.

75. Et nos flatteurs s'en servent bien (1).

76. Il faut être exempt des vices dont on reprend les autres.

77. Il ne faut point épargner ses amis dans leur prospérité.

78. Mais on doit les consoler quand ils sont malheureux.

79. On ne fouette les enfants qui se sont laissés tomber qu'après qu'ils se sont relevés (2).

80. La dissimulation est pire qu'un vice découvert.

81. La dissimulation, c'est la crainte qui nous la fait prendre.

82. Elle se découvre dès que nous sommes en sûreté.

83. Presenti fortunâ optimè semper utitur.

(1) Racine a commencé plusieurs fois ses phrases par *Et* ou par *Mais*. Il a même écrit dans ses notes sur *l'Odyssée : Et ainsi*, et l'*Et* a été ajouté par lui sur son manuscrit comme correction. (Liv. V.)

(2) C'est le sujet de la fable de la Fontaine. Je ne sais si Racine a voulu faire allusion à cette fable.

84. Sine virtute, facilè non est prospera rectè ferre.

Ce n'est que la vertu qui nous fait nous montrer dignes de nos prospérités.

85. Il faut avancer ou reculer dans la vertu.

86. On n'y fait aucune pause.

87. Tunc habitus virtutis est in nobis.

Nous ne prenons point aisément l'habitude de la vertu.

88. Cùm actus ejus delectat.

Ce n'est que lorsque l'exercice nous en est agréable.

89. Beneficus est qui gratiam dare gaudet.

L'homme généreux se réjouit des bienfaits qu'il répand.

90. Sed accipere fugit.

Mais on doit éviter d'en recevoir.

91. Magnificentia non convenit omnibus.

La magnificence ne convient point à tous les hommes.

92. Sed maximè nobilibus viris.

Mais principalement aux hommes nobles par leur naissance.

93. Vel per se claris.

Ou illustres par eux-mêmes.

94. Virtus tota est in gaudendo vel mœrendo cùm decet.

Toute la vertu consiste à rire ou à pleurer lorsqu'il est convenable de rire ou de pleurer.

95. Les consolations ne servent de rien au même temps que les malheurs arrivent.

96. La douleur a toujours assez de sujets pour pleurer.

97. Qui non justè agit nunquam justus erit.

Celui qui n'a point l'habitude d'agir avec justice ne sera jamais juste.

98. On doit se consoler de ses pertes dans ce qu'on n'a point perdu.

99. L'âme paye bien sa demeure au corps.

100. Dans l'éternité, comme dans la guerre, on n'est couronné qu'après le combat.

X

1. On va jusqu'aux colonnes d'Hercule.

2. Ni sage, ni ignorant ne peut aller au delà.

3. Souvenons-nous qu'on ne va pas plus loin que Gadès.

4. On revient ensuite en Europe.

5. Il y a des limites en tout (1).

(1) Racine applique ici l'idée des colonnes d'Hercule et du détroit de Gadès, comme limites en tout; et dans sa pensée, non-seulement aux sciences, aux arts et aux lettres, mais aussi à la politique. Bossuet a dit aussi : « Les rois habiles se donnent à eux-mêmes des bornes, parce que la puissance outrée se détruit d'elle-même. »

6. In omnibus est persequendum quod est decens.

En toutes choses on ne doit rechercher que ce qui est convenable.

7. Virtus hominis hominem probum efficit.

8. Voluptate qui benè utitur bonus est.

L'homme de bien est celui qui fait un bon usage du plaisir.

9. Et dolore qui benè utitur.

Il fait aussi de bonnes leçons de la douleur.

10. Prodigus se ipsum perdit.

Le prodigue détruit lui-même sa prodigalité.

11. Deindè prodigus multis prodest.

Mais il est utile à beaucoup de gens.

12. Faire le bien, c'est vivre bien.

13. Anima partim rationalis est, partim irrationalis.

14. La nature est faible sans préceptes.

15. La nature nous a donné deux oreilles : écoutons beaucoup.

16. Et seulement une langue : parlons peu.

17. C'est aux jours de fêtes qu'il faut être sobre.

18. Les grands capitaines sont méprisés en temps de paix.

19. Les adversités font paraître la vertu.

20. Il n'y a rien de si grand que de bien supporter les injures.

21. Il est des hommes qui ont la langue douce dans la colère.

22. La vertu rend bonnes les adversités.

23. Un seul vice souvent gâte les prospérités.

24. Si è trovato tra gli antichi sapienti, qui hanno scritto libri.

25. In qual modo possa l'huomo conoscere il vero amico d'all' adulatore.

26. Ma questo che giova?

27. Se molti anzi infiniti son.

28. Quelli que manifestamente comprendono esser adulati.

29. Et pur amano chi gli adula.

30. E hanno in odio chi dice loro il vero (1).

31. Amicus medius est inter blandum et morosum.

L'ami est aussi éloigné d'être un serviteur complaisant qu'un censeur chagrin.

32. Blandum vel adulatorem.

Un complaisant est toujours un flatteur.

33. L'ami est comme l'œuf qui ne fait rien paraître au dehors.

34. On a le désir d'avoir beaucoup d'amis.

35. C'est là ce qui empêche d'en avoir un bon.

36. On a mis à l'index le Traité de l'amitié de Cicéron.

(1) Racine n'a pas traduit ces phrases italiennes. Voici ce qu'elles disent : « Il s'est trouvé chez les anciens des savants qui ont écrit des livres pour indiquer les moyens de distinguer le véritable ami du flatteur.

» Mais à quoi bon?

» S'il y a beaucoup de gens, qui, tout en comprenant parfaitement qu'ils sont flattés, aiment cependant le flatteur et prennent en haine celui qui leur dit la vérité. »

37. Et la métaphysique de Descartes.

38. Et sa réponse à Gassendi pour prouver l'immortalité de l'âme.

39. On n'a pas mis à l'index la philosophie de Gassendi.

40. Ni son traité contre Descartes.

41. Où il donne des preuves contre l'immortalité de l'âme.

42. On a mis à l'index l'Histoire de France de M. de Thou (1).

43. Et aussi les Lettres provinciales.

44. On n'y a jamais mis Wendrock.

45. Une belle Dissertation sur le système de Copernic a été censurée par l'Inquisition.

46. Le Rituel d'Aleth fut condamné par l'Inquisition à être brûlé (2).

47. Parce qu'il fut publié pendant la querelle.

48. Il fut depuis approuvé par vingt-neuf évêques.

49. Une des trente-deux propositions condamnées par le décret d'Alexandre VIII se trouve, en propres paroles, être de saint Augustin.

50. Deo pani simulacrum est christianum in templo collocare.

51. Belle explication de l'Église sur ce sujet !

(1) Racine a réuni ainsi des notes sur les ouvrages qui ont été mis à l'index et qui lui semblaient irréprochables. Il écrivait ces notes pour lui seul et n'aurait pas osé les publier.

(2) La vérité est que l'évêque d'Aleth fut très-ennemi des jésuites.

52. On a mis à l'index l'excellent livre de Grotius (1).

53. Belli et pacis.

De la guerre et de la paix (2).

54. Souvenons-nous que nous sommes juges des vices.

55. Mais nous en sommes des juges corrompus.

56. La vertu n'est souvent que la modération des vices.

57. Les bêtes sont mieux pourvues de tout que l'homme.

58. Hormis de la raison.

59. Il est juste que l'homme parle bien de Dieu.

60. Ulysse se plaignait à Pallas qu'elle l'avait abandonné depuis la prise de Troie.

61. Pallas lui répond qu'elle n'ose pas résister aux desseins de son oncle (3).

62. Lévites, voilez-vous dans le temple.

63. A cause de la majesté.

64. De Deo naturâ humanâ induto.

Dieu s'est revêtu de la nature humaine.

65. Misericordia et veritas præcedunt faciem suam.

La miséricorde et la justice le précèdent.

(1) On voit que Racine était partisan de la paix et réprouvait la guerre comme Grotius.

(2) Grotius n'a pas intitulé son livre : *Belli et Pacis*, comme le dit ici Racine, mais *De jure belli et pacis*, du droit de la guerre et de la paix. Or, dans l'état actuel de la civilisation, c'est la guerre offensive que nous nions.

(3) « Je n'ai jamais combattu, dit Homère, contre les dieux immor-

66. La miséricorde est la première promesse faite à David.

67. Tibi derelictus est pauper.

68. Orphano tu eris adjutor.

69. Dieu est le seul gardien du pauvre;
Il est le protecteur de l'orphelin.

70. Qui nos separavit à caritate.
Qui donc voudrait nous éloigner de la charité?

71. La terre n'est-elle point trop chargée d'impôts?

72. Et si adversùm me terra mea clamat?
Et si ma terre alors crie devers moi (1)?

73. Patientia pauperum non peribit in finem.
La patience des pauvres ne sera point sans effet ni sans fin.

74. Filius hominis non venit ministrari, sed ut ministraret.

75. Belle leçon pour nous faire souffrir toutes les négligences de nos domestiques.

76. On doit se bien mettre dans l'esprit qu'on n'est point né pour être servi, mais pour servir.

77. Un prêtre ne serait point reçu seul dans le ciel.

78. Il n'est prêtre que pour y conduire les autres.

tels. » Il dit encore : « Rien n'égale la folie de ceux qui prétendent se mesurer avec Jupiter. »

(1) Racine a dit aussi dans ses notes sur l'*Odyssée* : « Une isle *devers* l'Afrique. » Mais Thomas Corneille écrivait que *devers* ne se disait plus de son temps.

79. Que les prêtres soient pleins de charité, de tendresse et de compassion envers tout le monde.

80. Ils doivent ramener doucement dans le chemin du salut ceux qui s'en sont égarés.

81. Les prêtres ne doivent pas croire facilement le mal que l'on dit (1).

82. Qu'ils ne soient pas sévères dans leurs jugements.

83. Ils doivent se souvenir que nous sommes tous sujets au péché.

84. Ils ne doivent jamais donner aucun scandale.

85. Mais qu'ils évitent les faux prêtres, ceux qui se servent du nom du Seigneur pour couvrir leur hypocrisie.

86. Princeps postulat ad reddendam justitiam.

Le prince exige une récompense pour faire rendre la justice.

87. Et judex in reddendo.

Le juge se fait donner des présents en la rendant.

88. Magnus locutus est desiderium animæ suæ.

Les grands mêmes avouent leurs coupables désirs.

89. Et conturbaverunt anima ipsorum.

Et tous troublent toujours la pureté de leur âme.

(1) La charité n'a point de mauvais soupçon. (Saint Paul aux Corinthiens, ch. XIII, v. 5.)

90. Combien de gens ont travaillé toute leur vie !

91. Ils obtiennent une charge et vont parvenir à la fortune.

92. Et ils meurent dans le moment où ils espèrent en jouir.

93. Ils ont encore le morceau sur la bouche (1) !

94. Pourquoi se donner tant de peine pour des choses qui rassasient si peu ?

95. O prêtres, pitié, pitié sur eux !

96. O prêtres, soyez doux et modérés envers ceux à qui Dieu n'a pas encore donné la grâce d'une véritable pénitence.

97. Ne les regardez pas comme des ennemis, mais comme des membres malades et blessés que vous devez tâcher de guérir.

98. Faites ainsi pour que tout le corps de votre Église jouisse d'une parfaite santé.

99. Prêtres, priez pour le salut de chacun et de tous.

100. C'est en agissant de la sorte que vous opèrerez vous-mêmes votre salut.

(1) On a remarqué cette expression énergique.

XI

1. Heureux qui mène une vie pure!

2. L'antiquité disait : « Heureux qui est admis aux banquets des dieux! »

3. O Dieu, où sont tes anges?

4. Pactum servi.
L'alliance avec son serviteur.

5. Dixit in corde suo : Non oblitus est Deus.

6. Sapiens videbit Dominum.
Le sage verra le Seigneur.

7. Cognoscant thronum ejus.

8. Ostende faciem tuam et salvi erimus.
O Seigneur, montre-toi, et nous serons sauvés.

9. Beati mites!
Heureux ceux qui conservent leur âme en paix!

10. La sainte et vénérable Thémis vole sur la terre avec des ailes d'or.

11. La clémence et la vérité marchent à côté d'elle.

12. Beatitudo in actionibus virtutis consistit.

13. C'est dans la pratique de la vertu que le bonheur consiste.

14. Quare appendite argentum non in panibus.

15. Quare laborem vestrum non in saturitate?

16. Omnes non sunt fraudati à desiderio suo.

17. Desiderium eorum Deus attulit eis.

18. Et cognoscant quia nomen tibi Dominus.

19. Deus dedit eis petitionem ipsorum.

20. Et misit saturitatem in animas suorum.

21. Sed profanasti in terrâ diadema ejus.

22. Rugierunt in medio templi tui.

23. Incenderunt ipsi sanctuarium tuum.

24. Sacerdotes eorum in gladio occiderunt.

25. Et ira Dei ascendit super eos (1).

26. C'est dans sa colère que Dieu accorde la plupart des choses que l'on désire avec tant de passion.

27. Et les choses que l'on a obtenues nous laissent mourir dè faim.

28. L'enfant prodigue souhaitait au moins de se pouvoir nourrir de gland.

29. Il ne pouvait venir à bout de s'en rassasier.

30. Tous les biens du monde sont comme du gland.

31. Encore ne peut-on point parvenir à avoir toujours de ce gland.

32. Venite, venite, emite absque argento vinum et lac.

33. Et vinum et lac absque ulla commutatione.

34. Ne taceat Deus : Dixerunt venite.

35. Non dereliquisti quærentes te, Domine.

(1) Racine a écrit toutes ces notes sans les traduire.

36. Memor esto congregationis tuæ.

37. Aut in finem misericordiam tuam non abscindet.

38. Oves pasce tuas.

39. Nous n'avons qu'à nous tourner devant Dieu et souhaiter.

40. Il nous donnera de quoi nous nourrir en abondance. (1)

(1) C'est la même pensée que Racine a reprise et reproduite avec tant d'éclat dans *Athalie*.

La Fontaine a dit dans la Captivité de saint Marc :

Dieu ne quittera pas ses enfants au besoin.

Racine a dit :

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin ?
Aux petits des oiseaux il donne la pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

Mais, avant eux, Nérée avait dit dans sa tragédie *le Triomphe de la Ligue*, imprimée en 1607 :

Celui n'est délaissé qui a Dieu pour son père.
Dieu donne la viande aux petits passereaux,
Aux bêtes des forêts, des prés et des montagnes :
Tout vit de sa bonté.

Je ne crois pas que Racine ait connu la tragédie de Nérée ; mais tous ont traduit le même verset. Ils ont même pu choisir : ou saint Mathieu, c. I, v. 27 :

Respicite volatilia, et pater vester celestis pascit illa.

ou le psaume CXLVI, v. 10 :

Qui dat escam pullis corvorum invocantibus eum.

ÉTUDES

DE RACINE

SUR

L'HISTOIRE DE FRANCE.

PRÉFACE.

Je n'ai l'intention de publier que les notes de Racine qui n'ont pas été insérées dans les éditions de ses œuvres. Ce recueil est un supplément qui ne peut être agréable qu'aux lecteurs qui aiment à connaître tout ce qu'un grand écrivain a pensé, et il ne peut être utile qu'aux éditeurs qui veulent recueillir les moindres écrits qui sont sortis de la plume d'un homme illustre.

On a imprimé un grand nombre de fragments historiques de Racine ; mais en examinant avec un soin minutieux les centaines de feuilles volantes

sur lesquelles Racine avait amassé des matériaux pour lui servir à élever une histoire à la gloire de Louis XIV, j'en ai trouvé qui ont été négligées par les éditeurs.

J'ai cherché encore une autre source.

« Le dimanche 31 décembre 1684, madame de Montespan a fait présent au roi, le soir après souper, d'un livre supérieurement relié et plein de tableaux en miniature qui représentent toutes les villes que le roi prit en 1672. Ce livre lui coûta quatre mille pistoles, à ce qu'elle nous dit. Racine et Despréaux en ont fait tous les discours, et y ont joint un éloge historique de Sa Majesté. Ce sont les étrennes que madame de Montespan a données au roi. On ne saurait rien voir de plus riche, de mieux travaillé et de plus agréable. »

Voilà ce que nous savons d'une manière certaine, par un témoin irrécusable.

Il est vrai qu'on n'a pas retrouvé le manuscrit original de ce livre, mais il est évident que les fragments que je publie ont servi à sa composition. Il en est beaucoup qui ne portent que la date de la prise, et ceux qui sont un peu plus détaillés sont les récits des victoires navales remportées par le duc de Vivonne, frère de madame de Montespan.

Ainsi, en offrant au premier jour de l'année 1685 ce présent au roi, elle lui remettait sous les yeux les services de son frère. Ainsi, Racine et Boileau, en composant les récits des combats et des

conquêtes du règne de Louis XIV, ne remplissaient pas seulement les devoirs de leur charge d'historiographes; ils rendaient en même temps un hommage de leur reconnaissance à madame de Montespan et au duc de Vivonne, qui les avaient toujours accueillis et honorés avec bienveillance et affection.

On voit ici que j'ai copié les notes de Racine telles qu'elles ont été écrites par lui, séparément les unes des autres, et telles que le hasard en a mis des fragments sous mes yeux. Je les ai seulement rangées selon l'ordre chronologique.

I

Étude sur le commencement de l'histoire de France.

Les deux premières races des rois ont disposé de l'État comme de leur patrimoine (1).

Ils l'ont aliéné; ils l'ont partagé entre leurs enfants.

Ils ont admis leurs bâtards à portion égale avec leurs fils légitimes; en telle sorte que leurs bâtards, dans leurs apanages, étaient souverains et indépendants comme leurs autres fils.

Ainsi Théodoric, bâtard de Clovis, partagea également avec les autres enfants du même roi, et il eut pour sa part la Lorraine.

Un autre Théodoric, fils puîné de Clotaire, fut même préféré aux aînés.

Pepin égala son fils bâtard Charles Martel avec ses autres enfants.

Les Mérovingiens ont été aussi cruels à leurs parents que le sont les Ottomans.

(1) Il est curieux de voir ce que Racine savait et croyait de l'histoire de France, mais tout cela a été fort contesté, et je crois que Racine a conservé seulement des notes de ce qu'il lisait, sans vouloir établir un système quelconque.

Les dignités de ducs, de comtes et de barons étaient à vie et amovibles sous les Mérovingiens (1).

Mais pendant les révoltes qui s'élevèrent sous Clotaire III, les ducs, comtes et barons, dans l'Aquitaine, le Périgord et l'Auvergne, changèrent leurs gouvernements en seigneuries.

De là vinrent les fiefs, les droits de vasselage et les justices subalternes, sans que les Pepins et les Carlovingiens, qui se regardaient eux-mêmes comme usurpateurs, osassent s'y opposer.

Au contraire, pour se faire des créatures, ils exemptèrent plusieurs familles *dell' ordine populare*.

Charles le Chauve, allant en Italie, confirma les ducs et les comtes, c'est-à-dire les gouverneurs, dans leurs duchés et dans leurs comtés.

Ils en devinrent alors les seigneurs. Ils relevaient du roi et ils avaient quantite de seigneurs relevant d'eux.

Philippe-Auguste sut peu à peu s'assujettir les États et les terres dont les grands seigneurs jouissaient *come in souveranità*.

Les maires du palais (2) font bien voir que les

(1) Tout ce que dit Racine de l'état du gouvernement du septième au neuvième siècle est très-contesté, mais on a dit : « La constitution du royaume de France est si excellente qu'elle n'a jamais exclu et n'exclura jamais les citoyens nés dans le plus bas étage des dignités les plus relevées. C'est là le grand fait et il est incontestable.

(2) Les maires du palais, qui n'étaient d'abord que *major domûs*, prirent ensuite le titre de *subregulus*, et le dictionnaire du dix-septième siècle dont Racine se servait dit que *regulus*, employé par Tacite, signifiait petit prince, et employé par Pline, signifiait roitelet, mais en bonne part, dans le sens de sous-roi.

Français sont toujours prêts à subir le joug de quiconque ose leur commander, pourvu qu'il ait en sa main la disposition des grâces.

Les Français si hardis et qui sont toujours si prêts à exposer leur vie dans les batailles, tremblent à l'aspect d'un homme de justice.

Ainsi les rois n'ont jamais mieux fait que d'établir entre eux et les grands le maire du palais, qui était réellement un juge qui, sans qu'ils s'en mêlassent, châtiait les grands et protégeait les petits.

Mais vint enfin Hugues Capet, avant lequel il n'y a eu rien de certain.

Les impositions sur le peuple ont été excessives et entièrement arbitraires pendant les deux premières races (1).

Les Capétiens, *come usurpatori delle sceltro reale contra Carlo*, y procédèrent avec plus de précaution jusqu'à Philippe le Bel.

Mais Philippe le Bel foula beaucoup le peuple, imité en cela par Philippe le Long et par Charles le Bel.

Et c'est à quoi on a imputé la ruine de leur maison.

Robert eut trois fils.

Hugues était l'aîné, qu'il fit couronner roi de son vivant (2); mais étant persécuté par la reine

(1) Toutefois, c'est un sujet dont la recherche a été désirée; car rien n'a été constaté. La contribution que chaque curé devait payer à son évêque a été évaluée, en 846, par le concile, à deux sous. On doit calculer la valeur de ce temps-là.

(2) A Compiégne, en 1017.

Constance, il fut obligé de chercher sa vie : il erra, et enfin même, il fut mis en prison pour une méchante action.

Vint dans la suite Guillaume le Conquérant, qui était bâtard de Robert, duc de Normandie, et de la fille d'un pelletier de Falaise.

En ce temps, Henri Ier eut peur de contracter un mariage défendu parce que les degrés étaient poussés jusqu'au septième. C'est pourquoi il envoya chercher femme en Moscovie (1).

Guillaume passe en Angleterre, change toutes les lois du pays et ôte aux Anglais toutes leurs terres qu'il donne aux seigneurs qui l'avaient suivi.

Guillaume, raillé par Philippe qui lui demanda quand il relèverait de couches, venait assiéger Paris, quand il mourut en chemin.

Louis le Gros, désigné roi, travaille fort courageusement pour lui-même. Il défait quantité de petits tyrans (2).

Le règne de Philippe a été le plus fameux de tous les règnes, non par ses actions, mais par les conquêtes :

Celle de Jérusalem par les Croisés, celle d'Angleterre par le duc de Normandie, celle de Sicile et de la Calabre par les aventuriers normands, sans

(1) Anne, fille de Joradislas, roi de Russie.

(2) N'oublions pas les dernières paroles de Louis le Gros : « Souvenez-vous, mon fils, que l'autorité royale est une charge dont vous rendrez un compte très-exact après votre mort. »

compter les grands faits d'armes en Espagne contre les Maures par les Français.

En ce siècle, les papes usurpèrent la souveraine puissance, sur l'Église principalement, en envoyant une multitude de légats qui jugeaient souverainement et cassaient toutes les décisions des Conciles provinciaux (1).

Louis le Gros, succédant à son père, achève de délivrer la France de tous les petits tyrans qui l'infestaient.

Le roi persécutait les évêques. Saint Bernard lui prédit la mort de son fils aîné, et ce prince est tué parce qu'un pourceau s'est fourré dans les jambes de son cheval.

De Louis le Gros est sortie la maison de Courtenay dont il y a encore des puînés.

Pierre Remi, qui administra les finances, fut pendu à Montfaucon qu'il avait fait rebâtir.

Philippe de Valois s'appela le bien fortuné, à cause de la mort de ses trois cousins (2).

Le pape Jean XXII professait son opinion que la béatitude des âmes des justes était imparfaite et que la punition des damnés était imparfaite aussi jusqu'à la résurrection.

(1) Il faut dire aussi que les conciles usurpaient l'autorité des papes en jugeant des dogmes, et celle des rois en prohibant les jeux publics, en excommuniant les avocats qui se faisaient payer plus que la taxe, etc.

(2) Racine dit vrai : trois rois de France étaient avant Philippe, et l'un est mort à vingt-six ans, l'autre à vingt-huit et le troisième à trentre-trois. Ajoutons que depuis Huges Capet jusqu'a Louis XIV, il y a eu vingt-neuf rois, et pas un seul n'a dépassé la soixantième année.

Quoiqu'il fût pape, il fut condamné par une assemblée de docteurs de Sorbonne et par une autre d'évêques qui se réunirent à Vincennes (1).

En 1336, Philippe, à l'aide des Génois et des Espagnols, met en mer une armée navale, composée de soixante mille hommes qui font de grands ravages sur les côtes de l'Angleterre.

Elle avait deux amiraux qui ne l'étaient que par commission. L'un était Nicolas Baucher, grand trésorier de France.

En 1339, Édouard prend le titre et les armes de roi de France.

En 1340, Édouard défait l'armée navale de France (2) et fait pendre Baucher par représailles des horribles ravages commis en Angleterre.

Trêve de trois ans entre les deux rois à l'instance des légats du pape.

Les états généraux ont le pouvoir d'élire un roi au cas que la race royale finît (3).

(1) Il est juste de dire aussi ce qui est à l'honneur des papes. Ainsi, dès l'an 584, saint Grégoire ordonna de n'employer que la parole de Dieu pour convertir les juifs, « étant chose bien certaine, disait-il, que ceux qui recevaient le baptême par force et par violence retournaient pour l'ordinaire aussitôt après en leurs premières erreurs, ce qui n'arrivait pas aussi aisément à ceux qui se laissaient persuader. » Il y a donc 1270 ans que ces principes de tolérance ont été proclamés par le pape.

(2) A la bataille de l'Écluse.

(3) On voit que lorsque Racine remonte jusqu'à l'origine du gouvernement monarchique, il établit les principes les plus sages. On est heureux de lire cette profession de foi, car on sait combien de respect il a témoigné constamment à l'autorité royale.

On doit se souvenir qu'un jour il soutenait les droits de la royauté contre la Fontaine, qui défendait les droits de la nation. Après une assez

Mais leurs décrets n'ont aucune force s'ils ne sont vérifiés au parlement, qui les modère, les corrige et les réforme, même pendant la tenue des états (1).

C'est ainsi que le parlement annula les délibérations des états tenus pendant la Ligue, pour élire un roi.

C'est ce qui contribua le plus à conserver à Henri IV et aux Bourbons la succession à la couronne.

II

Etudes sur le règne de Louis XIV.

I

1644. Les plénipotentiaires pour le traité ne voulurent point y mettre : *les seigneurs* états généraux.

longue discussion, la Fontaine prétendait avoir l'avantage et s'appuyait surtout sur ce que la doctrine du pouvoir absolu n'était écrite ni autorisée nulle part dans les livres saints. Ce fut alors que Racine trancha la question en lui disant : « Eh! quoi! mon ami, avez-vous oublié ce passage de l'Écriture : « Tanquam formicæ deambulabitis coram rege vestro. » Ah! si c'est ainsi, répondit la Fontaine, c'est bien. » Et il le crut; il se soumit, et il n'a peut-être jamais su que Racine avait inventé cette phrase et qu'elle n'est pas dans l'Écriture sainte.

(1) On sait que le parlement prétendait même être *roi de France* à la mort de chacun d'eux, et se faisait proclamer et dire les grâces à ce titre.

On voyait déjà qu'il en faudrait venir à une rupture.

Ils consentirent alors à le mettre en deux endroits.

Ce mot était dans le traité de 1634 ; et les états généraux avaient été qualifiés en 1610 de *hauts et puissants seigneurs* (1).

Ils l'ont été de même dans une déclaration où le roi a parlé d'eux.

Dans d'autres traités on a dit seulement *Messieurs.*

Il n'y a eu le titre de seigneurs en aucun endroit du traité de 1635.

Il y a eu dans les traités de confédération une lettre du comte d'Estrade aux états généraux, datée du 7 février 1645, et par laquelle il les assure que le roi consent que leurs ambassadeurs soient traités comme ceux de Venise.

II

1648. Les Turcs prirent le temps que l'armée navale des Vénitiens venait de faire un grand naufrage le 18 mars devant l'île de Psara.

Les Vénitiens perdirent à ce combat dix sept

(1) Ce fut ce titre de hauts et puissants seigneurs qui leur fut rendu en 1644. Louis XIII avait accordé, sept ans auparavant, le titre d'altesse aux princes d'Orange, qui n'avaient eu jusqu'alors que celui d'excellence.

galères, douze vaisseaux et deux mille hommes, tant soldats que forçats, avec leur général Grimani, qui avait voulu boucher aux Turcs le passage des Dardanelles.

Avant ce naufrage, leurs affaires étaient en très-bon état, surtout en Candie. Ils y avaient pris le château de Mirabel. C'était le fort d'où les Turcs commandaient tous les environs de Spinalonga et de Silia.

A ce combat, Gildhas commandait les troupes allemandes, et le chevalier de Gremonville les troupes françaises.

Candie avait été assiégée et la tranchée ouverte le 2 mai 1648, par Hussein-Pacha, qui commandait l'armée des Turcs dans cette île.

C'était un homme d'une fort grande valeur.

III

1648. Schomberg avait assiégé Tortose sur l'Ebre, l'Évêque y fut pris. Ce fut le 10 juillet. Il avait la demi-pique à la main, ainsi que tous les prêtres et les moines.

L'armée de France en Catalogne fut, après la prise de cette place, quatre mois entiers sans recevoir un sou. C'est un sujet de faire une très-belle réflexion sur la patience et la fidélité du soldat français, capable de vivre sans paye, et de vendre

jusqu'à ses habits pour subsister. Il est en cela bien différent des Espagnols avares, glorieux, impatients et qui, par leurs fréquentes révoltes, ont mis la monarchie à deux doigts de sa perte.

IV

1648. La paix de Munster est signée le 24 du mois d'octobre (1).

Tous les États louaient le procédé (2) franc et sincère de la France, et au contraire, ils ont blâmé le procédé artificieux et intéressé des Suédois.

Dans la cession que l'empereur et l'empire ont faite du landgraviat de l'Alsace à la France, on n'exceptait d'abord que le droit de l'évêque de Strasbourg. La ville ne se contenta pas de cette exemption pour l'évêque, elle voulut y être comprise elle-même.

On n'eut pas de peine à lui accorder une demande si juste, dans laquelle le roi de France ne prenait aucun intérêt; car il n'avait nulle prétention sur la ville de Strasbourg.

Il est cependant vrai qu'il serait arrivé que le moindre refus ou le moindre doute qu'on aurait prononcé là-dessus aurait suffi pour irriter toutes

(1) La paix avait été signée dès le 30 janvier entre l'Espagne et la Hollande.

(2) Le procédé signifie la manière de procéder dans les négociations.

les villes impériales, et pour les aliéner entièrement à la France.

V

1649. Ibrahim venait d'être étranglé, et Mahomet mis sur le trône. En janvier 1649, le sénat de Venise offrit au nouveau vizir de partager avec les Turcs l'île de Candie, et il se cachait de l'ambassadeur de France pour faire cette offre.

La Haye avait des ordres exprès de ne pas tremper dans une paix si honteuse, et dans un traité par lequel les chrétiens abandonneraient un royaume tout entier aux infidèles.

VI

1650. Ce fut le coadjuteur qui porta le prince de Conti, le duc et la duchesse de Longueville à se mettre du parti du parlement. La duchesse était irritée contre M. le prince, qui désapprouvait sa conduite hautement. Le prince de Conti dépendait absolument de madame de Longueville, et le duc son époux était possédé de l'envie d'avoir le Pont de l'Arche, et il espérait l'obtenir par le moyen du parlement.

Cette résolution fut prise à Noisy, maison de l'archevêque de Paris, où se trouva le duc de Longueville avec le coadjuteur et le duc de Retz.

Mais bientôt, le coadjuteur devenu cardinal fit tout son possible pour engager le duc de Bouillon dans les intérêts de la cour, et lui promit les récompenses les plus avantageuses du monde en échange de Sedan.

Mais ce duc était gouverné absolument par la duchesse sa femme, qui était gagnée par madame de Longueville.

La reine-mère dit un jour à Lachâtre, qui revenait d'Anet, et qui disait qu'il avait vu M. de Beaufort : « Vous avez vu le plus galant homme du monde. »

Mais Beaufort se donna à madame de Monbason, et de là les haines contre lui (1).

Emery Particelli était de Lucques, et avait une grande habitude pour les finances. Le cardinal Mazarin n'aurait jamais dû l'abandonner.

VII

1663. En cette année, le commandant Paul alla faire mettre le feu à deux vaisseaux amarrés à la

(1) Cet article prouve combien il y avait de partis à la cour; mais parmi tant de princes et de ministres divisés entre eux, il y avait de bonnes actions à citer. Racine parle ici du prince de Conti. Il me

forteresse de la Goulette, et la chose fut exécutée par vingt mousquetaires du roi. Béthomas les commandait. Le même Béthomas attaqua, lui quatrième, une chaloupe de Maures, au nombre de trente.

VIII

1667. Le maréchal de Créqui n'arriva à l'armée qu'à la fin de la campagne, à l'affaire de Marsin (1).

Turenne a vu lui-même un tableau qui le représentait enseignant la guerre à Louis XIV.

Il était peint montrant au jeune roi des armées et des fortifications.

semble intéressant de faire connaître la conduite qu'il tint à cette époque. Je la raconterai à la fin des notes de Racine.

(1) Racine n'a fait que cette courte note sur la campagne de 1667, qui fut la plus brillante de celles de Louis XIV. La noblesse était toute d'une bravoure incontestable, et le roi lui donnait l'exemple. C'est alors que Turenne, voyant le roi s'exposer sans cesse, lui déclara hautement qu'il allait quitter l'armée s'il ne se couvrait pas davantage; mais il faut louer toute la noblesse. Le maréchal de Grammont était le plus ancien des maréchaux. Il avait le droit de commander l'armée; il céda le commandement à Turenne, mais à la condition de marcher, lui le premier, à la tranchée, ce qui était le poste le plus dangereux.

Le maréchal de Créqui n'était pas moins brave. Ce fut lui qui, dès son arrivée au camp, attaqua sur-le-champ le comte de Marsin et le prince d'Orange, et les battit. On disait de lui qu'il était si affligé d'être entré le dernier en campagne, qu'il se jetait tous les jours le premier dans tous les périls. Madame de Sévigné écrivait : « S'il y a une balle qui ait reçu la commission de tuer le maréchal de Créqui, elle n'aura pas de peine à le trouver, car il s'expose en désespéré. »

Au bas, on avait inscrit les vers que le roi Évandre dit à Énée en lui confiant Pallas son fils, pour le conduire à la guerre :

« Sub te tolerare magistro militiam et grave Martis opus, tua cernere facta assuescat, primis et te miretur ab annis (1). »

(Virgil. *Én.*, liv. VIII.)

IX

1672. Ouverture de la campagne (2).

X

1672. Wesel est une ville grande et forte, sur le confluent de la Lippe et du Rhin, dans le duché de Clèves.

(1) On avait écrit sur un autre papier au-dessous de cette citation, comme si c'en était une simple traduction, les belles paroles de Louis XIV dans sa lettre à Turenne : « J'envoie avec vous aux combats mon fils, qui est tout mon espoir et ma consolation ; qu'il apprenne l'art de la guerre sous un tel maître, qu'il s'endurcisse aux fatigues, et que, témoin de vos exploits, il vous regarde toujours comme son modèle. »

(2) Il paraît que Racine, en écrivant ce seul mot, voulait commencer un article concernant les préparatifs de la campagne de 1672. On était très-embarrassé et tous étaient désolés. Les seigneurs manquaient d'argent, et l'armée manquait de tout. Madame de Sévigné écrivait : « On ne voit à Paris que des équipages qui partent. Les cris

Elle fut assiégée par le prince de Condé, il s'empara d'abord du fort de la Lippe qui la défendait; le lendemain la ville lui ouvrit ses portes; le gouverneur eut la liberté de se retirer, mais tous les officiers et soldats demeurèrent prisonniers de guerre; ce fut le quatrième de juin 1672.

Santen est une ville du duché de Clèves, près du Rhin, à quelques lieues au-dessus de Wesel. Elle fut abandonnée par sa garnison, le septième de juin 1672. Le passage du Rhin eut lieu le onzième de juin.

Le 13 juin, le prince d'Orange abandonne l'Issel. Le roi revient camper à Emmerich, et donne au vicomte de Turenne le commandement du prince de Condé. Turenne se saisit du pont que les ennemis avaient sous le fort. Les bagages ont été pris (1).

Knotzembourg ou le fort de Nimègue est une

sur la disette d'argent sont encore plus vifs qu'à l'ordinaire; mais il ne demeurera personne, non plus que les années passées. » Elle écrivit encore le 6 mai : « Le roi est à Charleroi et y fera un assez long séjour. Il n'y a point encore de fourrages. Les équipages portent la famine avec eux. On est assez embarrassé dès le premier pas de cette campagne. »

Madame de Scudéry, en parlant aussi de cette ouverture, a dit : « Les courtisans n'ont trouvé de l'argent pour leur équipement que sur gages. »

(1) Racine ne dit pas si ce sont les bagages de l'ennemi ou ceux des Français qui ont été pris; mais Turenne les a laissés. « Le comte de Chatham, qui a été un grand ministre, a raconté un jour, au parlement, une anecdote qui prouve la prudence de Turenne à la guerre. La reine mère lui disait : « Vous étiez si près du prince de Condé, pourquoi ne l'avez-vous pas fait prisonnier? » Ce grand capitaine, ajouta lord Chatham, lui répondit avec sang froid : « Je craignais, madame, qu'il ne m'eût pris moi-même. »

petite place dans le Betau, bâtie au septentrion de la ville et de l'autre côté du Wahal.

Elle sert comme de citadelle à cette ville. Les Hollandais y firent une assez brave résistance. Elle fut pourtant prise au bout de deux jours par le vicomte de Turenne, le seizième jour de juin 1672.

Crèvecœur est une petite place très-forte sur le confluent de la Meuse et de la Diese, à une lieue de Bois-le-Duc.

Elle fut attaquée par le vicomte de Turenne, le 16 juin 1672.

Elle était défendue par une garnison de huit cents hommes, qui se rendirent prisonniers au troisième jour de tranchée ouverte. Ils furent conduits à une lieue de la place et y furent mis en liberté, parce qu'on était alors embarrassé de la trop grande foule de prisonniers.

Arnheim est la ville capitale de la Voluve sur le bord du Rhin.

Il y avait dans cette place trois mille hommes de garnison. Le vicomte de Turenne se présenta devant la place du côté du Betau, le fleuve entre deux. Elle tira quelques coups de canon dont il y en eut un qui tua le comte du Plessis. Mais dans ce même moment, la tête de l'armée du roi ayant paru de l'autre côté du Rhin, la ville se rendit, et tous les soldats de la garnison furent faits prisonniers de guerre, le seizième jour de juin.

XI

1672. Tiel, capitale du pays de Tieler, est située sur le Wahal dans le Betau.

Elle est fameuse pour avoir soutenu un siége contre l'armée de Charles-Quint qui ne put la prendre.

Elle se rendit au marquis de Rochefort, le dix-neuvième de juin 1672.

Amersfort est une grande ville fort peuplée sur la rivière d'Ems, à trois lieues d'Utrecht et à deux lieues de la mer.

La valeur de ses habitants est célèbre dans l'histoire. Ils ont pris trois fois Utrecht et ont fait deux fois lever le siége de leur ville à Philippe, duc de Bourgogne.

Cependant, cette fois elle envoya offrir ses clefs au marquis de Rochefort, le dix-neuvième jour de juin 1672. Elle n'a pas attendu qu'elle fût sommée de se rendre.

Le fort de Schenk est une place admirable par ses fortifications et par sa situation avantageuse à la pointe du Betau, dans l'endroit où le Rhin se partage et fait deux branches dont l'une prend le nom de Wahal.

Le prince d'Orange, Frédéric-Henri, s'est rendu fameux pour l'avoir repris sur les Espagnols après

un siége de huit mois (1). Le vicomte de Turenne s'en rendit maître après quatre heures de tranchée ouverte le dix-neuvième jour de juin 1672.

Il y avait deux cents hommes de garnison.

Les députés d'Utrecht vinrent au camp devant Schenck demander un passeport.

XII

1672. Le 20 juin, le marquis de Rochefort est détaché avec trois mille hommes.

Dorkum est une petite ville sur l'ancien Issel, à une lieue de Doesbourg.

Elle ouvrit d'elle-même ses portes.

Campen est une place très-forte sur l'Issel, assez près du lieu où ce fleuve se décharge dans la mer.

Elle se rendit au duc de Luxembourg et aux princes confédérés sur la simple sommation d'un trompette, le vingtième jour de juin 1672.

Elbourg, petite ville du duché de Gueldres, est située sur le bord du Zuyderzée, dans la Voluve, à deux lieues d'Harderwick.

Elle envoya tout d'abord ses clefs, le vingtième jour de juin 1672.

Naerden est une ville et un port célèbre du comté de Hollande sur les bords du Zuyderzée.

(1) En 1636. On dit neuf mois de siége.

Elle ouvrit ses portes à trois mille chevaux que le roi y envoya dans le temps qu'il assiégeait Doesbourg.

Naerden a été repris par les Hollandais et les Espagnols, le 14 septembre de l'année suivante.

XIII

1672. Le 21 juin, les députés d'Utrecht envoyés au roi furent reçus par lui devant Doesbourg.

De Witt fut attaqué par deux bourgeois et blessé.

Le roi apprend la nouvelle de la naissance du dauphin, et ensuite fut la prise de Doesbourg.

Wickte-Deurstede est une ville très-ancienne située sur le Leck, dans la province d'Utrecht. Elle est accompagnée d'une citadelle.

Cependant elle se rendit sans aucune résistance au marquis de Rochefort, le vingt et unième jour de juin 1672.

Calembourg est une ville très-forte, avec une citadelle sur le Lech.

Ses souverains portaient autrefois le titre de rois. Depuis, ils se sont contentés de celui de comtes. Les Hollandais l'ont usurpée sur ses seigneurs légitimes.

Elle ne fit point de résistance.

Deventer est également une ville très-forte et

très-importante. Elle est située sur l'Yssel. C'est la métropolitaine du pays d'Over-Yssel.

Elle fut prise par l'évêque de Munster et par le duc de Luxembourg, après une assez belle résistance, le vingt et unième jour de juin 1672.

XIV

1672. Le Waart, petit fort sur le Leck, se rendit de lui-même au marquis de Rochefort, le vingt-deuxième jour de juin 1672.

Quelques Français le défendirent depuis contre toute l'armée du prince d'Orange, qui le fit attaquer vainement avec dix-sept frégates, dont il y en eut une de coulée à fond (1).

Zwol est une ville belle et forte dans l'Over-Yssel sur la petite rivière d'Aa. Elle a double rempart et double fossé.

Elle chassa elle-même tout d'abord sa garnison, et elle reçut, le vingt-deuxième jour de juin, celle que le roi y envoyait.

Vorn est un très-beau fort à six bastions. Il est presque tout environné des eaux du Wahal et de la Meuse. Il est situé à la pointe de l'île de Bommel.

Le vicomte de Turenne envoya le comte d'Apre-

(1) On doit remarquer combien Racine aime à citer les beaux faits d'armes des Français.

mont avec deux cents chevaux et deux cents dragons pour le reconnaître. Apremont fit mettre pied à terre aux dragons, et les rangea de telle sorte en bataille à la vue du fort, que le gouverneur, pensant voir un corps considérable d'infanterie et de cavalerie, prit l'alarme et ouvrit aussitôt ses portes, le vingt-deuxième jour de juin 1672.

Hasselt, ville de Hollande dans l'Over-Yssel, proche Kempen, était défendue par les Espagnols qui soutenaient dans cette guerre les Hollandais ; ils se rendirent.

Harderwick, place importante du duché de Gueldres sur le Zuyderzée, a un port célèbre.

Elle était défendue par les Hollandais et se rendit sur la première sommation, le vingt-deuxième juin 1672.

Ruremonde est dans le duché de Gueldres sur la Meuse, au-dessus de Maseich.

Hatten est aussi là.

Le vingt-deuxième jour de juin, le roi reçoit la nouvelle de la prise de Deventer, Zwoll, Campen, Elbourg, Harderwick, Hatten et Hasselt : et l'une de ces places avait été rendue à un trompette (1).

XV

1672. Bommel, capitale de l'île de Bommel sur

(1) C'est Campen, ainsi que Racine l'a déjà dit à l'article XII.

le Wahal, est une ville de très-grand circuit et est assez bien fortifiée.

Elle ne tira qu'un seul coup de canon et dont pourtant il y eut un homme de tué. Après quoi elle se rendit au vicomte de Turenne.

Le fort Saint-André est un fort à cinq bastions tout environné des eaux du Wahal et de la Meuse. Il est situé à la pointe de l'île de Bommel.

Il se rendit sans résistance à quelques dragons que le vicomte de Turenne y envoya, le vingt-troisième jour de juin 1672 (1).

Saint-André fut rendu à trois cents chevaux du vicomte de Turenne.

On a dit de lui : « Attachement sincère pour la personne et pour la gloire de son maître, capacité naturelle consommée par une longue expérience, valeur sans faste que les besoins et les circonstances des entreprises ont fait passer si souvent d'une prudence nécessaire à une audace extrême (2). »

Ce vingt-troisième jour de juin 1672, Voerden ouvrit aussi ses portes sans résistance et se rendit au marquis de Rochefort.

(1) On sait que Turenne, après avoir pris tous ces forts, proposa de les démolir tous, pour n'avoir pas, dit-il, à recommencer. Il aurait réuni à l'armée toutes les garnisons, et il eût été bien plus fort. La guerre eût été plus courte et plus glorieuse pour la France.

(2) Bel éloge de Turenne. Cette phrase a été copiée d'une lettre que Racine reçut de Guilleragues, qui était son ami, et qui a été longtemps ambassadeur à Constantinople.

C'est une petite place que la défaite du prince d'Orange a rendue fameuse.

Elle est située sur le Rhin, à cinq lieues de Leyde, dans la province de Hollande, et est environnée de marais qui en rendent l'abord très-difficile.

Viane est une ville célèbre du comté de Hollande. Elle a une citadelle. Elle est située sur le Leck, à deux lieues d'Utrecht.

Elle se rendit au marquis de Rochefort dès qu'il l'eut fait sommer, le vingt-troisième jour de juin 1672.

XVI

1672. Utrecht est la capitale de la province d'Utrecht. Elle est située sur l'ancien lit du Rhin.

Elle est, après Amsterdam, la plus belle ville de la Hollande.

Elle résolut de se rendre. Ce fut peu de jours après la prise d'Arnheim, et sur la seule terreur qu'elle eut de la marche du roi. Elle livra deux de ses portes au marquis de Rochefort, le vingt-quatrième jour de juin 1672.

Ce même jour, vingt-quatrième juin, le roi envoie un renfort à Monsieur, qui assiégeait Zutphen.

Le roi apprend le même jour du marquis de

Rochefort la nouvelle que les habitants d'Utrecht lui avaient livré deux de leurs portes.

L'évêque de Strasbourg arrive au camp ce vingt-quatrième jour de juin.

Zutphen, capitale du comté de Zutphen, est située sur l'Issel et sur une autre petite rivière, qu'on appelle le Berkal.

Cette ville passe pour une des meilleures places des Pays-Bas.

Sa garnison était de trois mille cinq cents hommes. La ville et la garnison se rendirent à discrétion au duc d'Orléans, après trois jours de tranchée ouverte, le vingt-cinquième jour de juin 1672.

Le camp du roi fut porté à Biloin le vingt-cinquième de juin.

L'évêque de Munster arrive au camp.

Le roi reçoit la nouvelle de la prise de Zutphen.

Le vingt-septième juin, le roi va de Biloin à Ameronge.

XVII

1672. Le troisième jour de juillet, le vicomte de Turenne commence à assiéger Nimègue.

On apprend l'élection du prince d'Orange à la charge de général.

Monsieur est à Utrecht.

Le lendemain, quatrième jour de juillet, ce fut

la prise de Gennep et de trois cents hommes qui faisaient sa garnison par le comte de Chamilly (1).

Le même jour, l'infanterie de Bois-le-Duc est défaite. On fait prisonniers treize cent dix hommes.

Grave est une place très-forte sur la Meuse, à l'extrémité du Brabant. Elle appartenait au prince d'Orange.

Elle capitula le même jour, quatrième de juillet 1672, et ouvrit ses portes au chevalier du Plessis, que le vicomte de Turenne avait détaché avec mille chevaux pour l'investir.

Depuis, le comte de Chamilly y a soutenu un siége de plus de trois mois contre les Hollandais, qui y consommèrent presque toute leur armée. La place ne fut rendue que par ordre du roi, et sa perte acquit plus d'honneur aux Français que sa prise même ne leur en avait fait (2).

(1) On trouve ici une autre note d'écriture inconnue portant : « Le comte de Chamilly s'appelait Bouton ; mais il était d'une race noble qui eut, avant 1400, des chambellans des ducs de Bourgogne. »

(2) On voit encore ici combien Racine aime à louer les Français ; mais on trouve encore une seconde note qui n'est pas de Racine, et qui concerne le comte de Chamilly ; elle porte : « C'était un gros et grand homme, le meilleur, le plus brave et le plus rempli d'honneur, mais si bête et si lourd qu'on ne comprenait pas qu'il eût pu avoir quelque talent pour la guerre. C'est lui qui a inspiré cet amour si démesuré qui est l'âme des Lettres portugaises. C'est lui qui a écrit les Réponses à la religieuse. Mais assurément à le voir, et surtout à l'entendre, on n'aurait jamais pu se le persuader. »

Le gouvernement de Grave l'illustra par cette admirable défense qui coûta seize mille hommes au prince d'Orange, dont il obtint les éloges qu'il avait bien mérités : car il ne se rendit à lui qu'avec la plus honorable composition, et sur les ordres réitérés du roi.

Aussi, lorsque dans l'automne de 1681, Chamilly prit Strasbourg, Louvois, qui lui portait une haine invétérée, ne put empêcher que le roi lui donnât le gouvernement de cette ville.

Le septième jour de juillet, le roi donna audience au sieur Darlington.

Nimègue, capitale du duché de Gueldres, est sur le Wahal.

Ce fut de toutes les villes des Hollandais celle qui se défendit le mieux. Elle fut pourtant prise au bout de huit jours par le vicomte de Turenne, et cinq mille hommes qui étaient dedans en garnison se rendirent prisonniers de guerre, le huitième de juillet 1672.

Le neuvième de juillet, le roi décampe de Zeist et revient à Ameronge.

Le vingt-cinquième jour de juillet, le duc de Neufbourg vient voir le roi à son camp de Boxtel.

XVIII

1672. Voerden avait été secouru. Mais le duc de Luxembourg, qui était dans Utrecht, apprit que le prince d'Orange avait mis le siége de nouveau devant Voerden et marcha au secours avec quatre mille hommes, en attendant que d'autres troupes pussent le suivre.

Les ennemis étaient au nombre de plus de qua-

Chamillard lui fit donner ensuite le gouvernement de la Rochelle et des provinces voisines, ce qui le portait de droit au bâton de maréchal. Le roi avait toujours eu de l'estime et de l'amitié pour lui, et il le nomma le premier des dix maréchaux créés par la promotion du 14 janvier 1703.

torze mille. Ils s'étaient retranchés le long d'un grand marais, et on ne pouvait aller à eux que par des chaussées très-étroites. Le duc de Luxembourg fit entrer ses soldats dans l'eau et y alla lui-même avec eux. Il s'avança jusqu'au pied des retranchements, qui furent attaqués avec une vigueur incroyable au travers du feu du canon et de la mousqueterie des ennemis. Les palissades, qui étaient fort épaisses, furent coupées ou arrachées.

En même temps, le comte de la Marck, qui était dans la place, fit une sortie avec la garnison. Les ennemis prirent l'épouvante; une partie de leur armée fut taillée en pièces et l'autre se mit en fuite, laissant dans les lignes le canon et le bagage.

Le siége fut ainsi levé le onzième jour d'octobre 1672 (1).

(1) Ce fut le dernier acte de la campagne de 1672 qui a été tant admirée. Le roi y était; on avait pris quarante villes fortifiées, et on a vu, a dit le président Hénault, que *rien n'est impossible aux Français quand ils ont leur maître à leur tête.*

Mais on n'était pas content. Madame de Scudéry écrivait : « Paris est tout seul; toute la cour est à l'armée. Je n'ai jamais vu Paris si désert. Je pourrais dire que je ne l'ai jamais vu si gueux. La cour s'ennuie horriblement à Tournay. Les dames, ne sachant que faire, font les malades et prennent médecine pour se divertir. »

Quant au roi, une note de Saint-Simon est applicable ici. Il a dit, à propos de cette campagne de 1672 : « Le roi s'appropriait tout et se persuadait qu'il était plus grand capitaine qu'aucun de ses généraux ; à quoi les généraux se prêtaient eux-mêmes pour lui plaire. De là ce goût de siéges, afin d'étaler sa capacité et de vanter ses fatigues auxquelles son corps robuste était merveilleusement propre. Le roi ne souffrait ni de la faim, ni de la soif, ni du froid, ni du chaud, ni de la pluie, ni d'aucun mauvais temps. De plus, il était très-sensible à entendre admirer le long des camps son grand air, sa bonne mine, son adresse à cheval et tous ses travaux. »

XIX

1674. Guerre de Franche-Comté. Gray, ville importante de la province de Franche-Comté, est située sur la Saône, à sept lieues de Dijon. Il y avait dedans trois mille hommes de garnison, et le colonel Massiette, fameux partisan, s'y était jeté.

Toutefois le duc de Navailles l'ayant assiégée par ordre du roi, elle fut prise en cinq jours de tranchée et se rendit le vingt-huitième jour de février 1674.

Salins, ville de la Franche-Comté, est située entre deux montagnes, sur la petite rivière la Furieuse. C'est dans cette ville que sont les fameuses fontaines salées qui lui ont donné son nom et qui font la principale richesse de la province.

Le roi fit assiéger Salins par le duc de la Feuillade, qui, s'étant rendu maître du fort Saint-André, et ensuite d'un autre fort, prit enfin la ville à composition, le huitième jour depuis l'ouverture de la tranchée (1).

XX

Le fort Sainte-Anne, dans la Franche-Comté,

(1) Voir la note 2, à la fin du texte de Racine.

est bâti sur le roc. Il est situé à l'extrémité d'une longue suite de rochers inaccessibles. Il est environné tout autour de précipices effroyables. On n'y pouvait aborder que par un espace de trente toises de large pratiqué aussi dans le roc. Ce fort avait été jugé imprenable, et on s'était contenté de le bloquer.

Toutefois le duc de Duras, s'étant avancé avec des gabions et des sacs à terre jusque sur le bord du fossé, épouvanta tellement les assiégés par le grand feu de son artillerie, qu'ils se rendirent.

C'était le vicomte de Turenne qui poussait le duc de Duras et le favorisait en toute rencontre (1).

XXI

1674. Le château de Joux, place très-forte dans la Franche-Comté, est situé sur une haute montagne escarpée de tous côtés.

Le duc de Duras, gouverneur de la province, eut ordre d'attaquer ce fort.

Le assiégés, ne croyant pas qu'il fût possible d'y

(1) Saint-Simon, qui ne ménage personne, a dit de ce duc de Duras, qu'il était dans sa jeunesse un homme très-bien fait et d'une beauté singulière. Il ajoute que le vin et les débauches l'avaient fort changé dans la suite et rendu goutteux. Mais il ajoute encore que c'était un très-honnête homme, malgré ces deux vices, et fort aimé, aussi doux que brave, et toujours voulant faire le bien, mais sans aucun esprit.

mener du canon, demandèrent à voir le canon avant de se rendre. Le duc, ayant trouvé moyen, avec des machines, d'en élever quelques pièces sur une montagne fort roide dont le fort était commandé, ils se rendirent aussitôt. C'était le quatrième jour de juillet 1674.

Besançon est très-forte. Le puits de la citadelle a 66 toises de profondeur. On a creusé de 12 pieds tout le terrain de cette citadelle pour se couvrir des deux montagnes qui la commandent.

Vint après la bataille d'Ensheim. Elle fut donnée par le vicomte de Turenne contre les Allemands, le quatrième jour d'octobre 1674.

Le combat de Turckeim fut donné par le vicomte de Turenne peu de mois après contre tous les généraux de l'empereur et des confédérés. Ce fut à Turckeim, près Colmar dans la haute Alsace, le cinquième jour de janvier 1675 (1).

XXII

1675. Guerre de Sicile. Premier combat naval sur les côtes de Sicile.

(1) Cette victoire mit fin à la campagne que l'armée impériale avait commencée avec soixante mille hommes ; elle n'en avait plus que vingt mille, et se hâta de repasser le Rhin.

Le chevalier Folard a dit : « La campagne de 1675 fut le chef-d'œuvre du vicomte de Turenne et du comte de Montécuculli, il n'y en a

Le fameux Ruiter, ayant passé le détroit et s'étant joint aux Espagnols sur les côtes de la Sicile, eut avis que l'escadre du roi, commandée par Duquesne, lieutenant général, faisait voile vers la Sicile où elle portait à Messine un grand secours de toutes sortes de munitions.

Aussitôt il fit mettre toutes les voiles pour aller à la rencontre de cette escadre, et pour la combattre avant qu'elle n'entrât dans le Fare.

Duquesne, quoique moins fort de quelques vaisseaux, n'évita point le combat, et alla droit aux ennemis.

La bataille commença sur les neuf heures du matin et dura bien avant dans la nuit, avec une fort grande furie de part et d'autre, telle que Ruiter confessa lui-même qu'il ne s'était pas trouvé à une plus terrible occasion.

Son vaisseau d'abord fut extrêmement maltraité et il fut contraint à la fin de se laisser aller au vent et de se replier avec toute sa flotte.

Les Français le suivirent et le pressaient fort vivement, lorsqu'un grand calme survenu tout à coup les empêcha de profiter de l'avantage qu'ils avaient sur lui.

point de si belle dans l'antiquité. Il n'y a que les experts dans le métier qui puissent en juger. »

La mort de Turenne arriva peu de jours après. Le roi envoya sur-le-champ M. le duc d'Orléans chercher M. le prince de Condé pour qu'il vînt commander à la place de Turenne. M. le Prince, en arrivant à l'armée, dit : « Je voudrais bien causer deux heures avec l'ombre de M. de Turenne pour prendre la suite de ses desseins. »

Les Hollandais perdirent leur contre-amiral (1) et coururent risque de voir périr plusieurs autres de leurs vaisseaux ; mais les galères d'Espagne arrivèrent tout à propos pour les remorquer.

Duquesne continua sa route vers Messine, tandis que Ruiter alla réparer à Malazzo les débris de ses vaisseaux, fort mécontent des Espagnols qui l'avaient mal secondé.

Il aurait dû être plus mécontent encore de sa fortune, qui, lui ayant été tant de fois si favorable sur l'Océan, l'abandonnait tout à coup sur la Méditerranée.

Ce combat se donna près de Stomboli, le neuvième jour de février 1675.

XXIII

1675. Quelques mois après, le roi attaquait Limbourg en Hollande.

C'est la capitale du duché du même nom.

Elle est d'assez petite enceinte, mais extrêmement forte par sa situation sur une roche escarpée et par le grand nombre de travaux que les Espagnols y ont fait faire.

Le roi, après la prise de Huy et de Dinant, la fit assiéger par le duc d'Enghien. Elle s'attendait d'être secourue. Elle fit une fort brave défense et ne se rendit qu'ensuite d'un grand assaut, après

(1) Racine veut dire le vaisseau qui portait le contre-amiral.

avoir vu les Français logés sur la brèche d'un de ses bastions et d'une de ses courtines.

On lui accorda une capitulation honorable, le vingt et unième jour de juin 1675.

XXIV

1675. Le roi avait eu nouvelle, vers la fin de l'année 1675, que les habitants de Messine avaient arboré l'étendard de France et avaient remis entre les mains de M. de Valbelle, chef d'une de ses escadres, les trois forts qui commandaient la ville.

Il manda alors au duc de Vivonne, général de ses galères, de s'avancer en diligence pour secourir cette grande ville que les Espagnols tenaient bloquée par mer et par terre et que la faim allait réduire à la dernière extrémité.

Le duc mit aussitôt à la voile avec neuf vaisseaux, trois brûlots et huit autres bâtiments chargés de vivres. Mais sur le point d'entrer dans le port, il vit paraître tout à coup la flotte des ennemis, forte de vingt vaisseaux et de seize galères, qui venait à lui vent arrière et qui, dès l'abord, mit l'avant-garde française un peu en désordre.

Toutefois l'adresse et la valeur des Français suppléèrent au petit nombre de leurs vaisseaux. Ils eurent bientôt rétabli le combat; et sur ces entre-

faites le chevalier de Valbelle s'avança avec son escadre pour les rejoindre.

Les ennemis craignirent d'être enveloppés ; et voyant déjà plusieurs de leurs vaisseaux coulés à fond, ils prirent la fuite.

Le duc de Vivonne, sans s'occuper à les poursuivre, courut au plus pressant. Il continua sa route vers Messine, où il entra dès le soir même. Il y fut reçu avec les acclamations qu'on peut s'imaginer, par un peuple qu'il rappelait, pour ainsi dire, de la mort à la vie.

Ce combat se donna le septième jour de janvier 1676.

A la même époque, eut lieu la prise du fort de Tabago, dans l'Amérique, par le comte d'Estrée, vice-amiral de France, le dix-neuvième jour du mois de février 1676

XXV

1676. Le roi alla vers Bouchain, ville célèbre du Hainaut, située sur l'Escaut, entre Valenciennes et Cambrai.

Le roi, avant d'attaquer Condé, fit assiéger Bouchain par le duc d'Orléans, à qui il donna pour cela une partie de son armée.

Il prit l'autre pour marcher lui-même contre le

prince d'Orange qui s'était avancé à la tête de quarante mille hommes pour secourir Bouchain.

Il s'arrêta tout d'abord et les armées furent longtemps en présence (1).

Mais enfin le prince d'Orange n'osa rien entreprendre, et la ville, pressée de tous côtés, se rendit le onzième de mars 1676 (2).

Condé, qui est maintenant une des plus fortes place des Pays-Bas, était déjà très-considérable alors ; elle l'était et par sa situation au confluent de l'Escaut et de la Haine, et même aussi par ses fortifications.

Le roi l'assiégea en personne, et, après huit jours de tranchée, ayant fait attaquer tous les dehors en une même nuit, il l'emporta d'assaut le vingt-cinquième jour d'avril 1676.

Le gouverneur et mille hommes de garnison qui étaient dedans furent faits prisonniers de guerre.

XXVI

1676. Il y eut une seconde bataille navale. Elle fut donnée près d'Agousta le vingt-deuxième jour d'avril.

(1) Louis XIV voulait attaquer le prince d'Orange. Il en avait fait lui-même les dispositions. Ses généraux n'en furent pas d'avis, ses ministres s'y opposèrent. Il en a exprimé souvent ses regrets.

(2) C'est le 11 mai 1676. Racine s'est trompé de date.

L'avis était venu à Messine que les flottes d'Espagne et de Hollande, commandées par le vice-amiral Ruiter, avaient paru aux environs d'Agousta et semblaient former quelques desseins contre cette ville.

Duquesne, lieutenant général de l'armée navale de France, eut ordre du maréchal de Vivonne de sortir du fare (1) avec toute sa flotte et d'aller chercher les ennemis.

Il les rencontra à trois lieues d'Agousta et les attaqua aussitôt.

Le choc fut terrible. Alméras, qui conduisait l'armée de France, fut tué d'abord.

Mais presque en même temps Ruiter, qui combattait à la tête de celle des ennemis, eut la cheville du pied emportée et fut mis hors de combat.

La blessure de ce capitaine fit perdre aux ennemis une partie de leur audace et donna le temps au chevalier de Valbelle, qui avait pris la place d'Alméras, de rassurer l'avant-garde où les Français étaient un peu ébranlés.

Sur ces entrefaites, Duquesne s'étant avancé avec le corps de bataille et avec tout le reste de la flotte, il se fit de part et d'autre un feu épouvantable.

La bataille dura jusqu'à la nuit qui sépara les deux armées, l'une et l'autre, à l'ordinaire, s'attribuant l'avantage du combat.

(1) On doit écrire phare, mais Racine a partout écrit fare.

Mais le lendemain les ennemis se confessèrent vaincus par la retraite qu'ils firent en diligence à la vue de l'armée française qui les poursuivit jusque dans le port de Syracuse.

Ruiter mourut peu de jours après de sa blessure, au grand regret des ennemis, qui se consolèrent plus aisément de la perte de la bataille que de la mort de ce grand capitaine.

C'est le plus grand homme de mer que la Hollande ait jamais produit (1).

Cette mort fit lever le siége commencé d'Agousta.

XXVII

1676. Le maréchal de Vivonne, ayant appris que le vice-amiral Ruiter était mort de la blessure qu'il avait reçue dans le dernier combat donné contre lui sur la mer Méditerranée, songea aussitôt à profiter de la consternation où la perte d'un chef de cette importance devait apparemment avoir jeté les ennemis. Il fait remettre à la voile, il part de Messine et les va chercher.

Les deux flottes d'Espagne et de la Hollande étaient à la rade de Palerme, occupées à réparer les dommages de leurs vaisseaux, et mal en ordre

(1) Racine rend justice à un grand capitaine qui n'était pas Français, mais il a soin de dire qu'il fut le plus grand homme de mer de la Hollande seulement.

par la mésintelligence qui était déjà entre les chefs. Ce désordre augmenta à la vue de l'armée de France qui venait sur elles avec l'avantage du vent et qui les attaqua aussitôt.

Les ennemis fuient ; les uns vont échouer sur les rivages voisins, les autres se réfugient dans le port sous les murailles de Palerme. Mais le maréchal de Vivonne les y poursuit et les foudroie de tous côtés. Il fait sauter une bonne partie de leurs vaisseaux. Les éclats tout embrasés retombent sur la ville et y mettent le feu en plusieurs endroits. On n'a jamais remporté sur la mer de victoire plus complète ni plus terrible (1).

Les ennemis y perdirent plus de cinq mille hommes et six galères, et douze gros vaisseaux entre lesquels l'amiral et le vice-amiral d'Espagne.

Cette bataille se donna le deuxième jour de juin 1676.

Elle changea les idées des alliés et les étonna, car ils ne croyaient à la nation française ni le génie ni la patience nécessaires pour réussir au métier de la mer.

Il est vrai que l'on avait fort négligé Brest sur de faux avis du roi d'Angleterre, et l'armée navale y était en fort grand péril. M. de Vauban représenta ce danger au roi après le départ de M. de Tour-

(1) On a reproché bien injustement à Racine cet éloge du maréchal de Vivonne, en disant qu'il ne l'avait fait que parce que le maréchal était frère de madame de Montespan. Toutes les histoires de France en parlent de même.

ville, qui, lui aussi, de son côté, avait demandé vingt mille hommes pour garder Brest. Le résultat fut qu'on résolut de l'en faire sortir et de l'envoyer au cap Saint-Vincent.

XXVIII

1676. En Sicile, Taormine est une ville considérable sur le bord de la mer, entre Catane et Messine.

Le duc de Vivonne résolut de s'en rendre maître. Il y fit faire une descente de deux mille hommes commandés par M. de la Villedieu. Les faubourgs, quoique fortement retranchés, furent d'abord emportés l'épée à la main, et ensuite la ville elle-même. Les Espagnols se sauvèrent dans le château du Môle ; mais le duc étant arrivé, le château se rendit aussi.

C'était le huitième jour d'octobre 1676. Les Espagnols, à ce combat, étaient au nombre de sept mille (1).

L'Escalette est une place très-forte entre Messine et Taormine.

(1) Il y a ici un peu d'inexactitude ; ce fut le 25 mars 1676 que Vivonne battit et détruisit le corps des sept mille Espagnols. Ce fut le 2 juin suivant qu'il remporta la brillante victoire de Palerme. Ce fut le 21 octobre qu'il remporta celle de Taormine et non pas le 8, c'est le 20 novembre qu'il prit la Scalette, et on a loué Vivonne dans l'histoire plus que n'a fait Racine ; on a dit qu'il avait détruit entièrement les deux flottes espagnole et hollandaise.

Le duc de Vivonne l'assiégea en personne, malgré la rigueur de la saison, excessivement froide et pluvieuse. Les ennemis s'y défendirent assez bravement pendant quinze jours ; mais enfin, foudroyés de tous côtés par le canon des galères et par une batterie qu'on avait trouvé moyen de faire élever sur une montagne extrêmement haute, il furent obligés de capituler.

Le fort Sainte-Placide se rendit aussi le même jour, le huitième jour de novembre 1676.

XXIX

1677. Le fort de Linck est à quatre bastions et situé au milieu d'un grand marais à travers duquel on ne peut passer que par une digue fortifiée avec une demi-lune.

Ce fort était fameux par un siége de dix jours qu'il soutint contre le défunt duc d'Orléans, où le maréchal de Gassion eut un bras gravement blessé dont il demeura estropié toute sa vie.

Le fort des Vaches est situé aussi dans un marais. Il est à demi-portée du canon de France. On n'y peut aborder que par une digue fort étroite élevée entre deux rivières dont l'une lui sert d'avant-fossé.

Aussitôt après la prise d'Aire, le maréchal d'Humières eut l'ordre d'attaquer le fort de Linck.

Comme la sécheresse était alors fort grande, le maréchal, au lieu de l'attaquer par la digue, fit ouvrir la tranchée dans le marais, et au bout de deux jours il prit le gouverneur et la garnison prisonniers de guerre. C'était le onzième jour d'août 1676.

Peu de mois après, le duc d'Orléans assiégea le fort des Vaches. Après quatre jours de tranchée, il le fit attaquer la nuit par les dragons du Dauphin et les grenadiers d'Humières. Ils passèrent la rivière, les uns à la nage, les autres dans un petit bateau qu'ils trouvèrent à demi enfoncé dans l'eau, et s'étant rendus maîtres du chemin couvert, ils entrèrent dans le fort, pêle-mêle avec les ennemis. Le commandant aima mieux se faire tuer que de se rendre, et la garnison, qui était de trois cents hommes, fut presque toute passée au fil de l'épée. Cette attaque se fit la nuit du septième jour d'avril 1677.

XXX

1677. La bataille de Cassel fut donnée par le duc d'Orléans contre le prince d'Orange le onzième d'avril 1677.

Au siége de Charleroy, une bombe tomba sur un petit endroit où M. le duc donnait à dîner à plus de quarante personnes. Il n'y eut que deux verres de cassés, mais le dîner fut gâté de la terre qui retomba en un nuage de poussière.

Vint ensuite le combat de Coqueksberg.

Quelques troupes détachées de l'armée du prince Charles attaquèrent les gardes ordinaires du maréchal Créqui. Cette attaque, qui n'était d'abord qu'une simple escarmouche, engagea insensiblement un assez grand combat de cavalerie. La maison du roi se distingua par des actions de valeur extraordinaire. Les Allemands furent repoussés jusqu'au corps de leur armée, laissant quantité de morts et plusieurs prisonniers, très-considérables.

Cette action se passa sur la hauteur de Coqueksberg, à trois lieues de Strasbourg, le septième jour d'octobre 1677.

XXXI

1678. Voyage du roi (1).

Le roi part de Saint-Germain en Laye le septième jour de février 1678.

Il couche à Brie-Comte-Robert.

Le 8, à Nangis.

Le 9, à Provins.

(1) On a publié cette note de Racine, mais inexactement. Cependant il est possible qu'on ait trouvé de doubles notes de sa main, puisqu'on en a beaucoup de doubles dans les notes morales et religieuses ainsi que dans les citations qu'il a copiées dans les œuvres des anciens poëtes.

Les 10 et 11, à Sézanne.

Il y séjourne deux jours.

Il couche le 12 à Fère-Champenoise.

Le 13, à Vitry.

Le 14, à Sermaise.

Vilain lieu où le roi reçoit une chambre où son fauteuil ne pouvait presque tenir.

Le roi couche le 15 à Bar-le-Duc.

Le 16, à Commercy.

Le 17, à Toul.

Le 18, à Pont-à-Mousson.

Le 19 et le 20, à Metz.

Le 21, à Fresne.

Le 22, à Verdun.

Le 23, à Stenay.

Le 24, à Aubigny.

Et le 25, à Guise (1).

Il y eut un grand zèle des habitants de cette frontière.

On alla le 26 à Cateau-Cambrésis.

Et le 27 à Valenciennes.

Le sot de la ville vint à une lieue au-devant du roi (2).

On partit le 2 mars.

Le roi nous montra, au sortir des portes, le côté

(1) On voit comme on voyageait alors lentement.

(2) Le sot de chaque ville était encore à cette époque un personnage important dans les cérémonies publiques ; il y avait une certaine autorité, puisqu'il marchait à la tête des jeunes gens et les commandait.

de l'attaque, et les dehors qui furent emportés; puis le roi m'a montré sept villes tout d'une vue qui sont maintenant à lui, et il m'a dit : « Vous verrez aussi Tournay, qui vaut bien que je hasarde quelque chose pour le conserver. »

Le 2 mars le roi coucha à Saint-Amand, et le 3 mars à Oudenarde.

XXXII.

1678. Lewe, place très-forte du Brabant, est située sur une petite rivière et au milieu d'un grand marais, à huit lieues de Maestricht. Elle a une bonne citadelle, couronnée d'un fossé et d'un avant-fossé plein d'eau et extrêmement profond.

Sept cents hommes de la garnison de Maestricht, conduits par un colonel de dragons, entreprirent d'emporter cette place. Ils s'en approchèrent durant la nuit, et ayant passé l'inondation, les uns à la nage, les autres dans de petits bateaux fort légers, ils rompirent la palissade de la contrescarpe. Ensuite, malgré le canon et le feu des bastions, ils traversèrent encore les fossés de la citadelle et s'en rendirent maîtres.

Le gouverneur, avec la garnison qui était de sept cents hommes, se réfugia dans la ville; et le sieur Calvo, gouverneur de la ville de Maestricht, étant arrivé dans ce moment avec de nouvelles

troupes, les fit tous prisonniers de guerre, le quatrième de mai 1678.

Le colonel de dragons qui emporta cette place de Lewe ou Leuse se nommait la Breteche.

XXXIII

1678. Puicerda est la capitale de la Cerdagne. Elle est naturellement forte par sa situation sur la Segre, au pied des Pyrénées. Les Espagnols l'avaient fait extrêmement fortifier et y avaient mis près de trois mille hommes de guerre.

Le duc de Navailles, ayant eu ordre de l'assiéger, traversa les montagnes avec des difficultés incroyables. Il n'y put faire traîner que dix pièces de canon qui même n'arrivèrent que longtemps après l'ouverture de la tranchée.

Les assiégés firent paraître beaucoup de valeur. Les mineurs furent attachés aux murs plusieurs fois et toujours renversés. On tenta vainement plus d'une fois de se loger sur la brèche. Le comte de Monterey eut le temps de s'avancer avec une armée jusqu'à la vue de la place.

Mais le gouverneur ayant vu ensuite qu'il s'était retiré sans oser rien entreprendre (1), fit sa capi-

(1) Madame de Sévigné l'avait prévu. Elle a écrit : « M. de Monterey fatigue toute notre armée. Nos troupes avant leur arrivée étaient

tulation, et après un mois de tranchée, sortit enfin par la brèche le trente et unième de mai 1678.

XXXIV

1678. La bataille de Saint-Denis, près de Mons, fut gagnée par le duc de Luxembourg contre le prince d'Orange le sixième jour d'août 1678.

M. de Luxembourg était quelque chose de plus qu'humain, volant partout et même s'opiniâtrant à continuer ses attaques jusque dans le temps que les plus braves étaient rebutés, et alors menant en personne les bataillons et les escadrons à la charge.

Dans le courant de l'année, on attaqua Strasbourg et le château de Lichtemberg, bâti sur un roc escarpé, au milieu des montagnes de la basse Alsace. Il avait une double enveloppe et un bon fossé.

Ce château appartenait à une princesse de la maison palatine. Elle y avait fait entrer une garnison d'impériaux qui incommodaient extrêmement l'Alsace et même les armées françaises, surtout au passage des montagnes.

C'est ce qui obligea le maréchal de Créqui, après s'être rendu maître des forts de Strasbourg, de

bien à leur aise, et quand elles seront bien crottées, il n'aura qu'un pas à faire pour se retirer. »

faire attaquer ce poste qui lui fut rendu après cinq jours de tranchée, le treizième jour d'octobre 1678; mais l'entrée du roi à Strasbourg et la paix qu'il vient de donner à l'Europe nous présente quelque chose de plus grand encore que tout ce qu'il a fait pendant la guerre.

OBSERVATIONS.

I

LOUIS XIV.

Il est doux de voir comment Racine termine les notes qu'il a faites sur les campagnes de Louis XIV. Oui, il loue le roi, il l'admire; il en parle avec éloge, mais toujours noblement et dignement, et ceux qui l'accusent de flatterie doivent reconnaître que ses louanges expriment toujours un sentiment, non-seulement de patriotisme comme Français, mais souvent aussi d'amour de l'humanité comme homme et comme chrétien.

La paix que Louis XIV signa en 1678 est celle de Nimègue. Le roi était vainqueur, il en dicta les conditions; elles furent sages et modérées. Il rétablit simplement avec l'empereur le traité de Muns-

ter; il ne fit perdre à l'Espagne que la Franche-Comté qui tenait à la France, et il rendit généreusement à la Hollande tout ce qu'il lui avait pris.

Racine avait raison de penser que ce traité de paix avait un caractère noble et grand, et il était beau d'oser dire à un roi qui aimait la guerre et qui venait de remporter de brillantes victoires, que la paix qu'il avait signée était plus glorieuse encore que ces illustres et mémorables campagnes.

Toutefois, il est juste de rendre hommage aux grandes qualités de Louis XIV.

Il était GRAND, ce qui signifie, pour un roi qu'on a surnommé ainsi, qu'il savait en imposer par sa représentation et que ses actions étaient en harmonie avec ses paroles; ce qui signifie encore que ses pensées et par suite ses desseins étaient élevés, nobles, généreux et semblaient avoir eux-mêmes de la dignité; ce qui signifie enfin que le souverain n'est pas seulement imposant et respecté pour lui-même, mais a su rendre son gouvernement fort et honoré, hautement considéré, toujours consulté et tenant souvent la balance entre les États les plus puissants.

On a vu aussi qu'il était brave, et de plus je ne dirai pas qu'il était un grand général; il n'a pas voulu l'être; il n'est resté ni souvent ni longtemps à la guerre; mais je dois dire qu'il a été un intelligent observateur des détails de la guerre, et qu'il s'est élevé dans ses campagnes à la hauteur de ses généraux, non pas pour les remplacer, mais assez

pour les comprendre et les juger, ce qui suffit à un roi.

Ajoutons qu'il a été très-loué et qu'il est vrai qu'il s'est illustré par des hauts faits. Je n'en citerai qu'un seul parce que je le trouve dans une lettre qui n'est pas connue et qui rectifie à l'honneur de Louis XIV le récit de la prise de Valenciennes.

LETTRE DE M. LE COMTE DE LOUVIGNY (1)

A M. LE MARÉCHAL DE GRAMMONT, SON PÈRE (2).

Valenciennes, le 17 mars 1677.

Mon cher père, le roi m'ordonne de vous rendre compte d'une petite aventure qui vient d'arriver, que vous trouverez sans doute extraordinaire, mais à laquelle il est persuadé que vous prendrez part.

Voici le fait que je vais vous raconter naturellement, comme il est.

Sa Majesté s'est enfin résolue de faire attaquer

(1) Antoine Charles, quatrième duc de Grammont, se distingua à la guerre de Hollande en 1672, et au siége de Besançon en 1674. Il portait alors le nom de comte de Louvigny. Il devint duc de Grammont en 1678, à la mort de son père.

(2) Antoine, troisième duc de Grammont, fut maréchal de France. On peut dire qu'il a fait toutes les guerres des règnes de Louis XIII et de Louis XIV jusqu'en 1675 avec une bravoure sans égale. On a dit de lui : « C'était un seigneur d'un mérite singulier, honnête, généreux, qui parlait agréablement, qui raillait avec bonne grâce, et qui a fait dans son temps l'ornement de la cour de France. »

la contrescarpe le matin, estimant qu'elle serait emportée plus facilement et avec moins de peine de jour que de nuit, les ennemis ne s'y attendant pas, et la chose devant leur paraître impraticable.

Il y a eu quatre attaques disposées de la manière que je vais vous dire et que vous distinguerez aisément sur le plan que je vous envoie.

Les mousquetaires gris par le flanc de l'ouvrage couronné, ayant à leur tête la moitié de la compagnie des grenadiers à cheval. Les mousquetaires noirs par le flanc de la gauche de l'ouvrage, ayant à leur tête l'autre moitié des grenadiers à cheval. Le régiment des gardes à la droite de l'ouvrage par la tête, et le régiment de Picardie à la gauche de l'ouvrage par la tête. Enfin tous les grenadiers de l'armée à la gauche de la tranchée pour s'en servir en cas de besoin.

Les quatre attaques ont commencé en même temps, après le signal qui était de neuf coups de canon.

On a emporté la contrescarpe sans résistance, puisque tous ceux qui étaient dans l'ouvrage couronné ont été tués. Quelques fuyards se sont mis dans la demi-lune revêtue; les mousquetaires, les grenadiers et un grand nombre d'officiers sont entrés pêle-mêle avec eux dans la demi-lune. Les ennemis y ont encore perdu beaucoup de gens.

Ceux qui ont pris le parti de se sauver dans la

ville n'ont pas eu un meilleur sort que leurs camarades. Ils y ont été poussés l'épée dans les reins, et les mêmes mousquetaires et gens que je viens de vous nommer, après avoir fait main basse partout, sont entrés dans le guichet du pâté et ensuite ont gagné le rempart de la ville, se sont rendus maîtres du canon, et l'ont tiré sur les ennemis, après avoir fait une espèce de retranchement.

Ce que je vous mande, mon cher père, est la vérité. Mais moi qui viens de le voir, j'ai encore de la peine à le croire. Cependant rien n'est plus assuré que *c'est le roi qui a pris en plein jour Valenciennes, et en deux heures, étant de sa personne à vingt pas de la contrescarpe, quand on a commencé à marcher.*

Le maréchal de Luxembourg était de jour; la Trousse et Saint-Géran officiers généraux, le chevalier de Vendôme et d'Anjou, aides de camp, qui se portent tous fort bien. Bourlemont est le seul qui a été tué d'un coup de fauconneau en arrivant à la palissade. Champigny, capitaine aux gardes, est assez blessé; un capitaine de Picardie tué et quarante hommes tués ou blessés, tant mousquetaires que soldats.

Les ennemis ont perdu tout ce qu'il y avait dans les dehors dont il en est resté plus de six cents sur la place. Il y a près de six cents prisonniers : le comte de Saure, cinq colonels, près de douze cents chevaux. Enfin les bourgeois et la garnison sont tous pris à discrétion.

Voilà ma relation de la matinée qu'a eue Sa Majesté, qui peut être comprise comme une des belles qu'elle aura de sa vie. Aussi puis-je vous assurer qu'elle n'est pas de mauvaise humeur.

Mon père, le roi m'a dit qu'il s'attend à recevoir de vous une épître d'un style singulier, et je l'en ai fort assuré; car le cas le mérite. Rien n'est plus particulier et plus vrai que ce que je vous en écris. Monsieur le duc me prie de vous faire un compliment.

LE COMTE DE LOUVIGNY.

II

LE PRINCE DE CONTI.

Il est juste aussi de reconnaître les hautes vertus de quelques princes et grands seigneurs qui, tout en partageant l'amour et l'enthousiasme publics pour le roi, ont prouvé dans les circonstances les plus importantes leur dévouement à leurs devoirs et leur fidélité à leur conscience.

J'aime à citer le bel exemple donné par le prince de Conti. C'est une belle action d'avoir écrit la lettre que je dépose ici.

Il faut dire d'abord que la paix fut conclue entre les puissances occidentales de l'Europe le 7 novembre 1659, mais que le cardinal Mazarin ne vécut pas longtemps après le traité et que Louis XIV prit le gouvernement. Il était alors dans toute la

force de la jeunesse, ardent, absolu ; il semblait ne vouloir rencontrer aucun obstacle devant lui.

Ce fut à ce moment que le prince de Conti reçut de lui le gouvernement du Languedoc ; on était alors dans l'espoir de recueillir les bienfaits de la paix, et ce jeune prince s'appliqua aux affaires avec un zèle et un dévouement admirables. Mais plus de deux ans après, n'ayant vu arriver aucun soulagement au peuple, il écrivit la lettre suivante que sa conscience lui dicta.

Elle a été adressée par ce prince à l'abbé de Roquette, évêque d'Autun, qui était alors fort en crédit auprès du roi :

« Mon cher abbé, la tenue des états approche. Je pense qu'il est temps que je vous écrive mes pensées sur l'état de la province et sur la possibilité des peuples (1). Vous pourrez ensuite représenter au roi, de ma part, la nécessité de leur faire goûter les fruits de la paix. Il y a assez longtemps qu'en vertu des instructions que nous avons reçues, nous la leur faisons espérer, et il est certain qu'ils n'en ont encore vu aucun effet. L'année dernière, le don gratuit a été aussi fort que pendant les années de guerre. Il faut dire au roi que, par la guerre, une grande partie des oliviers est perdue dans le bas Languedoc, et que la guerre a ruiné aussi la récolte des blés, et que même dans

(1) La possibilité des peuples signifie ce qu'il est possible aux peuples de payer d'impôts.

les lieux qui n'ont pas été ravagés par ce fléau (1), la récolte sera partout de moitié moindre que dans les années communes. Vous ajouterez que les états vont se voir obligés de contribuer pendant plusieurs années à des ouvrages publics dont la charge sera présente et la commodité à venir (2).

» Ainsi, vous ferez juger au roi que jamais la province n'a eu tant de besoin d'un soulagement effectif que cette année.

» Au nom de Dieu, expliquez bien tout cela au roi, avec un profond respect.

» Sa Majesté a tant d'amour pour ses peuples et elle est si bien informée que Dieu les lui a donnés pour soulager leurs nécessités, qu'elle agira envers eux avec une bonté et une justice paternelles. Elle sait qu'ils ne peuvent recourir qu'à lui dans leurs besoins, et elle sera indubitablement sensible à leurs malheurs.

» Elle connaît assez mon attachement à sa personne et à son service pour être assurée que je dis la pure vérité; et puisqu'elle m'a confié le gouvernement de cette province, je manquerais à la sincérité et à la fidélité que je lui dois (3), si je ne lui représentais tous ces maux.

» Mais, mon cher abbé, si vous ne pouvez rien obtenir, voici en secret ce que je vous conjure

(1) On doit remarquer cette expression sous la plume d'un prince de la famille de Louis XIV.

(2) On comprend bien que les dépenses seront faites cette année, et profiteront à l'avenir.

(3) Voilà certainement une belle leçon donnée aux administrateurs.

pourtant de dire à Sa Majesté avec tout le respect et toute la soumission qui lui sont dus :

» C'est que connaissant aussi évidemment la possibilité de cette province, et voyant que de mettre le don gratuit cette année sur le pied de l'année dernière, c'est ruiner deux cent mille familles, je supplie très-humblement le roi de me permettre de ne tenir pas les états (1).

» Je ne peux me résoudre à surmonter en ce point les reproches de ma conscience que je ne pourrais jamais étouffer (2).

» Je ne vous dis pas une exagération, quand je vous dis que j'ai pour la personne du roi toute la vénération et l'attachement que l'on peut s'imaginer. S'il n'était pas mon maître et mon souverain, j'écrirais d'un terme plus familier pour exprimer le lien qui m'attache à lui. Car il est certain que j'exposerais toujours ma vie pour lui avec une fidélité à toute épreuve. C'est à quoi m'obligent encore davantage les témoignages que j'ai toujours reçus de sa bonté.

» Mais j'ai des bornes sur cette matière, Dieu et ma conscience, et je dois songer à ce qu'à l'heure de ma mort je voudrais avoir fait, lorsque j'aurai à rendre à Dieu le compte de toute ma vie (3).

(1) Le prince déclarait donc qu'il prenait la résolution de se retirer du gouvernement et de tous les honneurs, plutôt que de concourir à des mesures nuisibles au pays.

(2) Voilà le seul, noble et pieux motif qui le guide.

(3) La conscience n'est forte que lorsqu'elle est ainsi appuyée sur la religion.

» Le roi voudra bien sans doute que Dieu aille le premier et que je ne serve pas contre ma connaissance manifeste et évidente à la ruine d'une infinité de personnes (1).

» Je ne dis pas cela pour m'opposer aux volontés du roi. J'aimerais mieux mourir. Je suis sans concert et sans cabale (2), comme vous le savez, et je n'ai parlé ni ne parlerai de ceci à personne, je sais trop le respect que je dois au roi.

» Mais enfin je suis prêt à me retirer, pour tout autant de temps qu'il plaira au roi, au lieu qu'il m'ordonnera, plutôt que de tenir les états à ce prix-là (3).

» Je vous conjure, mon cher abbé, de ménager la connaissance que je vous donne de mes dispositions, en sorte que le roi sache qu'il n'y au monde que ma conscience qui l'emporte sur ses désirs, et que même je me fais la dernière violence en cette occasion pour ne pas suivre avec tout abandon la pente naturelle que j'ai à lui vouloir plaire en toutes choses.

» Armand de Bourbon. »

Ce prince mourut le 20 février 1666, quatre ans après avoir écrit cette lettre. Je dois citer une autre

(1) On voit que son principe est qu'un chef d'administration ne doit pas prêter son concours pour faire du mal.

(2) On sait qu'il y avait alors un grand nombre de partis et d'intrigues à la cour.

(3) On voit que sa résolution est bien prise et bien fermement déclarée : il préfère l'exil, et il le demande plutôt que de concourir à des mesures injustes et cruelles.

de ses belles actions. Il était guerrier, il avait commandé des corps d'armée, il avait fait plusieurs campagnes, il avait pris des places fortes et remporté des victoires; cependant il avait horreur de la guerre et il se regarda lui-même comme personnellement responsable des ravages qu'elle avait produits dans ses terres. Il en fit vendre une portion considérable pour donner des indemnités aux pauvres habitants qui avaient perdu leurs maisons ou leurs récoltes. Aussi fut-il sincèrement pleuré lorsqu'il mourut âgé seulement de trente-sept ans.

III

LE DUC DE LA FEUILLADE.

Racine parle aussi de M. le duc de la Feuillade. Il fut brave, spirituel et magnifique, comme le furent tous les grands seigneurs du siècle de Louis XIV, mais il s'illustra plus particulièrement comme courtisan.

Il a été un des généraux les plus illustres ; il fut fait en 1675 maréchal de France et mourut en 1691.

Ce fut lui qui, ayant acheté l'hôtel de Senneterre, en fit don à la ville pour y construire la place des Victoires, et il y fit élever, à ses frais, au centre de la place, un superbe monument en l'honneur du roi.

Voici en peu de mots sa description :

Louis XIV avait treize pieds de haut, mais il était dominé par la statue de la Victoire, qui, un pied posé sur un globe, couronnait de lauriers la tête du roi et portait dans l'autre main des branches d'olivier. Le roi tenait sous son pied un cerbère à trois têtes qui désignaient les trois puissances qui s'étaient alliées contre lui, et aux quatre coins du piédestal, qui étaient de vingt-deux pieds de haut en marbre blanc, étaient attachés des esclaves qui représentaient toutes les nations de l'Europe enchaînées à ses pieds. Enfin on avait gravé devant lui en lettres d'or : VIRO IMMORTALI.

Le duc de la Feuillade avait joint à cette érection les conditions suivantes :

Il avait substitué tous ses droits à son fils aîné, en l'obligeant à entretenir ce monument à perpétuité et le chargeant aussi de faire exécuter les autres clauses du titre de la fondation.

I. Une compagnie des gardes françaises devait monter la garde tous les jours au pied du monument; chaque matin en y arrivant, il lui était ordonné de saluer de l'esponton la statue du roi.

II. Il avait été pratiqué une voûte souterraine par laquelle on arrivait du couvent des Petits-Pères jusque sous les pieds de la statue, et les révérends pères étaient tenus d'y dire la messe tous les jours.

III. Les quatre angles du monument étaient ornés de trois colonnes de marbre portant un grand

fanal de bronze doré, qui répandait la lumière sur la statue pendant toutes les nuits.

C'était traiter le roi comme un dieu de son vivant, et je ne sais si l'empereur romain qui fit adorer son cheval fit plus que le roi qui fit adorer sa statue.

Mais ces actes de servilité étaient trop opposés au caractère national pour pouvoir durer longtemps. On s'efforça d'en maintenir l'exécution. On avait pris toutes les précautions pour les consolider, on avait constitué des sommes considérables pour en acquitter les frais. Cependant tout a été bientôt détruit, les clauses ont été légalement annulées, les unes du vivant même du roi et toutes autres du vivant même du fondateur substitué.

Ainsi les militaires ont commencé par se refuser à la consigne; peu d'années après l'érection du monument, la compagnie des gardes françaises en a été retirée.

En outre, du vivant même de Louis XIV, un arrêt du conseil du roi, du 20 avril 1699, ordonna de ne plus allumer les quatre fanaux.

La messe cessa bientôt d'être dite régulièrement au pied du monument, quoiqu'elle fût payée exactement par les ducs de la Feuillade, et à la mort du roi elle fut entièrement supprimée sans que le fondateur substitué ait osé se plaindre.

Enfin, dès la seconde année après la mort de Louis XIV, un nouvel arrêt du conseil, rendu le 23 octobre 1717, ordonna que les fanaux eux-

mêmes seraient enlevés, et que les trois colonnes de marbre de chaque encoignure seraient démolies.

Ainsi passe vite la gloire de l'homme, et ne semble-t-il pas que plus il s'enorgueillit, plus il semble petit?

Mais je suis obligé d'aller un peu plus loin aujourd'hui dans mon observation sur cet abaissements des grandeurs humaines.

On vient de découvrir une lettre de Louis XIV, du 16 juillet 1710, adressée aux marguilliers de la paroisse de Saint-Eustache, qui était restée ignorée au fond des archives jusqu'à ce jour.

Le roi leur dit qu'il est vrai qu'il avait permis autrefois aux héritiers de son cousin, le vicomte de Turenne, de mettre son corps en dépôt dans une chapelle de leur église et même d'y élever un mausolée à sa gloire, mais qu'il n'avait pas permis d'y faire faire des ornements et d'y placer des armoiries, et qu'en conséquence il a donné l'ordre au sieur de Coste, son premier architecte, de se transporter lui-même dans leur église et d'y faire détruire tous les ornements qui entourent le mausolée et enlever les armoiries de ce grand capitaine.

On se demande, à la lecture de cette lettre, comment on avait pu permettre d'ériger un mausolée à la gloire du grand capitaine sans qu'il dût être entouré d'ornements et être couronné de ses armes. On s'étonne aussi que ce soit trente-cinq ans après sa mort que l'on vienne, par ordre du roi, mutiler

son mausolée, en abattre et détruire les ornements, et en briser les armoiries.

Quoi qu'il en soit, ne nous semble-t-il pas que la Providence, notre protectrice, est quelquefois vengeresse et donne aux hommes des leçons mémorables? N'a-t-elle pas rencontré Louis XIV, le 16 juillet 1710, ordonnant d'arracher les trophées du mausolée de Turenne, et n'a-t-elle pas résolu dès ce jour-là qu'elle arracherait, le 23 octobre 1717, les trophées de la statue du grand roi?

CORRESPONDANCES.

Je crois qu'après avoir recueilli les notes morales de Racine éparses dans les nombreux manuscrits qu'il a laissés, et qui presque toutes étaient encore inédites, il n'est pas sans intérêt de réunir quelques-unes des pensées qui ont été émises par lui dans ses correspondances et qui ont bien franchement manifesté ses bons et vertueux sentiments.

Ainsi, après avoir suivi durant tout le règne de Louis XIV les événements sur lesquels nous avons des documents nouveaux ou peu connus, nous devons revenir à la jeunesse de Racine ; nous parlerons ensuite de ses rapports avec Boileau et de sa vie à la cour ; nous y joindrons une épître de Boileau et nous fournirons ainsi des matériaux utiles aux éditeurs des œuvres de ces deux poëtes et des renseignements intéressants pour leurs admirateurs.

ANNÉE 1660.

LETTRE 1. Je vous envoie mon sonnet, mais tout changé. Les poëtes ont cela des hypocrites qu'ils défendent toujours ce qu'ils font, mais que leur conscience ne les laisse jamais en repos. J'étais de même.

2. Il y a bien des beaux esprits sujets à faire des lettres à tout prix et qui les remplissent de bagatelles. Je ne prétends pas être du nombre.

3. J'ai bien peur que les comédiens n'aiment à présent que le galimatias, pourvu qu'il vienne du grand auteur (1).

4. Voici les paroles de M. Chapelain que je vous rapporte comme le texte de l'Évangile, sans y rien changer : « L'ode est fort belle, fort poétique, et il y a beaucoup de stances qui ne peuvent être mieux. Si l'on repasse le peu d'endroits que j'ai marqués, on en fera une fort belle pièce. » Il a tant pressé M. Vitart de lui en nommer l'auteur, que M. Vitart veut à toute force me mener chez lui. Cette vue nuira bien sans doute à l'estime qu'il a pu concevoir de moi.

5. Je suis dans la chambre d'un duc et pair ; voilà pour ce qui regarde le faste ; mais j'ai des divertissements plus solides, quoiqu'ils paraissent moins. Je goûte tous les plaisirs de la vie solitaire ; je suis tout seul et je n'entends pas le moindre bruit. Je lis des vers et je tâche d'en faire.

(1) Je crois que c'est la seule fois que Racine ait mal parlé de Corneille, et Racine avait alors vingt ans.

ANNÉE 1661.

LETTRE 6. L'Amour est celui de tous les dieux qui sait le mieux le chemin du Parnasse.

7. Les choses imparfaites recherchent naturellement à se joindre avec les plus parfaites.

8. Un honnête homme ne doit faire le métier de poëte que quand il a fait un bon fondement pour toute sa vie, et qu'il se peut dire honnête homme à juste titre.

9. Mon oncle veut que j'étudie, je ne demande pas mieux ; il veut que j'apprenne un peu de théologie, j'en suis tombé d'accord très-volontiers. Je m'accorde le plus aisément du monde à tout ce qu'il veut.

10. Nous savons la naissance du dauphin ; je l'aurais chanté si j'eusse été à Paris, mais ici je n'ai pu chanter rien que le *Te Deum*.

11. On doit cette semaine créer des consuls. C'est une belle chose de voir le compère cardeur et le menuisier gaillard avec la robe rouge, comme un président, donner des arrêts et aller les premiers à l'offrande. On ne voit pas cela à Paris (1).

12. Mandez-moi des nouvelles de tout, et entre autres d'un petit mémoire que j'envoyai pour la *Gazette* il y a huit jours (2).

(1) C'était vrai alors ; mais Paris a bien changé depuis. On peut dire aujourd'hui que c'est là qu'il règne le plus d'égalité entre les conditions et le plus d'avancement rendu facile entre les citoyens.

(2) J'ai noté ce fait, parce que c'est un mémoire à rechercher dans les gazettes de la fin de décembre 1661.

J'avais écrit cette note dans ma première édition. Je suis heureux

ANNÉE 1662.

LETTRE 14. Les plus beaux jours que vous donne le printemps ne valent pas ceux que l'hiver nous laisse ici ; et jamais le mois de mai ne vous paraît si agréable que l'est pour nous le mois de janvier.

qu'elle ait produit son effet ; un savant homme de lettres, M. Rathéry, bibliothécaire du Louvre, a daigné faire dans les gazettes de 1661 les recherches dont j'exprimais le désir, et voici l'article qu'il a trouvé dans la *Gazette de France* de 1661, page 1372 :

« D'Usez, décembre 1661.

» Outre les réjouissances qui se sont ici faites par l'ordre de nostre evesque, pour la naissance de monseigneur le Dauphin, nos consuls voulant aussi en signaler leur joie, firent, le 18 du courant, allumer un feu dont le succez répondit des mieux à la beauté du dessein. Après que la Renommée, qui estoit élevée sur un pied d'estal, eut fait sonner trois fois un cor chargé de pétards, qu'elle avoit en sa main, une colombe partit d'un autre côté, toute en feu, qui, tenant à son bec un rameau d'olive, vint allumer l'artifice. En mesme temps on ouït un grand bruit de bombes et de pétards, et l'air se couvrit d'une épaisse fumée, à laquelle succéda une grande clarté, qui découvrit un rocher fort élevé vomissant des flames de toutes parts, au sommet duquel paressoit la paix, avec une corne d'abondance en l'une de ses mains et s'appuyoit de l'autre sur un dauphin, ayant à ses pieds les vertus cardinales, qui jettoyent quantité de fusées, comme elle en épanchoit un grand nombre, qui alloyent semer en l'air une infinité d'étoiles : tellement que cette machine parut plus industrieusement inventées. »

M. Rathéry ajoute : « Si l'on considère que la lettre de Racine à l'abbé Levasseur, du 26 décembre 1661, annonce un mémoire envoyé pour la gazette il y a huit jours, c'est-à-dire vers le 18, et que la gazette donne précisément, dans une relation datée d'Usez, les détails d'un feu d'artifice tiré le 18 en réjouissance de la naissance du dauphin, fils de Louis XIV, on ne doutera pas que l'article qu'on vient de lire ne soit le petit mémoire dont il est question dans la lettre. Ainsi Racine, qui avait été l'un des poëtes de l'hymen dans son ode *la Nymphe de la Seine*, fut aussi l'un des chroniqueurs de la naissance du dauphin. »

Cela est certain, mais il me semble aussi que le mémoire de Racine devait être plus étendu. Le rédacteur de la gazette n'en aura cité que le passage le plus intéressant.

Je passe tout mon temps avec *saint Thomas* et *Virgile;* je fais force extraits de théologie, et *quelques-uns de poésie*, et je ne m'ennuie pas.

15. Ce billet n'est qu'une continuation de promesses.

Cela veut dire
Que j'ai perdu tout mon caquet;
Moi qui savais fort bien écrire,
Et jaser comme un perroquet.

Il faut que je me taise à présent; attendez encore huit jours.

16. Qu'il vous sied bien d'être en courroux!
Si les Grâces jamais se mettaient en colère,
Le pourraient-elles faire
De meilleure grâce que vous?
Les reproches mêmes sont doux,
Venant d'une bouche si chère.
Mais si je méritais d'être loué de vous,
Et que je fusse un jour capable de vous plaire,
Combien ferais-je de jaloux?

17. Écrivez-moi, je vous prie, je suis confiné dans un pays qui a quelque chose de moins sociable que le Pont-Euxin; le sens commun y est rare, et la fidélité n'y est point du tout. On ne sait à qui se prendre, il ne faut qu'un quart d'heure de conversation pour vous faire haïr un homme, tant les âmes de cette ville sont dures et intéressées. Ce sont tous baillis (1). Aussi, quoiqu'ils me soient

(1) Racine donne au nom de baillis la signification d'hommes injustes, durs, intéressés. C'était l'opinion malheureusement générale. Elle n'était pas flatteuse pour l'administration du pays.

venus querir cent fois pour aller en compagnie, je ne me suis encore produit nulle part. Il n'y a ici personne pour moi.

18. C'est à ce pays, ce me semble, que Furetière a laissé le galimatias en partage, en disant qu'il s'était relégué dans les pays au delà de la Loire. Cela n'empêche pas qu'il n'y ait quelques esprits bien faits.

20. J'ai eu tout le loisir de lire l'ode de M. Perrault sur la naissance du dauphin. Je crois que son esprit est toujours le même, mais que le sujet seulement lui a manqué. Car en effet, il y a longtemps que Cicéron a dit que c'était une matière bien stérile que l'éloge d'un enfant en qui on ne pouvait louer que l'espérance.

21. Je ne vous demandais pas des louanges, mais votre sentiment au vrai, et celui de vos amis. Vous vous êtes contenté de dire *pulchrè*, *benè*, *rectè;* et Horace dit fort bien qu'on loue ainsi les mauvais ouvrages, parce qu'il y a tant de choses à y reprendre, qu'on aime mieux tout louer que d'examiner.

22. Peut-être ne penserez-vous pas à la triste vie que je mènerai ici pendant que toute votre compagnie se divertira fort à son aise.

J'irai parmi les oliviers,
Les chênes verts et les figuiers,
Chercher quelque remède à mon inquiétude.
Je vivrai dans la solitude,
Et ne pouvant être avec vous,
Les lieux les plus affreux me seront les plus doux.

255. Tout le choque et l'oblige.

On n'a pas trouvé assez d'opposition entre ces deux verbes (1).

259. Et voit-on comme lui les ours *ni* les panthères.

La plupart ont prétendu qu'il fallait *ou* au lieu de *ni*.

264. Adorer *son* idole.

Son est ici trop équivoque; on ne sait à quoi se rapporte précisément son idole, si c'est celle de l'homme ou celle de la bête.

SATIRE IX^e^.

1. C'est à vous, mon esprit, à qui je veux parler.

On a trouvé ici une préposition rédoublée, un régime redoublé; c'est une faute grammaticale (2).

21. *Sentez-vous...*

Il faut : *sentiez-vous* (3).

66. Sont *de* ce fol espoir honteusement déçus?

On est déçu *dans* son espoir ou *par* son espoir,

(1) Et quatre fois le mot *raison* en six vers!

(2) On a, comme on le sait, vivement discuté ce vers grammaticalement. Voici quelle a été la décision de l'Académie.

(3) On a obéi à l'Académie, et c'est remarquable; car la critique a paru si juste, que toutes les éditions portent aujourd'hui *sentiez vous*.

et non *de* son espoir. Plusieurs ont trouvé ici de l'inexactitude.

85. Pour fruit de *leurs* bons mots.

Leurs se dit des personnes et non des vers auxquels les bons mots se rapportent.

104. *Retranché* les auteurs ou supprimé la rime.

Retranché n'est pas le terme propre.

134. Mais tout *n'irait* que mieux.

Quelques-uns prétendent qu'il faudrait : mais tout *n'en irait* que mieux.

148. *Dites*... mais, *direz-vous*....

La plupart ont été blessés de *dites*, suivi immédiatement de *direz-vous*.

151. Et qui, voyant un fat... ne s'écrie...

Plusieurs trouvent que c'est ici une interjection qui exige : Eh.

188. A beau demander *grâce*...

Préface et *grâce* ne riment pas assez exactement.

261. De *sens froid*.

Il faut : *de sang-froid* (1).

286. Les maux qu'ils *ont* commis.

L'auteur avait dit d'abord que *j'ai* commis. C'est lui qui a changé.

(1) Ici encore l'Académie a été obéie.

289. Pradon comme un soleil *en nos ans* a paru.

Cette expression *en nos ans* n'a pas semblé heureuse pour dire de nos jours, de notre temps.

SATIRE X°.

25. *Venez-vous*, *diras-tu*, dans une pièce outrée.

Ce *vous* et ce *tu* sont presque aussi choquants que d'écrire encore dans la suite : *taisez-vous, me dis-tu*. L'épithète outrée peut se dire d'une satire et non pas d'une pièce qui est un terme général.

35. Sous Adam même et *loin* avant Noé.

Loin ne peut pas se dire de la distance du temps comme de celle des lieux. Il faudrait : *longtemps* avant Noé.

58. Je vois bien, *tout de bon*, qu'il faut que je m'explique.

Tout de bon est mal placé, puisqu'il paraît s'appliquer à *je vois*, au lieu que l'auteur veut dire qu'il faut qu'il s'explique *tout de bon*. D'ailleurs, l'expression est prosaïque.

62. Je sais que c'est un texte où chacun fait sa glose.

Où pour *sur lequel* ne s'emploierait pas en prose.

63. De maris trompés tout rit dans l'univers,
Épigrammes, chansons, rondeaux, fables en vers,
Satire, comédie.

Plusieurs croient que cette énumération ne peut se dire avec le verbe *rire*.

163. Ou *Vénus*, ou *Satan*.

Plusieurs n'ont pas approuvé l'association de *Vénus* prise de la mythologie avec *Satan* pris de notre religion.

220. Devenir le butin d'un *pique*.

On écrit *pic*, du moins aujourd'hui (1).

273. Rien ne le rebuta, ni sa vue *éraillée*.

On dit des *yeux* éraillés, et non la *vue* éraillée.

282. Offrit sur *ses* avis de régler sa dépense.

Le *ses* et le *sa*, se rapportant à différentes personnes, font une équivoque grammaticale, quoique le sens en soit très-clair.

284. Le pain bis renfermé d'une moitié décrut.

Plusieurs ont trouvé que ce que l'auteur veut dire n'est pas assez clairement rendu; car il paraît que l'auteur veut faire entendre qu'il n'y eut plus que du pain bis, qu'il fut renfermé, et qu'on le diminua de moitié.

328. Derrière elle *faisait* dire : Argumentabor?

On ne doit pas mettre *faisait* dans le premier hémistiche et *dire* dans le second.

(1) L'Académie se serait-elle trompée? Dans son dictionnaire, le pic est un coup du piquet; mais le pique a toujours été l'une des quatre couleurs, et il est probable que Boileau veut parler ici de la couleur.

460. Il faudrait en prose *y* mettre tous les vers.

Plusieurs ont dit qu'il fallait le relatif *en* au lieu du relatif *y*, et que l'auteur n'a mis *y* que pour éviter la répétition de *en*.

461. A quoi bon *m'étaler* cette bizarre école?

Plusieurs ont dit qu'*étaler* n'était pas le terme propre en parlant d'une école.

462. Du *mauvais sens*.

L'auteur veut en faire ici l'opposé du *bon sens*. Or, le *mauvais sens* n'est pas encore devenu pouvoir être pris substantivement comme *bon sens*.

499. Elle a pour premier point
Exigé qu'un époux ne la contraindrait point.
A traîner..... : ni *de* souffrir.

Le même verbe *exigé*, régissant le premier infinitif avec la préposition *à*, ne devait pas régir le second avec la préposition *de*.

504. *Fût* vu sur ses genoux.

Plusieurs ont dit qu'il faudrait *fût*.

567. Quelque léger dégoût vient-il le *travailler*?

Quelques-uns ont cru que *travailler* n'est pas le terme propre, quelque dessein que l'auteur ait eu d'exagérer. Le terme, d'ailleurs, a vieilli.

614. Sa tranquille vertu conserve tous ses *crimes*.

Crime a paru trop fort. Le sens ne voulait que *vice* ou *faiblesse*.

624. Goûter en paradis les plaisirs de l'enfer.

On n'entend point par cette expression les plaisirs qui méritent l'enfer.

625. Mais dans ce doux état, *molle*, *délicieuse*.

On ne se sert point de *mou* et de *délicieux* pour dire plongée dans la *mollesse* et les *délices*. Le vers suivant : *la hais-tu plus? dis-moi?* est très-dur.

638. Et qui chez lui, *sortant*, a tout laissé tranquille.

La plupart ont dit qu'il faudrait *qui, sortant de chez lui*, ou même *qui, en sortant, a tout laissé tranquille chez lui*.

643. Fort bien ; le trait est bon. Dans les femmes, *dis-tu*,
Enfin vous n'approuvez.....

Quoiqu'on soit averti de distinguer l'auteur qui tutoie d'avec l'interlocuteur Alcipe qui parle toujours au pluriel à l'auteur, il n'y a point d'endroit où cela fasse plus qu'ici d'embarras et d'équivoque dans le dialogue.

644. Vous n'approuvez ni *vice* ni vertu.

La plupart ont trouvé qu'il y avait ici un sens non-seulement louche, mais qui ne peut même, avec les expressions de l'auteur, fournir un sens clair à quelque interprète que ce soit. L'auteur voudrait faire répondre par Alcipe que l'auteur, qui a blâmé les vices, ne veut pas même approuver

ce qui est vertu ou regardé comme tel ; mais il ne le dit pas.

645. Voilà le sexe peint d'une *noble* manière !

Plusieurs ont cru que *noble* n'était pas ici le terme convenable.

649. Vous avez *désormais* épuisé la satyre.

Quelques-uns ont demandé si *désormais* pouvait se construire avec un passé. D'autres y ont trouvé un tour fin dans cette occasion où l'auteur veut dire : « Vous ne pouvez plus rien ajouter. »

662. La fantasque *inégale.*

La plupart ont trouvé du pléonasme dans *inégale*, et qui affaiblirait plutôt l'idée de *fantasque* qu'il n'y ajouterait.

664. T'ai-je peint la *maligne* aux yeux *faux*, au cœur *noir* ?

On a trouvé *maligne* trop faible pour *faux* et *noir*. D'ailleurs, *maligne* peut-il s'employer substantivement ?

665. T'ai-je encore *exprimé* la brusque impertinente ?

Ce mot *exprimé* n'est pas le terme propre ; mais on voit que l'auteur a voulu varier ses expressions pour éviter les répétitions.

695. Un simple jeu d'esprit
D'un censeur dans le fond qui folâtre et qui rit.

Il faudrait : *d'un censeur qui, dans le fond, folâtre* et rit. L'inversion est trop forte.

721. Dans ses prétentions une femme est sans *borne*.

Plusieurs ont douté que *borne*, dans l'acception qu'il a ici, pût se dire au singulier.

734. Ou je ne réponds pas *dans peu qu'on ne te voie*.

On a trouvé ici une inversion trop forte, et que, régulièrement, il faudrait : *que dans peu on ne te voie*.

SATIRE XI^e^.

3. A s'en voir *revêtu* chacun met son bonheur.

On ne dit point *revêtir* l'honneur.

13. Lorsqu'aux yeux leur portant la lanterne,
J'examine au grand jour...

Plusieurs ont trouvé que l'allusion à l'action de Diogène n'est pas assez exacte ni assez bien rendue.

19. Où *chacun* en public, l'un par l'autre abusé,
Souvent à ce qu'il est joue un rôle opposé.

Plusieurs, en convenant de la clarté du sens, ne trouvent pas assez de précision dans la phrase, parce que ce n'est pas celui qui est abusé qui joue un rôle forcé; d'ailleurs, *chacun*, étant distributif, ne peut se joindre avec l'un par l'autre, au lieu qu'on dirait *tous*, *l'un par l'autre abusés*, jouent, etc.

24. Le plus vil faquin trancher du vertueux.

Ce n'est pas exact; le scélérat serait l'opposé du vertueux, et le faquin est l'opposé de l'homme d'importance.

25. Mais quelque fol espoir dont leur orgueil les berce.

Il faut : *de quelque fol espoir que leur orgueil les berce*. Cependant, c'est une licence qui est assez ordinaire dans nos meilleurs poëtes.

31. Marquer nos endroits faux.

Cette expression n'est pas assez exacte pour exprimer nos défauts ou nos vices.

35. Un mortel, ici-bas.

Ici-bas a paru une cheville.

Ce vers et les deux précédents sont faibles.

37. En vain ce misanthrope, *aux yeux tristes et sombres*,
Veut par un air riant *en* éclaircir les ombres.

Le relatif *en* est équivoque ; car il peut se rapporter aux yeux ou à misanthrope, attendu qu'*aux yeux tristes et sombres* peuvent se prendre pour un adjectif, qui ne doit faire qu'un avec misanthrope.

La plupart ont trouvé l'image et l'expression très-claires.

39. Le ris sur son visage est en mauvaise humeur.

Quelques-uns ont trouvé ce vers un peu précieux.

40. L'agrément fuit ses traits, ses caresses font peur ;
Ses mots les plus flatteurs paraissent des rudesses,
Et la vanité brille en toutes ses bassesses.

Ces trois vers sont l'explication du vers précédent, et sont plus faibles ; le troisième n'offre aucune idée juste. Il n'y a point de bassesse dans le misanthrope. La vanité pouvait entrer dans la misanthropie, mais elle ne fait pas faire de bassesses.

43. Le naturel...
Vainement on l'arrête ; on le force à rentrer.

Il faudrait, dans l'exactitude, répéter *vainement* avant *on le force à rentrer*. D'ailleurs, ces deux vers sont faibles.

47. Revenons de ce pas à mon texte égaré.

C'est l'auteur et non le texte qui s'égare. D'ailleurs, ces vers sont faibles et traînants

51. L'ambitieux le met souvent à tout brûler.

L'ambitieux veut les honneurs et ne brûle point.

53. Le *faux brave*, à vanter sa prouesse frivole.

Le *faux brave* ne fait point de prouesse, ni réelle, ni frivole.

54. Un *vrai* fourbe...

Vrai est un mot inutile.

59. *L'un d'eux* a-t-il raison?

L'un d'eux ne se dirait qu'en parlant de deux personnes (1).

60. Qu'est-ce donc que l'honneur, que *tout* doit embrasser?

Ce *tout* n'a rien de précis.

73. Et toutes les vertus dont s'*éblouit* la terre.

Éblouir ne peut se dire des vertus qui éclairent, au lieu qu'il fallait ne nommer que des qualités fausses qui éblouissent.

74. Ne sont que faux brillants et que *morceaux de verre.*

Morceaux de verre a paru une expression plate; et l'auteur a mal imité la figure de Polyeucte.

81. Eût-il pu *disculper* son injuste manie?

La plupart ont cru qu'il fallait : *se disculper* de son injuste manie.

93. Oui, la justice en nous est la vertu qui *brille.*

Brille n'est pas la véritable expression. La justice est la base de toutes les vertus, mais elle ne brille pas. Le vers suivant est faible et mal exprimé :

94. Il faut de ses couleurs qu'ici-bas tout s'habille.

Ces deux vers n'ont nulle précision, et ce dernier est très-dur.

(1) Cette critique de l'Académie me semble complétement fausse, et on peut dire *l'un d'eux* en parlant de dix personnes aussi bien qu'en parlant seulement de deux.

98. Même aux yeux de l'*injuste*, un *injuste* est horrible.

Plusieurs ont douté qu'*injuste* pût s'employer substantivement, surtout avec *un*.

113. L'Évangile, *elle* dit :

Il faut le masculin, en parlant de l'Évangile.

124. *Sur* leurs faibles honteux sait les *autoriser*.

La plupart ont condamné *autoriser sur*.

Depuis le vers 114 jusqu'au vers 140, on ne trouve rien de précis dans les idées ni dans les expressions, et la plupart des vers sont faibles et lâches.

On s'est lassé de faire des remarques sur cette satire qui est un trop faible ouvrage (1).

(1) Telle a été la décision de l'Académie sur la onzième satire de Boileau. On peut dire qu'elle est sévère, et l'Académie n'a fait aucune remarque sur la douzième.

ÉPITRES.

ÉPITRE PREMIÈRE.

18. Il faut de mes *dégoûts* justifier l'audace.

Quelques-uns ont trouvé que *dégoûts* ne répond pas à *jouer*.

35. Quelque orgueil en secret dont s'aveugle un auteur.

Il faudrait, en prose, *de* quelque orgueil *que* s'aveugle un auteur; mais on trouve des autorités dans les meilleurs poëtes pour le tour de Boileau (1).

93. Mais *quelque* vains lauriers que promette la guerre.

Quelques-uns ont dit que *quelque*, se rapportant particulièrement au substantif *lauriers*, devrait être au pluriel, parce que *vains* n'est pris qu'en phrase elliptique, et n'est qu'une improbation de l'auteur. D'autres ont prétendu que le mot *quelque* précédant un adjectif devait être adverbe (2).

97. Entre les grands *héros*, ce sont les plus vulgaires.

Il faut encore observer que *héros* signifiant toujours un grand homme de guerre, on ne peut pas

(1) L'Académie a sans doute prétendu placer *secret* comme adjectif, et refaire ainsi le vers :

De quelque orgueil secret que s'aveugle un auteur.

(2) L'Académie n'a pas décidé; mais on a cru lui obéir lorsque, dans l'édition de 1747, on a porté *quelques*.

dire que les *héros* soient les plus vulgaires parmi les conquérants. Il y a ici peu de précision dans le sens et dans les expressions.

154. Où le jour prend sa source.

Quelques-uns ont douté qu'on pût dire : *la source du jour*.

ÉPITRE II^e^.

1. A quoi bon réveiller *mes* Muses endormies?

Plusieurs n'ont pas cru qu'on pût dire : *mes* Muses, comme on dit : *mes* œuvres et *mes* talents.

ÉPITRE III^e^.

16. C'est la honte du bien.

Quelques-uns ont cru que cette expression ne rendait pas la *fausse honte*, que l'auteur veut dire.

40. Voilà tout son corps *cangréné*.

Il faut : *gangrené* (1).

51. C'est toi qui fis tomber le premier malheureux.

Le motif que l'auteur donne à Adam n'est pas le vrai. C'est la complaisance, la faiblesse, et non la honte.

77. De ce *nid* à l'instant.

Le *d* final de *nid* ne se faisant pas sentir, il y a ici un hiatus.

(1) Ici encore l'Académie a changé l'orthographe, que Chapelain persistait à conserver.

ÉPITRE IV^e^.

71. Son front *cicatricé* rend son air furieux (1).

Malgré les raisons dont l'auteur se sert pour

(1) Boileau a toujours écrit *cicatricé*. Il a fait imprimer ainsi ce vers dans toutes les éditions faites de son vivant. Les commentateurs ont fait changer cette orthographe dès la première édition faite après la mort de Boileau, en 1713. Mais on lui en avait fait la critique à lui-même au sein de l'Académie. La discussion s'y était établie. Il y avait soutenu ses motifs, et j'avoue que je trouve qu'ils sont parfaitement fondés. Il disait que *cicatrisé* signifie évidemment ce qui se *cicatrise*, appartenant au verbe *cicatriser* et en dérivant; mais que *cicatricé* indique ce qui porte des *cicatrices*, appartenant ainsi au substantif *cicatrice* et en dérivant.

Aussi est-ce parce que telle était l'opinion de Boileau et parce qu'il l'avait soutenue pendant toute sa vie avec ténacité dans les discussions et conversations avec ses collègues ainsi que dans toutes les impressions de cette satire, que lorsque l'Académie a voulu faire l'examen de ses œuvres, elle a eu soin de rappeler que c'est après avoir connu quelle était l'opinion de l'auteur, et *malgré les raisons dont il se servait* pour la soutenir, que l'Académie a cru devoir rendre un arrêt.

Mais sur quoi a-t-elle fondé sa décision? sur ce que le mot *cicatricé* n'est pas autorisé. Elle entend sans doute, parce qu'il n'est pas autorisé par l'usage. On peut lui répondre d'abord que c'est à elle à faire naître l'usage, et qu'elle est trop modeste quand elle doute de son influence. Mais on peut ajouter qu'en conservant dans l'œuvre d'un grand poëte un mot tel qu'il a voulu l'écrire pour exprimer exactement sa pensée, on respecte avec justice son droit d'écrivain, et on le doit; mais, de plus, il est à remarquer ici qu'en changeant l'orthographe de Boileau, on affaiblit grandement sa pensée.

S'il avait voulu peindre d'une manière douce et touchante un guerrier blessé dont la plaie commence à se fermer, il aurait pu dire :

Son front *cicatrisé* m'inspirait la pitié.

Mais lorsqu'il veut peindre le Rhin qui prend d'un vieux guerrier la figure poudreuse, ce n'est plus la pitié qu'il veut inspirer, c'est la terreur; ce n'est plus une légère blessure à moitié guérie qu'il rappelle, ce sont les vieilles, larges, profondes et nombreuses traces des luttes des batailles qu'il veut retracer à la vue, et il dit alors, de ce vieux guerrier :

Son front *cicatricé* rend son air furieux.

Je crois donc que nous pouvons encore cette fois admirer l'œuvre de Boileau, et prier la langue française de fléchir sous son génie.

mettre *cicatricé*, il faudrait *cicatrisé*, le premier n'étant pas autorisé.

ÉPITRE V^e^.

29. Si le soleil est fixe ou tourne sur son axe,
Si Saturne à nos yeux peut faire un *parallaxe*.

Tout le monde sait que ces deux vers ne sont pas d'un auteur qui connût l'astronomie. D'ailleurs, *parallaxe* est du genre féminin.

71. Le vieillard *caterrheux*.

On dit aujourd'hui : *catharreux* (1).

ÉPITRE VI^e^.

29. Quelquefois, *aux appas* d'un hameçon perfide.

Il faut : *à l'apas* (2).

(1) Il est vrai qu'on disait autrefois *caterrheux*, et qu'on écrit et prononce aujourd'hui *catarrhe* et *catarrheux;* mais, par une autre irrégularité, on écrit encore *cathartique*, comme purgatif contre les catarrhes. Pourquoi le déplacement de l'*h* dans ce mot?

(2) Telle est la note écrite sur le registre de l'Académie. Il est probable que c'est le secrétaire qui a mal écrit. L'Académie a décidé qu'il fallait le singulier; mais, dans le dictionnaire même de l'Académie, le singulier est l'*appât* et non pas l'*apas*.

Quant à sa décision, elle est parfaitement juste. Il faut le singulier *à l'appât*, puisque l'hameçon est au singulier. Il faudrait *aux appâts*, s'il y avait *des hameçons perfides*.

23. On me vient voir fort souvent, et on tâche de me débaucher pour me mener en compagnie ; je me tiens sur la négative, et je ne sors pas ; mon oncle m'en sait très-bon gré, et je me console avec mes livres.

24. Il me semble reconnaître qu'une belle amitié est en effet ce qu'il y a au monde de plus doux, et je me flatte de l'amitié que vous avez pour moi, parce que je sens bien en moi-même que je vous suis très-fortement attaché, et le quolibet m'assure de ce côté-là : *Si vis amari, ama.* Si tu veux être aimé, aime.

25. Nos moines sont plus sots que pas un, et qui plus est des sots ignorants, car ils n'étudient point du tout. Aussi je ne les vois jamais, et j'ai conçu une certaine horreur pour cette vie fainéante de moine, que je ne pourrais pas bien dissimuler.

26. Mon oncle voudrait trouver un bénéficier séculier qui voulût de son bénéfice, à condition de me résigner celui qu'il aurait. Vous voyez par là si je l'ai gagné et s'il a de la bonne volonté pour moi.

27. M. notre évêque ne se découvre encore à personne sur son beau projet de retraite ; mais sur le simple bruit qui en courut, il se voit déjà désert, et cela le fâche. Il reconnaît bien qu'on ne fait la cour qu'à ceux dont on attend du bien. Il en a témoigné son étonnement, il y a quelques jours, et ce n'est pourtant rien encore, car s'il établit une fois sa retraite, on dit qu'il sera abandonné même de ses valets.

28. M. de La Fontaine m'a écrit et me mande force nouvelles de poésie et surtout de pièces de théâtre. Il me porte à faire des vers; je cherche quelque sujet de théâtre, et je serais assez disposé à y travailler, mais je n'aurais pas ici une personne comme vous, à qui je puisse tout montrer à mesure.

« Tu autem qui sæpissimè curam et angorem animi mei sermone et consilio levasti tuo, qui mihi in rebus omnibus conscius et omnium meorum sermonum et consiliorum particeps esse soles, ubinam es? » Où es-tu, toi qui as si souvent soulagé, par tes discours et tes conseils, les inquiétudes et les angoisses de mon âme, toi qui étais habituellement le confident de tous mes projets et de tous mes écrits, où es-tu?

29. Je suis fort alarmé de votre refroidissement avec M. l'abbé. Je mourrais de déplaisir si vous rompiez tout à fait, et je pourrais bien dire comme Chimène :

La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau.

Mais vous êtes trop généreux l'un et l'autre pour ne pas passer sur de petites choses.

30. Mon oncle est au lit, et je suis fort assidu auprès de lui. Il est tout à fait bon. Je souhaite qu'il fasse quelque chose pour moi. Cependant je ne suis pas ardent pour les bénéfices. Je n'en souhaite que pour vous payer quelque méchante partie de ce que je vous dois.

1663. DE PARIS.

LETTRE 31. Je vais à l'hôtel de Liancourt presque tous les jours, parce que c'est là où sont mes plus grandes affaires.

La Renommée est assez heureuse. M. le comte de Saint-Aignan l'a trouvée fort belle. Il a demandé mes autres ouvrages et m'a demandé moi-même. Je le dois aller saluer demain. Je ne l'ai pas trouvé aujourd'hui au lever du roi; mais j'y ai trouvé Molière, à qui le roi a fait assez de louanges, et j'en ai été bien aise pour lui; il a été bien aise aussi que j'y fusse présent (1).

Vous voyez que je suis à demi courtisan; mais c'est, à mon gré, un métier assez ennuyant.

32. Montfleuri a fait une requête contre Molière, et l'a donnée au roi; il l'accuse d'avoir épousé la fille et d'avoir autrefois vécu avec la mère. Mais Montfleuri n'est point écouté à la cour.

33. Je viens de parcourir votre belle et grande lettre, où j'ai trouvé assez de difficultés qui m'ont arrêté et d'autres sur lesquelles il serait aisé de vous regagner. Je suis pourtant fort obligé à l'auteur des remarques (2) et je l'estime infiniment. Je ne sais s'il me sera permis quelque jour de le connaître.

(1) Cela est dit avec tant de naïveté que ce n'est pas de la vanité.

(2) L'auteur des remarques sur l'ode à la Renommée était Boileau. Racine alla le remercier, et telle fut l'origine de l'amitié qui les a attachés l'un à l'autre pendant toute leur vie.

CORRECTIONS

DES LETTRES

DE RACINE ET BOILEAU

LETTRE I^re^, DE BOILEAU

19 mai 1687.

Cette correspondance commence singulièrement. Boileau le satirique, dès la première lettre qu'on a conservée de lui, fait, tout naturellement et sans aucune mauvaise intention, des épigrammes contre ses meilleurs amis.

Il commence par son ânesse dont il a pris le lait pour se guérir d'une extinction de voix. « Elle y a, » dit-il, « perdu son latin. »

Il parle ensuite de ses médecins. « La différence entre eux et elle, » dit-il, « c'est que son lait m'a engraissé et que leurs remèdes me dessèchent. »

Il passe après au marquis de Termes, qui a été constamment son ami : « Je songe à lui dans mon

infortune, » dit-il, « quoique je sache assez combien les gens de cour sont peu touchés des malheurs d'autrui. »

Enfin il avait alors pour le soigner le premier chirurgien de Louis XIV, Maximilien, et il ne l'épargne pas plus que les autres : « C'est un fort honnête homme, » dit-il, « et il ne lui manquerait rien, si la nature l'avait fait aussi agréable qu'il a envie de l'être. »

LETTRE II, DE RACINE.

24 mai 1687.

Je place la date du mois et de l'année à chaque lettre, afin qu'on puisse retrouver aisément les événements historiques dont il est question. Mais Racine n'a jamais mis à ses lettres aucune date d'année.

On a daté cette lettre-ci du 24 mai 1687, comme s'appliquant au voyage que le roi fit en cette année pour visiter les fortifications qui avaient été prises en 1684. Je crois que l'on a eu raison.

Louis Racine prétend, au contraire, que cette lettre est de 1684. Mais la lettre même prouve qu'elle ne peut pas être de cette année-là, puisque le 24 mai 1684 on se battait dans les fameuses redoutes, et dans ces chemins couverts, et dans ces contre-mines qui ont, dit-on, donné tant de peine à Vauban; on sait que l'armée ennemie ne les a abandonnés que le 4 juin 1684, et que l'armée

française ne les a occupés que le 7 de ce même mois de juin 1684. Le roi Louis XIV ne pouvait donc pas les parcourir le 24 mai précédent, puisque l'ennemi les occupait encore. Aussi voit-on que dans la lettre de Racine il n'est aucunement question d'une armée ennemie. Louis XIV se promenait dans toutes ces anciennes fortifications sans le moindre danger; c'était un voyage de plaisir avec les princesses, et cette fois on ne vante pas le courage du roi.

MÊME LETTRE.

Il n'y a aucune raison pour mettre musicien bègue en italiques. Rien ne prouve dans le manuscrit que Racine l'ait voulu.

Plus loin : « Monseigneur le Prince que je devrais nommer le premier, » il y a : « que je devais. »

Mais à quelques phrases plus haut, on a imprimé dans toutes les éditions :

« La vérité qu'on nous demande tant est bien plus difficile à trouver qu'à écrire. »

Il n'y a pas cela dans l'original. Racine se plaindrait qu'on le pressât de dire la vérité, ce serait s'accuser d'être disposé à en faire bien peu de cas. Telle n'a pas été sa pensée. C'est le contraire qu'il a écrit, parce qu'il était, même à la cour, très-dévoué à la vérité. Il y a dans la lettre originale :

« La vérité qu'on nous demande *et que nous*

cherchons tant, est bien plus difficile à trouver qu'à écrire. »

LETTRE V, DE RACINE.

15 juillet 1687.

« Quoique j'espère que vous retrouverez bientôt votre voix tout entière, vous n'en aurez jamais... »

Il faut mettre : « Je doute que vous en ayez jamais assez pour suffire à tous les remercîments que vous aurez à faire. » La phrase est meilleure et elle est ainsi dans l'original.

LETTRE IX, DE BOILEAU.

9 août 1687.

« Ainsi nous sommes convenus de vous adresser sa relation. » Il y a dans l'original : « avec un cachet volant, afin que vous la fissiez voir à l'un et à l'autre. »

Tous les éditeurs ont supprimé cette phrase. Je ne sais s'ils ont prétendu y reconnaître une faute grammaticale.

MÊME LETTRE.

« Je m'efforce *cependant.* » Il y a : « *pourtant.* » « Prendre douze verres d'eau. » Il est écrit dans la lettre originale : « douze verrées d'eau. » Il faut conserver cette expression, quand ce ne serait que pour constater que l'on disait alors boire une

verrée d'eau et non pas un verre; ce qui était plus exact.

LETTRE XIII, DE BOILEAU.

19 août 1687.

Boileau a écrit : « Si quelque chose pouvait me rendre la santé et la joie, ce serait la bonté qu'a Sa Majesté de s'enquérir de moi toutes les fois que vous vous présentez *devant lui.* » Luneau avait publié la phrase exactement. Geoffroi, en rigide grammairien, sachant que Sa Majesté est un mot féminin, a cru devoir corriger le texte de Boileau, et a mis *devant elle;* mais il y a trente ans qu'on a engagé les éditeurs à remettre *lui,* et en effet il a été rétabli.

MÊME LETTRE.

« Luxembourg et tant d'autres villes. » Il y a dans l'original : « Luxembourg et trente autres villes. »

MÊME LETTRE.

« Un prince qui a exécuté tant de choses miraculeuses, est *vraisemblablement* inspiré du ciel *et toutes les choses qu'il dit sont* des oracles. » Je ne sais si le texte est meilleur que cette copie, mais on doit l'imprimer exactement. Il porte : « Un prince qui a exécuté tant de choses miraculeuses, est *véritablement* inspiré du ciel *dans tout ce qu'il dit et prononce aussi* des oracles. »

LETTRE XIV, DE BOILEAU.

23 août 1687.

« Que j'ai appelé au conseil. » Il y a dans la lettre originale : « que j'ai appelé *en consultation* au conseil. »

LETTRE XV, DE RACINE.

24 août 1687.

« Il me semble même que cela leur avait donné un plus grand air de gaieté ce jour-là ; et à ce même dîner, je contai au roi... »

La ponctuation est autrement dans la lettre originale : « Il me semble même que cela leur avait donné un plus grand air de gaieté. Ce jour-là, et à ce même dîner, je contai au roi... »

MÊME LETTRE.

« Et que M. Bourdier n'ait reçu des nouvelles... » Il faut ajouter *aussi*, qui est dans le texte et qui justifie la répétition du mot reçu. Il y a : « et que M. Bourdier n'ait aussi reçu... »

MÊME LETTRE.

« Dans le chemin de *la* perfection. » Il y a dans l'original : « Dans le chemin de perfection. »

MÊME LETTRE.

« Le bien que les eaux vous pourraient faire est peut-être fait. » Il y a dans le texte : « Le bien que les eaux vous pouvaient faire est peut-être fait. »

MÊME LETTRE.

« Et j'ai peut-être aussi raison. » Racine a écrit : « Et j'ai peut-être raison aussi. »

LETTRE XVI, DE BOILEAU.

28 août 1687.

On lit dans toutes les éditions : « Je vous félicite des conversations fructueuses que vous avez eues avec *M.* de Louvois. » Il y a dans l'original : « avec *Monseigneur* de Louvois. »

LETTRE XVII, DE BOILEAU.

2 septembre 1687.

On lit :-« Des réponses à vos lettres aussi *promptement*. » L'original porte : « aussi *promptes*. »

MÊME LETTRE.

« Ni le bain, ni la boisson des eaux ne m'ont de rien servi. » Il y a dans la lettre : « ne *m'y* ont de rien servi. »

LETTRE XVIII, DE RACINE.

5 septembre 1687.

« Ils sont, je vous assure, tous deux fort de vos amis, et même *de* fort bonnes gens. » Lisez : « et même fort bonnes gens. »

LETTRE XIX, DE BOILEAU.

25 mars 1691.

Il y a : « des Alexandre » dans toutes les éditions, mais il y a : « des Alexandre*s* » dans la lettre originale.

LETTRE XX, DE RACINE.

3 avril 1691.

« On *nous* avait écrit trop tôt. » Faute évidente. Le manuscrit porte : « On *vous* avait... »

« On ne laissa. » Lisez : « On ne laissait. »

« Malgré la défense expresse de M. de Vauban et de M. de Maupertuis, » disent tous les éditeurs. Racine, plus ami de l'un que de l'autre, a écrit :

« Malgré la défense expresse de Vauban et de M. de Maupertuis. »

MÊME LETTRE.

« Deux mousquetaires blessés s'étaient couchés parmi les morts. » Il y a : « s'étaient *tenus* couchés. »

MÊME LETTRE.

« Le gouverneur fut un peu plus *incivil*. » Il y a dans l'original : « fut un peu plus *brutal*. »

MÊME LETTRE.

« Comme le roi regardait de la tranchée tirer nos batteries, » ajoutez : « cette après-dînée, » qui est dans la lettre.

LETTRE XXV, DE RACINE.

21 mai 1692.

« L'une et l'autre se mettent en marche demain. » Il y a : « *après*-demain. »

LETTRE XXVIII, DE RACINE.

15 juin 1692.

« Je suis accablé *des* lettres. » Lisez : « *de* lettres. »

« Aux ouvrages à cornes. » Il y a : « à corne. »

« Les ennemis envoyèrent demander le corps. » Il y a : « redemander. »

« Rechercher très-curieusement. » Il y a : « bien curieusement. »

« Le roi envoya hier six mille sacs d'avoine *et* cinq cents bœufs à l'armée. » Le texte original porte : « six mille sacs d'avoine, cinq cents bœufs *et quatre mille vaches* à l'armée. »

« Le général a été trois jours. » Ajoutez : « *entiers.* »

« Cela pourra *la* réjouir elle et mon fils. » Supprimez « *la.* »

Après « prince d'Orange, » supprimez « *et.* »

Après « Luxembourg, » ajoutez : « *trente rendus ont quitté aujourd'hui l'armée du prince d'Orange, et sont revenus dans l'armée.* »

LETTRE XXIX, DE RACINE.

24 juin 1692.

Racine, après avoir écrit dans cette lettre contre les jésuites, a dit : « Adieu, monsieur, ne me citez point, car je ne voudrais point... » Il s'est arrêté là. On sent bien qu'il avait peur des jésuites. Aucun des éditeurs n'a rétabli exactement cette phrase ; aucun n'a marqué cette interruption. Il est vrai que, dans la lettre originale, Racine a écrit ainsi, mais que sur les mots *car je ne voudrais point*, quelqu'un, soit lui, soit un éditeur, a tracé une petite rature ; il est assez naturel que celui qui ne voulait pas qu'ils fussent imprimés les ait rayés lui-même. On doit les rétablir, puisqu'ils sont bien de l'écriture de Racine.

LETTRE XXXI, DE RACINE.

6 octobre 1692.

« Qui prennent soin de vous trouver des locataires. » Supprimez « *vous.* »

« S'il est jamais assez heureux *pour* vous entendre. » Le texte dit : « assez heureux *que de* vous entendre. »

LETTRE XXXII, DE BOILEAU.

7 octobre 1692.

« Je vous écrivis avant-hier. » Lisez : « hier. »

« J'ai travaillé à la satire des femmes *pendant* huit jours. » Lisez : « *durant* huit jours. »

« Madame de Caylus, » dans toutes les éditions. Le texte original porte : « Madame de Quélus. »

LETTRE XXXVI, DE BOILEAU.

4 juin 1694.

XI. « Approchez, troupes altières. »

La première variante porte :

« Avancez, troupes altières. »

Et plus loin, XIII :

« Accourez donc, il est temps. »

Et XVI :

« Sur ses remparts éperdus, »

Et XVII :

« Des antres chéris d'Horace. »

Il semble sur le manuscrit que ce sont là les véritables vers de Boileau. Ceux qui les ont remplacés sont d'une autre écriture.

Toutes ces rectifications sont peu importantes, mais elles sont nécessaires pour les éditeurs.

LETTRE INÉDITE DE BOILEAU.

On trouve dans les éditions des œuvres de Racine la lettre suivante :

RACINE A BOILEAU.

De Fontainebleau, 3 octobre 1692.

Votre ancien laquais, dont j'ai oublié le nom, m'a fait grand plaisir ce matin en m'apprenant de vos nouvelles. A ce que je vois, vous êtes dans une fort grande solitude à Auteuil, et vous n'en partez point. Est-il possible que vous puissiez être si longtemps seul et ne point faire du tout de vers? Je m'attends qu'à mon retour je trouverai votre satire des femmes entièrement achevée. Pour moi, il s'en faut bien que je sois aussi solitaire que vous. M. de Cavoie a voulu encore à toute force que je logeasse chez lui; et il ne m'a pas été possible d'obtenir de lui que je fisse tendre un lit dans votre maison, où je n'aurais pas été si magnifiquement que chez lui, mais j'y aurais été plus tranquillement et avec plus de liberté.

Cependant elle n'a été marquée pour personne, au grand déplaisir des gens qui s'en étaient emparés les autres années. Notre ami, M. Félix, y a mis son carrosse et ses chevaux, et les miens n'y ont pas même trouvé place. Mais tout cela s'est

passé avec mon agrément et sous mon bon plaisir. J'ai mis mes chevaux à l'hôtel de Cavoie qui en est tout proche. M. de Cavoie a permis aussi à M. de Bonrepaux de faire sa cuisine chez vous. Votre concierge, voyant que les chambres demeuraient vides, en a meublé quelqu'une et l'a louée. On a mis sur la porte qu'elle était à vendre, et j'ai dit qu'on m'adressât ceux qui la viendraient voir. Mais on ne m'a encore envoyé personne. Je soupçonne que le concierge, se trouvant fort bien d'y louer des chambres, serait assez aise que la maison ne se vendît point. J'ai conseillé à M. Félix de l'acheter, et je vois bien que je ferai aller jusqu'à quatre mille francs. Je crois que vous ne feriez pas trop mal d'en tirer cet argent, et je crains que si le voyage se passe sans que le marché soit conclu, M. Félix, ni personne, n'y songe plus jusqu'à l'autre année. Mandez-moi là-dessus vos sentiments ; je ferai le reste.

On reçut hier de bonnes nouvelles d'Allemagne. M. le maréchal de Lorges ayant fait assiéger par un détachement de son armée une petite ville nommée Pforzheim, entre Philisbourg et Dourlach, les Allemands ont voulu s'avancer pour la secourir. Il a eu avis qu'un corps de quarante escadrons avait pris les devants et n'était qu'à une lieue et demie de lui, ayant devant eux un ruisseau assez difficile à passer. La ville a été prise dès le premier jour, et cinq cents hommes qui étaient dedans ont été faits prisonniers de guerre.

Le lendemain, M. de Lorges a marché avec toute son armée sur ces quarante escadrons que je vous ai dits, et a fait d'abord passer le ruisseau à seize de ses escadrons soutenus du reste de la cavalerie. Les ennemis voyant qu'on allait à eux avec cette vigueur, s'en sont fuis à vau de route, abandonnant leurs tentes et leur bagage qui a été pillé. On leur a pris deux pièces de canon et neuf étendards, quantité d'officiers, entre autres leur général, qui est oncle de M. de Wurtemberg, et administrateur de ce duché, un général-major de Bavière et plus de treize cents cavaliers. Ils en ont eu près de neuf cents tués sur la place, il ne nous en a coûté qu'un maréchal des logis, un cavalier et six dragons. M. de Lorges a abandonné au pillage la ville de Pforzheim, et une autre petite ville auprès de laquelle étaient campés les ennemis. Ç'a été, comme vous voyez, une déroute, et il n'y a pas eu, à proprement parler, aucun coup de tiré de leur part. Tout ce qui a été pris ou tué, ç'a été en les poursuivant.

Le prince d'Orange est parti pour la Hollande, son armée s'est rapprochée de Gand, et apparemment se séparera bientôt. M. de Luxembourg me mande qu'il est en parfaite santé. Le roi se porte à merveille.

RACINE.

Voici quelle a été la réponse de Boileau :

BOILEAU A RACINE.

A Auteuil, 6 octobre 1692.

Vostre letre du 3 m'a causé un vif plaisir, et l'agréable nouvele de vostre santé a chassé tous les chagrins de ma solitude. Ma satire des femmes est loin d'estre achevée, j'y ay travaillé fort assidûment durant huict jours et je croi que lorsque j'aurai tout rassemblé, il y aura bien cent vers nouveaux d'ajoutés. Mais présentement je ne fais point de vers, et ma fougue poétique est passée presque aussi viste qu'elle est venue. J'amasseray ce qu'il y a de faict sur l'histoire de la lieutenante et je vous l'envoirai ces jours prochains avec un ou deux autres morceaux. C'est un ouvrage qui me coûte beaucoup de temps et de fatigue, et vous sçavez combien il est difficile de rentrer dans une idée une fois qu'on en est sorti.

Adieu, monsieur, je vous embrasse de tout mon cœur. Je vous demande pardon de vous escrire si à la haste et de ne pas m'étendre sur l'action de M. de Lorges, qui est très-grande et très-belle. Mais je pense vous escrire par le prochain ordinaire, surtout pour vous remercier de toutes les peines que vous vous estes données pour nostre misérable maison. Je n'y vois plus clair et je suis forcé de terminer brusquement en vous embrassant de nouveau. Jusques à demain.

Despréaux.

On voit que Boileau répondit à la hâte à la lettre de Racine, car il ne lui donna pas même la réponse qu'il lui demandait sur le projet de vendre sa maison. Mais dès le lendemain il répara l'oubli. La lettre de Boileau, du 7 octobre, est bien évidemment la continuation de la réponse du 6.

Aussi voici comment elle commence :

BOILEAU A RACINE.

Auteuil, 7 octobre 1692.

Je vous écrivis hier (1) si à la hâte que je ne sais si vous aurez bien conçu..... etc.

L'action de M. de Lorges est très-grande et très-belle, et j'ai déjà reçu..... etc.

Je ne saurais assez vous remercier du soin que vous prenez de notre maison de Fontainebleau. Je n'ai point encore vu sur cela personne de notre famille, etc. (2)...

(1) Il y a dans les éditions « avant-hier. » C'est une erreur, car la date du 6 de la première est bien écrite de la main de Boileau.

(2) Je n'ai cité cette seconde lettre que pour prouver l'authenticité de la précédente, dont j'ai d'ailleurs l'original sous mes yeux, et j'en ai conservé l'orthographe.

On a prétendu avoir retrouvé aussi deux autres lettres; l'une est de Boileau à Racine, dans laquelle on lit :

« En arrivant à Versailles, j'ai joui d'une merveilleuse bonne fortune. J'ai été appelé dans la chambre de madame de Maintenon pour voir jouer devant le roi, par les actrices de Saint-Cyr, votre pièce d'*Athalie*.

» Quoique les élèves n'eussent que leurs habits ordinaires, tout a été le mieux du monde et a produit un grand effet. Le roi a témoigné être ravi, charmé, enchanté, ainsi que madame de Maintenon.

» Pour moi, trouvez bon que je vous répète que vous n'avez pas fait de meilleur ouvrage. »

L'autre est de Racine à Boileau ; il lui dit :

« J'ai été obligé de lire ici, le mieux que j'ai pu, quelques-uns des vers de votre satire à M. le Prince. On ne parle plus d'autre chose. M. le prince de Conti et M. le Prince ne font que redire les deux vers :

> La mule et les chevaux au marché s'envolèrent;
> Deux grands laquais à jeun sur le soir s'en allèrent.

» Je vous conseille de m'envoyer tout cet endroit et quelques autres morceaux détachés, si vous le pouvez. »

Toutefois, il faut toujours examiner l'authenticité de ces sortes de lettres posthumes, et pour la

constater, la première recherche à faire est celle de la date de chaque lettre.

La première doit être du mois de janvier 1691, puisque c'est alors qu'a eu lieu, dit-on, la première représentation d'*Athalie* dans la chambre de madame de Maintenon.

Mais on doit être étonné que Racine n'y fût pas présent. C'est un fait que cette lettre établit et qui est peu croyable.

La seconde lettre présente encore plus de motifs d'incertitudes. Je ne vois dans les œuvres de Boileau aucune satire dédiée à M. le Prince, les deux vers cités sont dans la satire dixième, sur les femmes, et je ne devine aucune raison pour que les princes les aient admirés et répétés sans cesse.

EXAMEN GRAMMATICAL

DES ŒUVRES DE BOILEAU

PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

DISCOURS AU ROI.

Vers 1. Jeune et *vaillant héros* dont la haute sagesse
N'est point le fruit tardif d'une lente *vieillesse.*

Plusieurs ont trouvé du pléonasme dans *vaillant* et *héros*. Quelques-uns en ont trouvé dans *jeune* et *vieillesse*, attendu qu'il est inutile de dire que la sagesse d'un jeune homme n'est point le fruit de la vieillesse (1).

7. *Vainement* suspendu.

Vainement a paru vague et indéterminé.

13. Ainsi, sans *m'aveugler* d'une vaine manie.

Quelques-uns ont dit qu'on ne s'*aveugle* pas

(1) Il est assez singulier que la première critique des œuvres d'un satirique qui s'est moqué de tout le monde se trouve par hasard être une moquerie.

d'une manie, parce qu'on ne contribue pas soi-même à la sienne, et peut-être ne dit-on pas de la manie qu'elle *aveugle*.

23. En se vantant *soi*-même.

Il faudrait : en se vantant *lui-même*.

34. Les *faveurs* du Parnasse.

Quelques-uns ont trouvé que les *faveurs* du Parnasse peuvent signifier les talents et le génie de la poésie, et que, dans le sens de l'auteur, ces expressions doivent s'entendre des éloges.

67. Et tandis que ton bras
Va, la foudre à la main.

On ne peut pas dire qu'un bras *va* la foudre à la main.

70. Moi, la plume à la main, je gourmande les vices.

On est fâché que l'auteur ne pense pas ici ce qu'il a dit au vers vingt-quatre :

Il mêle, en se vantant soi-même à tout propos,
Les louanges d'un fat à celles d'un héros (1).

Je vais *de toutes parts où* me guide...

Quelques-uns ont dit que *de toutes parts où* ne peut pas s'employer pour *partout où*.

97. Bien que d'un faux zèle ils masquent leur *faiblesse*.

La plupart ont trouvé que *faiblesse* n'est pas le

(1) On peut dire qu'ici la critique de l'Académie est un peu dure et d'un ton presque injurieux.

terme propre, et que *vice* est ce que l'auteur a eu ou a dû avoir en vue.

99. En vain d'un lâche orgueil leur esprit revêtu.

On a trouvé que ce vers ne présente point d'image claire et distincte.

104. Je ne saurais *flatter*.

Plusieurs ont dit que *flatter* n'est pas le terme propre, et que l'auteur, après avoir lancé des traits de satire très-forts contre des vices, tels que l'hypocrisie, voulait dire qu'il ne peut s'empêcher de dire des vérités; ce que le mot *flatter* ne rend pas.

105. Je ne sais point au ciel placer un *ridicule*.

Plusieurs ont cru que *ridicule* ne pouvait pas s'élever et se placer, même en parlant d'une personne.

112. Si mon cœur ne parlait *par ma main*.

Par ma main a paru une expression faible et une figure forcée.

116. Aux soins de ta *grandeur*.

Plusieurs ont trouvé que *grandeur* est un terme impropre.

126. Domptant l'un et l'autre *Neptune*.

Trois ont douté qu'ont pût donner le nom de *Neptune* à plusieurs mers séparément considérées, quoiqu'il se puisse dire de la mer en général.

128. Où le soleil *le forme* en se levant.

En parlant de l'or, plusieurs ont dit que l'or ne vient point du Levant, et qu'on peut encore moins dire que le soleil *le forme* à son lever. Ce serait plutôt, dans le cours de sa journée, par sa chaleur.

SATIRES.

SATIRE PREMIÈRE.

137. Eh! quel homme si froid ne serait plein de bile.

On a omis la note sur le manuscrit de l'Académie.

140. Malgré *muse et Phébus*...

Il faudrait : *malgré les Muses et Phébus.*

141. Pour écrire avec *grâce.*

Grâce n'est pas le terme propre. L'auteur devait dire : *avec force* ou *avec succès.*

D'ailleurs, *grâce* ne rime pas assez bien avec *Parnasse.*

151. Qui contre ses défauts croit être en sûreté.

L'auteur ne rend pas ici sa pensée.

153. Qui fait l'*homme* intrépide.

On dirait familièrement : *qui fait l'intrépide*, et non pas *l'homme intrépide*.

Id. Et tremblant...

Il faudrait : *et qui tremblant.*

157. Qu'un Dieu *tourne* le monde.

Tourne est une mauvaise expression.

161. Qu'un autre monde *étonne*.

Plusieurs n'ont pas trouvé *étonne* le mot propre.

SATIRE II^e^.

3. Pour qui tient Apollon tous ses trésors ouverts.

Plusieurs croient que le verbe ne doit pas être séparé de son régime.

62. Et le jour *à rien faire*.

La plupart ont prétendu qu'il faudrait : *à ne rien faire* (1).

(1) Mais on sait que Boileau, sur cette expression, a consulté l'Académie. Elle a délibéré et a décidé à l'unanimité qu'en supprimant la négative, *rien faire* devient une occupation. C'est ingénieux, et je crois que c'est vrai. Mais il faut remarquer que Boileau alors conserva *rien faire*, parce que c'était là précisément sa pensée, l'occupation d'être à rien faire.

70. De ses noires vapeurs troubla ma *fantaisie*
Et m'inspira d'écrire *poliment*...

Fantaisie et *poliment* sont vieux aujourd'hui, dans l'acception où ils sont pris ici.

SATIRE III^e^.

58. Moi qui ne compte rien ni le vin ni la chère.

Plusieurs ont blâmé ce tour et ont prétendu qu'il faut :

Moi qui compte pour rien et le vin et la chère.

Et que, même si l'on se sert de la négation, il faut :

Qui ne compte pour rien ni le vin ni la chère.

81. Pour comble de *disgrâce*
Nous n'avions point de *glace*.

Disgrâce et *glace* ne riment pas assez bien.

86. Prêt à quitter la *table*.

De même, *diable* et *table* ne riment pas assez bien.

113. Et pour flatter notre hôte, observant *son* visage,
Composer sur *ses* yeux, *son* geste et *son* langage.

Il y a ici quatre adjectifs pronoms, dont deux se

rapportent à l'*hôte* et deux au *convive;* ce qui fait une équivoque grammaticale, quoique le sens soit très-clair.

115. M'*avisant* sur ce point.

Avisant est vieux, dans le sens de l'auteur.

231. Que si *pour l'avenir*...

Plusieurs ont dit que : *pour l'avenir* n'était pas d'usage, et qu'il fallait : *à l'avenir*.

SATIRE IV^e^.

33. Et combien la Neveu, *devant* son mariage.

I faudrait régulièrement : *avant*...

43. L'un à *droit*, l'autre à gauche,

La plupart ont cru qu'il fallait : *l'un à droite, l'autre à gauche*, et que l'auteur l'aurait mis s'il eût pu faire le vers.

51. Et se laissant régler *à* son esprit tortu.

Plusieurs ont cru que la préposition *à* ne peut pas s'employer pour la préposition *par*, du moins en prose.

55. *Enclin vers* la douceur.

Quelques-uns ont cru qu'on devait dire : *enclin à*, quoiqu'on peut dire : *incliner vers*.

70. Se fait un embarras de *sa bonne fortune.*

Sa bonne fortune ne signifie pas *ses richesses.* Cette expression a une acception parmi nous (1).

SATIRE V^e^.

10. Ait *fourni de matière* aux plus vieilles chroniques.

On ne dit pas : *fournir de matière à...*, mais : *fournir la* ou *de la matière,* ou simplement : *fournir matière à...*

67. Un lâche, un imposteur,
Un traître, un scélérat, un perfide, un menteur.

Plusieurs n'ont pas trouvé que la gradation fût bonne dans ce vers, où le fort y précède le faible.

98. Vint *ici* de *nos* mœurs souiller la pureté.

Quelques-uns ont trouvé un peu de pléonasme d'*ici* avec *nos.*

114. Le duc et le marquis se *reconnut* aux pages.

Il faudrait : *se reconnurent.*

116. Et de ne *rendre rien.*

Plusieurs ont dit qu'en prose il faudrait dire : *et de ne rien rendre.*

(1) L'Académie s'est trompée, car il n'est question ici que de l'argent dont le prodigue est embarrassé.

141. La douceur *importune.*

Plusieurs ont cru qu'*importune* n'est pas l'épithète convenable.

144. Ce que c'est qu'être roi.

On a trouvé que ce vers est dur.

SATIRE VI[e].

32. Un peuple d'*importuns* qui fourmillent sans cesse.

Importuns n'est pas le mot propre.

45. Six chevaux, attelés à ce fardeau pesant,
Ont peine à l'*émouvoir* sur le pavé glissant.

Plusieurs ont dit qu'*émouvoir* ne s'emploie qu'au moral ou en parlant des humeurs.

56. Des mulets en sonnant augmentent le murmure.

Le *murmure* est un mot trop faible pour un tel vacarme.

98. Tous les jours je me couche *avecque* le soleil.

En prose, il faudrait *avec.*

101. *Des filoux* effrontés, d'un coup de pistolet...

Des filoux ne se dit que de voleurs adroits et non violents.

SATIRE VII[e].

23. *Parmi* cet univers.

Plusieurs n'ont pas cru que la proposition *parmi* ne s'emploie qu'avec pluralité d'individus.

38. Sans *perdre temps* (1).

Il est vieux. On dirait aujourd'hui : *sans perdre du temps* ou *le temps*.

SATIRE VIII[e].

39. Ce qu'un jour il abhorre, en l'autre il le souhaite.

Ou :

Il abhorre en un jour ce qu'en l'autre il souhaite (2).

(1) Cette note établit une nouvelle variante de Boileau. Elle s'applique au 38[e] vers de la satire, et prouve que Boileau l'avait composé ainsi :

Faut-il peindre un fripon fameux dans cette ville,
Ma main, sans perdre temps, écrira Raumaville.

Il l'a changé depuis en disant :

Ma main, sans que j'y rêve, écrira Raumaville.

Ce qui ne change pas la pensée principale; et non-seulement je profite de cette occasion pour la blâmer, parce qu'un poëte satirique ne doit pas injurier, mais aussi pour faire remarquer, à l'honneur de notre siècle, que nous vivons au milieu d'une meilleure civilisation et sous une législation plus perfectionnée, puisqu'il ne serait pas possible aujourd'hui d'indiquer un homme comme un fripon fameux sans en répondre aux tribunaux.

(2) Brossette a proposé :

Ce qu'un jour il abhorre, un autre il le souhaite.

Et M. Amar a dit avec raison : « On ne sent ni l'utilité ni le mé-

61. Vers les autres sourds.

On a dit que cette expression ne présente rien de clair ni de précis.

79. Il ne faut épargner ni *crime* ni *parjure*.

Plusieurs ne trouvent aucune conséquence entre *le crime* et *le parjure* et ce qui précède. Ces vers ne peuvent pas sortir de la bouche de l'Avarice. Elle défendrait au lieu de persécuter.

95. Une mort indiscrète.

Mauvaise épithète qui ne présente point de sens (1).

240. N'écris plus; guéris-toi d'une vaine *furie*.

Furie n'est pas ici le terme propre. On ne dit pas avoir la *furie de*, mais la *fureur de*. L'auteur l'emploie dans le second vers suivant, parce qu'il n'en avait plus besoin pour la rime (2).

251. Sans avoir la raison, il marche sur *sa* route.

Cet adjectif pronominal ne s'emploie qu'avec les personnes.

rite de cette correction. » Mais celle de l'Académie fait pis : elle est inexacte dans la pensée. Il abhorre en un jour amène une question de temps; la phrase ne peut continuer logiquement qu'en disant : « Il abhorre en un jour ce qu'il avait souhaité la veille. » La pensée de Boileau est autre et vaut mieux.

(1) Les commentateurs ont vivement attaqué et bravement défendu cette épithète, et l'Académie est restée victorieuse; car aucun d'eux n'a pu trouver aucun sens propre à ce mot.

(2) Cette critique est nette et forte, et elle est parfaitement juste.

155. Chercher quels sont les biens véritables *et* faux.

Il faudrait : *ou faux* (1).

ÉPITRE IX^e^.

1. Dangereux ennemi de tout *mauvais* flatteur.

Mauvais est ici une épithète oisive ou fausse (2). La suite fait voir que par *mauvais* l'auteur veut dire *maladroit*.

37. Un cœur noble est content de ce qu'il trouve en *lui*.

Boileau, dans tous ses ouvrages, se sert presque toujours du prénom *soi* au lieu de *lui*, ce qui n'est pas exact ; et ici il se sert du prénom *lui*, quoique *soi* eût peut-être mieux convenu, à moins qu'il n'eût mis : *en lui-même* (3).

ÉPITRE X^e^.

7. Vains et faibles enfants dans ma vieillesse nés.

Plusieurs ont trouvé l'inversion forcée et le vers un peu dur.

(1) L'erreur était bien évidente; cependant le vers n'a été rectifié qu'en 1747.

L'Académie n'a fait aucun examen des épîtres VII et VIII.

(2) Je crois que *mauvais* est une épithète parfaitement juste et bien placée ici, puisqu'il y a beaucoup de bons flatteurs dans le monde, et qu'on a très-souvent l'occasion de l'être honnêtement et utilement. Je n'en cite qu'un exemple : Racine et Boileau ont été les très-vertueux flatteurs de Louis XIV.

(3) Il n'y a pas de doute à avoir. *Soi* eût été mieux que *lui* dans cette phrase.

11. D'un *sel* réjouissant.

Cette épithète ne répond point à *sel* comme *piquant*, qui serait pris pour *sel* au figuré.

13. Mais *perdez* cette erreur.

On ne dit point : *perdre* une erreur.

75. Que si *mêmes* un jour...

On voit par ce vers que *même*, adverbe, admettait en vers une *s* finale, quand le poëte en avait besoin (1).

ÉPITRE XI^e^.

17. De paroles dans l'air par élans *envolées*.

Plusieurs ont dit qu'*envoler* ne peut s'employer qu'au réciproque, et qu'on ne doit pas dire : *des paroles envolées*.

56. Ce qu'ont *d'esprits plus fins* et la ville et la cour.

Il faudrait : *de plus fins esprits*.

63. Des mots si mal *s'entr'accordants*.

Quelques-uns ont douté que ce mot fût français (2).

(1) Il peut y en avoir des exemples; mais, quelque nombreux qu'ils puissent être, ils ne sont pas moins mauvais. C'est dénaturer la langue, que d'ôter ainsi à l'adverbe son caractère propre.

(2) Ne peut-on pas répondre à l'Académie : Faites-le français, s'il ne l'est pas encore? Car ce mot exprime bien ce qu'il veut dire, et il sera utilement placé dans le langage.

75. Sorcières...

Ce mot a paru ignoble et même impropre aussi.

77. Sans cesse poursuivant ces fugitives *fées*.

Le sens est louche, parce qu'on ne sait si *fées* se rapportent aux Muses ou à la cadence, la rime, l'expression, la mesure et autres.

102. Lui font scier des rocs, lui font fendre des chênes.

Plusieurs ont trouvé cette métaphore trop forcée.

ÉPITRE XII^e^.

10. La grâce en nous *prête d'entrer*.

L'exactitude voudrait : *près d'entrer* ou *prête à entrer*.

35. A le chercher, la peur nous dispose et nous aide;
Mais il ne vient jamais que l'amour ne succède.

L'Académie a trouvé cette pièce très-faible et, par respect pour la matière, n'a pas voulu en faire une critique détaillée (1).

(1) Telle a été la déclaration de l'Académie inscrite sur son registre.

L'ART POÉTIQUE.

CHANT PREMIER.

10. Un *amour* de rimer.

Quelques-uns ont douté qu'on pût employer *amour* avec un infinitif.

27. Ou plaisant ou sublime.

Il n'y a pas d'opposition entre ces deux expressions.

47. Aussitôt on se noie.

La figure n'est pas juste; on tombe sur un chemin glissant, mais on ne s'y noie pas.

49. Un auteur, *quelquefois* trop plein de son objet,
Jamais, sans l'épuiser, n'abandonne un sujet.

Quelquefois et *jamais* ne vont pas bien ensemble (1).

69. Voulez-vous du public mériter *les amours?*

Quelques-uns ont dit que *les amours* ne signi-

(1) Il me semble que cet examen de l'Académie produit l'effet de faire remarquer des fautes qui étonnent, et qu'en général les critiques qu'elle fait sont incontestables.

lient pas *les suffrages*, et que *les amours* ne sont même pas synonymes *d'amour* au singulier.

72. En vain *brille* à nos yeux.

Plusieurs ont dit que *brillerait* vaudrait mieux, dans le sens de l'auteur.

76. Passer du grave au doux, du plaisant au sévère.

On n'a pas trouvé assez d'exactitude et de précision dans ces oppositions.

107. Gardez qu'une voyelle, à courir trop *hâtée*.

On ne dit point *hâtée à*, mais *hâtée de*.

175. C'est peu qu'*en* un ouvrage où les fautes fourmillent.

Il faudrait : c'est peu que *dans* un ouvrage. On met *dans* quand le substantif est déterminé par une qualification.

177. Il faut que chaque chose *y* soit mise en son lieu.

On a trouvé ici une espèce d'équivoque, attendu que l'adverbe relatif *y* se rapporte à l'ouvrage où les fautes fourmillent, et que ces deux vers ne sont pas liés avec les deux suivants.

CHANT II^e^.

1. *Telle* qu'une bergère...
Ne charge point sa tête, etc.

L'exactitude grammaticale exigerait :

Ainsi qu'une bergère...
Ne charge point sa tête, etc.

Mais on a cru qu'en vers on pouvait passer le tour de l'auteur.

20. Ses vers *baisent* la terre et rampent tristement.

La plupart ont blâmé cette expression : *ses vers baisent la terre* (1).

137. Et n'allez pas toujours d'une pointe frivole
Aiguiser par la queue une épigramme folle.

Ces deux vers n'ont pas paru dignes de l'ouvrage (2).

195. *Mais...*

Ce *mais* est trop voisin du dernier *mais* qui est au vers 192.

196. Gardez qu'un sot orgueil ne vous vienne *enfumer*.

Enfumer : cette expression est ignoble et ne rend pas le sens d'*enivrer*.

CHANT III^e^.

12. *Où* tout Paris en foule apporte ses suffrages.

Plusieurs ont douté si cet *où*, qui se rapporte à *ouvrages*, est ici le mot propre (3).

(1) Je crois qu'on aurait pu blâmer également *ses vers rampent*.

(2) J'avoue que je ne suis pas aussi sévère ici. Ces deux vers me paraissent contenir une pensée vraie, un sage conseil, exprimés avec esprit et en bons termes.

(3) Les examens du III^e^ et du IV^e^ chant sont de d'Alembert, ainsi que celui du *Lutrin*. Il les a écrits lui-même, mais comme ses prédécesseurs, *currente calamo*.

115. *Gardez donc* de donner...

On dirait aujourd'hui *gardez-vous* de donner. Même remarque sur le vers 107 du chant II^e^.

276. Qui, sans faire d'abord de si haute promesse.

On a cru qu'il fallait le pluriel.

289. On peut être à la fois et pompeux et *plaisant*.

Plaisant, ici et dans plusieurs autres endroits, ne signifie qu'*agréable*. On ne l'emploierait plus dans ce sens.

293. Se croiraient faire affront.

Quelques-uns ont trouvé cette expression peu naturelle.

421. J'aime sur le théâtre un *agréable* auteur
Qui, sans se *diffamer*...

Agréable a paru trop faible et *diffamer* trop fort.

CHANT IV^e^.

43. Vous donne en ces réduits, prompts à crier : Merveille!

Quelques-uns ont blâmé ce vers comme peu naturel (1).

(1) Cependant Corneille l'a employé, comme Boileau, bien simplement et naturellement. Il dit :

J'ai peu de voix pour moi, mais je les ai sans brigue ;
Et mon ambition, pour faire plus de bruit,
Ne les va point quêter de réduit en réduit.

49. Assidu *consultant.*

Consultant ne se prend plus substantivement que pour celui qui donne conseil, et non pour celui qui consulte.

50. *Un fat* quelquefois ouvre un avis important.

Plusieurs auraient préféré *un sot.*

83. Tel s'est fait par ses vers *distinguer* dans la ville
Qui jamais de Lucain n'a *distingué* Virgile.

Distinguer et *distingué*. Cette espèce d'antithèse de mots a paru puérile à plusieurs.

122. Cultivez vos amis. Soyez *homme de foi.*

Quelques-uns ont blâmé cette expression pour dire *homme de probité.*

127. Je sais qu'un noble esprit...

Quelques-uns ont trouvé cette expression peu heureuse.

184. Horace a bu son saoul.

Cette expression a paru ignoble.

202. Que pour lui l'épigramme aiguise tous ses traits.

La plupart ont trouvé ce vers louche et sans précision.

205. ... *Au bruit* de ses exploits.

Au bruit a paru impropre, pour dire *en célébrant, en chantant* des exploits.

208. Soi-même se noyant pour *sortir du naufrage*.

Plusieurs ont trouvé faible l'image de *sortir du naufrage;* et quelques-uns ont trouvé de plus dans ce vers un jeu de mots trop petit.

232. De tous vos *pas fameux* observateur fidèle.

On a trouvé les *pas fameux* une expression impropre.

233. Quelquefois du bon or je sépare le faux.

La métaphore de ce vers a paru à la plupart complétement incohérente avec celle du vers précédent.

234. Et *des auteurs grossiers* j'attaque les défauts.

On a trouvé cette expression : *des auteurs grossiers,* impropre (1).

(1) On voit que l'Académie conserve jusqu'à la fin une complète précision. Il est évident qu'elle n'a voulu écrire que pour les grammairiens.

LE LUTRIN.

CHANT PREMIER (1).

140. ... *Benedicat vos.*

La rime de *vos* avec *travaux* n'a pas paru exacte.

192. Tes bénédictions, dans le trouble croissant,
Tu pourras les répandre et par vingt et par cent.

Ces deux vers n'ont pas paru dignes du reste. Le premier n'a pas paru clair, le second a paru négligé.

221. A leur *saint* assemblage.

Saint a paru impropre à quelques-uns ; d'autres ne l'ont trouvé qu'ironique.

225. Un des noms reste encore.

On croit qu'il aurait été nécessaire d'ajouter *à tirer*, pour une clarté parfaite.

(1) Cet examen du poëme du *Lutrin* a été fait, il est vrai, par l'Académie. Il a été délibéré dans ses assemblées; mais elles étaient peu nombreuses. D'Alembert a rédigé les décisions. On voit combien il les a brièvement énoncées; il n'en a pas même exposé les motifs, et il n'en a jamais détaillé les discussions. Cependant on voit aussi que ces remarques apportent souvent des lumières sur les difficultés de la langue et de la poésie françaises.

CHANT II^e^.

14. Qu'a *suivi* l'hyménée.

Il faut *suivis*, et trois éditions portent *suivi*.

30. Je n'ai *point* exigé ni serments ni promesses.

Point est de trop.

39. *Les solides bienfaits.*

Les solides bienfaits a paru impropre.

156. De *ce séjour* chéri *vient* encor me chasser.

Plusieurs ont trouvé le sens de ce vers louche. On ne sait si *ce séjour* se rapporte à *Citeaux* ou à la *sainte chapelle*, et le mot *vient* augmente l'équivoque.

CHANT III^e^.

7. Présentant de loin *leur objet.*

Quelques-uns ont blâmé *leur objet*, pour dire *l'objet qu'ils sont* et non *l'objet qu'ils ont* en vue. Le plus grand nombre ont cru cette expression permise, surtout en poésie (1).

29. Elle voit le barbier *qui...*
Tient... et chacun *célébrer.*

(1) Il eût été bien facile de mettre *leur aspect* au lieu de *leur objet.*

On a blâmé le concours de ces deux régimes, *qui tient* et *célébrer*, réunis dans la même phrase et sous le même verbe *voit*. Quelques-uns cependant ont trouvé de la grâce dans cette licence.

53. Et *bientôt, au* brasier.

Bientôt, au a paru un peu dur et l'inversion mauvaise. *Au brasier* ne se rapporte pas naturellement à *allumée*.

57. Le temple *à sa faveur* est ouvert.

On a cru qu'on ne pouvait pas dire, même en parlant d'une personne, *à ma faveur, à votre faveur, à sa faveur,* parce que *à la faveur* est une espèce d'adverbe qui ne peut pas se décliner sans se dénaturer.

CHANT IV^e^.

39. Gillot (1) en vain *l'assure*...

On ne dit plus *assurer* quelqu'un, pour le *rassurer*.

128. Tout le chapitre éveillé *devant lui*.

Devant lui pour *avant lui* ne se dit plus (2).

(1) Je ne sais pourquoi d'Alembert a mis Gillot. Toutes les éditions portent Girot, et c'était lui-même un faux nom donné par Boileau à un nommé Brunot.

(2) Vaugelas avait dit du temps de Corneille sur ces deux mots : « Tous deux sont bons, mais *avant lui* est plus de la cour. »

CHANT V^e^.

3. Et contemple longtemps avec des yeux *confus*.

On a été partagé longtemps sur le sens de ce mot *confus*.

92. ... Le chemin *disparaît*
Et le pilier... *décroît*.

Disparaît et *décroît* ne riment plus.

94. ... A leur *faim* indomptable.

La rencontre de *faim* avec *in* d'indomptable a paru dure.

116. De jalousie *épris*.

Épris a paru faible.

131. Sa troupe le *croit* mort, et chacun *empressé*
Se *croit* frappé du coup dont il le voit blessé.

Empressé, ainsi en l'air, a paru cheville, et il y a incohérence avec ce qui suit. Il y a aussi deux *croit*.

161. ... Une douleur *amère*.

Quelques-uns ont douté qu'*amère* puisse se dire d'une douleur physique.

189. Pour te *couvrir de* sa main redoutable.

La plupart ont trouvé impropre *couvrir de*, au lieu de *garantir de*.

236. A couvert de l'*insulte* sacré.

Insulte n'est plus aujourd'hui que féminin.

CHANT VI^e^.

173. En vain, pour *gagner temps*.

Gagner temps a vieilli dans le style noble.

174. *Traîne* d'un dernier mot les syllabes honteuses.

La plupart auraient désiré *il traîne*, pour plus d'exactitude.

TREIZIÈME ÉPITRE

DE

BOILEAU.

J'ai parcouru la correspondance de Racine avec Boileau; j'ai recherché et indiqué les corrections nécessaires. Ensuite, j'ai publié une lettre inédite de Boileau. Enfin, j'ai fait connaître l'examen grammatical de l'Académie française sur ses œuvres. Il me semble convenable d'insérer aussi dans ce recueil une épître de ce poëte, puisqu'elle n'est dans aucune édition.

Cette épître a été adressée par lui au marquis de Termes, avec qui il était lié intimement de société et d'amitié. Lorsque Boileau voulait citer les hommes les plus délicats qui savaient le mieux juger l'élégance et le bon goût, il nommait d'Aguesseau à la ville et le marquis de Termes à la cour (1).

(1) Les commentateurs des œuvres de Boileau disent que le marquis de Termes était Roger de Pardaillan de Gondrin ; c'est une er-

Cette épître n'a paru qu'après la mort de Boileau, mais elle a été imprimée sous son nom. Elle n'a été démentie par personne, et cependant elle n'a jamais été comprise dans ses œuvres. Je crois pourtant qu'on reconnaîtra qu'il n'y a que lui qui pouvait donner les détails de sa vie, ainsi qu'ils sont racontés dans cette épître, et personne que lui qui pouvait exprimer si dignement sa reconnaissance des bienfaits du roi.

reur; Roger-Hector de Pardaillan de Gondrin fut marquis d'Antin, il fut chevalier d'honneur de madame la duchesse d'Orléans.

C'est son frère, César-Auguste de Pardaillan, qui fut marquis de Termes; il fut premier gentilhomme de Gaston de France, duc d'Orléans.

Ce fut le fils de Roger-Hector, nommé Louis-Henri de Pardaillan, qui fut marquis de Montespan et qui épousa Françoise-Athénaïse de Rochechouart.

Le marquis de Termes était donc l'oncle du mari de la marquise de Montespan, à qui Racine et Boileau ont adressé tant d'hommages.

ÉPITRE DE BOILEAU

A M. LE MARQUIS DE TERMES.

Tant qu'ici de concert Bacchus avec Pomone
Fourniront aux plaisirs que la campagne donne,
Épris d'un doux repos qu'on ignore à la cour,
Marquis, n'espère pas que je sois de retour,
Que lorsque les frimats, enfants de la froidure,
Reviendront en novembre engourdir la nature.

Loin de mes envieux et du bruit de Paris,
Dans ma maison d'Auteuil, je dors, je bois, je ris;
Tantôt j'écris en vers, tantôt j'écris en prose.
Là, sans ambition, contemplant toute chose,
Sans dettes, sans procès, sans femme, sans enfants,
Rien ne saurait troubler les plaisirs que j'y prends.

Que Damis, dans son parc enrichi de statues,
Regarde avec mépris mes poires, mes laitues;
Que tout bouffi d'orgueil de son nouvel emploi,
Ce rusé courtisan sans honneur et sans foi,
S'engraissant à l'abri du nom sacré du prince,
Fasse pleuvoir chez lui tout l'or d'une province;
Que le marbre et l'azur brillent dans son palais;
Qu'il se voie obéi d'un monde de valets;
Qu'avec luxe en tous temps sa table soit servie :
Son prétendu bonheur ne me fait point d'envie.

Le calme aux yeux riants qui règne en ma maison,
Montre assez que mon cœur, soumis à la raison,
Aime à se contenir dans de justes limites,
Et ne va point former de désirs illicites.
Par là des soins cuisants les traits sont émoussés,
Et leurs noirs escadrons loin de moi repoussés.

Ainsi, ni les remords, ni les fâcheuses craintes,
Ne me font point sentir leurs cruelles atteintes ;
Ni du luxe effronté les séduisants appas,
Ni l'âpre soif de l'or ne me tourmentent pas.

On ne voit point non plus la hideuse lésine,
De son étique souffle infecter ma cuisine (1).
Et m'inspirant toujours d'être plus ménager,
Avec ses doigts crochus m'arracher le manger.

Car, marquis, ne crois pas que je reste au village,
Pour pouvoir sans témoin me priver davantage ;
Je veux avec honneur me servir de mon bien,
Et pour me contenter je n'épargnerai rien.

Ce n'est pas toutefois que d'une ardeur gourmande
Je veuille dépeupler notre forêt normande,
D'ortolans délicats me gorger les hivers,
Ou donner cent écus d'un litron de pois verts.
Chacun sur son avoir doit régler sa dépense :
C'est là surtout, c'est là qu'éclate la prudence.

(1) Boileau a souvent employé dans ses vers, sans répugnance, le mot *cuisine*, comme s'il était parfaitement noble.

Satire I : Chercher son pain de cuisine en cuisine.

Satire III : A-t-on par quelque édit réformé la cuisine ?

Et satire X : On condamna la cave, on ferma la cuisine.

Tu te vois de grands biens, fais grand'chère et grand feu ;
Mais toi qui n'en as pas, contente-toi de peu.
Sois simple en tes habits et sois frugal à table ;
Cette juste mesure est d'autant plus louable,
Qu'il est en toute chose un doux tempérament,
Que le plus ou le moins détruit également.

Pour moi, grâce à Louis, dont les mains bienfaisantes
Tous les ans sans manquer viennent grossir mes rentes,
Je brave la misère et la craindrais en vain ;
Je dépense aujourd'hui ce qui revient demain.
Employant sagement ce que le ciel m'envoie,
J'en recueille les fruits d'une innocente joie ;
Et sachant me livrer à des plaisirs permis,
Ma table quelquefois régale mes amis.

C'est ce que ne fait point, dans sa manie étrange,
Le baron pâle et sec qui se plaint ce qu'il mange (1).
Faute du nécessaire on le verrait mourir,
Si sa fille, pour vivre et pour le secourir,
Ne faisait prudemment de fréquentes saignées
A cet or que sans risque elle dîme à poignées.
L'amas en est si grand, qu'aux vols qu'elle commet,
Cet or ne semble point recevoir du déchet.

L'aveugle cependant, parmi ses biens immenses,
Dans la peur de manquer, souffre d'affreuses transes.
Puisque Cérès remplit chaque été ses greniers,
Qu'un payeur deux fois l'an lui porte ses deniers,

(1) L'Académie a adopté cette expression. On lit dans son dictionnaire : « On dit qu'un homme se plaint le boire et le manger, lorsqu'il se passe par avarice des choses les plus nécessaires. »

Qu'a-t-il à redouter d'une rente assurée?
Ne peut-il étancher sa soif démesurée?
Cet argent pour lequel il craint tant aujourd'hui,
Durât-il encor moins, durera plus que lui.

« Mais quoi! dira d'abord quelque autre vieux avare,
» Savons-nous les malheurs que le ciel nous prépare?
» Sur ses gardes toujours l'homme doit se tenir,
» Et prévoir prudemment un fâcheux avenir.
» Nous fuyons les procès; si l'on nous en suscite,
» Et si, malgré nos soins, la goutte nous alite,
» Si le feu par malheur se prend à nos maisons,
» S'il nous faut essuyer de mauvaises saisons :
» Dans ces pressants besoins, que devenir? que faire?

» Aller chez l'usurier exposer sa misère,
» Souffrir tous les travers d'un naturel quinteux,
» Et s'appauvrir enfin par des emprunts honteux?
» Moi! que j'allasse ainsi dissiper mes richesses!
» Laissons faire aux Montmaur de pareilles bassesses (1).

(1) Laissons faire aux Montmaur de pareilles bassesses.

Boileau a cité Montmaur dans sa première satire :

Pierre de Montmaur était d'une famille noble de la Marche en Limousin; il se fit jésuite et fut envoyé à Rome, où il professa pendant trois ans la classe de grammaire au collége des Jésuites. Mais sa conduite ne fut pas régulière. Ils le chassèrent de leur ordre. Il erra alors dans le midi de la France, comme marchand d'orviétan et de drogues. Il fit à ce commerce une fortune assez considérable en argent comptant, et revint alors à Paris, où il la dépensa bientôt. Quand il n'eut plus rien, il fit des vers pour le cardinal de Richelieu et reçut de lui de nombreuses aumônes. Mais il n'épargna rien. Il avait pris goût à la misère, et vécut toujours pauvre et mendiant. Il est donc très-naturel que Boileau, dans sa dernière satire, ait une seconde fois rappelé Montmaur comme modèle de la plus honteuse dissipation des richesses. Montmaur était né en 1574 et mourut en 1648.

» Et que diraient de moi mes pâles héritiers,
» En voyant engloutir maisons, champs, fiefs entiers?
» Ma mort ne leur laissant qu'un bien triste et modique,
» Bien loin de m'élever un tombeau magnifique,
» Où l'airain pût transmettre à la postérité,
» En termes fastueux, mon immortalité,
» A peine ils marqueraient mon tombeau vers la porte,
» Et m'y feraient porter sans convoi!

» — Mais qu'importe,
» Qu'on vous ensevelisse ou plus près ou plus loin?
» Vous qui n'avez de vous maintenant aucun soin,
» Vous craignez, quand la mort aura su vous surprendre,
» Qu'on ne respecte pas votre inutile cendre!
» Songez plutôt, bonhomme, à jouir de vos biens.

» — Non, non, dit-il, l'ardeur d'enrichir tous les miens
» Est le noble aiguillon qui plus que tout me presse.
» Courage, mes enfants; accumulons sans cesse.
» Car quel secret plaisir ne ressentons-nous pas
» De voir de jour en jour croître un tas de ducats,
« Puisque c'est à ce poids, dans le siècle où nous sommes,
» Qu'à la cour, à la ville, on pèse tous les hommes?

» Il est vrai que l'on voit des esprits opposés,
» Qui, par un faux honneur sottement abusés,
» Donnent tout noblement à qui veut bien les suivre,
» Comme s'ils n'avaient plus que quelques jours à vivre.
» Mais qu'y faire? ici-bas chacun suit son penchant :
» Le mien est d'épargner. Est-ce un crime si grand?

» Quand, après bien des jours de sueur et de peine,
» On se voit de louis une cassette pleine,
» Sachant ce que ce bien a coûté d'amasser,
» Il faudrait être sot pour l'aller dépenser;

» Car pour peu qu'on l'entame, adieu toute la somme :
» L'argent s'en va bientôt, sans savoir quand ni comme,
» Ainsi quand d'un tonneau le flanc est entr'ouvert,
» Le vin qu'on y gardait, coule, fuit et se perd.

» — Mais si vous n'y touchez, avare insatiable,
» Qu'a pour vous ce trésor d'utile et d'agréable?
» Apprenez que l'argent est fait pour en jouir,
» Et non point pour aller en tremblant l'enfouir ;
» Qu'il nous sert à parer les traits de la misère;
» Qu'on doit en acheter au moins le nécessaire. »

Mais un avare est sourd; on a beau le prêcher.
Le mépris du public ne le saurait toucher.
« On me siffle, dit-il. Bon. Comptant mes pistoles,
» Je m'applaudis chez moi de ces contes frivoles. »

Quoi donc? l'homme peut-il, de soi-même ennemi,
Pour quelque peu de bien ne vivre qu'à demi,
Souffrir le froid, le chaud, altérer sa nature,
Par d'éternels soupçons se donnant la torture,
Redouter à la fois le vol, l'embrasement?
Si le bien avec soi traîne tant de tourment,
J'aime mieux à jamais me voir pauvre à Bicêtre.

Pour vous, mes héritiers, qui que vous puissiez être,
Neveux, cousins, parents, je vous l'annonce au moins,
Je ne suis pas d'humeur à prendre tant de soins.
Car, enfin, je suis vieux : bientôt, d'un coup funeste,
La Parque va couper la trame qui me reste.
Ainsi, prêt à subir cette commune loi,
Loin de vivre pour vous, je veux songer à moi,
Me faire des trésors dont Pluton se contente,
Et qui puissent fléchir Eaque et Rhadamante.

Il me ferait beau voir, sans meubles, sans habits,
Me nourrir tristement d'oignons et de pain bis ;
Poussant encor plus loin ma sotte complaisance,
Vous rendre jour par jour compte de ma dépense ;
Afin qu'après ma mort, au gré de mes désirs,
Vous puissiez vous plonger dans de honteux désirs.

En vous laissant nos biens, nous sommes responsables
Des maux dont leur excès peut vous rendre coupables.
Souvent le trop de bien nous est pernicieux ;
L'abondance a rendu les hommes vicieux ;
La mollesse sa sœur nuit et jour les amorce ;
La médiocrité nous rend sages par force.

Tant qu'Arbas ne se vit qu'un simple revenu,
Ce fut un magistrat vigilant, retenu ;
Ami de l'équité, juge intègre du vice,
Le bandeau sur les yeux, il rendit la justice.

Mais depuis qu'héritier d'un fermier général,
Il nage dans des biens (1) amassés bien ou mal,
Abandonnant le soin de ses propres affaires,
Il s'est initié dans de nouveaux mystères ;
Il joue avec fureur, il boit avec excès ;
L'innocent accusé chez lui n'a plus d'accès ;
L'intérêt ou l'amour dans la moindre sentence,
Par des poids altérés font pencher la balance.

Or donc, contentez-vous du peu de bien que j'ai ;
Le voici, tel qu'il est, je vous le laisserai.

(1) Boileau a déjà dit dans sa quatrième satire :

Vous nagez dans les biens.

Entraîné par mon astre au bord de l'Hippocrène,
Et forcé dès quinze ans d'y boire à tasse pleine,
Je préférai l'étude au désir d'amasser.
Ayant ainsi vécu, que puis-je vous laisser?

Les zélés courtisans des filles de mémoire
Ne songent qu'à goûter les plaisirs de la gloire,
Et par un vers nombreux, non encore chanté,
Qu'à se faire une route à l'immortalité.
Leurs esprits élevés au-dessus de la terre
Ne vont point s'abaisser aux faux biens qu'elle enserre;
Toujours aiguillonnés du désir de l'honneur,
Sur l'espoir d'un beau nom ils fondent leur bonheur;
Un peu de laurier vert dont Phœbus les couronne
Est tout ce qu'au Parnasse on promet et l'on donne.

Si, loin d'être attiré par les chastes douceurs
Que répand à longs traits la troupe des neuf sœurs,
Un poëte, animé d'un gain lâche et sordide,
N'avait dans ses chansons que l'intérêt pour guide,
Bientôt, au bruit aigu de ses sons discordants,
Pégase effarouché prendrait le mors aux dents,
Les Muses en courroux le repoussant loin d'elles,
Lui défendraient le bord de leurs eaux immortelles,
Et peut-être à jamais lui glaceraient la voix.

De plus nobles pensers font rêver dans les bois.
Oui, pour pouvoir produire un immortel ouvrage,
Il faut, dans ses désirs, qu'un poëte soit sage;
La sagesse est la source et l'âme des beaux vers;
On l'hume (1) avec l'air pur de ces bois toujours verts.

(1) *On l'hume...* Boileau n'a donc pas regardé l'*h* comme aspiré dans ce mot, car il pouvait dire :

On la hume en l'air pur de ces bois toujours verts.

Content de peu, c'est là qu'on apprend à bien vivre,
Qu'on fuit ce qu'on doit fuir, qu'on suit ce qu'on doit suivre,
Et, sans se tourmenter sur l'aveugle avenir,
Là qu'on attend le bien qu'on voit de loin venir.

Mais il faut l'avouer, tous les hommes, esclaves,
Ne sont pas plutôt nés qu'ils forgent leurs entraves.
En vain nous nous vantons dans nos rogues écrits,
A l'abri du savoir, d'affranchir les esprits.
Cet amour pour les vers qui nous lie à l'étude,
Pour un joug glorieux (1), n'est pas un joug moins rude.

C'est une passion qui, naissant au berceau,
S'accroît de jour en jour et suit jusqu'au tombeau.
Pour nous en délivrer, il n'est point de remède;
L'importun Apollon jour et nuit nous obsède.
Sans égard pour le temps, sans respect pour le lieu,
Il nous faut obéir aux fureurs de ce dieu.

Triste condition que celle d'un poëte!
Il est esclave né de sa verve indiscrète.
En vain pendant au croc et lyre et violon,
J'avais promis enfin de quitter Apollon,
De ne plus écouter ses sœurs enchanteresses.
Parjure à mes lecteurs, j'ai faussé mes promesses;
Car sitôt que ce dieu est venu me tenter,
A ses premiers efforts je n'ai pu résister.

C'est là l'effet fatal d'un ascendant bizarre.
En cela, le poëte est semblable à l'avare :
En vain l'un nous promet d'abandonner Phœbus,
Et l'autre jure en vain qu'il n'amassera plus.

(1) Pour un joug glorieux, n'est pas un joug moins rude.

Voilà le *pour* employé par Boileau comme Racine l'employait aussi; cependant Vaugelas le réprouvait, et on ne l'a pas repris.

Rien ne semble plus à propos que de rappeler, pour terminer ce qui concerne Boileau, l'éloge que Port-Royal lui a consacré.

On verra quelle estime complète la congrégation conserva pour sa mémoire, et combien le caractère satirique de ce grand écrivain parut à Port-Royal admirable et même chrétien.

On verra immédiatement après combien Racine fut, au contraire, mal reçu à Port-Royal après sa mort, et combien on eut de peine à éviter la censure de sa mémoire.

Ce contraste est curieux et intéressant.

ÉLOGE DE BOILEAU

PAR

LES SUPÉRIEURS DE PORT-ROYAL.

En 1711, mourut à Paris, âgé de soixante-quatorze ans et quelques mois, monsieur Nicolas Boileau, sieur Despréaux.

Il était né avec une candeur admirable.

Ce fut cette bonne qualité qui l'éloigna du barreau, auquel il s'était destiné en se faisant recevoir avocat. Il sentit une aversion invincible pour une profession dans laquelle on est souvent engagé à revêtir le mensonge des couleurs de la vérité ; et les détours de la chicane lui parurent incompatibles avec l'exacte probité.

Cette même candeur lui fit abandonner aussi la Sorbonne, où il avait commencé un cours de théologie. Il crut retrouver dans les subtilités de la scolastique ce que la pratique lui avait offert d'incompatible avec son caractère, et il craignit qu'au milieu de cet amas de distinctions souvent

frivoles, la vérité ne cherchât vainement où se mettre à l'abri.

Il renonça donc aux deux seules professions auxquelles on l'avait cru propre, et se livra tout entier à son génie pour la poésie. Quelque chose qu'aient publiée ses ennemis, ce fut en quelque sorte par vertu qu'il se détermina à écrire des satires. L'amour du vrai, encore plus que la délicatesse de son goût, le fit entrer dans cette périlleuse carrière, et il n'y fit pas moins le procès à tous les vices, qu'aux défauts des mauvais écrivains.

Mais ce qui fait, en qualité d'auteur, sa principale gloire, ce qui fera vivre son nom autant que le nom français, ce qui lui acquit pendant sa vie l'estime de tous les honnêtes gens, enfin ce qui rend sa mémoire, qu'on nous permette de le dire, digne de nos respects, c'est non-seulement d'avoir épargné les personnes, et souvent rendu justice à leurs bonnes qualités en censurant leurs écrits, mais encore d'avoir asservi aux lois de la pudeur la plus scrupuleuse un genre de poésie qui, jusqu'à lui, n'avait emprunté presque tous ses agréments qu'à des charmes dangereux, que la licence et le libertinage offrent aux cœurs corrompus.

Les mœurs de M. Despréaux furent aussi pures que ses écrits. Sa conscience ne fut pas seulement délicate à conduire sa plume, elle le parut dans tout le cours de sa vie, et surtout dans la manière dont il répara l'injustice d'une action, qu'un abus

qui régnait encore au temps de sa jeunesse semblait rendre légitime.

Pendant qu'il étudiait en théologie, il avait été pourvu d'un bénéfice simple dans le diocèse de Beauvais. Il y avait plusieurs années qu'il en jouissait, sans même être tonsuré ni porter l'habit ecclésiastique, lorsqu'on lui fit ouvrir les yeux sur le mal qu'il y avait à un étranger de s'emparer du patrimoine des enfants. Aussitôt, ne prenant avis que de la crainte de Dieu, qui fut toujours présente à son cœur, il se démit du bénéfice entre les mains de M. de Buzenval, évêque de Beauvais, qui en était le collateur, ne voulant pas même charger sa conscience du choix de son successeur ; et ayant fait le calcul de ce qu'il pouvait en avoir retiré, quelque peu à son aise qu'il fût alors, il ne balança point à restituer ce dont il avait joui injustement ; il donna la moitié de la somme aux pauvres de l'endroit où était situé le bénéfice, et employa le reste en d'autres œuvres de charité.

L'équité, la droiture, la bonne foi présidèrent à toutes ses actions. Comme l'affection pour la vertu l'avait seule érigé en censeur, il n'eut jamais aucune aigreur contre ceux qui étaient les objets de ses satires, et il leur rendit souvent des services essentiels avec plus de joie qu'il n'avait montré de force en relevant les fautes de leurs ouvrages.

Amateur de la religion, il en connut et en suivit toutes les maximes, il en pratiqua avec zèle tous les devoirs extérieurs.

Il fut ami particulier de M. Arnauld, de M. Nicole et de tout Port-Royal. Que de titres devaient l'unir à ces grands hommes et à cette sainte communauté! Sincérité pareille, même amour pour la vérité, même attachement à la saine doctrine, même goût pour la pureté de la morale; il fit surtout voir jusques où il portait ces excellentes qualités par son épître sur l'amour de Dieu et par sa satire de l'équivoque, ouvrages dignes d'un poëte chrétien, et qui, malgré ce qu'en ont dit quelques critiques faussement délicats, ne laissent pas de tenir place entre les fruits les plus estimables de sa plume.

Il avait toujours vécu dans le monde sans attache pour le monde; aussi le quitta-t-il sans peine dès que les infirmités de la vieillesse l'avertirent de penser à la retraite. Il passa ses dernières années soit à Paris, soit à Auteuil dans une espèce de solitude; des douleurs très-aiguës, de fréquents évanouissements, une fièvre presque habituelle lui annonçaient chaque jour son dernier moment; il l'attendit avec constance et tranquillité, il le vit arriver avec une piété sincère, une foi vive, une ardente charité; et sa mort fut accompagnée de tous les caractères de celle des justes, dont Dieu a coutume de couronner une vie toujours sage et toujours chrétienne.

Par son testament, il disposa de la plus grande partie de son bien en faveur des pauvres, qu'il avait toujours aimés et secourus. Son corps repose dans l'église de Saint-Jean-le-Rond, sa paroisse.

ÉPITAPHES DE RACINE.

Racine mourut le 21 avril 1699, âgé de cinquante-neuf ans et quatre mois. Il avait été malade au mois d'octobre 1698, et il lui était resté une dureté au côté droit; mais M. Morin, son médecin, lui avait assuré que ce ne serait rien et qu'il la ferait passer peu à peu par de petits remèdes qui ne lui feraient aucun embarras; elle augmenta, au contraire, de mois en mois.

Il avait fait, quatorze ans avant sa mort, un testament en ces termes : « Comme je suis incertain de l'heure à laquelle il plaira à Dieu de m'appeler, et que je puis mourir sans avoir le temps de déclarer mes dernières intentions, j'ai cru que je ferais bien de prier ici ma femme de plusieurs petites choses auxquelles j'espère qu'elle ne voudra pas manquer. »

Ce sont : une rente à sa vieille nourrice, et trois legs, deux de cinq cents francs et un de trois cents francs aux pauvres de Paris et de la Ferté-Milon.

Six mois avant sa mort, il fit un second testament pour ordonner qu'il fût enterré à Port-Royal.

Déjà, quelques mois auparavant, le chevalier de Coislin avait voulu y être porté; le roi, qui l'aimait, en avait été mécontent et parut contrarié aussi de ce vœu de Racine. Cependant, la première fois que Boileau reparut ensuite devant lui, il lui cria du plus loin qu'il l'aperçut : « Ah ! Despréaux, nous avons perdu beaucoup, vous et moi, à la mort de Racine. »

Le corps de Racine avait été déposé d'abord dans le chœur de l'église Saint-Sulpice, et transporté dans la nuit à Port-Royal, où l'inhumation eut lieu le 23 avril.

Mais lorsqu'on voulut inscrire une épitaphe sur sa tombe, ce fut une source de grandes difficultés.

Boileau, son vieil ami, s'empressa de la rédiger. Il l'écrivit en latin, et la traduisit sur-le-champ en français.

Il avait ménagé la susceptibilité des religieuses, car il avait blâmé Racine d'avoir illustré son pays par des chefs-d'œuvre.

Voici quelle fut cette première épitaphe :

« En 1699, mourut noble homme Jean Racine, trésorier de France, secrétaire du roi, gentilhomme ordinaire de la chambre de Sa Majesté, et l'un des quarante de l'Académie française, lequel

ayant été élevé dans cette retraite avec d'autres jeunes gens qui y étudiaient, oublia pendant quelque temps la sainte éducation qu'il avait reçue et suivit les voies du siècle. Il s'appliqua imprudemment à composer des tragédies, auxquelles le théâtre français donna toutes sortes d'applaudissements; mais se souvenant enfin de son relâchement, il reprit ses premiers sentiments et rentra dans la pratique des bonnes œuvres. Sa pénitence et son affection pour ce monastère lui ont fait choisir une sépulture honorable dans le cimetière de dehors, auprès des gens de bien dont la modestie lui avait donné cet exemple. Il est mort le 21 avril, âgé de cinquante-neuf ans. »

Mais la congrégation ne voulut pas adopter une épitaphe qui exprimait des sentiments aussi modérés contre le théâtre. Racine y était accusé d'avoir suivi les voies du siècle, en ayant commis l'imprudence de composer des tragédies; on réprouvait son relâchement, on constatait sa pénitence. Ces aveux ne suffirent pas, et la congrégation fit faire une épitaphe très-violente. Elle était ainsi conçue :

« Ci-gît Jean Racine, trésorier de France, secrétaire du roi, gentilhomme de la chambre et l'un des quarante de l'Académie française. Il fut élevé d'une manière sainte et chrétienne; mais, hélas!

il abandonna bientôt la piété qu'il avait d'abord fait paraître. L'ensorcellement des badineries du monde obscurcit entièrement les bonnes qualités de ce jeune homme et l'inconstance des passions changea ses premiers sentiments. En peu de temps il parut, malheureusement pour lui, comme le premier poëte tragique, et il composa plusieurs tragédies auxquelles le théâtre donna toutes sortes d'applaudissements. Mais se souvenant enfin d'où il était tombé, il embrassa la pénitence et travailla à recouvrer la piété qu'il avait perdue. Il eut horreur d'avoir employé tant d'années pour le siècle et pour ses divertissements, au lieu de les avoir consacrées à Dieu, à qui seul elles appartiennent; il déplora dans l'amertume de son cœur les applaudissements qu'il avait été assez malheureux que de s'attirer par ses poésies profanes, et il les aurait volontiers rejetés par une condamnation publique, s'il en avait eu la liberté. Attaché à la cour, non plus par les liens de la cupidité, mais par les engagements de son état, il s'appliqua à remplir tous les devoirs de la piété et de la religion avec d'autant plus de zèle qu'il avait eu plus de douleur de n'y avoir pas toujours été fidèle. Louis le Grand le choisit pour écrire l'histoire et les événements admirables de son règne. Il travaillait à cet ouvrage lorsqu'il mourut le 21 avril 1699, dans la cinquante-neuvième année de son âge, regretté de ses amis, de plusieurs grands seigneurs du royaume et du roi même. Sa modestie

et son affection pour cette maison de Port-Royal lui firent choisir dans le cimetière une sépulture plus sainte que magnifique.

» Passants, unissez vos prières aux larmes de sa pénitence. »

On sent combien Boileau fut affligé de voir les sentiments que l'on attribuait à son ami, accusé d'avoir été longtemps attaché à la cour *par cupidité*, d'avoir été en même temps *ensorcelé par les badineries du monde*, d'avoir à la fin déploré *dans l'amertume de son cœur* la vie qu'il avait menée, et d'en avoir eu une si grande *horreur* qu'il en avait désiré lui-même une *condamnation publique* qui aurait été véritablement infamante. Enfin, on ne voulait prier pour lui qu'en s'unissant aux larmes de *sa pénitence*. C'était passer toutes les bornes de la sévérité.

Boileau fit en sorte d'empêcher l'inscription de cette détestable épitaphe, et il obtint heureusement d'être chargé d'en rédiger lui-même une autre, et loin de la faire plus sévère que la première, il supprima tout ce qu'il avait dit de l'oubli de Racine de sa sainte éducation et de son relâchement en suivant les voies du siècle. Aussi cette dernière épitaphe, qui contient un pur éloge, fait-elle honneur autant à Boileau qu'à Racine.

La voici :

« Ci-gît messire Jean Racine, trésorier de

France, secrétaire du roi, gentilhomme de la chambre et l'un des quarante de l'Académie française.

» Il s'appliqua longtemps à composer des tragédies qui firent l'admiration de tout le monde.

» Mais enfin il quitta ces sujets profanes, pour ne plus employer son esprit et sa gloire qu'à louer CELUI qui seul mérite nos louanges.

» Les engagements de son état et la situation de ses affaires le tinrent attaché à la cour.

» Mais au milieu du commerce des hommes, il sut remplir tous les devoirs de la piété et de la religion chrétienne.

» Le roi Louis le Grand le choisit, lui et un de ses intimes amis, pour écrire l'histoire et les événements admirables de son règne.

» Pendant qu'il travaillait à cet ouvrage, il tomba dans une longue et grande maladie qui le retira de ce lieu de misères, pour l'établir dans un séjour plus heureux, la cinquante-neuvième année de son âge.

» Quoiqu'il eût eu autrefois des frayeurs horribles de la mort, il l'envisagea alors avec beaucoup de tranquillité; et il mourut, non abattu par la crainte, mais soutenu par une ferme espérance et une grande confiance en Dieu.

» Tous ses amis, entre lesquels il comptait plusieurs grands seigneurs, furent extrêmement sensibles à la perte de ce grand homme. Le roi même témoigna le regret qu'il en avait.

» Sa grande modestie et son affection singulière pour la maison de Port-Royal lui firent choisir une sépulture pauvre, mais sainte, dans ce cimetière, et il ordonna par son testament qu'on enterrât son corps auprès des gens de bien qui y reposent.

» Qui que vous soyez, qui venez ici par un motif de piété, souvenez-vous, en voyant le lieu de sa sépulture, que vous êtes mortel, et pensez plutôt à prier Dieu pour cet homme illustre, qu'à lui donner des éloges. »

Racine a laissé, en mourant, sept enfants et une fortune médiocre. Madame Racine, bonne mère de famille, vécut trente-trois ans après son mari. Malheureusement elle chercha à accroître son revenu en prenant part aux opérations financières du gouvernement; et, à la chute du système de Law, elle et ses fils perdirent une partie de leur fortune. Son fils aîné avait succédé à son père comme gentilhomme de la chambre. Le cadet a été un poëte distingué, mais à l'époque de ses malheurs, lorsqu'un de ses amis lui demandait de continuer à se livrer à la poésie, il répondit qu'il l'avait abandonnée et qu'il voulait se dévouer uniquement à remplir les fonctions dont il était chargé. Il venait d'être nommé inspecteur général des fermes, à Marseille.

Voici sa réponse :

De rimer autrefois je faisais mon plaisir,
Lorsque dans les douceurs d'un aimable loisir,
Je jouissais en paix d'un revenu modeste.
Mais depuis que d'un trait de sa plume funeste,
L'impitoyable Laws a rayé tout mon bien,
D'un pénible travail je cherche le soutien.
Je prends, au lieu d'Horace, un guidon de finances,
Et je ne lis plus aujourd'hui
Qu'édits, arrêts, règlements, ordonnances.
Apollon courroucé loin de moi s'est enfui.
Ces vers le font assez connaître;
Ils sont faits en dépit des muses et de lui,
Et maintenant, Pellegrin est mon maître.

FIN.

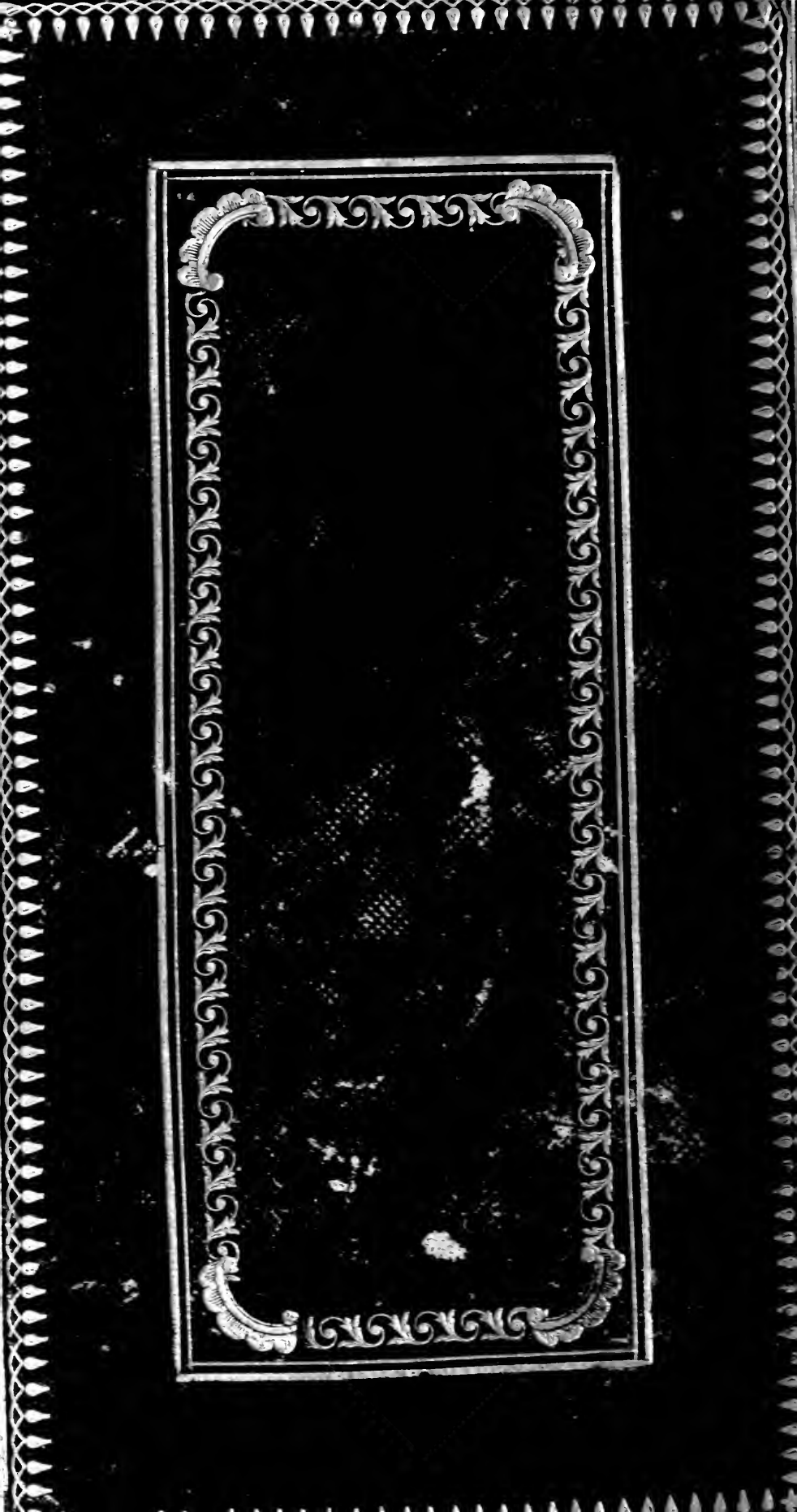
TABLE DES MATIÈRES

Pages

Études de Racine dans sa jeunesse..... 3
Études morales, I 12
II 20
III 27
IV 33
V 41
VI 49
VII 57
VIII 64
IX 72
X 80
XI 88
Études sur l'histoire de France..... 91
sur les deux premières races..... 94
sur le règne de Louis XIV, 1644..... 100
1648..... 101
1649..... 104
1650..... *id.*
1663..... 105
1667..... 106
1672..... 107
1674..... 121
1675..... 123
1676..... 127
1677..... 133
1678..... 135
Observations. — Louis XIV..... 140
Lettre de M. le comte de Louvigny..... 142
Le prince de Conti..... 145

Pages.

Le duc de la Feuillade..... 150
Correspondances..... 155
1660..... 156
1661..... 157
1662..... 158
1663..... 163
Corrections : Lettre 1re..... 164
2e..... 165
5e, 9e..... 167
13e..... 168
14e, 15e..... 169
16e, 17e..... 170
18e 19e 20e..... 171
25e 28e..... 172
29e 31e..... 173
32e 36e..... 174
Lettre de Racine..... 175
Réponse de Boileau..... 178
Deuxième réponse..... 179
Autre lettre de Boileau..... 180
Autre lettre de Racine..... *id.*
Examen grammatical par l'Académie..... 182
Discours au roi..... *id.*
Satires..... 185
Épîtres..... 205
Art poétique..... 212
Lutrin..... 218
XIIIe Épître..... 223
Épître de Boileau à M. le marquis de Termes..... 225
Éloge de Boileau..... 235
Épitaphes de Racine..... 239
Derniers vers de Racine fils..... 246

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Paris. — Imp. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue St-Louis, 46, au Marais.